

LA VIE ET LA PENSÉE

DE T. FALLOT

TOME II

L'ACHÈVEMENT

(1872-1904).

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 11 MAI 1926

pour obtenir le grade de Docteur en théologie

PAR

MARC BOEGNER

PASTEUR DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE

LICENCIÉ EN DROIT ET LICENCIÉ EN THÉOLOGIE

NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

18, RUE DES GLACIS, 18

1926

LA VIE ET LA PENSÉE

DE

T. FALLOT

L'ACHÈVEMENT

(1872-1904).

FACULTÉ LIBRE
DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

EXAMINATEURS DE LA SOUTENANCE :

MM. Raoul ALLIER, Président de la soutenance.

John VIÉNOT, }
Wilfred MONOD, } Examineurs.

*La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat.*

N° 545.



LA VIE ET LA PENSÉE DE T. FALLOT

TOME II

L'ACHÈVEMENT

(1872-1904).

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 11 MAI 1926

pour obtenir le grade de Docteur en théologie

PAR

MARC BOEGNER

PASTEUR DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE
LICENCIÉ EN DROIT ET LICENCIÉ EN THÉOLOGIE

NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

18, RUE DES GLACIS, 18

1926

AVANT-PROPOS

Les lecteurs du premier volume de La Vie et la Pensée de T. Fallot m'excuseront-ils du long retard que j'ai apporté à leur donner la seconde partie de cet ouvrage? J'ose espérer que, lorsque je leur aurai rappelé quelques-unes des circonstances qui ont entravé mon travail, ils voudront bien m'accorder tout au moins des circonstances atténuantes.

C'est au printemps de 1914 que parut le livre consacré à la jeunesse, à la conversion, à la vocation, en un mot à la préparation de Fallot. Un grand nombre des matériaux nécessaires à la suite de mon étude étaient déjà réunis, et je comptais bien que mon professorat à la Maison des Missions, si absorbant qu'il fût, me laisserait le loisir de rédiger le second volume projeté au cours des deux ou trois années suivantes. On sait de quelle manière la guerre vint, quelques mois plus tard, arracher à leur rêve de travail pacifique ceux qui, dès lors, subordonnèrent toutes leurs préoccupations au service qu'attendait d'eux la patrie.

Quatre années passèrent... La fin de la guerre coïncida, pour moi, avec le début d'un ministère entrepris, à Passy, dans des conditions particulièrement délicates. Quatre nouvelles années s'écoulèrent, pendant lesquelles il me fut impossible de penser à autre chose qu'à la tâche de reconstruction à laquelle j'avais consacré toutes mes forces. Enfin, lorsque l'effort entrepris eut été mené à bonne fin, je me sentis le droit de me remettre à l'œuvre presque complètement délaissée depuis 1914 et de lui consacrer, chaque été, les quelques semaines de repos

que m'accorde ma paroisse. Commencé en 1922, continué en 1923, le volume que j'offre aujourd'hui au public a été achevé en 1925, au cours d'un séjour que je fis dans la Drôme, aux lieux mêmes où je vécus de 1898 à 1904, d'une façon plus ou moins continue, auprès de Fallot.



J'ai dit, dans l'introduction de la première partie de cet ouvrage, de quelle méthode j'avais fait choix pour exposer la vie et de la pensée que j'avais l'ambition de restituer dans leur éclosion et dans leur développement. Il me paraît superflu d'indiquer qu'en écrivant les pages qui suivent j'ai obéi au même désir d'être vrai. Les documents incomparablement précieux que j'ai pu utiliser me permettaient de revivre, jusque dans le détail, les mouvements d'une vie et d'une pensée dont les évolutions et les crises manifestent l'unité profonde. J'ai essayé d'interpréter, aussi fidèlement que possible, la réalité vivante telle que je l'ai saisie à travers les lettres, notes ou fragments mis à ma disposition ou, pour les dernières années, telle qu'elle se réfléchit dans mon souvenir.

Quelques lignes écrites par Fallot, en juillet 1903, sans doute à propos d'une lecture, n'ont cessé de me mettre en garde contre la tentation d'écrire, sur lui, quoi que ce soit que son horreur de la louange désavouerait. On me permettra de les reproduire ici :

« L'instinct qui pousse les hommes à exprimer les sentiments de vénération que leur inspire tel ou tel de leurs semblables en multipliant dans sa biographie les détails extraordinaires, fait comprendre à quel point il nous est difficile de distinguer la réalité de la fiction. L'homme voit faux, il grossit démesurément tous les objets qui excitent son intérêt, et lorsqu'il les raconte il ne peut faire autrement que d'amplifier. »

Pour éviter ce danger, dont je ne méconnaissais pas la gravité, je n'avais, d'ailleurs, qu'à me laisser guider par la clairvoyance intérieure que font apparaître tant de lettres ou de notes intimes dont les lecteurs de ce volume vont pouvoir apprécier la valeur. Que Fallot, luttant contre une nature dont, tout jeune, il avait éprouvé la violence, ait péché parfois par excès de sévérité à son propre endroit, je n'hésite pas à le penser. On ne s'étonnera pas que j'aie cependant préféré le montrer tel qu'à certains moments il s'est vu, il s'est jugé et condamné. Peut-être est-ce dans les heures où, selon son expression, il voyait l'envers de son œuvre et de sa vie qu'ont jailli de son cœur les paroles qui nous remuent le plus profondément et nous font tressaillir au contact d'une présence sainte !

Assurément mon désir de faire revivre celui par qui Dieu m'a tant donné eût été vain si je n'avais pu lire et relire la correspondance dont on trouvera, dans le présent ouvrage, de nombreux extraits. Ma reconnaissance est grande envers ceux et celles qui n'ont pas hésité à mettre à ma disposition des lettres dont plusieurs se rattachent à quelques-uns de leurs souvenirs les plus sacrés. Je ne pense pas avoir jamais abusé de leur confiance. Mais si, parmi mes lecteurs, il en était qui fussent surpris de lire, ici ou là, l'expression de pensées très intimes, je les engage d'avance à méditer ces paroles d'Elizabeth Barrett Browning : « Si toutes les lettres étaient détruites, la mort serait à partir de ce moment une chose plus morte encore... ; nous devrions tous être prêts à dire que si les secrets de notre vie quotidienne et la profondeur de nos âmes peuvent instruire les âmes qui nous suivent, nous voulons qu'ils soient ouverts aux hommes de l'avenir comme ils le sont maintenant à Dieu (1). »



(1) P. BERGER, *Browning*, page 30.

La pensée m'était venue de saisir l'occasion de cette préface pour reprendre, l'un après l'autre, les problèmes essentiels auxquels s'est le plus volontiers arrêtée la méditation de Fallot et pour marquer dans quelle mesure il me semble que les solutions qu'il leur a proposées peuvent, aujourd'hui encore, nous aider efficacement à affermir en nous-mêmes et dans l'Église ce christianisme vivant dont il disait, il y a plus d'un demi-siècle, qu'il est « à la fois un christianisme agissant et un christianisme pensant » et à opérer « la synthèse de l'action et de la pensée »⁽¹⁾ que, dès la même époque, il entrevoyait comme nécessaire.

A la réflexion je me suis convaincu que ce n'était ni le lieu ni l'heure d'un semblable effort. Ce qui me paraît devoir être dit le sera ailleurs et, je l'espère, prochainement. Ici la pensée de Fallot doit se révéler elle-même, avec sa force ou sa faiblesse, ses richesses ou ses lacunes. A tout le moins ne convient-il pas qu'une autre pensée s'interpose entre la sienne et l'esprit de ceux à qui je souhaite de la montrer dans ses démarches successives et dans son achèvement.



La plus grande partie de ce livre a été écrite au cours de l'été dernier que j'ai pu passer, je le disais tout à l'heure, dans la vallée de la Drôme. Avec quelle émotion j'ai revu le coin de terre où mon âme et ma pensée se sont à jamais liées à l'âme et à la pensée de celui que, jeune garçon, je n'avais entrevu que de loin en loin ! Les Auberts, Sainte-Croix, Aouste, Blacons, lieux tout remplis pour moi de son souvenir et du souvenir de celles qui vivent avec lui dans l'Invisible ! Aurais-je pu, ailleurs, parvenir au terme d'un labeur impossible à pour-

(1) Note du 31 mars 1873.

suivre à Paris où les journées sont trop courtes pour satisfaire aux exigences du ministère pastoral ? Je ne le crois pas. Mais là-bas, au milieu de tant de témoins de ses dernières années, des paroissiens dont, alors qu'à côté d'eux j'étais son paroissien, j'ai partagé les émotions saintes, les joies et les douleurs, il m'a semblé que la tâche devenait presque facile et, tandis que j'écrivais, je me sentais en étroite communion avec lui.

Rien ne permettait alors de prévoir que M^{me} Fallot, qu'une longue maladie avait éloignée, l'année précédente, de toute activité mais dont les forces semblaient en grande partie revenues, ne connaîtrait pas le livre dont je rédigeais les dernières pages. Rentré à Paris, je venais d'arriver au terme de la tâche que sa confiance m'avait encouragé jadis à assumer lorsque sa mort m'a appelé à reprendre le chemin de la vallée où, vingt-sept ans auparavant, jour pour jour, elle m'avait accueilli, avec son mari, à leur foyer. Nul ne sera surpris que je note une aussi émouvante concordance et que je fixe ici le souvenir d'une journée où j'ai éprouvé qu'en dépit des années et des séparations le passé était aussi vivant que jamais.

Ai-je réussi — pour user d'une expression dont on verra qu'il s'est servi à la fin de sa vie à propos de la biographie de son oncle Edouard Monnier ⁽¹⁾ — ai-je réussi à élever à Fallot « un monument digne de lui » ? Aux lecteurs de prononcer. Mon ambition serait satisfaite si, à la lecture de ces pages où j'ai laissé le plus possible Fallot parler lui-même, plusieurs sentaient s'éveiller et croître en eux le désir passionné, qui l'a consumé jusqu'à son dernier jour, de « devenir une œuvre de Dieu » ⁽²⁾, « un homme de Dieu capable d'amener d'autres hommes à Dieu » ⁽³⁾.

Pâques 1926.

(1) Voir ci-dessous, page 444.

(2) Voir ci-dessous, page 428.

(3) Voir ci-dessous, page 439.

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE I

	Pages
Les premières années de ministère (1872-1876)	1

CHAPITRE II

Années de lutttes et d'épreuves (1876-1882)	57
---	----

CHAPITRE III

La grande croisade pour la femme (1882-1889).	99
---	----

CHAPITRE IV

La prédication du christianisme social (1881-1889)	131
--	-----

CHAPITRE V

Le retour au désert (1889-1893).	182
--	-----

CHAPITRE VI

Evangéliste et pasteur de campagne (1893-1898).	238
---	-----

CHAPITRE VII

Qu'est-ce qu'une église? — Une philosophie de la révélation. . .	288
--	-----

CHAPITRE VIII

La dernière paroisse (1898-1904).	330
---	-----

CHAPITRE IX

Solidarité et Action bonne	379
--------------------------------------	-----

CHAPITRE X

Sur le seuil (1901-1904)	412
------------------------------------	-----

LA VIE ET LA PENSÉE DE T. FALLOT

L'ACHÈVEMENT

CHAPITRE I

LES PREMIÈRES ANNÉES DE MINISTÈRE

(1872-1876)

I

Lorsque au sortir de Rothau le promeneur s'engage dans la verte vallée de Natzwiller, une petite demi-heure de marche le conduit au débouché d'un étroit vallon qui descend, en pente rapide, de la Perhöh. Si, pour gagner cette hauteur, il remonte le chemin qui s'offre à sa droite, il ne tarde pas à découvrir les premières maisons d'un village dont, au prochain tournant, l'ensemble lui apparaîtra s'égrenant à flanc de coteau. C'est Wildersbach.

Une usine en pleine activité, quelques demeures modernes entourées de jardins, une vaste école, le presbytère tapissé de verdure près de l'église que surmonte un gracieux clocher montrent à quoi peuvent aboutir d'ingénieux et persévérants labeurs. Le village d'aujourd'hui ne ressemble guère,

à vrai dire, à ce qu'il était au lendemain de la guerre de 1870, lorsque T. Fallot en devint le pasteur.

Wildersbach était alors le plus pauvre des huit villages du Ban de la Roche, d'une pauvreté « presque sans pareille dans toute l'Alsace » (1). Resserré entre les montagnes les plus arides des Vosges, il aurait certainement disparu sans les travaux très pénibles et les privations de tout genre que ses habitants avaient pris l'habitude de s'imposer. Jusqu'au jour où l'industrie avait fait son apparition dans la région, la culture avait été l'unique ressource. Elle n'était, elle n'est encore possible qu'au prix de peines inouïes. Fumier, terre que les pluies entraînent, récoltes, tout doit être porté à dos d'homme... ou de femme le long de ces pentes rapides ou rocailleuses sur lesquelles, après bien des mois de labeurs, on recueille de maigres moissons et des récoltes de pommes de terre souvent insuffisantes. En 1872 la pomme de terre était, à peu près, la seule nourriture. Comme gagne-pain, il y avait, au village même, le travail misérablement rétribué du tissage à bras (2).

A Wildersbach vivaient 800 habitants, tous protestants, dont 250 à 300 enfants. Très jeunes encore, un certain nombre entraient comme apprentis dans les fabriques de Rothau. Chaque jour, quelque temps qu'il fût, ils partaient de bon matin, avec les grands, par le chemin de la forêt et rentraient tard le soir au foyer désorganisé par les dures nécessités de l'existence. Parvenus à l'âge d'homme, beaucoup s'expatriaient.

Dix ans avant la guerre, Wildersbach ne possédait ni école ni église. C'est à Rothau qu'il fallait descendre pour recevoir quelque instruction ou prendre part au culte public.

(1) Lettre du conseil presbytéral de Rothau au Directoire d'Alsace-Lorraine, 22 avril 1874.

(2) *Ibid.*

Malgré leur extrême pauvreté, les gens de Wildersbach tenaient à avoir leur église et leur école; dès 1863, grâce aux sacrifices consentis par tous, leur double but était atteint. L'église, à laquelle le clocher actuel fut ajouté beaucoup plus tard, fut consacrée le 24 août 1862.

Il ne suffisait pas aux protestants de Wildersbach d'avoir une église; ils rêvaient encore d'avoir un pasteur. Sans doute, au temps d'Oberlin ⁽¹⁾, les huit villages du Ban-de-la-Roche ne formaient que deux paroisses, Waldersbach et Rothau. Mais, depuis lors, Fouday et Neuville avaient conquis leur autonomie paroissiale. Pourquoi n'en serait-il pas de même de Wildersbach? Aussi, dès le lendemain de la guerre, le conseil municipal de Wildersbach, le conseil presbytéral de Rothau — dont Wildersbach était une annexe —, le consistoire entreprenaient démarches sur démarches pour obtenir que le village fût érigé en paroisse. Mais le Gouvernement exigeait au préalable la construction d'un presbytère. Et voilà de nouveaux sacrifices nécessaires!

En attendant, le conseil presbytéral de Rothau demanda et obtint qu'un vicaire, spécialement chargé de desservir Wildersbach, fût adjoint au pasteur de Rothau. Par arrêté du Directoire, en date du 21 septembre 1872, T. Fallot fut nommé au poste ainsi créé, auquel était attachée une indemnité annuelle de 350 francs ⁽²⁾.

Pour avoir bâti une église, les protestants de Wildersbach n'en avaient pas une vie chrétienne très profonde.

(1) Aux indications bibliographiques données dans le 1^{er} volume de cet ouvrage sur la vie et l'œuvre d'Oberlin il convient d'ajouter l'ouvrage capital de Camille LEENHARDT : *La Vie de J.-F. Oberlin* (1 vol. in-8° de 578 p., Berger-Levrault) dont une édition populaire (1 vol. de 419 p.) a paru, en 1914, à la Société d'Édition de Toulouse.

(2) Ce chiffre se trouve au procès-verbal de la séance du conseil presbytéral de Rothau du 5 juin 1873; dans la lettre au Directoire du 22 avril 1874, il est question d'un traitement de 700 francs.

A vrai dire, les églises du Ban-de-la-Roche s'étaient un peu endormies sur la renommée que leur avait value le ministère d'Oberlin. A côté de quelques nobles âmes on découvrait bien des ruines. A Wildersbach l'action de Christophe Dieterlen, si réelle qu'elle eût été, n'avait atteint que le petit nombre ⁽¹⁾, et, dans l'ensemble, l'état spirituel du village ne différait pas sensiblement de celui des églises d'alentour. Une lettre de Fallot, antérieure de deux années à son entrée dans le ministère, le caractérise exactement ⁽²⁾ :

« Quel est l'état de nos églises ? Je regarde les églises qui m'entourent et que je connais ; voici ce que j'y trouve :

« 1° Une infime minorité de femmes et d'hommes (dans notre pays très peu d'hommes) qui ont quelque vie religieuse, qui sont donc en état de comprendre plus ou moins clairement la mission de l'Église et du pasteur en qui elle se résume : *une institution divine de salut dont Jésus-Christ est le chef et la vie.*

« 2° Une multitude d'indifférents, plus ou moins bien disposés, que la maladie ou l'angoisse amènera plus ou moins près de l'église, mais qui durant leur vie fréquentent les églises par habitude, sont « honorés de la visite du pasteur puisque c'est un brave homme », mais ne le considèrent que comme un être hybride tenant à la fois du commissaire de police et du maître d'école. Ce qu'ils lui demandent, c'est d'avoir un bon cœur pour aider les nécessiteux, mais de parler vigoureusement contre les mendiants ou les gens méprisés pour leurs vices grossiers. Toutefois, si quelque scandale a éclaté dans les familles dites honorables, il lui est interdit de faire du zèle : malheur à lui dans ce cas !

« 3° Un petit nombre d'hommes, soit d'anciens soldats,

(1) Voir *La Vie et la Pensée de T. Fallot*, t. I, ch. III, § II.

(2) Au professeur Lichtenberger, 21 mars 1870.

soit des artisans, qui ont voyagé ou qui lisent les journaux, et pour qui le journal est devenu le seul évangile. Ceux-là sont des gens trop éclairés, ils appartiennent trop à leur époque pour s'occuper en temps ordinaire de cette vieilleries qu'on nomme l'Église. Dans les campagnes, l'incrédulité s'affuble encore des vieux haillons de Voltaire : les pasteurs sont des charlatans, qui en veulent seulement à la bourse des particuliers ou des communes, le tout assaisonné du plus gros sel qu'on ramasse au bas de nos plus vulgaires journaux. Cette classe d'hommes ne vit plus que pour la politique à laquelle elle croit beaucoup comprendre. »

Tel était le village dont Fallot devait être le premier pasteur.

Comment ce débutant de vingt-huit ans conçoit-il le ministère qu'il va désormais exercer ? Il le dit clairement à ses paroissiens le jour où il leur est *présenté* par M. Dietz, pasteur de Rothau (1).

Le vrai pasteur est le représentant de Jésus-Christ auprès de ses frères et, en même temps, le représentant de ses frères auprès de Jésus-Christ. Il est l'homme de tous, car c'est avec tous les hommes confiés à son amour qu'il doit chercher Dieu ; il est l'homme de Dieu, car il doit révéler Dieu et faire connaître sa volonté à tous les hommes.

Le vrai pasteur est un serviteur ; au milieu des pauvres, des misérables, il a pour mission, d'abord, de consoler et de relever. C'est d'une œuvre de délivrance qu'il est chargé. « Mais cette œuvre de délivrance ne consiste pas seulement en paroles de consolation, de paix et d'amour. Le pasteur doit se souvenir de ce témoignage que saint Paul, au terme de son activité, avait la consolation de pouvoir se rendre : « Je vous déclare aujourd'hui que je suis net du sang de

(1) Cette solennité de la *présentation* eut lieu le 6 octobre 1872.

« vous tous; car je vous ai annoncé tout le conseil de Dieu
« sans en rien cacher ⁽¹⁾ ».

« Pour annoncer tout le conseil de Dieu, il faut que le pasteur ait parfois le courage de faire peur aux âmes, de leur faire mal en les réveillant de leur sommeil et en mettant à nu les interdits qui les tiennent éloignés de Dieu... Le pasteur qui craindrait de faire mal, qui dirait : paix, paix, là où il n'y a point de paix, qui sourirait au pécheur courant à sa ruine, et aurait l'air de lui répéter : cela va bien, tu es dans le bon chemin, serait un serviteur lâche et infidèle qui encourrait la perte de son âme, après avoir causé la perte des âmes qui lui étaient confiées. »

A quoi tendent les efforts du pasteur, alors même qu'il fait souffrir? Au salut des âmes. Sauver des âmes est la tâche essentielle du ministère, à laquelle toutes les autres activités du pasteur, si excellentes qu'elles soient, doivent se subordonner.

« Je ne serais certainement pas ici, conclut Fallot, prêt à servir Jésus-Christ, si je n'avais pas compris le prix d'une seule âme. Le monde ignore la valeur infinie d'une seule âme; il ne comprend pas qu'on se donne une peine aussi grande pour délivrer une âme du péché et de la mort et pour l'amener à la connaissance de Jésus-Christ et à la possession de la vie éternelle. C'est pourtant là, au fond, le seul, l'unique but du travail d'un serviteur de Jésus-Christ; c'est là aussi sa plus grande récompense : que lui importe tout le reste, pourvu que Dieu consente à se servir de lui pour sauver une seule âme! »

C'est avec cette passion des âmes que Fallot se met à l'œuvre. Le conseil presbytéral de Rothau lui avait assigné

(1) *Actes* 20 : 26, 27.

une tâche déterminée : il devait, avant tout, assurer l'enseignement religieux des quatre-vingts enfants de Wildersbach en âge de le recevoir; il donnerait des leçons spéciales, à Rothau même, à ceux qui y faisaient leur apprentissage; pour les enfants demeurés au village, il « monterait » trois fois par semaine à Wildersbach. Quant au service du dimanche, il ne serait célébré que tous les quinze jours; le dimanche où il n'y aurait pas de culte, le vicaire serait libre de tenir une réunion l'après-midi. Au surplus le pasteur de Rothau et son vicaire alterneraient à leur gré dans la célébration des services à Rothau et à Wildersbach. Il va de soi que Fallot aurait à visiter les paroissiens de l'annexe et à présider les actes de culte (baptêmes, mariages, enterrements) les concernant.

Tel est le programme. Les cahiers de notes de Fallot montrent comment il s'est transformé en quelques mois. Pour le dimanche 4 mai 1873, on relève, en dehors d'un baptême et de plusieurs visites, à 9 heures un service à Rothau, à 11 heures un service à Wildersbach, à 4 heures une leçon d'histoire sainte, à 5 heures un catéchisme des garçons, à 6 heures un culte pour les jeunes filles, à 7^h30 une réunion. Et chaque dimanche, sauf de légères modifications, il en est de même. A tout ce qu'il entreprend il apporte, non seulement la conscience la plus scrupuleuse, mais toute la fougue de sa nature et l'ardeur d'une volonté résolue à édifier, avec les « pierres vivantes » dont il est le pasteur, une véritable église de Jésus-Christ.

Le village l'avait accueilli avec joie; les gens étaient heureux et fiers d'avoir enfin leur pasteur. Mais tout de suite Fallot s'inquiète : « On m'a accablé hier, à Wildersbach, de *Monsieur le pasteur* aussi lourds qu'un pavé. J'en suis revenu un peu étouffé. La barrière ne doit pas se

dresser. Je les déshabituerais sans qu'ils s'en doutent d'élever cette barrière entre eux et moi ⁽¹⁾ ».

Le 20 octobre 1872, huit jours après sa consécration, le maire, le recevant solennellement devant l'église, et lui souhaitant la bienvenue au nom des habitants, lui avait fait part des appréhensions de plusieurs : « Nous ne prétendons pas que vous promettiez de rester ici ; nous n'osons pas attendre cela d'un homme tel que vous ». Ces paroles peinent Fallot. « C'est-à-dire que je suis trop bon pour eux », note-t-il ; « toujours cette idée que les pauvres sont au-dessous des serviteurs de Jésus-Christ ⁽²⁾ ! »

Chaque jour, à de rares exceptions près, de Rothau où il habite avec sa femme, malade depuis plusieurs mois, et la petite Blanche ⁽³⁾, il se rend à Wildersbach pour visiter ses paroissiens et enseigner l'histoire sainte ou le catéchisme aux enfants. « Soixante-dix visites en une semaine », écrit-il bientôt, « remplacer la quantité par la qualité ». Et il ajoute : « Depuis six semaines de ministère, trop fait et pas assez bien ; cure d'âmes à la vapeur ; apporter autant d'intensité dans ma cure d'âmes que dans ma prédication ⁽⁴⁾ ».

Intensité : c'est bien le mot qui convient pour caractériser l'action de Fallot dès les premiers jours de son ministère. Pour sauver les âmes confiées à sa garde il doit les amener à la repentance et à la conversion ; mais comment se repentiront-elles si elles demeurent dans leur aveuglement ? Leur inspirer l'horreur du mal dont elles sont esclaves est le premier but de la prédication, que celle-ci soit donnée du haut de la chaire ou aux foyers des paroissiens. Fallot

(1) 17 octobre 1872.

(2) 21 octobre 1872.

(3) Voir *La Vie et la Pensée...*, t. I, p. 247.

(4) 23 novembre 1872.

prêche la repentance, il y exhorte ses auditeurs en leur dénonçant, non pas le péché en général, mais les péchés qui règnent dans leurs cœurs, dans leur vie de famille, dans leur village : avant tout la haine et l'impureté. « La maladie de ce village, écrit-il, ce sont ses haines; les meilleurs renonceront à tout plutôt qu'à leurs haines; l'impureté entraîne comme un tourbillon la jeunesse ⁽¹⁾. »

Aussi, dès les premiers mois, laisse-t-il clairement entendre à sa paroisse qu'il considère comme sa mission essentielle d'arracher au mal les âmes qui se perdent. C'est une croisade qu'il entreprend; mais l'ardeur qu'il porte au combat n'est pas sans danger. « La lutte avec le mal donne la fièvre... La fièvre ôte la vraie force. Sans cesse, par la prière, revenir à la vraie force. Quand on attaque on prend le vertige de l'assaut. Dangereux ⁽²⁾. »

En prêchant la repentance, il n'hésite pas à rappeler qu'« après la mort vient le jugement ». Pour lui, à cette époque, « le caractère de la véritable prédication chrétienne est de jeter la terreur dans les âmes qui ne veulent pas renoncer au péché » ⁽³⁾. S'étonnera-t-on qu'un de ses paroissiens se soit écrié : « A Wildersbach on prêche toujours plus rude qu'à Rothau » — et que d'autres n'aient pas tardé à aller opinant à travers le village : « Un pasteur ne doit pas effrayer, un pasteur ne doit pas agiter les âmes en parlant de questions semblables, un pasteur doit consoler, calmer, donner du courage pour le travail » ⁽⁴⁾?

Fallot, qui connaît ces propos, va droit au but dans l'une de ses prédications.

« Mes amis, j'accepte l'occasion qui m'est offerte; expli-

(1) 23 mai 1873.

(2) 29 novembre 1872.

(3) 10 novembre 1872.

(4) 30 mars 1873.

quons-nous un peu à ce sujet. Il y a parfois, dans les villes et les villages, de curieuses idées sur les pasteurs. Que doit prêcher un pasteur? Je vous l'ai dit le jour où je vous ai été présenté : le conseil de Dieu dans toute son étendue, la parole de Dieu avec ses menaces, les choses effrayantes qu'elle renferme, tout aussi bien qu'avec les consolations et les encouragements qui s'y trouvent. Savez-vous le modèle que le pasteur doit savoir suivre de loin, de très loin, mais qu'il doit s'efforcer de suivre? Le pasteur doit suivre le modèle de ces hommes de Dieu qu'on appelait les prophètes. Que faisaient les prophètes en Israël? Ils étaient accablés par la vue des péchés qui les entouraient et qui attiraient sur le peuple les colères de l'Éternel; ils dénonçaient ces péchés sans ménagement aucun... « Vous nous effrayez », dites-vous. — Tant mieux! Si je ne vous effrayais pas maintenant, quand le jour viendrait où vous auriez le droit de me reprocher mon silence, vous auriez le droit de m'accuser d'avoir été un de ces faux prophètes dont la Bible dit qu'ils sont des chiens muets ⁽¹⁾. »

Un événement, qui paraîtra minuscule à ceux-là seulement qui n'ont jamais vécu à la campagne, la fête du village, est, pour Fallot, l'occasion de montrer à tous qu'il n'est pas de ceux qui se taisent en présence du mal. Qu'on veuille bien, si l'on était tenté de parler d'étroitesse ⁽²⁾, se souvenir des circonstances. On est à l'été de 1873, deux ans après que l'Alsace a été arrachée à la France, quelques mois après le douloureux exode qui a conduit tant de Bande-la-Rochois loin de la terre natale. N'y aurait-il pas une

(1) 30 mars 1873.

(2) Il convient de noter que, par la suite, Fallot s'est reproché d'avoir eu, dans certaines circonstances, une sévérité excessive. « Je vous ai rendu parfois la vie bien dure au village en me laissant impressionner beaucoup trop vite par de petites misères » (Lettre à M. Ph. Claude, 8 août 1876).

honteuse impudeur à célébrer un pareil moment par de la musique et des danses? Au surplus, un pasteur peut-il se désintéresser des tentations grossières auxquelles il semble qu'on ait plaisir à livrer la jeunesse? Tout son ministère auprès d'elle ne tend-il pas à la prévenir et à l'armer en vue de la lutte?

Fallot n'hésite pas, plusieurs semaines à l'avance, à aborder le sujet dans une prédication.

« Dans trois semaines, dit-il à ses paroissiens, c'est la Saint-Louis; c'est de la Saint-Louis que nous parlerons aujourd'hui. Cela vous est peut-être désagréable que je parle de la fête du village? — « Est-ce que cela regarde le « pasteur? » — Tout ce qui regarde vos âmes me regarde...; c'est mon devoir de veiller sur tous les dangers qui peuvent vous assaillir et vous détourner de Jésus-Christ ⁽¹⁾. »

A l'approche du 31 août il multiplie les avertissements et les démarches.

« *Réunion des jeunes filles.* Je leur parle de la semaine d'agitation qui va précéder la fête. On se révolte parce que le maire a eu la fermeté d'afficher contre l'église une interdiction des danses. Le moment le plus critique de l'année est arrivé pour le village. La Saint-Louis est la pierre de touche de l'activité du pasteur pendant l'année; si son œuvre est peu de chose, elle est ruinée par l'agitation diabolique de la Saint-Louis ⁽²⁾. »

« *Jeudi 28 août.* Une semaine de luttes ardentes. J'ai soif de repos intérieur. Lundi après-midi... j'apprends que le commissaire a autorisé la danse. Le village est sens dessus

(1) 3 août 1873.

(2) 19 août 1873.

dessous, le maire hors de lui. Mardi matin, à Schirmeck ⁽¹⁾, réponses évasives et embarrassées du commissaire. Conversation avec le juge de paix. — Je vais à Molsheim : l'assesseur ⁽²⁾ me fait droit.

« *Mercredi* : interdiction de la danse... Le soir, culte avec mes jeunes filles.

« *Vendredi 29 août* : Je réunis ce soir le village pour lui rendre compte de mon voyage à Molsheim, des raisons pour lesquelles j'ai cru devoir sauver l'honneur du village...

« *Vendredi après-midi*. — Grande agitation au village : on prétend que l'autorité de Molsheim a de nouveau autorisé la danse.

« *Samedi*. — Prédication de demain. Entrer par le cœur et la prière dans cette terrible agitation et dans cette fièvre qui remplit notre jeunesse.

« *Samedi soir*. — Visites au village. La fièvre s'en empare. La musique et la danse ont commencé ce soir ⁽³⁾. »

On reconnaît à ces quelques notes celui qui, dix ans plus tard, deviendra le fondateur de la Ligue de la Moralité publique... Cependant, les puissances du mal ne s'avouent pas vaincues, et les complices qu'elles ont à Wildersbach commencent à se demander s'il n'eût pas mieux valu que le village demeurât privé de pasteur.

On conçoit sans peine, en effet, que l'activité et les sermons du vicaire provoquent, à Wildersbach, la forma-

(1) Chef-lieu du canton dont fait partie Wildersbach.

(2) Il s'agit de l'assesseur du *Kreisdirektor* ou sous-préfet de Molsheim.

(3) 28-30 août 1872.

tion de deux partis. Les uns, qu'attire sa forte personnalité et que subjuguent ses paroles de flamme, s'ouvrent à la compréhension et au désir d'une vie chrétienne très différente de ce qu'ils appelaient jadis de ce nom; ils entrevoient dans le christianisme la vie surnaturelle qui, seule, donne du prix aux institutions et aux habitudes religieuses et ils se laissent conduire à sa source. Les autres, menacés dans leurs intérêts, traqués dans leur péché, ne cachent pas leur hostilité et organisent la résistance.

Qu'on ne croie pas, au reste, que Fallot soit au début de son ministère une manière de Jean-Baptiste ne se lassant pas d'annoncer les jugements de Dieu et d'exhorter à la repentance. Si sa prédication est souvent *rude*, elle n'en est pas moins imprégnée de l'amour des âmes. Ceux qui ne se ferment pas à ses appels le sentent bien! Quarante ans après, l'un de ses paroissiens, qui fut son fidèle ami et son précieux collaborateur, écrira de son ancien pasteur : « Chacun sentait en lui un cœur débordant d'affection pour ses paroissiens; il se faisait tout à tous... C'est son grand cœur qui a surtout agi pour attirer les âmes à Dieu. Chacun avait presque le droit de se sentir le-plus aimé de ses paroissiens, tellement son abord était cordial ⁽¹⁾ ».

Et surtout son enseignement — on le verra par la suite — est dominé par son amour du Christ. Si sa parole frappe sans relâche sur les consciences, c'est parce qu'il voit dans la repentance la condition d'une conversion véritable; et, seule, la conversion — Fallot le sait d'expérience — conduit à une vie de communion avec Jésus-Christ.

Ce n'est pas seulement par la véhémence de ses attaques contre le péché et de ses menaces aux pécheurs impénitents que le pasteur de Wildersbach étonne, trouble ou heurte

(1) Notes écrites pour l'auteur par M. Philippe Claude.

ses paroissiens. Ceux-ci ne se montrent pas moins surpris par un christianisme qui a la prétention de s'immiscer dans tous les détails de la vie. « Je viens de faire deux prédications sur le travail, écrit Fallot, j'en ferai bientôt une troisième. Cela dérange les habitudes de voir la religion pénétrant partout, jusque dans la saleté du ménage, pour y faire briller sa lumière. Quelqu'un a dit : « Le pasteur pelotte ensemble toutes les misères du village pour les jeter le dimanche devant nous sur l'autel ». Je me propose de répondre dimanche à ce quelqu'un en leur demandant ce qu'ils souhaitent de leur pasteur : une religion qui endort à la façon des orgues de barbarie, ou une religion selon Jésus-Christ qui descend partout pour tout purifier ⁽¹⁾. »

Il a l'ambition de pénétrer « au fond de la vie des familles par l'intérêt témoigné pour les enfants ». Il note sur ce point :

« Provoquer peu à peu par une persuasion d'amour une réforme dans la vie domestique. Culte.

« Tout par des armes spirituelles et non par des armes charnelles.

« Si le baptême des enfants est permis et voulu de Dieu le serviteur de Jésus-Christ doit avoir son influence dans tout ce qui concerne l'éducation et la vie de famille...

« On estropie à plaisir l'influence du pasteur en la restreignant aux cas extraordinaires. Tous les événements de la vie de famille tombent sous la compétence de sa parole, de son conseil, de sa prière.

« Aller lentement, très lentement, mais ne jamais reculer ⁽²⁾. »

Au reste, Fallot ne néglige aucun effort, si petit soit-il,

(1) Lettre à M^{lle} Maria Steinheil, 4 février 1874.

(2) 18 août 1873.

pour mettre à l'aise ses paroissiens et les délivrer de tout ce qu'il y a d'artificiel dans leurs habitudes religieuses. A l'approche de Noël 1873 il fait passer, de chaumière en chaumière, l'avis suivant qui en dit plus long qu'un sermon sur sa notion de l'Église :

« Je prends la liberté de rappeler à mes chers paroissiens que demain est le premier dimanche de l'Avent. C'est le moment de nous préparer aux fêtes de Noël et au retour de Jésus-Christ.

« Je vois avec peine que l'on se gêne de venir en sabots à l'église. Dieu ne fait pas attention à de semblables choses, et, pour ma part, je supplie tous mes paroissiens de prendre l'habitude de venir en sabots à l'église pour ne pas souffrir du froid (1). »

Comment, après les premiers mois d'une activité si intense, Fallot juge-t-il sa paroisse ? En songeant au pénible printemps de 1873, il est amené à le dire : « Un printemps qui se traîne entre des gelées qui n'en sont pas : c'est bien là l'image de la vie de ma paroisse (2). »

Lorsqu'il écrit ces lignes, il est à la veille de quitter Rothau pour s'installer à Wildersbach avec les siens ; sa deuxième fille, Marguerite, est née le 9 mars 1873. Peu de semaines avant qu'il renonce à l'hospitalité de l'ancienne maison de M. Dieterlen, celui-ci revient à Rothau qu'il n'avait pas revu depuis son exil volontaire.

« *Vendredi 25 avril 1873.* Retour de M. Dieterlen... Je le reçois dans son ancienne maison, moi qui suis devenu le pasteur de son ancienne paroisse. Quelle transformation ! Qui l'eût jamais pensé, alors que je venais ici m'entretenir avec lui ? C'est comme si cela m'écrasait et si j'étais recou-

(1) 29 novembre 1873.

(2) 10 mai 1873.

vert de l'armure de Goliath. Sentiment de vide et d'insuffisance qui accable. »

Ce n'est pas dans le presbytère exigé par l'autorité allemande que M. et M^{me} Fallot s'établissent avec leurs enfants. L'argent qui permettra de le bâtir n'est pas encore trouvé, et déjà Fallot songe à en collecter une partie... Toutefois, il ne veut pas attendre plus longtemps pour vivre aussi près que possible de ses paroissiens; si proche que soit Rothau, ces allées et venues perpétuelles nuisent à son ministère; enfin, il souhaite que sa femme, dont la santé demeure fragile, puisse s'associer étroitement à son activité. Vivre à Wildersbach leur apparaît à tous deux comme une nécessité. Sans doute il n'y a pas de « maison », mais la chaumière de la « grande Sophie » se trouve disponible; quelques modestes réparations suffiront à la transformer en un rustique presbytère, que « l'administration » déclarera « trop mauvais pour un pasteur » (1).

« Nous aurons un beau verger, et une maison spacieuse, et surtout une chère paroisse où le travail et la lutte ne manqueront pas. Que souhaiter de plus (2)? »

Par un beau soir d'été, M. et M^{me} Fallot arrivent à Wildersbach. Tout le village les attend devant le presbytère; pour leur témoigner la joie qu'ils ressentent de leur venue, les paroissiens leur offrent un mouton, des poules, des lapins. Avec quelle émotion, on le devine, Fallot les remercie et les assure que sa maison sera toujours la maison de tous! Le même soir, avec quelques-unes de ses fidèles jeunes filles, il célèbre le culte de famille.

(1) Lettre au Président d'Alsace, 7 août 1874. Dans sa lettre au Directeur, du 12 juin 1875, dont il sera question plus loin, Fallot parle de « cette installation provisoire bien pénible et non sans danger pour la santé d'une femme et de jeunes enfants ».

(2) Lettre à M^{lle} Maria Steinheil, 3 mai 1873.

II

La vie personnelle qui anime cette activité pastorale, et dans laquelle il faut maintenant pénétrer, subit les contre-coups de l'ardeur fiévreuse de Fallot. En particulier les déceptions et peut-être plus encore les grands succès de sa direction spirituelle — ce que le protestantisme appelle la cure d'âmes — y retentissent profondément. Cependant, en dépit de toutes les oscillations, c'est, se développant de jour en jour, le même effort vers une plénitude de vie que pendant les années de préparation.

Deux ans après sa nomination à Wildersbach, jetant un regard sur les années 1872-1874, Fallot écrit : « Débuts tâtonnants dans le ministère. Jésus-Christ me conduit comme un aveugle. En général je me laisse conduire ⁽¹⁾ ».

De précieuses notes, glanées dans ses cahiers, éclaireront ce jugement.

« *Jeudi 31 octobre 1872.* Un pasteur qui n'est pas saint est, sans s'en douter, un misérable... Apprendre à prier. »

« *Mercredi 7 mai 1873.* Sais-tu ce qui te fatigue tellement ? Cette perpétuelle recherche de toi-même, de ta gloire, de ta puissance, de ton œuvre, de ta piété même. Oublie-toi toi-même pour chaque âme que Jésus-Christ met sur ton chemin — non pas seulement pour ton œuvre mais pour l'œuvre de Jésus-Christ... Oh ! la monotonie de l'égoïsme : moi, moi, je, je ! »

« *Mardi 17 juin.* Je dois me retirer à l'écart de la lutte jusqu'à ce que j'aie compris en quoi j'ai pu nuire à certaines

(1) 3 octobre 1874.

âmes en voulant trop agir personnellement sur elles. Crise redoutable, provoquée par mon intensité personnelle, par mon effort individuel et fiévreux. »

« *Mardi 19 août.* — Je suis encore très vide et très fatigué. Demain de nouveau la réunion de Rothau : il faut que je me retrouve moi-même. Pour me retrouver moi-même me mettre en face de Jésus-Christ, prendre une conscience claire de l'œuvre qu'il me confie et de mon état personnel... Je suis aujourd'hui plus que jamais dans un de ces moments très fréquents où je ne sens absolument rien qu'un vide immense. Les mauvaises pensées ont les portes grandes ouvertes pour entrer dans mon âme, la prière ne peut monter, la lecture de la Parole de Dieu glisse sans rien donner — et même je n'en essaie qu'à contre-cœur. État de sécheresse, de pauvreté, de misère très grande; état d'âme très dangereux dont je ne sors que lorsque l'action me sollicite. Alors j'en suis arraché par le sentiment de l'œuvre à accomplir.

« Cette situation ne peut durer, elle a duré trop longtemps... Il faut examiner le mal, chercher le remède.

« 1. La journée du dimanche est évidemment encore pour quelque temps une cause de grande fatigue; je la supporte de mieux en mieux, mais je ne la traverse pas avec un esprit de prière. Je lutte, je combats, mais avec mes propres forces; à la fin de cette journée de luttes pour Jésus-Christ, je suis *vidé* comme si j'avais lutté pour moi-même.

« Le lundi, vide, pauvre, languissant, est le résultat malsain de ce dimanche qui n'est pas encore *sanctifié* de la vraie manière et qui est surchargé.

« 2. Cette fatigue du dimanche persiste également le mardi; puis elle produit un certain fond d'*inertie* du corps

et de l'esprit qui est fatal. J'ai des besoins de sommeil qui sont humiliants... Il y a là un fond naturel à transformer.

« En général mon esprit procède par bonds pénibles : d'une concentration excessive il passe à une grande pesanteur. Je ne l'occupe pas assez; je me borne à préparer à fond ma prédication du dimanche, et j'ai raison de la travailler et de la creuser toujours plus, puis ma réunion de quinzaine à Rothau.

« La prière joue un rôle insignifiant dans ma vie habituelle. Par moment elle redevient intense, mais seulement par moment. L'étude approfondie de la Bible m'est aussi trop rare. La seule chose vers laquelle je sois porté c'est la réflexion : creuser mon cœur et le cœur humain; c'est jusqu'ici ma seule force. Par moment l'amour des âmes s'y ajoutant, avec un certain amour (hélas! bien incertain encore) pour Jésus, ma prédication a une certaine puissance qui attire mais qui ne communique rien de définitif.

« Je bouleverse les consciences, je secoue, je rends altéré, mais je ne donne ni la paix ni l'assurance du pardon, car je suis pauvre, pauvre, très pauvre. O mon Dieu, ce n'est pas pour cela que tu m'as chargé d'annoncer ton glorieux évangile!

« Ce qui donne encore quelque puissance à ma prédication, c'est que je suis, grâce à Dieu, rempli moi-même de respect pour le ministère que je sais tenir de Dieu, et cela on le sent. Mais il y a aussi beaucoup d'étroitesse, d'amertume, de haine charnelle contre le monde et le péché qui se mêle à l'énergie que Dieu me communique dès que j'agis en son nom.

« En somme, depuis dix mois que je suis consacré au service de Jésus-Christ, j'ai le sentiment que, par une suite de circonstances que je ne comprends pas encore clairement et que je ne comprendrai peut-être jamais, il n'y a aucune

proportion entre le travail et le serviteur. Dieu a béni mon travail tout en me laissant *très bas* et *très pauvre*. Dieu s'est servi de ma parole pour enrichir beaucoup d'âmes tandis que moi-même j'ai continué à me traîner. Dieu s'est servi de l'énergie qu'il communiquait à ma prédication pour décider beaucoup d'âmes à se jeter énergiquement dans la voie des résolutions sérieuses, en sorte que ceux qui m'ont écouté m'ont dépassé et me dépassent constamment en marchant vers le but que je leur montre.

« Il y a là, à côté d'une dispensation de Dieu, un effet de mon péché. Avant tout, que l'œuvre que Jésus-Christ fait par moi ne m'aveugle pas un instant sur la débilité de l'instrument...

« Mon œuvre est continuellement entachée d'égoïsme et de recherche de ma jouissance propre. Au lieu de dire : parle, Seigneur, et d'aller joyeusement en son nom vers les infirmes, vers les âmes quelles qu'elles soient, je fais un triage de cas intéressants et je néglige les autres. »

Fallot examine ensuite, avec une clairvoyance que tout directeur de conscience pourrait envier, la qualité de son action sur les âmes (1). Il sait qu'il exerce une influence en quelque sorte magnétique à laquelle les âmes féminines sont particulièrement sensibles, et il discerne le péril. Plusieurs, en s'attachant à lui, ont cru se rapprocher de Jésus-Christ et s'en sont peut-être rapprochés; au fond de la sympathie et de la confiance qu'il fait naître, il n'en voit pas moins quelque chose de très humain et de très dangereux pour lui et pour les autres. Que doit-il faire? Renoncer à la cure

(1) Le 15 mars 1873 Fallot écrivait déjà : « J'ai eu le loisir de faire d'amères mais salutaires réflexions sur ma manière de violenter les âmes, de forcer les ressorts, de forcer l'œuvre de Dieu qui ne s'accomplit avec réalité que dans le calme et le recueillement » ; et, quelques jours plus tard, il notait ce conseil de son collègue de Neuville, le pasteur Roser : « Ne vous faites pas aimer ».

d'âmes? Non certes; mais tout faire pour mettre les âmes en contact avec le Christ, pour les arracher au culte de la créature et les aimer uniquement en Jésus-Christ. Et Fallot conclut : « Dans notre activité au service de Jésus-Christ, bien loin d'exalter notre vie naturelle, nos goûts, nos affections, nous devons les crucifier. Mon activité a été trop souvent une exaltation de moi-même, et non une crucifixion. Elle a été marquée de ma marque à moi et non de la croix de Jésus-Christ. Jésus ne vit que sur la Croix. Là où une âme accepte la croix Jésus peut vivre. Un christianisme sans croix, un christianisme sans Jésus-Christ ».

« *Samedi 23 août.* Le moment actuel est pénible : tout semble aller de travers, il faut marcher presque seul.

« Il faut que je me souvienne de ma parole de consécration, j'y ai prophétisé ce qui m'arriverait : « Nous sommes vos serviteurs à cause de Jésus-Christ. »

« Si c'est par amour pour Jésus-Christ que j'apprends à travailler ici, tout changera; j'ai jusqu'ici travaillé par amour pour les âmes, ce qui n'est pas assez, et souvent par amour pour moi, ce qui est détestable. »

« *Mercredi 10 septembre.* Nécessité impérieuse d'une retraite. *Trouver* pour moi avant de donner aux autres. — Le *but* sur lequel concentrer mes desirs : *être*, et non savoir ou paraître. Posséder Jésus-Christ, l'absolu... Le seul chemin : concentrer mon désir sur Jésus-Christ jusqu'à ce que je le possède dans toute sa réalité. Jusqu'à présent mon désir fragmentaire me procurait une possession momentanée de lui; il faut tout autre chose...

« Est-ce que Jésus-Christ est né en moi? — Il y a les douleurs de l'enfantement et cela dure depuis *huit ans*; cela cesse puis cela reprend; mais Jésus n'est pas encore né

réellement. En comparant mon état d'âme avec celui des vrais serviteurs, je vois cela *sans doute aucun*.

« Jésus, doux et humble de cœur; moi, un sectaire orgueilleux.

« Jésus, plein de paix; moi, févreux.

« Jésus, pénétrant les âmes d'une clarté et d'une chaleur toutes puissantes; moi, secouant les âmes, les effrayant, sans pouvoir leur donner ce dont je leur fais sentir le manque.

« Jésus, s'oubliant, plein de foi en la toute-puissance du Père; moi, me recherchant, plein de défiance en toute autre influence qu'en ma misérable influence. »

« *Samedi 4 octobre*. J'ai vingt-neuf ans. Depuis 1865, je suis la même voie, avec beaucoup de faiblesses mais avec un désir toujours plus absolu d'y persévérer...

« Devenir modeste. A côté des immenses avantages de demeurer au village, grands dangers : être quelqu'un, jouer un rôle.

« La vie est une action avec Dieu. »

Le 6 octobre, Fallot part pour Paris; de là, il se rend au Havre pour collecter quelque argent en vue du presbytère de Wildersbach. Il reprend son activité le 1^{er} novembre.

« J'ai constaté à Paris, note-t-il, une déplorable pauvreté de ma vie intérieure. Je remercie Dieu de m'avoir transporté hors de mon cadre habituel : le désarroi que cela m'a causé a été un critérium infaillible des illusions que je me faisais et que les autres se faisaient sur moi-même.

... Je me suis aperçu que ceux qui sentent vivement comme moi *usent* rapidement leurs impressions en sorte que leurs plus fortes impressions disparaissent comme dans le néant.

« Il faut que je vive en Dieu, que je le touche pour me retrouver moi-même tel qu'il me veut, pour *être*.

« Je sens que le but de cette nouvelle année m'est fixé par mes tristesses, mes chutes, mes expériences : *devenir en tout point un véritable serviteur*. Tout d'abord : me nourrir avec une persévérance toute nouvelle de la nourriture des vrais serviteurs, *parole de Dieu et prière*. Consacrer chaque matin plusieurs heures à cette *vie cachée* avec Christ en Dieu. Faire quelques visites chaque jour, mais les faire à fond. Pour la prédication, la faire jaillir de mon contact avec Jésus-Christ et de mon contact avec mon église : biblique et psychologique (1). »

« *Mercredi 4 mars 1874*. Je veux devenir un serviteur du Maître et non plus un serviteur des créatures, servir les hommes par amour pour lui et non plus pour eux et pour moi... Plus de bataille passionnée avant que je n'en reçoive l'ordre formel. »

« *Lundi 9 mars*. Fatigue excessive, je me sauve loin de tout visage humain et vais jusqu'au Champ du Feu. Vraie journée de mars : bourrasques d'un vent froid, suivies de rayons chauds de printemps. Flaques de neige sur les prés où débordent les sources gonflées qui chantent de toute part. Une lutte entre l'hiver qui ne veut pas lâcher sa proie et le printemps qui appelle toutes les créatures à la vie.

« La nature s'intériorisant devient esprit. L'esprit s'extériorisant devient nature.

« Trouvé la formule de mon activité si infirme : j'ai, *par amour pour les créatures*, servi Jésus-Christ (de là toutes mes luttes et mes chutes et mes tortures et mes doutes), tandis que je dois dorénavant servir les créatures *par amour pour Jésus-Christ*. »

(1) 1^{er} novembre 1873.

« *Jeudi 12 mars.* Il faut en finir avec toutes ces relations où j'ai pu faire quelque bien aux autres mais où je me suis affaibli moi-même et où parfois je me suis fait du mal. Il y a, dans cette prise de possession des âmes dont je me suis rendu coupable, une certaine sensualité spirituelle très dangereuse, un certain orgueil qui se nourrit, un besoin de domination; tout cela est mauvais, condamnable. Dieu a eu pitié de plusieurs âmes et s'est servi de moi, malgré moi, pour les aider, mais tout cela est très dangereux.

« Règle à suivre : à moins d'un danger spécial d'une âme qui m'est confiée, m'abstenir. »

Entre les exigences d'un ministère surchargé et les tumultes de sa vie intérieure, Fallot a-t-il le temps d'étudier?

A vrai dire, il se méfie, d'une manière excessive, de tout ce qui lui paraît « infecté du virus théologique » ⁽¹⁾. Le moment lui paraît venu de « substituer le christianisme, force de régénération sociale, au christianisme élément de lutte ecclésiastique (de sacristie), et le christianisme pratique au christianisme théologique » ⁽²⁾. Les théologiens, qu'il traite volontiers de scribes, ne peuvent « penser substantiellement » parce qu'ils sont incapables d'aimer. Afin de mieux penser des ombres ils ont renoncé à vivre, — et par conséquent à aimer, car l'amour est la vie qui se donne pour produire la vie. Cet amour, qui est souffrance, est la condition de toute réflexion vraie et de toute rentrée en Dieu. « Sans rentrée en Dieu, point de pensée de Dieu, c'est-à-dire point d'image qui reproduise la substance de l'Être et qui en communique les vertus ⁽³⁾. »

« Vice fondamental de la théologie, remarquera-t-il plus tard : l'esprit théologique absorbe les forces vives dans

(1) 8 mai 1873.

(2) 31 mars 1873.

(3) 3 mai 1873.

l'effort de l'esprit et la volonté s'étiole. La théologie n'est qu'une grossière caricature de la mystique. La théologie raisonne sur des textes, tandis que la mystique, avec les textes, raisonne sur des réalités vivantes et expérimentées. L'une et l'autre font fausse route. La mystique, qui enivre par sa grandeur même, est plus dangereuse que la théologie qui dégoûte par sa sécheresse (1). »

A l'intellectualisme, qui lui inspire un insurmontable dégoût, il oppose un pragmatisme spirituel qu'il définit ainsi : « Ma seule science doit consister à étudier expérimentalement les phénomènes les plus vulgaires de l'existence afin d'y trouver les secrets de Dieu et de la vie éternelle. Étudier l'amour en pratiquant l'amour, le sacrifice en pratiquant le sacrifice, le péché en supportant le péché des autres, en y entrant, en en mourant. J'étudierai toujours moins et je penserai toujours plus (2) ». »

Pendant une réaction, si violente qu'elle soit contre l'orthodoxie ou contre sa fade antithèse, le rationalisme, ne supprime pas les problèmes qui s'imposent à sa pensée. Les expériences quotidiennes de son ministère la mettent en présence de l'action de l'Esprit. Comment l'Esprit agit-il dans l'homme ? La question est d'importance et ne peut être éludée.

« Choisi comme sujet d'étude, écrit-il, la parole de Dieu, l'inspiration et tout ce qui y touche. Je suis resté trop longtemps dans le vague à ce sujet. Par réaction contre l'orthodoxie des scribes j'ai voulu ignorer cette question et elle s'impose à moi. Mais je promets à Dieu d'aborder cette question, la plus religieuse de toutes, avec un esprit religieux et de rejeter toute spéculation oisive ou toute disser-

(1) 3 février 1875.

(2) *Ibid.*

tation théologique... Je ne mesurerai l'importance du fatras théologique que par la valeur de son contenu religieux ⁽¹⁾.

« Après un an de ministère, je sens une complète ignorance de la Bible et je consacre à cette étude tout le temps dont je puis disposer ⁽²⁾. »

« Creuser la pensée de Jésus en reproduisant sa vie, note-t-il plus tard, toute autre méthode est frappée de nullité par les déclarations formelles du Maître... Privilège inappréciable de tout pauvre pasteur de campagne : le cadre même de sa vie au milieu des pauvres est le cadre de la vie du Maître ⁽³⁾. »

En dehors des évangiles les lettres de Paul exercent sur sa pensée une influence croissante. A les méditer, la plume à la main, il découvre la puissante personnalité de l'apôtre et la vie des églises auxquelles Paul est uni par une passion qui le pousse à se donner à elles « jusque dans les profondeurs les plus mystérieuses de son être ». Ce qui le frappe, dans les épîtres, c'est la griffe de saint Paul, son *génie*, sa manière d'aborder les questions, ses passions, en un mot son caractère ⁽⁴⁾, plus encore que sa doctrine. Il rêve d'écrire, sur l'apôtre, un livre dans lequel l'étude de la doctrine, faite à un point de vue pratique et expérimental, apparaîtrait fécondée par les expériences du ministère pastoral et par l'intelligence de la vie missionnaire : vue singulièrement juste, qui devait inspirer, bien des années plus tard, quelques-unes des plus belles pages qu'il ait écrites sur l'Église ou sur l'apôtre Paul lui-même.

La Bible devient ainsi, pendant la fin de son ministère à Wildersbach, le sujet de son étude persévérante. C'est à

(1) 18 juillet 1873.

(2) Lettre au pasteur Gust. Haerter, 1^{er} décembre 1873.

(3) 25 mars 1874.

(4) 5 et 15 juin 1875.

elle qu'il demande la substance des *instructions* qu'il donne à ses paroissiens aux heures officiellement fixées pour le catéchisme. Il n'a pas tardé, en effet, à abandonner comme inefficace, l'enseignement catéchétique traditionnel. « Mon seul catéchisme avec les enfants cette année-ci, écrit-il, est le Discours sur la montagne. Quel catéchisme admirablement pratique pour le *pauvre* ⁽¹⁾! » « Le catéchisme devient de plus en plus pour moi une instruction destinée à former à la lecture de la Bible et à enseigner comment se servir de la Bible ⁽²⁾. » Aussi prend-il l'habitude d'inviter régulièrement au catéchisme tous ceux qui souhaitent de mieux connaître la Bible. C'est alors, plus que dans la prédication du dimanche matin, qu'il leur donne, si l'on peut dire, un enseignement suivi. « La prédication est une action » ⁽³⁾ qui exige, pour obtenir le résultat voulu, des répétitions constantes; elle vise, non à instruire, mais à réveiller les consciences, à amener les âmes à la repentance et à la conversion, à inspirer une vie d'amour et de sainteté.

Quelques traits de son enseignement peuvent être dès maintenant relevés.

La personne et l'œuvre rédemptrice du Christ en forment le centre. L'humanité sainte du Christ est mise au premier plan. « Dites-vous, s'écrie un jour Fallot, ce que vous devriez vous redire chaque fois que ce nom, le plus grand que puissent murmurer nos lèvres souillées, résonne à vos oreilles, dites-vous bien que si Jésus ne devient pas pour vous un homme en chair et en os, un homme sujet à toutes vos infirmités, votre frère en tout point sauf le péché, il restera toujours pour vous un je ne sais quoi de nuageux et de parfaitement inutile. Sa vie ne vous dira rien, sa mort

(1) 28 mars 1873.

(2) 2 novembre 1873.

(3) Juin 1874.

ne vous donnera rien et sa victoire qui devait devenir votre victoire vous laissera froids et indifférents. »

Mais comment définir l'union du divin et de l'humain dans la personne du Christ ? La question ne laisse pas de troubler Fallot. « Dieu et homme : j'ai senti que la pénétration des deux natures est encore inachevée dans mon esprit ; car, dès que nous affirmons la divinité comme un élément étranger à l'humanité, tout se gâte. Persister dans mon idée : *le divin n'est que le parfait épanouissement de l'humain*. Ainsi l'expression « deux natures » inexacte ⁽¹⁾. »

Il surmonte de même l'opposition du visible et de l'invisible, de la matière et de l'esprit. « L'invisible est le but et la clef du visible. Le visible, apparence ; l'invisible, substance. Le développement réel de l'humanité a toujours pour signature la croix, c'est-à-dire la négation radicale de l'importance du visible. — Tout ce qui arrive même dans le monde visible émane d'un foyer invisible qui, seul, est doué de *réalité* ⁽²⁾. »

« Le grand sentier divin semble s'élever de la matière à l'esprit (la matière étant une condition de l'esprit, une préparation à l'esprit, une apparence et une image de l'esprit)... La matière a pour but l'esprit, mais l'esprit ne s'affirme que par la matière ⁽³⁾. »

Ainsi s'élabore dans sa pensée une conception symbolique de l'univers dont l'importance capitale apparaîtra après la période des grandes luttes et des grandes détresses.

L'œuvre du Christ ne s'achève pas, au surplus, avec son triomphe sur la mort. *Il reviendra !* La grande espérance qui faisait tressaillir la première génération des disciples du Christ, anime, avec une force extraordinaire, le Fallot de

(1) 13 mars 1874.

(2) 23 juin 1875.

(3) 9 juillet 1875.

Wildersbach. Dans ses prédications comme dans ses instructions bibliques il ne se lasse pas de revenir sur le retour de Jésus-Christ qui marquera, pense-t-il, la venue sur la terre du royaume de Dieu annoncé par les prophètes.

« La venue du règne de Dieu sur la terre, voilà la pensée constante de tous les véritables serviteurs de Dieu. Nous avons pris beaucoup trop l'habitude de nous consoler les uns les autres en parlant du ciel et de la patrie céleste... On se fait une idée très incomplète de l'œuvre de Jésus-Christ quand on s'imagine qu'il est venu uniquement pour pardonner aux hommes leur péché et leur ouvrir la porte du ciel. Oui, il est venu mourir pour les hommes, afin de pardonner et de détruire le péché, mais il a fait tout cela dans le but d'établir le royaume de Dieu sur la terre. C'est là le but de toute son œuvre, c'est là, maintenant encore, le secret de son activité (1). »

Des préoccupations apocalyptiques, des descriptions parfois très réalistes du retour du Christ et des jugements de Dieu tiennent une grande place, à cette époque, dans l'enseignement de Fallot. Qu'importe la gangue qui tombera ! Le fruit de ses méditations de jeunesse demeurera avec sa saveur et sa fécondité. Et c'est la grande espérance du royaume de Dieu, de l'humanité nouvelle participant à la victoire de son chef.

III

Pendant l'hiver 1873-1874, épuisé par l'activité débordante des mois précédents, Fallot est dominé par l'impression qu'il doit « semer et renoncer à toute idée de moisson prématurée ».

« Cet hiver, écrit-il, doit être un hiver de concentration.

(1) 2 mars 1873.

« Concentration à l'intérieur, dans la parole de Dieu et la prière.

« Concentration à l'extérieur, dans un certain nombre d'œuvres accomplies à fond :... noyau d'une *ecclesiola* à constituer avec les bons éléments de la réunion des jeunes filles que je transforme en une réunion ouverte à toutes les âmes qui aiment s'unir pour prier ; cure d'âmes impartiale, mais doucement conduite dans le silence, pour maintenir et relever plutôt que pour produire ⁽¹⁾. »

« M'appliquer à l'instruction religieuse de toutes mes forces et, pour cela, me plonger dans la Bible... But à atteindre pour les confirmants : *qu'ils sachent se servir à fond du Nouveau Testament et qu'ils y sentent la présence réelle de Jésus-Christ* ⁽²⁾. »

Ainsi fait-il dans la mesure où il peut discipliner une passion de la vie qui, toujours, le pousse à donner à son activité de nouveaux développements.

Vers la fin du printemps, il fait à Paris, au cours de ses vacances, un séjour dont le résultat est considérable pour lui et pour son ministère. Pour la première fois il entre en contact avec l'œuvre d'évangélisation populaire fondée, en 1872, par le Rév. Mac-All — il prend même la parole à une réunion de la salle de la Glacière — mais, surtout, il voit et il entend un homme dont l'action religieuse était profonde, à cette époque, dans les milieux évangéliques anglo-saxons, où son nom demeure étroitement lié à ce qu'on a appelé le *mouvement de sanctification*, M. Pearsall Smith. Il le rencontre dans la demeure, toujours si hospitalière, de M. et M^{me} Alfred André, et il l'entend, à plusieurs reprises, à l'église wesleyenne de la rue Roquépine ⁽³⁾. L'impression

(1) 3 novembre 1873.

(2) 6 novembre 1873.

(3) 25 juin 1874.

très forte qu'il éprouve le conduit à étudier le réveil religieux déterminé dans le même temps, en Écosse, par le grand évangéliste Moody. Lorsqu'il se remet à l'œuvre dans ce Wildersbach pour lequel il désire, depuis deux ans, de puissantes bénédictions, il se sent un homme nouveau et il entrevoit la possibilité d'une action beaucoup plus féconde.

« Depuis que j'ai entendu Pearsall Smith, depuis que j'ai lu la brochure qui a trait à son activité et le récit de cette œuvre admirable d'Écosse, quelque chose de tout nouveau s'agite en moi. Ma prédication de Paris⁽¹⁾ : *la bonne nouvelle du Christ est la puissance de Dieu pour sauver quiconque croit*, répétée à Wildersbach, m'a communiqué des clartés inespérées. J'ai trouvé, me semble-t-il, cette étincelle électrique que je cherchais à genoux, cette bonne nouvelle libératrice ; au lieu de pousser seulement les âmes vers ce Jésus que j'adore et que je sers, je crois avoir trouvé comment elles doivent et peuvent le saisir par la foi en sa *parole*. Pour la première fois, peut-être, une assurance de salut, en dehors de tout sentiment, remplit mon être... Chose merveilleuse ! Adolphe H. est venu me parler cet après-midi, tout rempli de la foi et de ce qu'elle produit en nous. Je n'aurais jamais cru qu'un pauvre homme pût comprendre tout cela de cette façon. Oh ! que l'œuvre du Saint-Esprit est grande !... Il dit que jamais il ne l'aurait compris sans moi, et, chose étonnante, il a l'air de le posséder beaucoup mieux que moi. Dieu s'est servi de mes paroles pour l'instruire à cette école de la foi où il me prend maintenant. Que Dieu m'empêche de gâter ce premier homme vraiment converti que je trouve dans mon activité ⁽²⁾ ! »

Dès lors il n'a qu'une pensée : faire bénéficier des grâces

(1) Fallot avait prêché, le 14 juin, à la chapelle Saint-Maur.

(2) 28 juin 1874.

exceptionnelles, dont Moody et Pearsall Smith ont été les instruments, ses paroissiens et l'église de Rothau où il compte — sans parler de sa famille — de nombreux amis. Le réveil d'Écosse devient le sujet des diverses réunions dont il a la charge. Et aussitôt, à Wildersbach comme à Rothau, quelques chrétiens de bonne volonté se groupent autour de lui. A Wildersbach, c'est une union chrétienne de jeunes gens qui se fonde, ce sont des groupes de jeunes filles et une réunion de femmes qui se constituent en vue de prier. A Rothau, ce sont quelques hommes qui décident d'entreprendre un effort persévérant pour arracher l'église à sa léthargie. A leur tête se trouvent le pasteur Dietz qui, laissant agir son vicaire, « apporte à l'œuvre un désintéressement absolu, une noblesse admirable » (1), et Gustave Steinheil, beau-père de Fallot, l'industriel toujours soucieux de la vie spirituelle de ses ouvriers, dont la foi joyeuse entraîne beaucoup d'hésitants. Réunions d'appel ou de consécration se succèdent tout l'été. De jeunes pasteurs mettent leurs vacances à profit pour aider au mouvement naissant : Alfred Boegner, Hermann Kruger, André Meyer. Des âmes naissent à la vie chrétienne, d'autres sont ébranlées. Il en est qui résistent. Une dame, à qui Fallot faisait observer que son mauvais usage de la prière rendait impossible tout exaucement, lui répond : « Si vous me parlez ainsi, je n'irai plus vous entendre (2) ». Et une jeune fille, qui avait persisté, jusqu'alors, à se tenir à l'écart, avouait : « Il ne fait plus bon à Wildersbach, on est regardé de travers par les autres, et on comprend encore que les autres ont raison ». Fallot, à qui on rapporta le propos, s'en réjouit : « *Ce il ne fait plus bon à Wildersbach* est un grand encouragement que Dieu me donne » (3).

(1) 28 juillet 1874.

(2) août 1874.

(3) 30 septembre 1874.

En fait, il est l'âme du mouvement et, parfois, sa responsabilité l'effraie. « J'ai peur de la semaine qui vient, j'ai beaucoup à faire ; réunions presque journalières ; il ne faut pas que je me laisse agiter et enfiévrer⁽¹⁾. » « Nécessité de me retrouver sans cesse devant Dieu ; me reposer dans la *solitude* et non pas au milieu des hommes ⁽²⁾. » Il sent néanmoins que sa vie personnelle a été enrichie par les expériences qu'il vient de faire. « Je commence à saisir la volonté et le plan de Dieu, écrit-il le jour où il a trente ans, et le privilège du vrai disciple ; et ma marche, encore très chancelante, gagne en assurance. — Je fais trop ⁽³⁾. »

Il est obligé de diriger les premiers pas dans la vie chrétienne des quelques personnes dont ce grand effort spirituel a préparé la conversion, à Rothau aussi bien qu'à Wildersbach. Des cas difficiles se présentent à lui. A une jeune fille qui, dans la fraîcheur d'un printemps spirituel, souffre de voir sa mère, commerçante, persister à ouvrir son magasin le dimanche et lui demander de travailler ce jour-là à côté d'elle, il conseille de résister à des exigences contraires à la sanctification du dimanche. « Plus vous persévérerez dans votre résistance pleine de respect, de douleur et même de larmes, et plus vous témoignerez à votre mère l'amour qui remplit votre cœur pour elle. Le jour n'est pas loin où elle vous remerciera avec effusion de lui avoir résisté et de l'avoir aimée selon Dieu alors qu'elle ne le souhaitait pas⁽⁴⁾. » « Je comprends les angoisses de votre cœur, lui écrit-il encore quelques jours plus tard. Je comprends la douleur qui vous déchire l'âme lorsque vous entendez telle ou telle parole qui vous montre qu'on ne vous comprend pas. Soyez sûre que

(1) 4 août 1874.

(2) 28 septembre 1874.

(3) 4 octobre 1874.

(4) Lettre à M^{lle} L. M., 14 octobre 1874.

nous n'avons jamais de plus grand amour pour ceux qui nous sont chers que dans les moments où nous consentons à perdre leur affection pour rester fidèles à Dieu ⁽¹⁾. » De semaine en semaine il encourage, il fortifie celle qui lutte dans la souffrance, jusqu'au jour où, vaincue par la parole puissante de l'évangéliste Stockmeyer en visite à Rothau, la mère a la joie de se retrouver aux côtés de sa fille sur la voie de l'obéissance ⁽²⁾.

Le mouvement de réveil — car c'en était bien un — se développe à Wildersbach au cours de l'hiver 1874-1875. Rien ne saurait mieux en décrire les effets dans cet humble village des Vosges que la lettre suivante, écrite à M. Dieterlen par M^{me} Fallot que son état de santé si précaire n'empêchait pas de s'associer intimement au ministère de son mari.

« Mon mari te fait dire que tu aurais en ce moment du plaisir à être à Wildersbach ; je le crois aussi. Cela ne signifie pas que nous soyons tout d'un coup devenus des gens nouveaux, à citer à personne ; oh ! non. Mais cela signifie que Dieu a voulu nous donner une bonne leçon, et nous apprendre que ce qu'on lui demande il le donne, et qu'il est resté le même qu'il était au bord du lac de Tibériade.

« Mon mari, malgré son entrain habituel, ou plutôt sous cet entrain, avait des moments très sombres. Il lui semblait que nos gens, avec leur désespérante facilité à parler religion, ne savaient plus du tout y voir « la *puissance* de Dieu ». Et puis le mal, le mal comme il éclate dans nos villages, grossier, brutal, semblait une puissance si bien établie ! Il y avait des femmes, des jeunes filles, avec de vrais besoins religieux ; mais combien de fois mon mari n'a-t-il pas répété : « Si je « pouvais voir une fois *un homme* gagné, un homme qui eût le « courage d'être un chef de famille complet, qui ne se déchar-

(1) 24 octobre 1874.

(2) 13 février 1875.

« géât pas toujours sur la femme du soin de prier pour les enfants et tout le reste ! » Cette pensée *des hommes* devint une sorte d'idée fixe chez lui. Il en parla avec véhémence, avec amertume peut-être, à diverses reprises ; puis il n'en dit plus rien, ou presque rien, mais demanda vraiment à Dieu de lui donner ces hommes qui le désespéraient. L'union des jeunes gens se fonda à cette époque et fut un grand pas en avant. En a-t-on dit à ces garçons ! Et cela continue encore, naturellement. Tu connais nos gens et tu peux t'imaginer les aménités qui s'échangèrent sur ce sujet aux fontaines, à la fabrique. En même temps, quelques femmes se mirent à prier avec énergie pour *leurs hommes*. Pourtant j'avoue ici que, tout en étant édifiée de tout cela, je pouvais difficilement croire à un homme de Wildersbach mettant de côté sa terreur du qu'en dira-t-on et entrant dans la lice. Voilà qu'un samedi soir, à la réunion (c'est à la salle d'asile et très familial), un homme se lève et demande s'il oserait dire quelque chose. C'est Adolphe Hilpippre ! Il s'en va tout tranquillement prendre la place de mon mari, qui a été la tienne pendant si longtemps et commence à parler... en patois ! Il s'adressa aux hommes avec une simplicité d'enfant, déclarant qu'il avait été plus opposé qu'eux tous, qu'auparavant il ne réfléchissait pas plus qu'une brute, qu'il croyait que la religion était pour les imbéciles, mais que Dieu lui avait montré autre chose. Enfin, il fit chanter un cantique et tout fut dit. Je t'assure que jamais discours à l'Assemblée nationale ne put se vanter d'avoir soulevé une tempête pareille. Même chez nous le cœur humain n'a rien d'autre à dire tout d'abord que : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » C'était Adolphe Hilpippre, des mendiants, des gens de rien ! Et puis l'académie s'en mêla : parler en patois ! mais c'était faire honte à la commune ! Le maire parla d'interdire les réunions du samedi.

« Le samedi suivant tu peux croire que ce fut comble. Les hommes, qui ne se dérangeaient pas pour venir écouter le pasteur, se trouvaient là en nombre, regardant l'Adolphe Hilpippre qui était tout pâle à sa place. Mon mari parla sur : « N'est-ce pas le fils du charpentier ? Ne connaissons-nous « pas ses frères ? » Puis il dit quelques mots sévères à l'adresse de ceux qui voudraient s'opposer à ce qu'un frère se levât au milieu de nous pour raconter les grandes choses que Dieu lui avait faites. Ce pauvre Adolphe tremblait comme une feuille ; toute la semaine il avait entendu des insultes, et lesquelles ! Il se leva pourtant et dit en français : « J'ai encore quelque « chose à vous dire. Maintenant je vous parlerai de nouveau « en patois, parce que le patois vous le comprenez tous et que « je veux être sûr que tout le monde me comprend ; et aussi « parce que je ne sais guère le français, car je suis un pauvre « homme ». Là-dessus, le voilà parti en patois, parlant avec volubilité, parfois avec éloquence. On aurait entendu voler une mouche. Je ne compris pas grand'chose, il parlait si vite ; il fit une sorte de paraphrase de I Corinthiens 13, et j'eus peine à ne pas sourire ; cette traduction-là semblait si bizarre !

« Cette affaire eut cela de bon que les hommes furent très remués, les uns par la colère, les autres par le mépris, mais enfin tous étaient atteints et tirés de leur torpeur. La semaine de prière fut ce qu'elle n'avait jamais été. On étouffait dans la salle d'asile ; les gens apportaient leurs bancs, leurs chaises, s'asseyaient partout ; il y avait une faim et une soif de Dieu telles que je n'en avais jamais rêvées. Les femmes arrivaient avec leurs poupons ; on était entassé, écrasé, on étouffait, et chaque soir la foule augmentait. Les uns et les autres proposaient des cantiques ; on chantait beaucoup, et les demandes de prières étaient si nombreuses qu'il fallait les remettre d'un soir à l'autre. Tout cela dans un silence, une discipline vraiment remar-

quables. Le vendredi soir, les lampes s'éteignirent faute d'air pour brûler, et nous faillîmes être asphyxiés. Il fallut bien se résoudre à monter à l'église. Mon mari craignait que là la gêne ne se fit sentir : un autre homme avait prié, Théophile Malaisé; mais à l'église ce fut encore mieux. Non seulement les bancs et les tribunes se remplirent, mais on dut mettre deux rangs de sièges dans l'allée. J'ai été très frappée de certaines demandes de prières. Le samedi et le dimanche soir on lut plusieurs lettres — très courtes — de gens qui avaient obtenu ce qu'ils avaient fait demander au commencement de la semaine, entre autres deux ou trois guérisons... Mon mari parlait très peu et présidait plutôt. En général, il y eut peu d'allocutions, mais beaucoup de prières, courtes, où l'on sentait le souffle d'en haut. Chaque jour il y eut des prières silencieuses; les gens y tenaient beaucoup.

« Nous n'avons jamais comme alors senti la nécessité du silence, de la prudence. Pour ma part, j'étais heureuse que la saison d'hiver écartât les curieux. On aurait parlé de tout cela, raconté, exagéré...; si je te l'écris, c'est parce que tu as assez longtemps ensemencé notre champ pour avoir le droit de voir lever, non pas les épis encore, mais les frêles tiges vertes qui les annoncent.

« Depuis nous avons eu un bon mois de janvier, et nous avons été frappés du travail que Dieu fait dans les âmes. Combien de gens qui viennent dire : « Je n'en puis plus « depuis les réunions de prières! » Combien qui sentent la valeur de leur âme, et pour qui c'est une découverte si nouvelle! Un homme disait à un autre : « La semaine de « prières, j'étais *fini* à force de penser, et j'ai bien perdu deux « ou trois journées d'ouvrage ». Fidèle à sa méthode, Jésus va se révéler aux enfants, et ces choses restent cachées aux sages et aux intelligents... Théophile Malaisé a été soldat.

Mon mari lui disait : « Ma femme assure que vous étiez si « pâle, quand vous avez prié la première fois, qu'il lui a « semblé que vous montiez à l'assaut. — Oui, répondit-il, et « *il faisait meilleur à Gravelotte* (1)... »

Le serviteur de Dieu qui se trouve au centre d'un tel effort spirituel ne reste pas toujours, hélas ! sur les sommets. Le système nerveux, soumis à une tension trop forte, prend sa revanche. Au moment même où la paroisse de Wildersbach est le théâtre des événements dont M^{me} Fallot fait le récit à son oncle Christophe Dieterlen dans la lettre sobre et vivante qu'on vient de lire, Fallot se sent entraîné dans les bas-fonds.

« Il faut, ô mon Dieu, que tu me délivres au plus tôt de cette épouvantable lassitude qui s'est emparée de moi ; incapacité de prier, de prendre du plaisir à la parole de Dieu, idées vagabondes qui me détachent du travail réel et béni que tu me confies. Précisément au moment où le travail que tu m'as confié se dessine dans toute sa beauté, au moment où point l'aurore du jour nouveau, où mes faibles prières sont exaucées, je suis pris d'une envie absurde de tout laisser, je suis accablé de lassitude ; le sentiment de tout ce que j'ai fait de travers me donne une envie démesurée d'aller recommencer à neuf autre part, et en même temps mon cœur saigne rien qu'à songer à une séparation de ce champ béni où tu m'as placé... Mon Dieu, apprendsmoi la prière qui ne s'épuise pas. J'ai beaucoup prié aux mois de novembre et de décembre, mais peut-être d'une manière fiévreuse, en sorte que je n'ai pas cultivé et développé en moi le véritable esprit de prière (2). »

« La *fidélité*, c'est là ce qu'il me faut ; pour cela *mesure* : ne

(1) 31 janvier 1875. Cette lettre a été publiée dans le *Libérateur* de mars 1875 (pages 45 ss.), mais avec tous les noms modifiés.

(2) 24 janvier 1875.

jamais faire plus que Dieu ne me dit ; j'ai toujours trop fait, et puis ensuite j'ai trop peu fait.

« Je crois qu'il y a un progrès intérieur de réalisé, lentement, péniblement, à travers bien des élans et bien des reculs. Je suis réellement droit pour haïr le péché et pour le poursuivre en moi sous quelque apparence qu'il se présente à moi. Mon plus grand péché : l'égoïsme et l'orgueil, une susceptibilité qui n'a pas de pareille. Maintenant il s'agit de poursuivre cette lutte contre le péché avec intelligence et bon sens, ce que je n'ai pas encore fait. Par moments j'ai trop prié, puis je n'ai plus prié. Mon Dieu, délivre-moi des hauts et des bas qui sont le tourment de ma vie ⁽¹⁾. »

La venue de l'évangéliste Stockmeyer marque, en ce mois de février, le point culminant du mouvement inauguré au Ban-de-la-Roche l'été précédent. Consacré corps et âme à l'évangélisation, Stockmeyer avait reçu de Dieu une incontestable puissance spirituelle. Sa parole était « comme un vent d'orage qui courbait tout ». C'est ainsi que Fallot la caractérisera trente ans plus tard, et il ajoutera : « Je n'ai jamais vu un pareil exemple de dynamisme spirituel ⁽²⁾ ». Puissance dangereuse, à vrai dire, dont l'autoritarisme excessif ferme pour longtemps, à Rothau, des âmes entr'ouvertes à l'action de l'Esprit, mais qui, dans le même temps, précipite des conversions préparées par le labeur des derniers mois.

Stockmeyer séjourne à Rothau du 10 au 15 février. Dès le premier soir, il entretient ses auditeurs de la conversion. Les émotions intenses des journées suivantes transparaissent à travers ces brèves notes de Fallot :

« *Jeudi 11.* Journée décisive. Réunion d'hommes chez M. Dietz. Je me consacre et déclare confier mon âme à

(1) 3 février 1875.

(2) *Entretiens de Pentecôte 1904.*

Jésus-Christ pour qu'il la garde entièrement du péché... Réunion d'hommes à Wildersbach; plusieurs se consacrent et prient devant tous les autres.

« *Vendredi 12.* Réunion de consécration de femmes et de jeunes filles. Une multitude.

« *Samedi.* J'estime qu'il n'y a jamais eu au Ban-de-la-Roche un déploiement de puissance spirituelle comme jeudi et vendredi⁽¹⁾. »

Fallot accompagne ensuite Stockmeyer à Strasbourg, où celui-ci préside de nouvelles réunions. Puis il revient à Rothau où M^{me} Fallot vient de s'installer et où naît, le 21 mars, leur troisième fille, Aimée. Vers la fin d'avril, il renonce à faire une navette quotidienne entre Rothau et Wildersbach, et s'établit de nouveau, seul, dans son presbytère. Une fois de plus, il lui semble qu'il est une épave et il espère qu'à vivre dans la solitude il pourra mieux se ressaisir.

« Après les secousses de la visite de Stockmeyer il y a eu une réaction intérieure... et je suis comme privé de toute énergie; plus rien n'a de saveur. En même temps doutes accablants sur tout le cadre extérieur de ma vie. Les vices et les fictions de nos institutions religieuses me hantent. Il me semble que l'Église extérieure, avec ses institutions actuelles, avec son clergé, avec sa pratique des sacrements, avec sa notion d'une religion toute théologique, en un mot avec le cléricalisme des choses et des gens, est en complète contradiction avec Jésus-Christ et ses intentions.

« Je ne m'y retrouve plus; d'un côté les darbystes, qui font table rase des décombres de la tradition pagano-chrétienne, me tentent, mais, de l'autre côté, leur cléricalisme

(1) 20 février 1875.

dans les idées, c'est-à-dire leur dogmatisme théologique qui sépare la religion de toutes les réalités humaines, me repousse.

« Voici quelques lueurs :

« 1. La seule chose qui me soit bienfaisante, c'est le contact avec les pauvres ; j'ai surtout été profondément remué à la vue de leurs rudes travaux de printemps. Dans mon désarroi intérieur je me sens revivre dès que je suis en contact avec les pauvres. Cet instinct devient toujours plus impérieux...

« 2. Vivre avec et pour les pauvres semble me donner une méthode particulière d'attaquer les questions, méthode toute concrète, toute différente des méthodes abstraites et savantes, mais méthode qui me semble avoir été pratiquée par Jésus-Christ.

« 3. Quelque chose me dit que je dois me plonger dans les Évangiles et que la tâche actuelle est d'annoncer les réalités exprimées par saint Paul (abstraction) avec le langage et la méthode concrète de Jésus-Christ⁽¹⁾. »

Le jour où Fallot écrit ces lignes son père est frappé d'une attaque d'apoplexie. Il part aussitôt pour Paris, y demeure trois semaines auprès de M. Louis Fallot, presque entièrement privé de la parole. La douleur que lui cause l'état de son père accroît sa dépression morale. Lorsqu'il reprend son ministère, vers la fin de mai, il est plus bas que jamais.

« Sentiment de déchéance du ministère, dégoût de mes fonctions, incapacité de les remplir. Je sors de moi en lisant l'admirable biographie de Vinet : quel homme, quelle *humilité* !...

(1) 27 avril 1875.

« Hier soir, communion. J'y ai été l'angoisse dans l'âme. Il me semble que Dieu y a eu pitié de moi. Ce matin je me sens comme quelqu'un qui remonte⁽¹⁾. »

« J'ai brûlé toutes les lettres ayant trait à la cure d'âmes. J'y renonce devant Dieu en tant qu'elle ne sera pas un devoir précis qu'il m'impose. J'avais de grands dons de cure d'âmes. Je savais parler aux âmes. Mon Dieu ! aie pitié de moi, j'ai failli faire un grand mal. Et qui sait jusqu'à quel point je n'ai pas fait de mal à plusieurs.

« J'ignore s'il plaira à Dieu de me rendre la joie de prêcher sa parole, d'instruire, d'exhorter en public. Je sais que, de toute façon, avant de longues années — à moins d'un ordre exprès — je n'ose plus rechercher la cure d'âmes⁽²⁾. »

Un peu plus tard, recherchant les causes de l'ébranlement intérieur « commencé à la suite de la grande émotion spirituelle du mois de février », il note : « Il y a là un des drames les plus douloureux qu'une âme puisse traverser. Que Dieu me fasse comprendre, pour l'avenir, ce qui a provoqué ce recul qui m'a fait toucher aux abîmes !... Soyez *sobres* (sobres en tout : en émotions spirituelles, en émotions psychiques) et *veillez* : voilà le premier enseignement que j'emporte⁽³⁾. »

La mort de M. Dieterlen le surprend alors qu'il se débat dans cette crise et y ajoute une poignante douleur. Depuis le printemps de 1873⁽⁴⁾ Christophe Dieterlen n'a fait que deux courtes apparitions au Ban-de-la-Roche⁽⁵⁾. Obligé, en

(1) 31 mai 1875.

(2) 5 juin 1875.

(3) 1^{er} juillet 1875.

(4) Voir ci-dessus page 15.

(5) C'est à l'un de ces voyages qu'après s'être entretenu avec M. Dieterlen, Fallot notait le 1^{er} novembre 1873 : « Toute conversation avec lui laisse un sentiment très vif de la réalité du monde invisible » (*La Vie et la Pensée...*, tome 1, page 139).

1874, d'abandonner la gérance des établissements de Thaon qu'il avait fondés au lendemain de la guerre avec M. Armand Lederlin, il vient habiter Paris. Mais déjà, il n'est plus que l'ombre de lui-même. Ses amis, émus de « l'humble situation à laquelle il était descendu, ou plutôt à laquelle il était monté par son extrême fidélité à marcher sur les pas de son Maître » (1), se préoccupent de lui assurer, au service de la Mission intérieure, une situation régulière. Pendant quelques mois il donne son concours à la chapelle du Nord où Théodore Monod, démissionnaire depuis peu de temps, n'est pas encore remplacé. Un jour que celui-ci lui demande de prendre part à l'assemblée d'église qui, chaque dimanche, suit le service, Christophe Dieterlen lui répond : « Je dois vous prévenir que mes allocutions sont brèves : quand je n'ai plus rien à me dire, je me tais (2) ».

Il a la joie d'assister à la consécration comme missionnaire de son fils Hermann, il le voit partir pour l'Afrique du Sud. Enfin, le 23 juillet 1875, il franchit le seuil de cet Invisible dont il avait été, sur la terre, l'un des hérauts.

Ses obsèques ont lieu à Rothau le 29 juillet. Fallot y prend la parole en qualité de vicaire du village que M. Dieterlen a aimé d'un si grand amour. En quelques mots très brefs il fait allusion au lien qui l'unissait lui-même à M. Dieterlen : « Il a été le guide patient de ma jeunesse, il ne s'est pas laissé fatiguer par mes lâchetés et mes reculs. Si je voulais raconter ce qu'il a fait pour moi, de longues heures ne suffiraient pas ». Il montre ensuite, en des termes qui ont été reproduits ailleurs (3), à quel point la passion de Jésus-Christ et la passion des âmes inspiraient la vie de son maître. Puis il adresse un puissant appel à la foule qui

(1) Lettre de Théodore Monod à l'auteur, 27 octobre 1914.

(2) *Ibid.*

(3) *La Vie et la Pensée...*, I, pages 130-131.

entoure le cercueil de l'homme de Dieu « qui n'a pas seulement prêché la folie de la croix mais a vécu, regardé comme un fou à cause du Christ (1) ».

Fallot ne songe-t-il pas à la puissance de conviction qui se dégageait des moindres paroles de M. Dieterlen lorsque, quelques jours après la mort de celui-ci, préparant une prédication sur la consécration, il note : « Il est temps de prouver le surnaturel en le pratiquant (2) » ?

En attendant, il ne se lasse pas de lutter contre son « impressionnabilité malade, qui transforme chaque égratignure en martyr » (3), et contre son manque de discipline. Il passe de longues heures sur la Perhöh, ou dans la forêt, loin du bruit des hommes, à chercher Dieu et à dompter l'orgueil de la vie qui n'a pas encore renoncé à l'asservir.

« Pour moi la vraie consécration ne peut guère se pratiquer que dans la solitude... Sur la montagne, dans le silence de la forêt, loin du tumulte et de la vue des hommes, là je puis me donner et écouter ce que Dieu veut me dire. Je veux mettre à part cette semaine dans la solitude, afin que Dieu fasse son œuvre en moi. Il l'a déjà souvent entreprise, son œuvre sainte, dans mon âme ; mais tout est resté fragmentaire, incomplet. Je suis toujours comme un édifice qui repose à moitié sur le sable, à moitié sur le roc. »

« Mourir pour vivre. La mort pratiquée continuellement est le secret de la vie se développant continuellement (4). »

Une visite que le pasteur Théodore Monod fait aux églises du Ban-de-la-Roche apporte à Fallot un « puissant rafraîchissement » (5), mais non pas le calme intérieur après

(1) Note du 28 juillet 1875.

(2) 15 août 1875.

(3) 28 août 1875.

(4) 20 septembre 1875.

(5) 3 octobre 1875.

lequel il soupire. Aussi bien, la crise, psychique surtout, qu'il traverse s'aggrave-t-elle de douloureux conflits de conscience devant lesquels il convient de s'arrêter.

IV

Dès les premiers mois de son ministère, Fallot avait souffert de la légèreté avec laquelle la plupart de ses paroissiens considéraient les sacrements du baptême et de la communion. Hélas ! ils ne différaient pas en cela de ceux de beaucoup d'autres paroisses. Les parents faisaient baptiser leurs enfants par habitude, sans se soucier de l'éducation chrétienne dont ils étaient dès lors responsables, et les parrains et marraines prenaient, par habitude également, des engagements auxquels ils n'attachaient aucune signification. Quant à la communion elle n'était plus, sauf pour quelques-uns, qu'un geste pieux accompli à Noël et à Pâques, sans préparation et donc sans efficacité spirituelle. Où retrouver, en tout ceci, le « caractère libre et spontané de tout acte vraiment religieux » (1) ?

C'est contre cet état de choses que Fallot tente de réagir. Il entreprend d'abord la réforme de la sainte Cène.

La communion avait été célébrée pour la première fois à Wildersbach à Noël 1872. Fallot désirait instituer le plus tôt possible des services mensuels de sainte Cène. Il avait pensé que la fête de Pentecôte de 1873 en prouverait l'opportunité à ses paroissiens. Mais un si petit nombre d'entre eux vinrent à la réunion de préparation, le dimanche qui précéda cette fête, qu'il en fut profondément découragé.

(1) 6 mars 1874.

« Les âmes sérieuses, écrivit-il alors, trouvent tout naturel de laisser de côté la communion... On méprise Jésus-Christ tout en disant qu'on lui appartient. Quelle ignorance ou quel orgueil trahit ce laisser-aller quant à la sainte Cène!... Les plus coupables, ce ne sont pas les pauvres pécheurs liés par le péché et qui se débattent, ce sont les chrétiens engourdis qui, au lieu de rechercher la force de Jésus-Christ, la laissent de côté ⁽¹⁾. » Il remet donc de mois en mois la réalisation de son projet. Enfin, à Noël 1873, après s'être accusé, devant l'église, de manque de courage, il lui annonce que la communion sera désormais célébrée chaque mois.

A devenir plus fréquente la communion ne risque-t-elle pas d'être davantage profanée? Pour parer à ce danger, Fallot tente d'obtenir de ses paroissiens qu'ils ne participent pas au sacrement sans être venus, au préalable, s'entretenir avec lui. Cherche-t-il ainsi à rétablir la confession obligatoire? Nullement. Luthérien de tradition et d'éducation, il n'a aucun des préjugés que d'autres Églises de la Réformation nourrissent à l'endroit de la confession ⁽²⁾. Il se borne à appliquer d'une manière méthodique un principe admis dans son Église, et il le fait dans un esprit que caractérisent suffisamment les paroles qu'il adressait, dès le 18 mai 1873, à ses paroissiens : « Jésus-Christ est le Sauveur, aucun homme n'est sauveur à sa place. Seulement il y a, dans les maladies de l'âme, des cas qui diffèrent les uns des autres. Il est bon, il est utile, il est parfois même nécessaire de faire sa confession à Jésus-Christ en présence d'un de ses serviteurs. Beaucoup d'âmes sont si éloignées de Jésus-Christ qu'elles ne croiront avec joie à leur pardon

(1) 26 mai 1873.

(2) Mais que ne nourrissait pas Calvin. Voir *Institution chrétienne* (édition de 1560), livre III, chapitre IV, 12 sq.

que si elles entendent ce pardon leur être annoncé et affirmé par un de leurs frères, serviteur de Jésus-Christ ».

Son initiative ne rencontre pas l'approbation de tous. « A cause des moqueries de quelques mauvais sujets », note-t-il à la fin de 1873, « il y a des personnes qui n'osent pas venir parler au pasteur comme elles devraient le faire. » Cependant, à mesure que les mois s'écoulent, et surtout au cours de l'hiver 1874-1875, le nombre des paroissiens prenant part à la communion, et lui rendant visite auparavant, s'accroît notablement. Il en éprouve une grande joie. Toutefois l'opposition et l'incompréhension persistantes de gens *très pieux* lui causent une souffrance qui avive celle qu'il ressent à propos du baptême.

Quelques notes écrites en vue d'un sermon sur le baptême indiquent, sur ce dernier point, la direction de son effort :

« Notre but : sortir de la forme, des habitudes qui donnent la mort, pour arriver à la religion en esprit et en vérité qui donne la vie. Ne pas être des hypocrites qui font des actes qu'ils ne comprennent pas. Développer en nous le respect des choses saintes en comprenant toujours mieux ce que nous faisons. — Le baptême est un germe donné par Dieu : un trésor, si nous le développons; inutile, si nous le détruisons (1). »

Avec une inlassable persévérance, sinon toujours avec une parfaite patience (2), il explique à ses paroissiens, chaque fois que l'occasion lui en est offerte, la signification religieuse du baptême. Plus encore, pour éviter que le sacrement ne soit profané, il n'hésite pas à ajouter à la

(1) 26 avril 1873.

(2) « Scène avec H. H. à propos du baptême. J'ai eu le tort de m'emporter; mais ce ton dégagé et grossièrement indifférent vis-à-vis des choses saintes m'a saisi à la gorge » (15 avril 1873).

liturgie ces paroles : « Parrains et marraines, je vous fais observer, ainsi que ma conscience m'ordonne de le faire en chaque occasion de ce genre, qu'il n'est nullement nécessaire de répondre aux questions d'usage qui vont vous être posées. Si quelque scrupule vous retient il vaut infiniment mieux ne rien promettre que de promettre légèrement à Dieu quelque chose qu'on saurait ne pas pouvoir tenir ». Quelques-uns comprennent son enseignement ; à un nombre croissant de foyers les parents prennent au sérieux leur responsabilité d'éducateurs chrétiens. Il n'en est pas moins contraint, parce que pasteur de l'Église luthérienne, d'administrer des baptêmes et de présider des confirmations que condamne sa conscience. Sans doute, l'acte religieux, accompli comme une simple formalité, est une porte entr'ouverte par laquelle l'Esprit de Dieu peut entrer dans une âme. Mais comment un pasteur ne serait-il pas troublé à la pensée de baptiser des enfants d'incrédulés, qui ne leur donneront, au foyer, aucune éducation religieuse, et même d'incrédulés moqueurs ? Chez un homme d'une sensibilité aussi vive que celle de Fallot, ce trouble devient une véritable angoisse, dont l'écho se retrouve, vingt ans après, dans une lettre à Paul Minault : « J'ai été trois ans et demi pasteur luthérien en Alsace, et, s'il y a un fonctionnaire, c'est le pasteur luthérien. J'ai connu toutes les détresses du fonctionnarisme ⁽¹⁾. »

En fait — et Fallot le voit clairement un jour — la question des sacrements recouvre le problème de l'Église *multitudiniste*, de l'Église d'État et de sa légitimité. L'influence de darbystes anglais, dont il reçoit la visite à Wildersbach ou dont il lit les ouvrages, le fait pencher quelque temps vers la solution d'une Église de *professants*, indépen-

⁽¹⁾ Lettre du 20 novembre 1891.

dante de l'État. Toutefois il croit d'abord à la possibilité d'une réforme profonde de l'Église dans le cadre traditionnel.

« Le grand problème que Dieu place devant moi cet hiver, écrit-il en 1875, est celui-ci : y a-t-il moyen de transformer une église de multitude — mêlée de croyants et d'incrédules — en une église de croyants ? Ou bien dois-je renoncer à l'idéal toujours plus catégorique que la parole de Dieu me donne, et rester ici ? Ou bien dois-je partir ?... Quelle œuvre bénie pour toutes les églises qui gémissent encore sous le joug du nationalisme païen si Dieu se servait de notre pauvre église de Wildersbach pour frayer une voie de transformation progressive où beaucoup pourraient entrer !

« Le fond de notre œuvre, de notre prédication est biblique ; seulement nous enlevons à notre prédication biblique toute puissance en la contredisant continuellement par des actes traditionnels et païens.... Les principaux *actes* religieux traditionnels qui, par leur pratique, sont la contradiction de toute notre prédication sont la communion des mourants, les baptêmes d'enfants de parents incrédules ou légers, la confirmation. Quant aux communions de l'église, elles ont déjà recouvré pour le plus grand nombre leur vraie signification, preuve que nos églises peuvent être *réformées* et *disciplinées*, et ne sont pas irrévocablement assujetties aux chiens et aux pourceaux (1). »

Un peu plus tard, Fallot se demande s'il ne convient pas qu'il écarte — au moins provisoirement — le problème qui l'angoisse et qu'il se consacre exclusivement à l'évangélisation dans laquelle il se sent « béni et légitimé par Dieu » ? Pourquoi ne prierait-il pas le pasteur de Rothau — dont il

(1) 7 octobre 1875.

n'est que le vicaire — de se charger des baptêmes et de la confirmation (1) ?

Mais les événements le placent, dans le même moment, en face d'une question plus immédiate. Il s'agit de savoir si, de vicaire de Rothau, il deviendra pasteur de la paroisse de Wildersbach enfin créée. Paradoxe étrange ! A l'heure où aboutissent les démarches qu'il a plus que tout autre contribué à rendre efficaces leur succès même le contraint à s'éloigner du Ban-de-la-Roche.

Un décret impérial du 20 mars érige en paroisse distincte l'annexe de Wildersbach. Quelques semaines après la nouvelle paroisse est déclarée vacante et les candidats sont invités à faire acte de présentation devant le Directoire. Pour tout le monde il va de soi que Fallot sera nommé. Lui-même, jusqu'alors, n'en a pas douté. Il est informé sur ces entrefaites que, s'il devient pasteur titulaire de Wildersbach, il sera tenu de prononcer, chaque dimanche, une prière liturgique pour l'empereur d'Allemagne formulée par l'autorité ecclésiastique en termes prescrits par l'autorité civile. « Ma conscience me défend de dire la prière », écrit aussitôt Fallot (2). Cependant, il se décide à poser sa candidature ; mais il prévient loyalement le président du Directoire que, dans toute question engageant sa conscience, il réclame le droit de persévérer dans l'application du précepte apostolique : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ».

« J'espère, ajoute-t-il, que le Directoire comprendra que, si je me sens poussé à faire cette déclaration, c'est uniquement pour satisfaire aux exigences de ma conscience, en indiquant d'une manière respectueuse à quelle condition je me sens capable de remplir les fonctions du ministère évangélique.

(1) 23 novembre 1875.

(2) 30 mai 1875.

Je suis persuadé que le Directoire verra dans ma franchise ce mélange de respect et d'indépendance que toute autorité ecclésiastique protestante est en droit de désirer chez chaque membre de l'Église ⁽¹⁾. »

« Après maintes réflexions, écrit Fallot le surlendemain, ma lettre pour le Directoire est partie. Je suis calme ; Dieu dirigera tout et, si je reste ici, je saurai que c'est par sa volonté. Je me suis toutefois senti tenu vis-à-vis de ce village de faire mon possible pour être nommé ⁽²⁾. »

Bientôt il se trouve « au pied du mur » ⁽³⁾. Cité à comparaître devant le Directoire, il est longuement interrogé, le 13 juillet, sur les réserves formulées dans sa lettre de présentation. La question de la prière liturgique est soulevée. Il expose que, depuis le début de son ministère, il a prié, au culte du dimanche, « pour les autorités auxquelles il a plu à Dieu de nous soumettre », mais qu'il ne peut s'engager à lire la prière imposée par le Directoire, qui présente un caractère politique aussi bien que religieux. Ce *non possumus* met fin à l'entretien.

De divers côtés, on s'emploie à arranger les choses. Un de ses collègues du Ban-de-la-Roche, dont la sainteté de vie lui a toujours inspiré un grand respect, M. Roser, lui reproche non sans quelque raison « de se faire des montagnes de choses qui n'en sont pas ». « Il voudrait, note Fallot, que je puisse prier par l'Esprit une formule qui m'est imposée par des incrédules et que je dise *librement* quelque chose qui m'est ordonné. Je lui ai opposé que, si même je pouvais subjectivement faire ce tour de force, objectivement, c'est-à-dire aux yeux de tous ceux devant qui je prie et auxquels je dois avoir égard, je ne pourrais jamais prétendre que j'agis *libre-*

(1) 12 juin 1875.

(2) 14 juin 1875.

(3) 10 juillet 1875.

ment et par *l'Esprit*. Mais que Dieu me donne, en effet, de ne pas me créer inutilement des difficultés. C'est peut-être ma tendance aussi par rapport au *baptême* et à la *communion* ⁽¹⁾. »

Quelques semaines se passent ; un beau matin, Fallot reçoit une sommation du Directoire de se soumettre ou de donner sa démission ⁽²⁾. Les autorités ecclésiastiques attribuent en effet son attitude à des motifs politiques et souhaitent d'en finir avec une affaire de nature à les compromettre vis-à-vis du gouvernement d'Alsace-Lorraine. « Il ne s'agit nullement de sympathies ou de répugnances politiques », écrit Fallot à son Inspecteur ecclésiastique ⁽³⁾. Au Directoire il répond qu'il ne se soumet pas et qu'il maintient sa candidature ⁽⁴⁾. Et il note : « Rester calme en attendant la décision qui ne peut tarder ⁽⁵⁾ ».

Cependant l'attente se prolonge ; le mois de novembre s'écoule sans qu'une solution intervienne. Fallot a hâte de sortir d'incertitude. Au même moment — on s'en souvient — une crise morale lui cause de vives souffrances. Il a besoin de voir clair en lui-même et de discerner la volonté de Dieu à son égard. Brusquement il part pour Männedorf dans le dessein d'y chercher, dans la solitude, le secours de Dieu.

Männedorf, c'est, non loin de Zurich, le lieu béni où, jeune homme, il a souvent reçu de fortes impressions religieuses ⁽⁶⁾. Il ne se trompe pas en croyant qu'il y trouvera les clartés nécessaires.

« Je suis arrivé hier soir à Männedorf... J'ai été sur la côte qui domine le lac. La forêt était chargée de neige et

(1) 4 août 1875.

(2) 10 octobre 1875.

(3) 18 octobre 1875.

(4) 11 octobre 1875.

(5) 13 octobre 1875.

(6) *La Vie et la Pensee...*, tome I, page 89.

tout était tranquille et pur. J'ai tout donné au Christ. Je lui ai promis d'oublier complètement tout ce qui est derrière moi, et de me préoccuper de lui seul et de sa gloire (1). »

Lorsqu'il rentre à Wildersbach, dans l'ordre spirituel « la délivrance complète approche » (2). « C'est une autre délivrance qu'il me faut maintenant, note-t-il; la question de ma sortie de l'Église nationale se pose à moi avec une force irrésistible. La confirmation dans le lointain, le baptême d'enfants de parents indignes à la porte: il me semble que plus tôt je serai délivré de ces actes que j'accomplis avec une mauvaise conscience et mieux cela vaudra... Ce que je demande, c'est la permission de m'abstenir de certains actes qui me troublent et de me vouer à l'évangélisation que j'accomplis avec joie et bonne conscience. En travaillant au milieu des Églises les plus diverses je verrais ce qui en est, et les questions qui doivent devenir claires aux serviteurs de Dieu me deviendraient claires.

« Toutes les considérations générales les plus concluantes ne peuvent renverser une exigence de ma conscience (3). »

A quoi bon, dès lors, attendre la décision du Directoire ? Sa conviction est faite: qu'il soit ou non nommé pasteur de Wildersbach, il n'exercera plus le ministère dans l'Église luthérienne. Il ne lui reste donc qu'à donner sa démission de vicaire. Cette démarche infiniment douloureuse est accomplie le 18 décembre (4). A la séance du conseil presbytéral de Wildersbach, qu'il informe le jour même de sa décision, il reçoit une « marque visible d'encouragement de la part de Dieu ». Son cher paroissien, Philippe Claude, le confident de ses ambitions et de ses souffrances, lui remet une lettre

(1) 9 décembre 1875.

(2) 17 décembre 1875.

(3) *Ibid.*

(4) Lettre du 17 décembre (envoyée le 18) au Président du Directoire.

de quelques chrétiens anonymes lui offrant mille francs par an pour rester à Wildersbach et y travailler soit dans le *statu quo*, soit sans ministère officiel ⁽¹⁾.

Dans son cahier de notes, à la date du lendemain, il écrit ces simples mots : « Évangéliste, ceins tes reins ⁽²⁾ ».

Que Fallot ait été blâmé, critiqué, qui s'en étonnerait ? Ceux-là mêmes qui avaient le plus vivement combattu, en 1872, son désir de devenir vicaire de Wildersbach sont les plus scandalisés de sa détermination. À l'un des siens il doit écrire : « Si tu avais eu à accomplir les baptêmes que j'ai accomplis, si tu avais *souffert* comme moi tu me comprendrais peut-être. Les laïques ont beau jeu quand ils discutent au coin du feu des angoisses des serviteurs du Christ ⁽³⁾ ».

Quelle route va-t-il suivre ? Il n'en sait rien encore. Pour l'instant une tâche urgente s'impose à lui : consolider l'église qu'au cours des trois dernières années il a pu édifier — l'église au sens spirituel — de telle sorte que, quelles que soient les tempêtes de l'avenir, elle ne soit pas ébranlée. Il achève, dans l'hiver, avec ses plus fidèles paroissiens, la formation de groupes d'hommes, de femmes, de jeunes gens, de jeunes filles, composés de chrétiens décidés, qui veulent que leur église soit vivante. Il accueille deux évangélistes darbystes, qui lui apparaissent comme des « docteurs de la Parole de Dieu » ⁽⁴⁾, mais dont certaines doctrines lui semblent dangereuses et dont la manière de faire peut « causer un grand dommage aux âmes » ⁽⁵⁾. C'est à ce moment qu'il reçoit une lettre du pasteur Théodore Monod, l'invitant à lui suc-

(1) 18 décembre 1875.

(2) 19 décembre 1875.

(3) Lettre de décembre 1875.

(4) 1^{er} février 1876.

(5) Lettre de T. Fallot à ses anciens paroissiens, publiée par *l'Ami chrétien des familles*, 13 décembre 1906, page 179.

céder comme pasteur de l'église indépendante de la chapelle du Nord, toute proche des quartiers les plus populaires de Paris. Avec cet appel commence une nouvelle période de sa vie.

Il est inutile de s'appesantir sur l'arrachement que fut pour Fallot son départ du Ban-de-la-Roche. Que de fois, par la suite, il éprouvera la nostalgie des êtres aimés qu'il a laissés derrière lui ! Que de fois il aura la vision de la terre natale ! « Isolé et étranger au milieu des multitudes qui bourdonnent autour de moi, écrira-t-il un jour, quelle joie pour moi de penser à mon village, à tous mes frères, à toutes mes sœurs que Dieu m'y a donnés. Je ferme quelquefois les yeux, je revois la montagne et nos forêts et le ruisseau qui coule le long du Shak et la lune qui scintille à travers les arbres... ⁽¹⁾ » Ce qui le réconfortera alors, c'est le sentiment qu'il a appris, dans sa première paroisse, une leçon d'une incomparable valeur : à savoir que le pasteur doit être avant tout un médecin des âmes. « L'école que j'ai faite à Wildersbach, dira-t-il encore, m'a été bien précieuse et c'est une dette de reconnaissance que je ne pourrai jamais acquitter. Oh ! oui, je le répète bien souvent à mes nouveaux amis d'ici : « J'ai là-
« bas des frères qui m'ont plus appris que tous les livres ⁽²⁾. »

Et lui, que leur a-t-il donné pendant ces années de travail intense ? Qu'est-il resté de son labeur ?

A cette question, M. Philippe Claude répondait trente-six ans plus tard : « Un bien durable pour beaucoup d'âmes... Plusieurs témoins de ces heureuses années ont quitté cette terre en bénissant le nom qui leur était si cher. D'autres sont encore là et conservent dans leur cœur la bienheureuse espérance qu'avec l'aide de Dieu ce cher ami y a fait ger-

(1) Lettre à M. Philippe Claude, 8 août 1876.

(2) *Ibid.*

mer... Après son départ de Wildersbach nous l'avons vu revenir quelquefois au pays. Un jour qu'il traversait le village du haut en bas, tous accoururent sur le pas de la porte pour lui serrer la main et entendre une parole d'affection et d'encouragement de leur cher M. Fallot.

« Je vois encore ce vieillard de soixante-quinze ans qui, en train de faucher le foin, jette sa faux, court et arrive, les larmes dans la voix, pour serrer la main de son cher bien-faiteur spirituel ⁽¹⁾. »

(1) Note de 1912.

CHAPITRE II

ANNEES DE LUTTES ET D'ÉPREUVES

(1876-1882)

I

L'église indépendante du Nord devait son origine au mouvement qui, en 1849, avait déterminé un certain nombre de pasteurs et de fidèles à se séparer des églises réformées concordataires. Deux principes essentiels avaient servi de drapeau aux fondateurs des communautés nouvelles : l'Église de Jésus-Christ doit avoir une confession de foi à laquelle adhèrent tous ses membres; elle doit être indépendante de tout pouvoir temporel et trouver en elle-même les ressources dont elle a besoin pour vivre. Impossible, dès lors, de demeurer dans une Église *multitudiniste*, dont les pasteurs étaient nommés et rétribués par l'État. Sur ce terrain, Frédéric Monod, A. de Gasparin, V. de Pressensé et leurs amis avaient été inébranlables, en dépit des efforts de ceux qui, comme Adolphe Monod, croyaient devoir demeurer dans l'Église établie (1). A peine leur

(1) Sur cette question, voir notamment : PÉDÉZERT : *Cinquante ans de souvenirs religieux et ecclésiastiques* (Paris, Fischbacher, 1896), et Henri CORDEY : *Edmond de Pressensé et son temps* (Paris, Fischbacher, 1916).

rupture avait-elle été consommée qu'ils s'étaient mis à grouper, à Paris et en province — en particulier dans le midi — les protestants réformés qui les avaient suivis dans leur exode. De là la fondation d'églises indépendantes, constituées sur les mêmes bases, à quelques détails près, que celles de Lyon et de la chapelle Taitbout dont l'existence remontait déjà à plusieurs années ⁽¹⁾.

Frédéric Monod, qui, jusqu'en 1849, avait été l'un des pasteurs les plus en vue de l'Église chrétienne réformée de Paris, — telle était l'expression alors en usage — fut le fondateur et le premier pasteur de l'église du Nord. Il ne semble pas que la réalité ait jamais répondu au rêve des premiers membres de la nouvelle église. Sans doute, on n'avait plus rien à faire avec l'État; sans doute aussi, on était d'accord sur tous les articles de la confession de foi des églises indépendantes. Mais il y avait des déficits du côté de la fraternité ⁽²⁾ et, par ailleurs, le nombre des membres ne marquait pas de très rapides progrès : au 1^{er} février 1873, soixante membres actifs et vingt associés constituaient l'église proprement dite. C'était, en vérité, assez peu. Au point de vue financier on éprouvait de sérieuses difficultés et, en fait, on n'arrivait pas à donner au pasteur un traitement tout à fait régulier. Les services du mercredi étaient peu suivis, les réunions de prières du dimanche l'étaient moins encore, et les assemblées mensuelles auraient pu être plus nombreuses. A vrai dire, bien que des auditeurs réguliers et attentifs vinssent en nombre croissant se joindre le dimanche matin aux membres de l'église, dans la chapelle de la rue des Petits-Hôtels, la

(1) La chapelle Taitbout avait été fondée en 1830, l'église indépendante de Lyon en 1832.

(2) C'est ce qui résulte d'une lettre trouvée dans les papiers de M^{me} Frédéric Monod, après sa mort, et lue, par Théodore Monod, à l'assemblée du 8 décembre 1867.

situation spirituelle et matérielle de l'église du Nord était loin d'être brillante au moment où Théodore Monod, qui avait succédé à son père, prit la décision, en novembre 1874, de se consacrer comme pasteur itinérant à la mission intérieure.

En attendant la nomination d'un nouveau pasteur, l'église fit appel, pour les visites pastorales et l'instruction des enfants, à Christophe Dieterlen qui venait de se fixer à Paris où il devait mourir quelques mois plus tard ⁽¹⁾. Enfin, après diverses négociations demeurées sans résultat, le *Presbytère* — ainsi se nommait le Conseil des anciens de l'église — demanda à celle-ci l'autorisation d'appeler comme pasteur T. Fallot qui, au cours d'un voyage à Paris, avait prêché deux fois à la chapelle du Nord, le 13 et le 20 février 1876. Cette autorisation fut donnée le 5 mars et, le soir même, le D^r Gustave Monod, président du Presbytère, en faisait part à Fallot par une lettre qui laisse entrevoir que les choses n'étaient pas allées aussi facilement qu'il l'avait souhaité :

« Mon cher Pasteur, quoique Théodore se soit chargé de vous informer de ce que l'assemblée de notre église a fait aujourd'hui, je tiens à vous dire combien je suis heureux et reconnaissant envers le Seigneur de la délivrance qu'il a accordée à notre chère église par le vote autorisant le Presbytère à vous adresser un appel à devenir notre pasteur. Une cabale organisée par M^{me} *** qui, mal dotée sous le rapport de l'intelligence mais très richement fournie pour ce qui regarde ce petit membre dont parle saint Jacques, et dont elle a fait déjà un triste usage au détriment de notre église, avait pour but d'amener l'église à ne tenir aucun compte de l'avis du Presbytère. Le Presbytère avait été

(1) Voir ci-dessus, page 42.

unanimement de cet avis à l'exception du brave *** qui, à moitié darbyste, préférerait doter l'église de M. N. pour ce singulier motif qu'étant beaucoup moins doué que vous sous le rapport du talent et du zèle missionnaire il ne risquait pas de prendre la première place et laisserait davantage à faire aux membres de l'église, laissant ainsi entrevoir le bienheureux moment où l'église supprimerait son pasteur comme un rouage inutile (1). »

A l'appel qui lui est ainsi adressé Fallot répond :

« J'accepte en présence de Dieu cet appel. Je crois, en agissant ainsi, obéir à la volonté suprême de Jésus-Christ, le Chef de l'Église, et j'ai cette confiance en lui que sa force s'accomplira dans ma faiblesse...

« Ce n'est pas sans une profonde émotion que je quitte la paroisse où Dieu m'avait donné de former une véritable église de croyants ; mais j'ai la confiance que Dieu saura me rendre tout ce qu'il semble m'enlever. En effet, j'ai pu me persuader que l'église, dans laquelle j'entre, apprécie et recherche ce bienfait si peu connu qui s'appelle une véritable vie d'église.

« Pasteur d'une paroisse où cette expression même était inconnue, j'ai lutté sans trêve pour provoquer ce groupement des croyants grâce auquel chacun se sent membre responsable d'un corps plein de vie. J'ai toujours cru et enseigné que le ministère pastoral, bien loin d'être une fonction qui absorbât et supprimât toutes les autres, devait être un ministère au milieu de beaucoup d'autres — le plus important de tous, c'est vrai, parce qu'il préside à la formation et au développement de tous les autres. J'ai toujours compris que le pasteur, bien loin d'annuler l'activité des membres du troupeau, avait pour principale mission de

(1) Lettre du 5 mars 1876.

solliciter la plus grande somme possible d'efforts individuels et d'empêcher ces efforts de se stériliser, en les coordonnant et en les dirigeant vers un but commun, joyeusement accepté de tous. — Il m'est donc bien précieux d'entrer dans une église où les principes, pour lesquels j'ai combattu, et même souffert, sont non seulement acceptés mais largement pratiqués. »

Qu'est-ce en définitive qui détermine Fallot, si luthérien par ses origines, par des éléments essentiels de sa pensée, à devenir le pasteur d'une petite congrégation indépendante, dont l'existence était plus que menacée ? Il le précise lui-même quelques mois après son départ de Wildersbach : « J'avais soif de servir des églises où l'on se laissât conduire par la parole de Dieu et non par les traditions humaines, j'avais soif de vivre dans une église où l'on cultivât la communion fraternelle, où l'on pratiquât le culte en esprit et en vérité, où l'on recherchât tout ce qui favorise ce culte (1) ».

Fallot arrive seul à Paris le 6 avril 1876, laissant en Alsace sa femme, ses enfants, et toute une famille spirituelle à laquelle il demeure attaché par toutes les fibres de son cœur. « Me voici de nouveau à un tournant du chemin, écrit-il. — Me suis-je jamais senti si faible qu'aujourd'hui ? Je ne le crois pas. — Mon Dieu, aie pitié de moi (2). »

A Paris, il retrouve ses parents — la santé de son père est, depuis quelques mois, irrémédiablement atteinte, — d'autres membres de sa famille, comme M^{me} Christophe Dieterlen, de chers amis d'autrefois, tels que M. et M^{me} Edmond de Pressensé, quelques collègues auxquels l'unissent déjà des liens d'affection : Benjamin Couve, Jean Meyer,

(1) Lettre du 4 octobre 1876.

(2) 7 avril 1876.

Charles Schmidt et, surtout, Théodore Monod. Installé le 9 avril, le jour des Rameaux, il est accueilli, par ses nouveaux paroissiens, avec une reconnaissante affection. Cependant il se sent seul. « Je suis ici comme dans un désert, confie-t-il à Philippe Claude, son cher compagnon de Wildersbach, et, si le travail ne me réveillait pas, j'aurais à lutter contre un terrible mal du pays ⁽¹⁾. » Il se jette, en effet, à corps perdu dans le travail. Il doit apprendre, d'abord à connaître sa « petite église » ⁽²⁾. De tout son effort il cherche à devenir l'ami de tous, à faire pénétrer la vie dans les divers organes de l'église, à développer l'esprit de fraternité. « Nous ne sommes encore qu'un petit nombre, écrit-il après quelques semaines de labeur, mais nous commençons à nous unir et, une fois que nous serons unis, nous attirerons plus facilement les âmes à l'Évangile. Pour pouvoir parler aux pécheurs du Père qui est dans le Ciel, nous voulons leur montrer des frères sur la terre ⁽³⁾. »

Fallot ne tarde pas à fonder un groupe d'hommes qu'il invite à se réunir chez lui. Hélas ! une fois de plus il est pris à la gorge par le regret poignant des réunions de Wildersbach. « C'était autour d'une table, comme jadis dans la salle à manger. Mais que tout était changé !... Plus de sabots qui s'entreheurtaient dans le corridor, plus de chaises accumulées les unes contre les autres dans la salle à manger, si basse et si étroite qu'après la réunion les murs suintaient de chaleur, plus de cantiques à la voix mâle, rude, peu exercée, mais d'autant plus vibrants ⁽⁴⁾. »

Au mois de mai, il va chercher à Rothau sa femme malade et ses enfants. Il passe, à Wildersbach, « un

(1) Lettre du 14 avril 1876.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre à Philippe Claude, 9 juin 1876.

(4) 20 octobre 1876.

dimanche comme autrefois » (1). Puis il revient avec les siens à Paris.

La prédication, qu'il prépare avec le plus grand soin, reste pour lui un combat dont il sort, le plus souvent, dans un état tantôt d'accablement, tantôt de surexcitation qui est une grande souffrance. « Je me suis laissé gagner par l'inquiétude, note-t-il à la fin d'un dimanche. Le culte a bien été, mais la prédication a été sans nerf. J'en suis sorti très mécontent. Amour-propre blessé, misérable amour-propre. Et puis j'espérais communiquer une certaine puissance, et rien n'a semblé aller suivant mon désir. J'ai senti quelle faiblesse j'ai pour annoncer les éléments du salut, pour entraîner les âmes à la foi. Il me manque la puissance du Saint-Esprit (2). »

Cette prédication « sans nerf » avait pour texte Romains I : 17. Alors qu'il la préparait, Fallot, s'examinant lui-même, écrivait dans son cahier de notes : « La puissance de Dieu, alors même qu'elle a agité ma vie, ne l'a nullement encore subjuguée ». Et il ajoutait ces quelques lignes qui nous amènent à considérer un nouvel aspect de son activité : « Vie intérieure intermittente, lecture de la parole par saccades, prière sans suite... *Service* superficiel et désordonné. D'abord fidèle au premier devoir : l'église qui m'a été confiée et que j'ai un peu négligée pour courir aux réunions Mac-All qui m'attiraient infiniment plus (3) ».

II

Il ne peut être question d'écrire ici, même à grands traits, l'histoire des origines et des premières années, si remplies

(1) Note du 9 mai.

(2) 15 octobre 1876.

(3) Octobre 1876.

de promesses, de la mission populaire à laquelle demeure à jamais attaché le nom de son fondateur le Rév. Mac-All ⁽¹⁾. Toutefois, pour comprendre l'ardeur enthousiaste avec laquelle Fallot devint l'un de ses collaborateurs, il importe de rappeler ici quelques traits, que lui-même rapporta dans une conférence faite à la Maison des diaconesses de Strasbourg, en janvier 1878.

« C'était, raconta-t-il, quelques mois après les sanglantes journées de la Commune et de la répression épouvantable qui la suivit, dans le courant de l'été 1871. M. Mac-All, un pasteur anglais, se promenait avec sa femme le long des boulevards extérieurs. Il distribuait des traités aux ouvriers qu'il rencontrait. Après avoir passé à Paris quelques jours, il se proposait de retourner le lendemain en Angleterre, pensant bien, me racontait-il lui-même, ne plus jamais visiter la grande ville où son cœur avait été ému au spectacle de si grandes misères. Arrivé au coin du boulevard de Belleville, il se trouva entouré d'ouvriers qui accueillent avec cordialité les petits écrits qu'il leur offrait. Soudain un homme en blouse l'aborde. « Vous êtes un ministre chrétien, Monsieur ? — Oui, mon ami. — Eh bien ! j'ai quelque chose à vous dire. Vous voyez ces quartiers populeux qui nous entourent, ces rues remplies d'ouvriers. On vous a peut-être dit que nous sommes des impies ! Ce n'est pas vrai. Il se trouve parmi nous un grand nombre d'hommes qui sentent le besoin d'une religion de vérité et d'amour. Si quelqu'un venait pour nous l'enseigner, nous serions prêts à l'écouter. » M. Mac-All retourna en Angleterre ; mais il entendait toujours une voix retentir à ses oreilles ; c'était le cri de l'ouvrier de Belleville : « Venez nous enseigner une religion de vérité et d'amour ».

(1) Sur la mission Mac-All et son fondateur, consulter *La Vie et l'Œuvre de Robert W. Mac-All*, par Eug. RÉVEILLAUD (Paris, Fischbacher, 1898).

A ce cri M. Mac-All ne put résister longtemps. Dès 1872 il était de retour à Paris et inaugurait des conférences morales — c'était le titre officiel des réunions — dans une modeste salle qu'il avait louée à Belleville, rue Julien-Lacroix. Ce furent les débuts d'une œuvre qui grandit avec une rapidité prodigieuse. En peu d'années, l'Anglais, dont l'originalité faisait hausser les épaules à la plupart des chrétiens de Paris, réussit à s'assurer la collaboration de presque tous les pasteurs des Églises luthériennes, réformées, indépendantes, et le concours cordial des laïques les plus influents. De nouvelles *stations* ne cessaient de s'ouvrir. En 1877, les réunions d'adultes groupaient en moyenne 8.000 auditeurs par semaine ; 2.500 enfants étaient instruits dans les écoles du dimanche et du jeudi.

De ces stations de l'œuvre Mac-All deux avaient été établies dans le rayon d'action de la chapelle du Nord : l'une au boulevard Ornano, l'autre à la Villette. C'est à cette dernière que Fallot fut bientôt attaché, avec son ami le pasteur Charles Schmidt, « l'infatigable agent de la mission intérieure de l'Église luthérienne »⁽¹⁾.

Comment n'aurait-il pas cédé à l'attraction de cette œuvre d'évangélisation ? En lui annonçant sa nomination comme pasteur de l'église du Nord, le Dr Gustave Monod ne lui avait-il pas exprimé l'espoir que, sous sa direction, l'église « entrerait enfin dans la voie pour laquelle elle avait été créée : être une église missionnaire »⁽²⁾ ? Et ne s'était-il pas toujours senti appelé à vivre au milieu du peuple, à le

(1) *Conférence aux Diaconesses de Strasbourg*. — Lorsque Fallot parlait de l'œuvre Mac-All il n'oubliait jamais de dire que ses succès avaient été préparés dans divers quartiers populaires, et très particulièrement à la Villette, par les labeurs persévérants de quelques pasteurs de l'Église luthérienne.

(2) Lettre du 5 mars 1876.

servir dans la personne de ses plus pauvres représentants, à lui apporter l'Évangile du salut ?

En février 1876, lors de son rapide voyage à Paris, il avait pris part à la réunion de Belleville. Il y participe de nouveau dès le 23 avril. En juillet et août, M. Mac-All sollicite son concours pour quatorze réunions dans divers quartiers. A l'automne il est chargé en grande partie de l'œuvre du boulevard Ornano. Un peu plus tard il passe, malgré une certaine résistance de M. Mac-All⁽¹⁾, à la station de la Villette : elle sera, désormais, pendant quatre ou cinq ans, à côté de la chapelle du Nord, le centre de son activité. C'est là qu'il apprend à connaître, à aimer le peuple de Paris ; c'est là que germent en lui bien des pensées ou qu'arrivent à maturité des convictions qui, peu à peu, le feront s'engager dans des voies nouvelles. Il importe donc de le voir à l'œuvre à la Villette et de marquer les résultats que cet effort d'évangélisation a pour son église et pour lui-même.

Rue d'Allemagne, 90, un dimanche soir. Les débits de vin regorgent d'ouvriers en blouse ; beaucoup de bruit, des cris dans la rue. Un ancien café, contenant environ trois cents places, et dont les portes sont grandes ouvertes sur la rue. Sur le trottoir, devant la porte, un vieillard à barbe blanche distribue aux passants des avis relatifs aux réunions et les invite à entrer. — A l'intérieur, sur une estrade, le pupitre du président ; à côté, un harmonium. Aux murs, un grand nombre de versets de la Bible et quelques images. Peu à peu l'auditoire se forme. Des dames accueillent les passants que le vaillant chrétien qui « fait la porte » a persuadés d'entrer, et les conduisent à leurs places. La

(1) Le 10 mars 1877, M. Mac-All écrit à Fallot pour le prier instamment de ne pas renoncer au poste d'Ornano dont il fait agrandir le local parce qu'il compte sur l'action que Fallot y exercera dans l'avenir.

réunion s'ouvre par le chant de cantiques, « nom un peu ambitieux, note Fallot, pour désigner ce que nous chantons ». Puis Fallot se lève et lit un fragment de la Bible. Après un nouveau cantique, il donne la parole au collaborateur qui partage avec lui, ce soir-là, la charge de la réunion. En principe, l'allocution ne doit pas dépasser dix minutes; mais la règle est souvent violée. « Si celui qui parle sait se faire écouter, chacun lui pardonnera d'avoir prolongé son discours, mais malheur à lui s'il cultive le genre ennuyeux. L'auditoire est sans gêne et parfois sans pitié. On se lève, on s'en va, et de grandes rangées de chaises vides avertissent soudain l'orateur qu'il eût mieux fait d'être plus bref. »

Fallot parle le dernier. Les « bourgeois » sont rares dans la salle de la rue d'Allemagne. A côté d'ouvriers honnêtes, intelligents, ouverts aux idées généreuses, il y a beaucoup de pauvres, des chômeurs qui vivent d'expédients, des déclassés qui ont roulé au fond de l'abîme, des escrocs, des femmes de mauvaise vie. Un habitant de la Villette disait un jour à Fallot : « Si vous saviez quels sont les gens qui vous entourent, quel est leur genre de vie habituel, vous n'oseriez pas ouvrir la bouche ». Avec quelle joie, au contraire, il s'adresse à cet auditoire, avec quel sentiment poignant de sa responsabilité, mais aussi avec quel amour, avec quel désir passionné de mettre, à travers ses paroles, en contact avec le Dieu vivant ces âmes jusqu'alors fermées à toute vie spirituelle ! Il faut, ici, l'entendre lui-même :

« Je ne connais pas de plus grandes joies que celle qu'on éprouve lorsqu'on parle à de semblables auditoires. On est saisi d'un sentiment indéfinissable. C'est tout d'abord, avouons-le, une véritable frayeur. Il y a là comme des puissances mauvaises qui s'agitent. On est parfois grossièrement interrompu. Il s'agit de rester calme et de contraindre

l'auditoire au calme. Puis, quand on s'est emparé de l'attention, qu'on a dompté les esprits rebelles et que le courant sympathique s'est établi, on a le cœur singulièrement au large : on parle, en effet, à des âmes qui n'ont encore rien entendu ; il s'agit d'aller tout droit au plus pressant ; toute fleur de rhétorique est hors de saison. Il y a là des âmes à qui le salut doit être offert, des âmes qu'on n'aura plus l'occasion de saisir ; il faut se hâter. Il faut apprendre à parler un langage clair et net, un langage laïque, un langage intelligible à tous. Quand on considère ces visages dont les traits flétris racontent de si lugubres histoires, on est ému d'une profonde compassion et on éprouve vraiment le désir d'entr'ouvrir le ciel pour en faire descendre un rayon même de l'amour divin. On sent, dans de semblables occasions, que la parole de la Croix est une puissance divine, capable de briser les liens du péché et de communiquer la vie aux âmes (1). »

De semaine en semaine certains auditeurs prennent l'habitude de revenir. Avec eux se nouent des relations personnelles. Nombreux sont ceux qui réclament la visite de l'un ou l'autre des collaborateurs de la mission. Par les portes qui s'entre-bâillent Fallot se hâte de passer, avec ses compagnons de travail, et c'est, pour son ministère, un développement inattendu dont son église est la première à recueillir les fruits.

« C'est par ces visites, dit-il, que nous amenons à maturité les germes que nos allocutions répandent dans les âmes. Je ne saurais vous dire l'excellent accueil qui nous est fait partout où nous allons ; nos dames pénètrent dans les maisons les plus mal famées sans qu'il leur soit jamais arrivé rien de fâcheux. Rien ne les arrête. Je n'oublierai

(1) *Conférence aux Diaconesses de Strasbourg.*

jamais l'impression que je ressentis en accompagnant quelques-unes de ces vaillantes chrétiennes dans une visite d'exploration qu'elles désiraient faire à *Chiffonville*. Chiffonville est un hameau, ou plutôt un bouge de chiffonniers, situé dans les terrains vagues qui entourent les Buttes-Chaumont. Si la Villette est le rebut de Paris, Chiffonville est le rebut de la Villette. Représentez-vous des mesures de la hauteur d'un homme; pour chaque famille une petite chambre remplie en grande partie par les tas de chiffons qu'on ramasse chaque nuit et qu'on trie pendant la journée. Quelques misérables grabats sont étendus par terre. Des enfants grouillent là au milieu. Ceux qui sont trop jeunes pour *chiffonner* — c'est l'expression consacrée au travail de nuit — apprennent déjà à trier la marchandise.

« L'aspect des enfants et leur état moral sont indescriptibles. — Nous les cherchions pour les amener à notre école du jeudi : nos petits sauvages de la Villette se détournaient avec mépris, comme de vrais aristocrates, en voyant nos petits chiffonniers. Notre meilleur sujet était une fillette de douze ans; elle avait eu déjà, nous assurait-on, une affaire en police correctionnelle pour immoralité.

« Avec nos chiffonniers nous touchons réellement à l'extrémité de la misère et de la dégradation humaines. Je ne sais si vous comprendrez l'émotion que nous ressentons lorsque nous atteignons ces bas-fonds. Nous avons le sentiment que le Maître doit être heureux. Il veut que son Évangile pénètre partout; et voici, nous nous persuadons que le programme qu'il a donné n'est pas une chimère, puisque *nous touchons les extrémités de la misère humaine au delà desquelles il n'y a plus rien* (1). »

Un premier résultat de cette œuvre d'évangélisation

(1) *Conférencé aux Diaconesses de Strasbourg.*

était, pour l'église du Nord, l'adjonction de nouveaux membres, amenés à la foi chrétienne par le moyen des réunions de la Villette. Dès le mois d'octobre 1876, Fallot mande à Philippe Claude : « Nous avons reçu dimanche, en assemblée d'église, notre premier membre depuis mon arrivée : une jeune catholique, convertie aux réunions Mac-All; c'était beau et bienfaisant ⁽¹⁾ ». Et, dans un rapport présenté à la *Société des Pasteurs*, en décembre 1878, il déclare : « Notre Église compte parmi ses membres les plus dévoués plusieurs personnes réveillées et converties dans les réunions Mac-All ».

« Je connais, dit-il encore, des familles dont l'existence a été renouvelée. Il me semble que je vois d'ici mon brave forgeron de La Chapelle-Saint-Denis, jadis un terrible ivrogne, aujourd'hui doux comme un agneau. Et mes amis de la rue Pajol : un couple d'ouvriers qui gagnent péniblement leur vie, accablés par toutes sortes de revers, étonnant ceux qui les entourent par leur sérénité. « Comment se fait-il que M^{me} X... ait le courage de toujours chanter ? » demandait sa voisine à une de nos dames visiteuses; « je sais pourtant qu'elle a souvent faim. » M^{me} X... était, il y a quelques années, une pauvre et ignorante catholique; elle est actuellement un membre dévoué de mon église ⁽²⁾. »

Toutefois, aux yeux de Fallot, l'église du Nord recueille, de son contact étroit avec l'œuvre Mac-All, un bénéfice plus grand encore que l'accroissement du nombre de ses membres; et c'est une vie plus intense. « J'ai réussi à intéresser toute ma jeunesse à la station voisine, raconte Fallot.

(1) Lettre du 13 octobre 1876.

(2) *Conférence aux Diaconesses de Strasbourg*. Certains résultats étaient plus inattendus, telle cette femme qui, ayant entendu Fallot lire : « Vends tout ce que tu as... », liquida tout son petit ménage et lui en apporta le prix — très heureuse qu'il le lui rendit par la suite (Lettre à Léop. Monod, 13 janvier 1890).

Les parents suivent les jeunes gens. Nous avons un champ de travail commun, un intérêt commun, des joies communes, et toutes les bénédictions profondes qui accompagnent une grande œuvre tentée en commun ⁽¹⁾. »

Ainsi, de mois en mois, d'année en année, les liens se multiplient et se resserrent entre la chapelle du Nord et la Villette. L'œuvre de la rue d'Allemagne devient l'annexe de l'église du Nord, et Fallot doit y consacrer une part de plus en plus grande de son activité. A la fin de 1881, « le développement que prend la paroisse du Nord dans la rue d'Allemagne » est si considérable que Fallot prie le Conseil d'administration de l'église du Nord de l'autoriser à se faire suppléer une fois par mois, à la chapelle de la rue des Petits-Hôtels, par Edmond de Pressensé ⁽²⁾.

Est-ce à dire que Fallot ait approuvé, sans aucune réserve, les méthodes mises en œuvre par M. Mac-All dans la direction et le développement de la mission populaire? Dès le début de sa collaboration, au contraire, il discerne les dangers auxquels est exposée cette admirable tentative d'évangélisation. D'abord son développement trop rapide, la création incessante de nouvelles stations ou la transformation, souvent injustifiée, des anciennes; un je ne sais quoi de fiévreux dans la direction de l'œuvre à laquelle le souci dangereux des statistiques fait demander des résultats immédiats; l'obligation, pour alimenter les réunions d'adultes, de faire appel à des collaborateurs dénués de toute valeur, à des jeunes gens auxquels « la prudence la plus élémentaire devrait, pour de longues années encore, imposer le silence » ⁽³⁾ : d'où l'inexprimable ennui qui s'appesantit sur de nombreuses réunions, une baisse sensible

(1) *Rapport* à la Société des Pasteurs, décembre 1878.

(2) Séance du Conseil d'administration du 7 novembre 1881.

(3) *Rapport* à la Société des Pasteurs, décembre 1878.

du niveau spirituel de l'œuvre, les réunions devenant « l'école d'un ministère au rabais » ⁽¹⁾, et un grand mal fait à des âmes qu'on a pour mission de conduire à Jésus-Christ.

Un péril plus grave encore, peut-être, découle de la neutralité ecclésiastique mise à la base de l'œuvre. Sous prétexte de ne pas troubler les esprits par l'écho des querelles entre catholicisme et protestantisme, voire entre diverses confessions protestantes, la consigne de ne jamais aborder la question d'église avait été donnée à tous les collaborateurs de la mission. Quelques années avaient suffi pour faire apparaître les effets funestes de cette méthode. Fallot les signale sans ménagement :

« Cette neutralité ecclésiastique devient, pour beaucoup de chrétiens, de l'indifférence ecclésiastique; elle engendre une sorte de nouveau *credo*, *credo* bâtarde, produit hybride d'un individualisme anarchique et d'une dogmatique nuageuse... Bien loin que la question ecclésiastique soit réservée, elle est peu à peu implicitement résolue de la manière la plus funeste pour les âmes. En effet, que leur apportons-nous? la bonne nouvelle du salut. Nous sommes donc censés leur dire tout ce qu'il faut faire pour être sauvé et pour participer aux bienfaits de la vie divine. Comme nous taisons systématiquement tout ce qui pourrait leur faire comprendre l'avantage de se rattacher à une Église, elles en concluent naturellement que toutes nos constructions ecclésiastiques sont sans valeur réelle pour leur salut et pour leur développement religieux. » A quoi a-t-on abouti? A « créer une vaste population de nomades, de chrétiens sans église : avortons de chrétiens, chez lesquels la pensée religieuse, la piété, tout reste embryonnaire » ⁽²⁾.

(1) *Rapport* à la Société des Pasteurs, décembre 1878.

(2) *Ibid.*

Fallot est l'un des premiers à jeter un cri d'alarme. Il pose les bases d'une organisation nouvelle qui, plaçant chaque station sous la direction du pasteur d'une église déterminée et adjoignant à M. Mac-All un comité composé de représentants de toutes les églises, mettrait l'œuvre à l'abri des graves dangers qui la menacent. « Avec le rare bon sens qui le caractérise et l'extrême largeur de vues qui inspire ses démarches ⁽¹⁾ », M. Mac-All accepte les suggestions que lui présentent Fallot et plusieurs de ses collègues. Un *Comité auxiliaire de l'œuvre Mac-All* est fondé le 16 décembre 1879, et dans la répartition des stations, telle qu'elle est alors arrêtée, la Villette est définitivement rattachée à la chapelle du Nord.

III

Une douloureuse épreuve, terminée par un deuil poignant, avait, dès l'été de 1877, interrompu le ministère de Fallot dont le Dr Gustave Monod disait, à l'assemblée annuelle de l'église : « Il n'y a qu'un reproche à lui adresser, c'est qu'il ne se borne pas assez dans son activité ⁽²⁾ ».

Le 16 avril, M^{me} Fallot, dont la santé n'avait jamais été satisfaisante au cours des dernières années, donnait le jour à une quatrième fille, Jeanne. Vers la fin de mai, son état pulmonaire présentait des symptômes inquiétants. Fallot, à bout de forces lui-même, demande trois mois de congé et conduit sa femme à Rothau, auprès de M. et M^{me} Steinheil. Là le mal prend un caractère aigu. Il semble d'abord qu'aucun espoir d'amélioration ne soit plus permis. Cependant

(1) *Rapport* présenté, le 16 décembre 1879, au Comité auxiliaire de l'œuvre Mac-All.

(2) Séance publique annuelle du 18 février 1877.

une détente se manifeste. Mais lorsque le congé de Fallot touche à sa fin, sa femme est toujours entre la vie et la mort. Demeurer auprès d'elle est son premier devoir; il offre donc à l'église du Nord sa démission de pasteur qui est refusée. Le 11 octobre, il s'installe avec M^{me} Fallot à la Maison des Diaconesses de Strasbourg.

Mois d'angoisse, dont il s'efforce de faire des mois de recueillement et de travail! Brusquement arraché à l'action, il sent la nécessité de remonter aux sources de la vie et de la pensée chrétiennes. Il traverse une fournaise dont il aspire à sortir purifié. « J'ai appris ce qu'il en coûte, note-t-il, de vivre sans discipline ⁽¹⁾ ». Et encore : « J'ai reconnu que la question centrale reste celle-ci : comment l'esclave devient-il un homme libre? Y a-t-il une délivrance? — La question avait été bien posée par le mouvement Smith. On a eu le tort de vouloir trop vite la résoudre. La solution de cette question est la grande réponse de toute la révélation; on apprend à épeler et à comprendre cette réponse à genoux et à travers beaucoup de larmes ⁽²⁾ ».

La vertu chrétienne essentielle est de plus en plus, pour lui, l'humilité. Elle n'est pas seulement une qualité spirituelle, elle est aussi une attitude intellectuelle. Le chrétien ne doit pas se croire appelé à trancher, la Bible à la main, les questions religieuses qui n'importent pas directement à son salut personnel (questions d'histoire, de méthode, d'organisation). Qu'il acquière d'abord le sens historique, forme intellectuelle de l'humilité, qui n'est, après tout, que le respect de l'action divine combinée avec les infirmités humaines.

« Sans humilité, écrit-il, sans persévérante humilité, on reste dans un orgueilleux dogmatisme et on décide ce qui

(1) 8 août 1877.

(2) 3 octobre 1877.

doit être avant d'avoir plié son intelligence à comprendre *ce qui est*.

« Le *sens objectif* est refusé aux esprits superficiels et faciles et aux cœurs orgueilleux. La souffrance, qui communique de la profondeur à l'esprit et qui brise l'orgueil naturel au cœur, enseigne souvent le sens objectif.

« Il y a une intime corrélation entre l'exercice des facultés intellectuelles et la conformation de l'être moral. Je doute qu'un homme qui ignore la souffrance puisse aller au fond des choses ou même les voir *telles qu'elles sont*.

« Je ne commence pour ma part à reconnaître les lois objectives, à voir la raison d'être des faits historiques, à acquérir le sens de l'histoire que depuis que j'ai été *brisé* par l'humiliation et le repentir. Avec ce coup terrible j'ai renoncé à mon subjectivisme orgueilleux et j'ai été contraint d'avouer que les choses, les institutions, les créations historiques les plus contraires à la logique avaient leur raison d'être. Brisé intérieurement, je me suis cramponné aux *choses* pour y trouver la trace divine, et j'y ai trouvé des preuves de l'intervention et de l'action continuelles de Dieu; en sorte que, constatant partout les suites du péché, j'ai dû constater en même temps qu'il y a une légitimité divine dans tout ce qui arrive à s'organiser et à subsister ⁽¹⁾. »

Ces quelques lignes suffisent à marquer la direction de sa pensée pendant ces mois de souffrance. Il se met avec énergie au travail et songe à préparer la licence en théologie. L'hébreu et la méditation des prophètes occupent une grande partie de ses loisirs. Il y ajoute une étude très complète de l'Islamisme africain, qui le convainc que la Société des missions de Paris n'a pas le droit, comme quel-

(1) 22 novembre 1877.

ques-uns de ses amis le lui conseillent, d'abandonner la mission du Sénégal sous prétexte qu'elle n'a, sous la main, aucun missionnaire à y envoyer. Au contraire cette mission doit être renforcée, recevoir un objectif plus étendu : elle est la clef grâce à laquelle le protestantisme français pourra entrer dans la vallée du Niger où, bientôt, se livrera la grande bataille qui décidera du sort de l'Afrique pour de longues années. Il écrit dans ce sens à M. Casalis, directeur de la Maison des missions ⁽¹⁾.

A diverses reprises il préside le culte des diaconesses ; au début de 1878, il leur donne une conférence sur l'œuvre Mac-All.

Dans un de ses cahiers de notes on lit ceci :

« 1^{er} janvier 1878. Principe d'activité : « Il faut qu'il croisse et que je diminue ». Programme : m'enfoncer dans l'Ancien Testament. *Meditatio, oratio*.

« 9 janvier. Supplier Dieu de mettre de l'unité dans ma vie extérieure et intérieure. Demander pendant cette semaine *spiritum orationis*.

« 28 janvier. *Christus reparator*. Il me faut plus que le pardon de mes fautes, il faut un Sauveur qui les répare. Puissance réparatrice de Dieu infiniment plus admirable que sa puissance créatrice... Avoir chaque jour un *moment de réparation*. »

C'est ainsi qu'il médite et qu'il travaille. Cependant, de semaine en semaine, puis de jour en jour, le moment de la séparation, depuis longtemps redouté, approche. Nul ne doit s'arrêter ici. La noble femme qui va mourir après avoir contemplé les splendeurs de l'Invisible, et le mari, le

(1) 5 janvier 1878.

pasteur qui la soutient de sa tendresse et de sa foi, ont le droit de garder pour eux seuls leurs souvenirs les plus sacrés.

Le 12 février, quelques heures après avoir donné à sa fille aînée, Blanche, âgée de sept ans, ce mot d'ordre : « Il te faut vivre pour les autres », Hélène Fallot-Steinheil entraînait dans la paix de Dieu. Deux jours après, le paisible cimetière de Rothau recevait « ce qui doit retourner à la terre ». Une roche de granit d'Alsace marque la place où elle repose. Sur la croix qui la surmonte se lisent ces paroles, échappées de ses lèvres mourantes : « Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux ! »

IV

Après quelques semaines de recueillement et de silence, Fallot revient à Paris et se remet au travail. Au moment même où la mort venait de briser son foyer, sachant que la Société des missions évangéliques de Paris souhaitait d'être exactement renseignée sur l'état de la mission du Sénégal, il s'était offert à aller étudier, sur place, la situation et les développements possibles d'une œuvre qui avait beaucoup souffert. Mais le Comité des missions, si reconnaissant qu'il fût de cette proposition, n'avait pas cru devoir l'accepter, le climat du Sénégal devenant dangereux, dès la fin d'avril, pour un Européen non acclimaté (1). Fallot reprend donc la tâche interrompue, à la chapelle du Nord et à la Villette. Et, tout de suite, il se donne pour but d'éveiller ses paroissiens à l'intelligence de la *mission terrestre* de l'Église. De

(1) Lettre du Baron de Bussièrès, président de la Société des missions, 26 février 1878. — Fallot fut nommé membre du Comité des missions l'année suivante.

là, du 13 octobre au 22 décembre 1878, une série de onze prédications sur l'Oraison dominicale, qui marquent un moment décisif de son ministère et inaugurent la prédication du christianisme social dans le protestantisme français.

En se décidant à exposer, tel qu'il l'entrevoyait depuis bien des années mais tel qu'il le saisit maintenant avec ses souveraines exigences, le *programme* dont le Christ a confié l'exécution à ses disciples, Fallot sait qu'il encourra le reproche d'aborder, dans la chaire chrétienne, des questions dont l'examen doit, prétend-on, se poursuivre ailleurs que dans l'Église. Aussi s'efforce-t-il, dans une prédication préliminaire, de légitimer d'avance l'effort qu'il va entreprendre.

« On commet une grave erreur et on mutile l'influence du Christ sur notre génération lorsqu'on veut restreindre la prédication aux seules questions qu'on appelle les questions religieuses. L'apôtre saint Paul a, certes, été un des maîtres de la vie spirituelle. Qui a su mieux que lui prêcher la conversion ? Et c'est pourtant lui qui s'écrie : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu ». Toutes les questions sont religieuses considérées d'un certain côté. L'Église a donc le droit de demander à ses serviteurs qu'elle charge du ministère de la parole de ne pas oublier un seul jour qu'ils ont à prêcher, c'est-à-dire à établir la royauté du Christ dans tous les domaines et surtout dans les domaines où on voudrait l'ignorer...

« C'est pour établir la royauté du Christ dans le domaine social que le disciple fidèle est appelé à s'avancer, le cœur plein de miséricorde, au milieu du déchaînement de haines provoqué par la violence des revendications actuelles, bénissant et ne maudissant pas, prêchant l'amour, haïssant la haine, affirmant par sa conduite aussi bien que par sa

parole qu'il est au service du grand justicier, à qui seul est réservée la gloire d'établir, sur la terre, ce règne de liberté vraie, de justice complète, de fraternité sincère, que réclame à grands cris l'humanité ⁽¹⁾. »

Sur la terre! Trois mots de l'Oraison dominicale que Fallot voyait, depuis longtemps, ressortir en lettres de feu. Trois mots, hélas! que la majorité des chrétiens lui paraissaient avoir oubliés. Que l'Église ait une autre mission que de conduire quelques privilégiés à l'assurance de leur salut éternel, qu'elle soit appelée à instaurer sur la terre le règne de la justice, de la sainteté, de l'amour, à vouloir et à préparer une révolution sociale à côté de laquelle ce que les hommes appellent de ce nom n'est que jeu d'enfants, qui donc, dans les *milieux religieux*, paraît s'en soucier? Le sentiment de la justice manque à bon nombre de chrétiens sérieux; la majorité des églises témoignent, pour la plupart des questions qui préoccupent les hommes, d'un dédain qui cause les plus graves malentendus. Les hommes, et surtout ceux qui souffrent des iniquités sociales, se détournent des églises et regardent au socialisme en qui ils saluent le prophète de la Cité juste et fraternelle. Il est temps que les églises prennent conscience de leurs devoirs, et qu'elles considèrent avec attention le programme du Maître et le but assigné ici-bas à leurs efforts. « Ce but est indiqué de la manière la plus claire par quelques mots qui résument toute l'Oraison dominicale comme celle-ci résume tout l'enseignement évangélique : ta volonté soit faite sur la terre ⁽²⁾ ». »

Mais quelle méthode les églises doivent-elles appliquer à la réalisation du programme rédempteur? Peuvent-elles, directement ou indirectement, faire cause commune avec les socialistes? Les premiers discours de Fallot — auxquels

(1) 1^{er} septembre 1878.

(2) 20 octobre 1878.

un des membres les plus zélés de son église reproche d'être non des prédications mais des conférences — ne sont pas, à cet égard, sans troubler quelques-uns de ses paroissiens : sous le couvert d'une méditation de l'Oraison dominicale, est-ce le programme socialiste que développe leur pasteur ?

Sans aborder ici la question de savoir si et dans quelle mesure Fallot a été socialiste, il faut reconnaître qu'il donne sans hésiter, dans ces prédications de 1878, son approbation à l'inspiration fondamentale du socialisme. « Le socialisme, dit-il précisément dans sa troisième prédication sur l'Oraison dominicale, a emprunté à l'Évangile une bonne partie de son programme. Il veut constituer la société sur les bases de la justice; l'Évangile le veut aussi; à cet égard, blâmer le socialisme serait condamner l'Évangile et les prophètes ⁽¹⁾. » Ceci dit, il convient d'ajouter que la méthode de violence préconisée par les diverses écoles socialistes lui a toujours fait horreur. En 1878, comme pendant tout son ministère à Paris, il est l'adversaire déclaré de la prédication de la haine dont il voit chaque jour, dans les cercles populaires les plus divers, les effets désastreux. Toutefois il n'admet pas qu'on accuse les socialistes d'être, à l'exclusion de tous autres, les semeurs de haines sociales; le même esprit se retrouve dans les camps les plus opposés, plus aveugle et plus coupable encore « chez ces soi-disant conservateurs qui, au mépris de tous les préceptes divins dont ils parlent tant et qu'ils pratiquent si peu, fomentent partout le trouble et appellent de tous leurs vœux le désordre ⁽²⁾ ».

L'Évangile veut l'abolition de la haine, il veut la paix sociale et la justice, condition de la paix. « L'Évangile nous enseigne que, sans la paix sociale, tout effort contre la misère est stérile. L'Évangile accueille toutes les plaintes,

(1) 27 octobre 1878.

(2) 27 octobre 1878.

il a l'oreille ouverte à toutes les souffrances, mais il voit au plus profond de la détresse humaine. Les hommes ne voient que les effets; l'Évangile voit les racines mêmes du mal dont nous nous plaignons... Nous sommes des esclaves. Point de liberté pour nous sans retour à Dieu, sans conversion... Ce retour à Dieu, qu'est-il sinon le retour à notre véritable condition? Si nous voulons être des hommes, des hommes complets, des hommes susceptibles de développer tous les germes déposés dans leur âme, allons à Celui qui s'appelle le Père, parce qu'il *n'y a rien de plus humain que son amour, rien de plus humain que l'idéal auquel il nous convie et qu'il nous donne la force de réaliser* (1). »

Le règne de Dieu, qui doit s'établir sur la terre, est le règne de l'humanité véritable. « L'humanité parfaite, que nous contemplons en Jésus-Christ, telle est la révélation définitive et parfaite que Dieu nous donne de sa personne... Ignorer cette humanité, avec toutes ses conséquences, c'est mutiler l'image de Dieu; c'est nous condamner à obscurcir la notion de Dieu... Excusez mon insistance; je suis persuadé que nos conceptions religieuses seront singulièrement élargies, parfois même entièrement transformées lorsque nous aurons compris que tout ce qui est vraiment humain est vraiment divin...

« Que les chrétiens renoncent donc à ce vieil idéal de piété sans entrailles et sans horizon, qui nous poursuit comme un cauchemar! Que les chrétiens comprennent qu'en mutilant ou en ignorant ce qui est vraiment humain ils se condamnent à ne pas comprendre ce qui est vraiment divin!... Que les chrétiens pénètrent, par la communion avec le Christ, dans l'intelligence du fait central de la révélation : l'humanité de Dieu, et ils apprendront ainsi à sanctifier le nom de Dieu, à

(1) 18 novembre 1878.

le connaître comme il veut être connu, à le servir comme il veut être servi ⁽¹⁾. »

A mesure qu'il développe sa pensée, qu'il indique l'attitude que l'Église doit prendre en face des problèmes que posent à la conscience moderne le travail et la misère, Fallot se rend compte qu'il heurte, avec une force croissante, les convictions — ou les préjugés — d'une partie de son auditoire. Il n'hésite pas à s'expliquer sur ce point avant de mettre fin à ce qui a été, pour lui, un émouvant combat.

« D'où vient, je vous le demande, l'étonnement, et parfois le déplaisir, avec lequel ont été souvent écoutées mes paroles, sinon du peu de cas que l'on fait de la notion fondamentale de la paternité divine et de l'ignorance remarquable où l'on est des conséquences qu'il s'agit d'en tirer ? — Dieu est un Père ? Mais c'est un lieu commun ! — Oui, c'est vrai ; mais il est des vérités si banales qu'on se garde d'y porter attention et qu'elles restent à l'état de lingots bruts qu'on admire mais qu'on oublie de fondre en menue monnaie...

« Dire que Dieu est un Père, ou parler de la parfaite humanité de Dieu est identique... Affirmer la paternité divine, l'humanité de Dieu, dire que Dieu est amour, c'est affirmer implicitement tout ce qui a fait le sujet de nos entretiens. — Ne parlez pas de questions matérielles, ne parlez pas de questions sociales, m'a-t-on souvent dit ; ne parlez pas de tout ce qui touche l'humanité, de tout ce qui fait battre son cœur, de tout ce qui irrite sa conscience ! — Très bien ; mais alors, surtout, ne dites pas que Dieu est un Père... Je crois à la paternité divine, je crois à l'humanité de mon Dieu, je veux vivre en communion de pensée avec lui... La mission terrestre de l'Église est de

(1) 8 décembre 1878.

prêcher la paternité divine d'une manière efficace pour entraîner les hommes à la pratique de la fraternité humaine (1). »

Et voici quelques pensées empruntées à la conclusion de cette longue étude :

« Dieu me garde de méconnaître l'importance du salut individuel : il est la pierre angulaire. Mais le salut individuel rentre dans le plan collectif de Dieu qui est le renouvellement de l'humanité, la constitution d'une nouvelle humanité.

« Les Églises évangéliques périront si elles n'acquièrent l'intelligence des questions qui occupent les peuples et si, inspirées par l'Esprit de Jésus-Christ, elles n'apportent aux peuples les vraies réponses aux problèmes qu'ils agitent.

« Le protestantisme a une admirable mission ; à lui de dégager le véritable idéal social qui sait unir les deux termes : obéissance et liberté ; et pour cela le protestantisme n'a qu'à ouvrir la Bible. Quel est l'idéal social qui se dégage de la parole de Dieu ? La *famille*, le corps dont chaque membre, en se développant librement, travaille au bien général ; la famille avec toutes les diversités voulues de Dieu, se fondant dans une harmonie supérieure.

« Pour reconstituer la famille humaine il faut que l'Église ait le courage d'attaquer tous les abus signalés durant nos entretiens et qui sont un démenti donné à la fraternité humaine et à la paternité divine, toutes les iniquités sociales en vertu desquelles le faible est exploité par le fort, les lois, les préjugés païens que l'Esprit du Christ n'a pu encore ou pénétrer ou soumettre à son influence. Il faut à l'Église la voix d'un Ezéchiel, le front d'airain d'un Jean-Baptiste pour courber l'orgueil des puissants, pour dévoiler les

(1) 22 décembre 1878.

fraudes des habiles, pour démasquer les hypocrisies du cœur humain, pour préparer la réconciliation sociale en provoquant une véritable repentance... Chrétiens, au lieu de décourager les serviteurs qui, dans leur infirmité, essaient d'aborder cette grande tâche, soutenez-les de vos prières et de votre sympathie. Apprenez à prendre au sérieux, dans tout ce que vous faites, les deux mots : *notre Père*, et je vous assure que votre vie en sera transformée ⁽¹⁾. »

On a peine à se représenter aujourd'hui l'effet que produisirent les prédications de Fallot sur les auditeurs, de plus en plus nombreux, qui les écoutèrent. — Les uns les accueillirent comme un message libérateur, comme le mot d'ordre qui permettrait aux Églises de se ressaisir et de mener les croisades nécessaires pour la gloire de Dieu et le salut de l'humanité. Les autres — et ce fut, semble-t-il, le plus grand nombre — les entendirent avec stupeur, puis avec indignation. « Ma chapelle se remplit, écrivait Fallot, mon auditoire se passionne pour et contre moi. Mes prédications sur le *Notre Père* ont soulevé des orages ⁽²⁾. » Bien des gens, effrayés par l'insistance avec laquelle il affirmait l'humanité du Christ et par les conséquences sociales qu'il déduisait de la paternité divine, se détachent alors de lui et cessent d'aller à la chapelle du Nord. Pendant plusieurs années il lui semble que celle-ci s'est vidée du nombreux auditoire qui la remplissait au début ⁽³⁾. Dans certains milieux protestants de Paris, où prévalent une orthodoxie morte et un conservatisme borné, il ne tarde pas à être signalé comme un homme dangereux. La courageuse tentative de Fallot, si elle lui assure une indiscutable autorité sur une partie de la jeunesse et sur les humbles, fait ressortir une opposition

(1) 22 décembre 1878.

(2) Lettre à M^{lle} Maria Steinheil, 5 décembre 1878.

(3) Cf. *La Religion de la Solidarité*, page 144.

radicale entre son enseignement et les tendances alors dominantes de ce qu'on est convenu d'appeler le protestantisme parisien. De ce choc résulte une nouvelle crise de la vie et de la pensée.

V

A vrai dire multiples sont les causes qui précipitent cette crise.

La situation ecclésiastique du protestantisme français, en 1879-1880, les dissensions qui s'affirment, les luttes de tendances et de personnes inspirent à Fallot des réflexions douloureuses qui se changent peu à peu en un insurmontable dégoût. Pasteur d'une église indépendante, il demeure profondément attaché à l'Église de la Confession d'Augsbourg que le traité de Francfort a si gravement mutilée; il est donc bien placé pour apprécier l'attitude souvent dédaigneuse, parfois brutale, que des représentants des Églises réformées, et, en particulier, des Églises qui se disent évangéliques, ont à l'égard des minorités confessionnelles dont la disparition leur apparaîtrait comme un grand bienfait. Les tendances sectaires ne s'habillent pas toujours à la dissidente; elles se drapent aussi « dans la robe nationale ». Alors, « humbles d'allures, prodiges d'accolades fraternelles, elles se glissent dans les Églises dont elles vont dévaster le champ de travail; puis, maîtresses du terrain, elles relèvent la tête et s'écrient, avec la superbe du Pharisien : « Hors de moi, point de salut ».

Dans la lettre au *Christianisme au XIX^e siècle* à laquelle sont empruntées ces dernières lignes, Fallot prend la défense des minorités religieuses en des termes qui permettent, déjà, d'entrevoir la répugnance que lui inspirait la politique des Églises réformées.

« La mission des minorités est souvent ingrate, elle est toujours salutaire. Ce sont ces petites églises qui empêchent l'Église dominante de se replier sur elle-même dans le naïf amour-propre d'un monopole incontesté et dans le pesant sommeil d'un repos que rien ne contrarie; ce sont elles qui stimulent la pensée chrétienne en lui ouvrant de nouveaux horizons, et enrichissent le patrimoine commun de grâces dont elles sont longtemps restées seules à apprécier la valeur.

« Qu'on sourie tant qu'on voudra, je suis fermement persuadé, par exemple, que l'Église de la Confession d'Augsbourg ne disparaîtrait pas du milieu de nous sans que la vie spirituelle de toutes nos églises en éprouvât un appauvrissement considérable. Quelle perte pour notre protestantisme français si cette Église venait à nous faire défaut! Qui a mieux su que cette Église développer sainement dans les âmes le besoin de l'adoration? Qui a mieux su qu'elle allier toutes les exigences de la pensée à la cordialité d'une piété intime et profonde? Qui a mieux compris que cette Église que le présent est tout à la fois la résultante du passé et le germe de l'avenir, qu'il s'agit donc de conserver avec un respect filial le trésor de nos traditions tout en nous gardant bien de vouloir arrêter le cours de l'histoire?

« ... Et les églises indépendantes? Quel triomphe, en vérité, quand on réussirait à les noyer dans les églises nationales qui les entourent! Et à qui, je vous prie, cette absorption profiterait-elle? Chacun sait notre faiblesse numérique; on nous adresse à cet égard d'assez agréables railleries. La disparition des églises indépendantes? Mais c'est précisément aux églises qui sembleraient devoir en bénéficier qu'elle serait avant tout funeste!

« Un mouvement puissant entraîne toutes les Églises protestantes vers une indépendance dont on reconnaît de plus

en plus l'absolue nécessité. Je ne songe nullement à nier que cette indépendance ne puisse coexister avec certaines relations unissant l'Église à l'État; j'affirme toutefois que, pour le gros bon sens populaire, qui dit indépendance dit séparation. Affaiblissez les églises séparées dans lesquelles s'est incarnée momentanément cette grande idée, et vous fournissez du même coup des arguments irrésistibles aux esprits chagrins ou tout simplement charnels auxquels le budget des cultes semble, à dire vrai, infiniment plus nécessaire que l'assistance du Saint-Esprit...

« On nous enseignait à l'école qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi. J'estime que les Églises les plus puissantes peuvent aujourd'hui s'instruire au contact des plus faibles. Trêve donc à nos mesquines dissensions. Dieu, qui est le Dieu de la vie, veut nos diversités ecclésiastiques, car la vie ne peut faire autrement que de créer la diversité. Ce sont nos haines que Dieu a en horreur, et rien ne contribuera autant à les dissiper qu'une juste intelligence de la valeur de nos points de vue réciproques et de l'utilité commune de la mission confiée à chacun de nous (1). »

Un incident — très symptomatique d'ailleurs — soulevé au Comité des missions, où Fallot siège depuis 1879, l'amène à marquer plus nettement sa pensée, plus encore au point de vue dogmatique que dans l'ordre ecclésiastique.

La Faculté de théologie protestante de Paris, appelée, en 1877, à recueillir l'héritage de la Faculté de Strasbourg, a, comme professeur de dogme réformé, Auguste Sabatier. Les élèves de la Maison des missions ont été, d'abord, autorisés à suivre ses cours. De divers côtés on s'émeut de cette « largeur dangereuse » d'un Comité dont cependant les membres les plus fidèles se rattachent à l'orthodoxie. La

(1) Juin 1879.

question du *cours Sabatier* est remise à l'étude. Fallot, empêché de se rendre à la séance où elle sera discutée, envoie à Alfred Boegner, alors sous-directeur de la Maison des missions, son vote motivé : « Je suis persuadé que le système de liberté suivi jusqu'ici est infiniment moins dangereux que le système d'autorité que quelques-uns préconisent. Il n'y a pas un seul étudiant en théologie qui ne doive examiner à l'heure actuelle les questions soulevées par M. Sabatier. Ces questions s'imposent à chacun des hommes de la nouvelle génération. Vouloir éviter ces luttes viriles à nos élèves, ce serait faire de nos missionnaires une catégorie inférieure aux pasteurs, ce serait les humilier inutilement et les prédisposer à accueillir hâtivement, fiévreusement, les résultats les plus douteux d'un enseignement qui aurait pour eux le charme du fruit défendu. Ce serait faire des hypocrites ou des révoltés ».

A ces lignes, à l'adresse du Comité, Fallot en ajoute de plus personnelles pour Alfred Boegner :

« La vieille orthodoxie me semble mille fois plus dangereuse pour nos élèves que les tâtonnements pénibles de la théologie de transition à laquelle nous sommes momentanément condamnés. Le jour viendra où une théologie profonde et simple, humaine et pleine de compréhension du divin, retrouvera la conduite des intelligences. Pour le moment nous travaillons au milieu des débris, et sans savoir bien clairement encore ce qui, parmi ces ruines, peut nous servir à édifier le sanctuaire de la vérité. Nous voulons être prudents, toujours plus prudents, parce que nous sommes des croyants, et que le croyant sait attendre; mais nous renierions toutes les clartés que Dieu nous a données si nous nous cramponnions aux murailles chancelantes d'un édifice que nous savons être vermoulu.

« Je me demande jusqu'à quel point il me serait possible

d'inviter nos élèves et de m'exprimer librement devant eux le jour où le système des excommunications l'aurait emporté...

« Je souffre beaucoup, car je vois dans cet épisode si insignifiant à première vue une des escarmouches d'avant-postes qui annoncent une douloureuse mêlée dont nous faisons tout pour retarder l'heure. Il est évident que notre accord avec les vieux orthodoxes repose sur une série de malentendus ou de concessions tacites, mais que le jour où l'on nous contraindra à confesser notre foi un fossé bien profond se creusera entre eux et nous...

« Je vois avec peine un grand parti se former dans l'Église réformée — *la plaine*, les opportunistes — qui fait de la politique de concessions à outrance la règle suprême : concessions aux libéraux, s'il est utile d'en faire, concessions aux laïques orthodoxes, auxquels on se donne pour ce que l'on n'est pas. Malheur à l'homme qui incarne cette politique charnelle ! Un jour les chrétiens n'auront pas assez d'anathèmes contre ce Gambetta au petit pied.

« Eh bien ! je me révolte contre ce grossier empirisme ; et je respecte infiniment plus l'orthodoxie cassante qui se prend au sérieux et qui se croit descendue du Ciel (1). »

A Paris même, dans les milieux qui, en raison de ses origines familiales, l'avaient tout d'abord accueilli avec une faveur et un intérêt marqués, Fallot a bien vite découvert un mélange de piétisme, d'étroitesse de pensée et de concessions au monde qui le remplissent de colère. La vie des « soi-disant chrétiens de Paris » donne à son âme un scandale qui explique les injustices auxquelles il se laisse entraîner alors. « Le piétisme parisien, écrira-t-il plus tard au souvenir de ces années douloureuses, est la caricature du pié-

(1) 4 novembre 1880.

tisme vivant. C'est le sel qui a perdu sa saveur, un mélange de mondanité et d'étroitesse ⁽¹⁾. » L'horreur des Églises, de toutes les Églises, s'empare de lui à un tel point qu'il songe à abandonner son ministère et à partir comme évangéliste pour la Creuse. En désaccord avec ceux de ses paroissiens qu'il respecte le plus sur la direction à donner à l'œuvre de l'église du Nord, il donne sa démission. Mais les instances de nombreux membres de son église le décident à la retirer ou, tout au moins, à faire l'essai d'un an qu'on lui propose en lui accordant la liberté dont il avait besoin pour poursuivre son travail ⁽²⁾.

L'ébranlement qu'il subit fait chanceler ses convictions les plus précieuses. Il se prend à haïr l'orthodoxie. Par moments il lui semble qu'il court tout droit au libéralisme, dans les rangs duquel il compte plusieurs amis qui lui rendent, à cette heure où l'orthodoxie parisienne risque de le perdre, de grands services spirituels qu'il n'oubliera jamais ⁽³⁾. Mais, derrière le libéralisme, il entrevoit la négation violente. Intérieurement, il a rompu avec toutes les idées de son milieu ⁽⁴⁾. Il est « à deux doigts de l'athéisme et de l'anarchie » ⁽⁵⁾; il côtoie des abîmes de colère et de haine dont, dix ans plus tard, le souvenir le fera encore frémir ⁽⁶⁾.

Quelques âmes, alors, pénètrent sa souffrance. Telle une jeune fille, rencontrée chez une de ses paroissiennes, en qui il devine une souffrance analogue à la sienne, qu'il cherche à aider dans ses luttes, et qui, trente-cinq ans plus tard, se rappellera en ces termes les entretiens qu'alors elle avait eus

(1) Lettre à P. Minault, 8 février 1891.

(2) Lettre à Mlle Peltzer, 11 mai 1881.

(3) Lettre à M. Hirsch, janvier 1902.

(4) Lettre à P. Minault, 8 février 1891.

(5) Au même, 12 mars 1893.

(6) Au même, 17 juillet 1892.

avec lui : « Des doutes, il en avait aussi à ce moment, et de terribles. Avec une humilité, une sincérité, une noblesse d'âme admirables, il ouvrit son propre cœur tourmenté à l'enfant que j'étais et, sans s'en douter, par cela même, défit le mal qu'une certaine piété étroite, inintelligente, hypocrite, lui avait fait. Il la mit sur la voie de « ceux qui cherchent en gémissant » et qui trouvent. Je bénis sa courageuse charité dont le bienfait se répand sur plusieurs générations (1) ».

Ce qu'était cette « courageuse charité », on en jugera par les extraits suivants :

« Chère Mademoiselle, le sentiment douloureux que mon silence peut vous peiner, après la lettre que vous m'avez écrite, me force à vous dire la cause de mon mutisme.

« Il y a longtemps que je n'avais reçu de lettre qui m'ait autant touché que la vôtre, et ce n'est nullement un surcroît d'occupations qui m'a empêché jusqu'ici d'y répondre.

« Je vous respecte trop pour vous cacher le fond de ma pensée, si humiliant que soit pour moi cet aveu... mais *je ne sais que répondre à vos questions*. Je suis moi-même dans un grand trouble. Je sais à merveille ce que je vous eusse dit il y a un an. Je ne sais plus au juste ce que la sincérité m'ordonne de vous dire aujourd'hui, et la crainte de vous faire du mal me ferme la bouche. Ce que je sais, c'est que je puis vous inviter à vous associer à la prière qui est *ma prière* :

« O Dieu de vérité, pour qui seul je soupire,
Unis mon cœur à toi par de forts et doux nœuds ;
Je me lasse d'ouïr, je me lasse de lire,
Mais non pas de te dire : c'est toi seul que je veux ! »

(1) Lettre de M^{me} ****, 27 décembre 1917.

« Ou bien le cri de l'*Imitation* dont ce verset n'est que la paraphrase : « O Dieu qui es Vérité, fais que je devienne « un avec toi dans un amour sans borne (1) ! »

11 novembre 1882.

« Je vous ai demandé il y a un mois votre indulgence, vous priant d'attendre que j'eusse le cœur plus au large pour répondre à vos questions... Aujourd'hui je sens le besoin de m'entretenir avec vous. Mon long silence pourrait vous faire douter de la profonde et respectueuse reconnaissance qu'ont provoquée chez moi les marques de confiance entière que vous m'avez données.

« Et toutefois, si je voulais attendre pour vous écrire de pouvoir vous donner ces réponses nettes que je souhaite et que vous sollicitez, j'attendrais encore. Toutes mes conceptions théologiques — les formules par lesquelles s'exprimait ma foi — ont été ébranlées depuis quelques années, et j'ai été condamné à ce labeur difficile entre tous de continuer à enseigner mes frères, tout en modifiant mon enseignement conformément aux progrès que j'accomplissais, en évitant deux dangers tout aussi grands : d'un côté les témérités qui scandalisent et troublent les âmes, de l'autre le manque de sincérité.

« En apparence, je devrais, pour être **raisonnable**, prendre un ou deux ans de congé afin d'aller méditer dans la solitude et de n'en revenir qu'avec un système qui se tienne debout et un cœur au large doublé d'une intelligence satisfaite. Mais j'ai beau considérer les circonstances où je me trouve, je n'aperçois aucune permission d'en haut pour quitter mon travail. Je sais que bien des âmes souffriraient de mon

(1) A Mlle ~~de~~, 11 octobre 1882.

départ, et aussi longtemps que Dieu ne me dira pas nettement : « Tu peux te retirer à l'écart », je ne me sentirai pas libre de le faire.

« Je suis donc condamné à aller au jour le jour, conquérant péniblement une certitude sur telle question, puis une autre certitude sur telle autre question, selon que les nécessités de mon ministère me forcent à envisager tel ou tel sujet. Et tandis que je n'aurais pas trop de temps disponible pour l'étude et la méditation en leur consacrant le peu de force dont je dispose, je ne peux penser, réfléchir, méditer que dans les quelques instants où les occupations pratiques me laissent un peu de répit. C'est en omnibus ou dans mes longues courses au faubourg que je dois réussir à me concentrer sur moi-même pour hâter telle ou telle solution dont j'ai besoin pour mon instruction religieuse...

« Et puisque je parle de mon instruction religieuse je vais tâcher de vous suggérer quelques idées en réponse à votre question : *comment lire la Bible*? C'est au fond le sujet de mon cours pendant tout l'hiver. Je me suis lancé, non sans appréhension, dans une étude résumée de l'Ancien Testament. Parlons de celui-ci, car les difficultés qu'offre la lecture du Nouveau Testament sont peu de chose comparées à celles contre lesquelles on se heurte dans l'étude de l'Ancien Testament.

« Rien n'a autant nui à l'étude de l'Ancien Testament que les théories de l'ancienne orthodoxie : elles ont sorti ce livre de son cadre historique, imaginé qu'il avait été dicté directement par Dieu, en sorte que les hommes qui l'avaient rédigé avaient cessé d'être des hommes pour devenir « les machines à écrire » du Saint-Esprit. Si l'Ancien Testament, le plus sublime ouvrage que nous apportent les siècles passés, est considéré avec tant de mépris par les hommes qui savent reconnaître la beauté des Védas indous ou des

livres sacrés de la Perse, à qui la faute sinon à ceux qui ont voulu emprisonner l'Esprit de Dieu dans un seul volume et dire que tout était lumière dans ce Livre, tandis que tout était ténèbres partout ailleurs.

« Eh bien! non, une étude attentive de l'Ancien Testament, jointe à une étude attentive des livres sacrés de tous les peuples, nous montre qu'il n'y a pas un *abîme* entre cette révélation-là et les autres, mais qu'il en est de l'Ancien Testament comme de la personne du Christ. Tant qu'on a voulu creuser un insurmontable fossé entre Jésus et les autres hommes, tant qu'on a fait de sa divinité la négation de son humanité et qu'on a raisonné ainsi : « il est le Fils de Dieu, donc il n'est pas un homme », on n'a rien compris au drame tragique qui se déroule en Galilée pour se dénouer au Golgotha. Notre siècle a une grande gloire : il a reconquis l'humanité du Christ, et c'est ainsi que, malgré les artifices des scribes de toutes les Églises et des prêtres, le Christ ressuscitera bientôt : il sortira du tombeau des formules desséchantes et des institutions ecclésiastiques qui le dérobaient à la vue des multitudes.

« On acclamera Jésus comme « le premier-né entre beaux coup de frères », comme celui qui a été semblable en toutes choses à ses frères sauf le péché, et pour cette raison même l'*homme complet*. Et c'est ainsi que toute étude profonde d'un cœur d'homme nous facilite l'étude du Christ, type parfait de tout ce qui est humain (car l'humain n'est que l'épanouissement du divin), et réciproquement que toute étude profonde du Christ nous permet de mieux apprécier les trésors d'affection que possède tel ou tel cœur qui bat sous les dehors les plus insignifiants. Tout ce qui nous humanise nous rapproche du Christ; tout ce qui nous rapproche du Christ nous humanise.

« Je reviens à l'Ancien Testament... Quant au surnaturel,

au miracle dans l'Ancien Testament, il peut être le résultat d'une légende comme dans le cas de Josué et du soleil, mais il peut être aussi le récit d'un *fait* qui dépasse l'horizon actuel de la science. La science de l'humanité régénérée comprendra sans doute tous les mystères de la vie et tous les rapports de l'âme et du corps, de l'esprit et de la matière. La science actuelle est encore à ses débuts, elle n'a soulevé qu'un petit coin du voile : tout le domaine du magnétisme, c'est-à-dire de la royauté de la volonté, lui est inconnu. Le jour viendra où l'on comprendra les miracles, et surtout ceux du Christ, non pas comme une déchirure faite aux lois de la nature, mais comme la manifestation de lois du monde moral combinant leurs effets aux effets des lois qui régissent le monde matériel. Tout en croyant donc que bien des miracles de l'Ancien Testament peuvent avoir un caractère légendaire — car les récits historiques de l'Ancien Testament, si pénétrés qu'ils soient de l'Esprit divin, ont été rédigés par des hommes infirmes et souvent ignorants, — je maintiens fermement, inébranlablement la *réalité du miracle* ; et, par exemple, tous les miracles de l'Évangile m'apparaissent comme des faits au-dessus de la *science actuelle*, mais que comprendra la science du siècle à venir.

« ... Allez-vous être choquée par ma franchise ? Dieu veuille que non. Je ne saurais mieux honorer les âmes qu'en leur parlant selon ma conviction. »

Ce qui sauve Fallot des périls qu'il court alors, c'est son amour passionné du peuple, sa volonté de le servir, le sentiment d'une mission que Dieu lui assigne au service des faibles, des opprimés, des misérables. « C'est mon socialisme qui m'a sauvé, écrira-t-il un jour à Minault ; j'y ai conservé un minimum de foi religieuse *positive* ; et en vivant de cette foi, et en la servant, j'ai esquivé une masse de luttes dogma-

tiques et ecclésiastiques qui eussent fait de moi un *négateur* et un *révolté* sur toute la ligne ⁽¹⁾. »

D'une façon plus précise encore, ce qui le sauve, c'est la grande œuvre de préservation morale à laquelle il va consacrer dix années de sa vie. De la *Ligue de la moralité publique*, dont il prépare, en pleine crise, la fondation, il dira au moment d'en abandonner la direction : « La Ligue a été le moyen dont Dieu s'est servi pour sauver ma foi ⁽²⁾ ».

Quelques pages demeurées inédites découvrent les rivages intérieurs qu'il aborde après la tempête. D'une ou deux années postérieures aux luttes qu'il soutint, elles ont cependant leur place ici.

LA FOI NOUVELLE

« *J'ai entendu ceci le mardi matin 30 septembre ⁽³⁾ à Bâle, avant de partir pour Strasbourg. Je l'ai entendu dans les profondeurs de mon âme, mais comme si cela venait d'en haut.*

« Je crois à la Vie, qui procède de Dieu, source toujours jaillissante.

« Je crois à la Vie. A l'aurore des siècles nos pères ont entrevu sa radieuse beauté et leur cœur a tressailli d'allégresse; les prophètes ont contemplé sa splendeur; le Christ nous a révélé son impérissable puissance et communiqué ses vertus, tandis que nous gémissions écrasés par les servitudes de la mort.

« Je crois à la Vie; je révere l'unité de la loi qui régit ses manifestations les plus diverses, et je sais que ses efforts les

(1) 8 février 1891.

(2) Lettre à P. Minault, 17 juillet 1892.

(3) 1884.

plus éphémères sont la condition et la prophétie de ses œuvres les plus magnifiques.

« Je crois à la Vie; je veux méditer jour et nuit les livres sacrés de la vie : le livre de la nature, qui m'initie à la connaissance des symboles et des rites augustes de la vie; le livre de l'histoire qui m'enseigne le drame douloureux de la vie toujours méconnue, mais toujours à l'œuvre pour proclamer ses droits et poursuivre, à travers d'indicibles agonies, son triomphe final, ce livre de l'histoire qui me conduit, de siècle en siècle et de peuple en peuple, au seuil de tous les sanctuaires où retentissent les révélations accordées par le Père aux hommes qui se sont consacrés sans réserve au service de la vie. Je méditerai surtout le livre de l'âme humaine, dont la connaissance seule me fournit la clef des symboles, l'intelligence des rites, et me permet de participer aux mystères même de la vie.

« Je crois à la Vie, à la vie qui se conquiert par l'obéissance à la loi. Je m'engage à respecter la vie dans mes désirs, dans mes pensées, dans mes actes, à me soumettre à ses lois saintes, en acquérant au prix de la plus sévère discipline la droiture de la volonté, la chasteté de l'âme et la vigueur du corps.

« Je crois à la Vie : tous les hommes qui la vénèrent, la chérissent, la protègent, tous les hommes qui ont compassion de la vie dans les divers domaines de l'existence et revendiquent ses droits sont mes alliés. Je leur tends la main; si diverses que puissent être nos méthodes, si insuffisants que puissent me sembler leurs efforts, je les bénis, car nous sommes les uns et les autres au service du Maître de la vie.

« Je crois à la Vie; je veux lutter sans trêve ni repos pour hâter l'avènement des temps meilleurs où chacun des membres de la famille humaine participera aux richesses de la vie.

« Je crois à la Vie; je hais le mal, la misère et la mort. Jamais je ne pactiserai avec les œuvres de la haine, de la violence et de l'impureté. Quelle que puisse être la forme qu'elles revêtent, je souffrirai tout plutôt que d'offenser la vie dans la plus humble de ses manifestations et de tolérer qu'on l'offense chez le plus misérable de mes frères.

« Je crois à la Vie; je ne me lasserai pas d'enseigner aux hommes le culte de la vie, de les supplier de faire de ce culte le but avoué de leurs entreprises et d'y chercher la sanction de tous leurs efforts. Et là où la vie sera le plus outragée, là où chacun fera litière de ses droits, là surtout je m'efforcerai de faire entendre ses revendications; et s'il faut pénétrer jusque dans la fange pour recueillir ses plaintes, je contraindrai les hommes à m'y suivre afin de briser toutes les chaînes et d'en finir avec toutes les infamies...

« Je crois à la Vie, à la vie grandissante, à la vie débordante, car la vie c'est la vérité, la vie c'est la justice, la vie c'est la bonté, la vie c'est la sainteté, c'est la gloire de Dieu!

« Et je sais que ceci est vrai, car l'Esprit du Christ me l'a enseigné, à moi pauvre et infirme, qui m'agitais, altéré de vie, loin des sources jaillissantes, et le Christ est le Prince de la vie et son Esprit est l'Esprit même du Père. Et l'Esprit du Père rend témoignage de la vie à chacun des enfants des hommes, car l'Esprit du Père est l'Esprit de la famille humaine, délivrée de la servitude du mal par la foi, l'obéissance, la prière et l'amour. »

CHAPITRE III

LA GRANDE CROISADE

POUR LA FEMME

(1882-1889)

De 1882 à 1889, l'action de Fallot hors de son église revêt deux aspects essentiels. Par sa collaboration à l'œuvre de la *Fédération britannique et continentale*, par la fondation de la *Ligue française pour le relèvement de la moralité publique*, par ses campagnes de conférences en France, en Alsace, en Suisse, il apparaît d'abord comme le héraut d'une conscience publique qui ne se résigne pas à garder le silence en face d'odieuses iniquités, comme le prophète d'une démocratie dans laquelle les droits de la femme seront reconnus et respectés. Et d'autre part, à l'intérieur du protestantisme français, il poursuit l'effort entrepris, dès 1878, dans son église et travaille à orienter les esprits vers le christianisme social, étape indispensable, lui semble-t-il à cette époque, sur la voie qui aboutit au socialisme chrétien.

Il importe de le voir à l'œuvre, successivement, dans ces deux directions.

I

Qu'était-ce que la *Fédération britannique* ⁽¹⁾ dont Fallot se révèle, en 1882, l'un des plus ardents protagonistes? Il l'a dit lui-même dans une page d'*Une noble entreprise*. En 1866 ⁽²⁾, le Parlement anglais avait voté, presque par surprise, une loi rendant à peu près impossible le relèvement des femmes tombées. « Elle les condamnait de fait aux travaux forcés de l'enfance à perpétuité. Ajoutons que les partisans de cette innovation légale avaient réussi à la faire passer à la sourdine; plusieurs membres du Parlement se figuraient même que les règlements qu'ils avaient adoptés concernaient les maladies du bétail! Jamais mesure plus grave n'avait été prise avec une plus coupable désinvolture. Soudain un cri de protestation retentit. M^{me} Butler avait compris et, ayant compris, il lui était impossible de se taire. Heureuse et honorée, elle se jeta corps et âme dans la mêlée et pénétra, toute vibrante de sympathie pour les victimes et toute frémissante d'indignation contre les tortionnaires, dans ces bas-fonds du vice, de la misère et du désespoir dont il avait été de bon ton, jusque-là, d'ignorer l'existence. De cette exploration dans la cité des détresses inexprimables, elle rapporta la conviction que la femme tombée n'est pas seulement la coupable qu'on croit, mais qu'elle est aussi une victime, la victime par excellence de notre état social.

(1) La désignation complète est celle-ci : *Fédération britannique continentale et générale* (suit l'indication de l'œuvre poursuivie). Par la suite, elle prit le nom de *Fédération abolitionniste*.

(2) Et non 1869, ainsi qu'une faute d'impression le fait dire à Fallot dans *Une noble entreprise* (page 16). Voir sur la *Fédération britannique*, les articles de Fallot dans le *Chrétien évangélique* de 1886.

« Et c'est ainsi que, nouvelle Déborah, M^{me} Butler provoqua, en faveur de l'humanité violentée et outragée dans les plus misérables de ses membres, une croisade qui gagna tous les pays de l'Europe ⁽¹⁾. »

Joséphine Butler a raconté elle-même cette grande croisade dans un livre d'un intérêt poignant ⁽²⁾. Ses premiers contacts avec la France, les luttes très vives qui s'engagèrent alors, à Paris, autour de la police des mœurs, et dont les violents échos troublèrent le Conseil municipal, n'ont pas à être retracés ici. Dès le début, M^{me} Butler conquist, à Paris, à la cause très spéciale qu'elle incarnait, des sympathies ardentes et le concours de personnalités très diverses : à côté de chrétiens fervents, tels qu'un Georges Appia, se voyaient des hommes uniquement préoccupés de mettre fin à la *réglementation officielle* du vice, mais sans nul souci de combattre le vice lui-même ou d'en relever les victimes. Cette tendance était représentée surtout, parmi les collaborateurs français de M^{me} Butler, par un homme qui prit, sur le terrain strictement limité qu'on vient d'indiquer, une part très importante à la lutte : Yves Guyot. De cette rencontre, dans une commune protestation contre une odieuse institution, d'hommes que tout séparait par ailleurs devaient naître, par la suite, des difficultés et des malentendus dont il sera bientôt question.

Fallot n'a qu'à voir Joséphine Butler pour être conquis. « Je n'oublierai jamais l'impression qu'elle produisit sur moi la première fois que je la rencontrai. Elle était jeune alors, elle était belle, son attitude avait je ne sais quoi de

(1) *Une noble entreprise*, pages 16-17.

(2) *Souvenirs personnels d'une grande croisade*, Paris, Fischbacher, 1900. Pour contempler dans sa rayonnante beauté l'âme de Joséphine Butler, il faut lire les *Souvenirs et Pensées* qu'ont publiés après sa mort quelques-uns de ses plus fidèles amis.

royal, et, dès qu'elle commençait à parler, les âmes se mettaient à vibrer (1). »

Il n'assiste pas au Congrès international de Genève (septembre 1877) où la *Fédération britannique* affirme sa vitalité sur le continent avec une remarquable énergie, et où se fonde l'œuvre admirable à laquelle il consacrera, trente-cinq ans plus tard, l'un de ses derniers efforts : *l'Union internationale des amies de la jeune fille* (2). Par contre, en 1882, après une campagne de conférences à Neuchâtel, Lausanne et Genève, il prononce le discours de clôture de la Conférence internationale de Neuchâtel (3), et dès lors les liens qui l'unissent à la *Fédération* deviennent de plus en plus étroits.

M^{me} Butler, de son côté, ne tarde pas à se rendre compte du puissant concours qu'apporte à la cause qu'elle défend un homme à l'âme si généreuse et à la parole si ardente. Elle voit se réaliser son rêve d'un apôtre faisant retentir, à travers toute la France, les revendications de la Fédération (4). Dès l'été de 1883 elle songe à demander à son comité de prendre à sa charge une partie des frais des campagnes de propagande faites par Fallot. Ses principaux collaborateurs dans l'œuvre continentale, MM. Aimé Humbert et Minod, vont plus loin encore et demandent à Fallot de se vouer entièrement au service de la Fédération. S'il ne se sent pas libre d'abandonner son ministère, il a cependant la conviction qu'il doit consacrer à l'œuvre de relèvement moral un temps que son église pourrait lui reprocher

(1) *Une noble entreprise*, page 16.

(2) *Une noble entreprise* parut, en effet, dans l'été de 1902. On verra ci-dessous (chap. X) dans quelles circonstances Fallot prépara et publia cette brochure.

(3) Ce discours a été publié en une brochure de 20 pages (Neuchâtel, imprimerie de James Attinger) et traduit en anglais par les soins de la *Fédération britannique*.

(4) Lettre de M^{me} Butler à T. Fallot, 7 février 1883.

de ne plus lui donner tout entier. Il accepte donc que la Fédération lui fournisse un collaborateur qui soit, à la fois, son suffragant et son secrétaire. A l'automne de 1884, le pasteur Alfred Schröder devient dans ces conditions le suffragant de Fallot. Mais, dès les premiers mois de 1886, celui-ci, mis indirectement au courant des difficultés financières de la Fédération, se refusera à bénéficier plus longtemps de son aide et prendra à sa charge les collaborateurs successifs dont la *Ligue*, plus encore que la Fédération, lui imposera la nécessité ⁽¹⁾.

A ce moment, d'ailleurs, l'œuvre de la *Ligue française pour le relèvement de la moralité publique* sera devenue de plus en plus distincte de celle de la Fédération pour divers motifs que les pages suivantes mettront en lumière.

II

Fallot a retracé, à grands traits, dans *Simple Explication* ⁽²⁾, l'histoire de la Ligue pendant qu'il en était le secrétaire général. Il n'y a évidemment pas lieu de reproduire ici ces pages puissantes et douloureuses. Lorsqu'il les écrivait, il sortait d'une crise décisive au cours de laquelle ses labeurs au service de la Ligue lui étaient apparus sous un jour nouveau; de là une vision de l'œuvre qui, l'embrassant d'un seul coup, ne permet pas de la voir se développer année après année, sortant peu à peu de la conscience, de la souffrance, de la foi de Fallot et des quelques hommes de cœur qui, dès les premiers jours, se groupèrent autour de lui. C'est à cet enfantement et à cette croissance qu'il faut

(1) Lettre à M. Aimé Humbert, 22 mars 1886.

(2) Voir ci-dessous, à la fin du chapitre VI.

assister pour comprendre, du point de vue d'une étude de Fallot et de sa pensée, la crise qui en fut le résultat.

Par deux *appels* successifs adressés aux protestants de France Fallot essaie, en 1882, d'intéresser ses coreligionnaires, à quelque tendance dogmatique qu'ils se rattachent, à la lutte engagée par la *Fédération britannique* contre la réglementation du vice. Mais « qu'ils sont engourdis nos bons protestants, qu'ils sont lents à se mettre en mouvement » (1)! La deuxième circulaire, cependant, provoque ici et là des initiatives qui confirment Fallot dans la pensée que la cause représentée par la Fédération ne gagnera, en France, des sympathies actives que si elle s'incarne dans une organisation française. C'est ce qu'il indique nettement à son collègue de Lyon, Léopold Monod, dont la noble et pure conscience s'était donnée, sans réserve, à la lutte contre l'organisation de la débauche.

« Permettez-moi, lui écrit Fallot, de profiter de l'effort que vous tentez pour appeler votre sérieuse attention sur la nécessité d'organiser *une œuvre française et jusqu'à un certain point protestante* qui, tout en étant affiliée à la Fédération britannique, jouisse d'une certaine autonomie et dispose d'un champ d'action plus large, plus pratique, plus adapté aux besoins de notre patrie que la base *très restreinte* de la Fédération. Comprenez-moi bien, cher collègue, personne n'est plus attaché que moi à la Fédération, à la cause sainte qu'elle défend et même à la méthode qu'elle emploie. Je suis heureux de rencontrer, unis dans un même effort de justice, tant d'hommes que tous les malentendus et toutes les barrières possibles séparent de moi. Mais, à mon humble avis, la Fédération n'a d'autre chance de succès que celle de devenir une *Fédération*, donnant en certaines occasions un

(1) Lettre à M^{lle} ***, 12 juillet 1882.

mot d'ordre commun à des *groupes* différents les uns des autres par leur esprit et par leurs efforts pratiques.

« Je crois que la Fédération commet une grande erreur en rattachant directement à elle des individus isolés. Ces adhésions éparpillées ne produisent aucun résultat pratique. Par exemple, l'excellente Comtesse de **** a cru faire une œuvre magnifique en obtenant d'une foule de chrétiens, à Paris et en France, l'adhésion à la Fédération. Elle a cru avoir fait là des conquêtes décisives, et elle a obtenu tout simplement un certain nombre de cotisations de dix francs avec une adhésion toute platonique à des principes qu'on s'empresse de saluer de loin pour ne pas les défendre de près. Les adhérents gagnés par la Comtesse de **** ont accepté que leurs noms figurent sur le registre de Neuchâtel, mais ils se sont bien gardés de s'unir à nous afin de tenter avec nous un effort pratique.

« Mon plan serait donc celui-ci : constituons en France, sur la base de la loi morale incarnée dans l'Évangile, c'est-à-dire en élevant un drapeau que *tous* les protestants puissent acclamer (et même les libres-penseurs spiritualistes), constituons une ligue pour le relèvement de la moralité publique. Cette ligue, officiellement affiliée à la Fédération, poursuivra tout naturellement le but restreint de la Fédération, mais le poursuivra en l'élargissant conformément à notre *Nouvel appel*. Ce sera bien une lutte contre la fange et tous les sophismes de la fange que nous provoquerons, ce sera le cri de la conscience et la clameur de la loi divine que nous ferons entendre partout où nous le pourrons.

« L'organisation de cette Ligue aura pour condition l'organisation de *comités locaux* étroitement unis les uns aux autres... Il est impossible de choisir pour le moment un autre comité central que le comité parisien initiateur du mouvement, mais il est grandement désirable que le comité parisien reste

comité central *le moins de temps possible. J'ai grand doute sur la solidité des œuvres qui se bâclent à Paris.* Quoi qu'il en soit, je vous supplie de tout mettre en œuvre pour que nous ne créions pas des avortons de comités s'agitant dans le vide, mais un réseau de comités rattachés officiellement les uns aux autres ⁽¹⁾. »

Cependant, de divers côtés, des objections sont faites au projet de Fallot. Son œuvre sera-t-elle avant tout protestante, ou aura-t-elle un caractère laïque? Acceptera-t-il le concours de matérialistes avoués comme Yves Guyot? Pourquoi élargir le programme initial de la Fédération et risquer de mécontenter les amis qu'elle compte déjà en France?

Sur ce dernier point, Fallot n'a aucune hésitation. Il se peut qu'en Angleterre la question toute légale de l'abolition pure et simple de règlements iniques suffise à provoquer l'accord et le groupement de bonnes volontés. En France il n'en est pas de même.

« Comme exemple, écrit Fallot, je vous citerai précisément le comité, fondé par Yves Guyot et par le Dr Chapman, dont vous me parlez. Ce comité a voulu être uniquement l'organe de la Fédération et a pris pour titre, et pour unique objectif, *l'abolition de la prostitution légale*. Je suis membre dudit comité; eh bien! il n'a rien fait, absolument rien fait, pour la raison qu'en France un but purement négatif ne provoque aucun enthousiasme. Tous les spiritualistes ont dit : « Cela ne suffit pas, c'est la prostitution elle-même qu'il faut attaquer en agissant sur les consciences ». Tous les socialistes ont dit : « Cela ne suffit pas, c'est la prostitution elle-même qu'il faut attaquer en transformant les conditions de travail et les institutions sociales ».

(1) 12 février 1883).

« Je vous propose donc :

« 1^o De former bien nettement avec nous une Ligue française pour le relèvement de la moralité publique, qui ne craigne pas de proclamer bien haut que la question est infiniment plus vaste que la prostitution légale, et qu'un *relèvement* de notre peuple a pour condition absolue un *réveil de la conscience*. Nous appelons donc à nous tous les hommes qui croient à la *conscience*, qui haïssent le mal et veulent le bien. Nous réalisons ainsi cette belle parole que le Père Gratry disait à mon beau-père M. Steinheil : « Il est « temps de provoquer le groupement de tous ceux, je ne « dirai pas : qui croient à l'Évangile, je ne dirai pas : « qui croient en Dieu, mais *qui croient tout simplement au « bien* ».

« 2^o Je vous propose de ne rien négliger pour poursuivre, à côté du but si vaste que je viens d'indiquer, l'*œuvre spéciale de la Fédération*, commune à toutes ses branches. En provoquant des conférences publiques contre la prostitution légale nous entrerons en rapport avec beaucoup de ces âmes généreuses que j'appelle les Nathanaël du matérialisme. Si donc vous voulez provoquer une réunion publique avec Yves Guyot, nul n'est plus compétent que lui sur cette question restreinte. C'est un noble cœur tout aveuglé par le matérialisme le plus passionné. On m'en veut beaucoup ici de mon amitié pour lui. C'est qu'il est, lui surtout, un de ces Nathanaël dont les yeux s'ouvriront un jour. Je suis tout prêt à parler avec lui en public, comme je l'ai fait à Neuchâtel. Mais je me demande si vous, à *vos débuts*, avez raison de le faire venir. Il est ici un tel épouvantail que son nom seul a éloigné de notre cause les protestants les plus sérieux et même les spiritualistes. D'un autre côté, tout populaire qu'il soit dans la bourgeoisie radicale, il ne l'est nullement dans les masses profondes du socialisme. Il est

individualiste à outrance en économie politique et adversaire acharné des socialistes qui ne peuvent le souffrir. Si je vous parle ainsi, c'est en parfaite connaissance de cause; je connais à fond le parti socialiste, je suis lié avec ses principaux meneurs, et vous seriez peut-être un peu scandalisé si vous saviez mes accointances lyonnaises...

« Si nous avons commencé par nous adresser uniquement aux protestants, si nous avons adopté le style protestant, *c'est d'une façon tout empirique et non par principe*. M^{me} Butler, avec toute sa largeur, nous avait elle-même écrit d'agir ainsi, car elle voyait bien que l'association d'Yves Guyot n'aboutissait à aucun résultat. Impossible de commencer une œuvre ardue, si l'on ne s'adresse pas tout d'abord à des hommes qui ont des conceptions communes, des sentiments semblables, et une certaine méthode qui leur soit familière à tous. Il fallait bien nous adresser aux protestants, puisque nous ne connaissions que des protestants, et puisque la signification sociale du protestantisme français consiste en ceci : *c'est qu'il doit être le représentant, l'interprète, le prophète incorruptible de la loi morale*. Que les libres-penseurs viennent à nous sur ce terrain-là, et nous les recevrons à bras ouverts (1)! »

En réponse à ses appels, Fallot reçoit de premières invitations à aller exposer, dans diverses villes de province ou d'Alsace, le programme de la Fédération britannique et de la Ligue qu'il projette d'organiser. C'est ainsi qu'en 1883 il se rend à Strasbourg, Colmar, Mulhouse, Lyon, Marseille. Partout où il va, il cherche à gagner les protestants de tendances diverses à la cause qu'il représente, il entre en contact avec les médecins, les magistrats, les membres de l'enseignement, enfin il s'adresse, dans de grandes assem-

(1) Mars 1883.

blées, à la conscience populaire dans la justice de laquelle il a plus que jamais confiance.

A Lyon, par exemple, il donne, à l'Église libre, une conférence réservée aux dames sur : *Nos fils et nos filles*; le lendemain, au temple de la place du Change, il traite, devant un auditoire d'hommes, du *Relèvement de la moralité publique et du rôle du Protestantisme dans la crise sociale*; le jour suivant, dans la salle de l'Élysée, à la Guillotière, une nombreuse assemblée d'hommes, en majorité des ouvriers, l'entend flétrir *Une grande iniquité : l'esclavage des blanches*.

Quelques-unes des impressions que rapporte Fallot de son séjour à Lyon et du grand effort qu'il y a accompli sont à noter.

« C'est en tremblant que je suis parti pour Lyon », écrit-il au pasteur Aeschmann qui avait accepté la présidence du comité lyonnais pour le relèvement de la moralité publique. « Nul ne sait mieux que moi les qualités qu'il faudrait avoir pour servir dignement notre sainte cause, et nul ne connaît mieux que moi l'infirmité des moyens dont je dispose... Je n'oublierai jamais que c'est dans le temple de Lyon, soutenu par votre bienveillance et votre sympathie, que j'ai pu, pour la première fois, proclamer bien haut la conviction qui me consume, la nécessité absolue pour le protestantisme français de se convertir au peuple, s'il veut être au milieu de ce dernier le prophète de la loi morale et l'ouvrier de la justice.

« C'est à votre comité également que je suis redevable de m'être — pour la première fois en France — trouvé face à face avec une grande assemblée populaire. J'espère que la conférence de l'Élysée aura fourni à nos amis la démonstration pratique de mes affirmations de la veille. Tous les hommes de cœur qui m'entouraient à la tribune auront compris que c'est une chose infiniment moins mal-

aisée qu'on ne croit de parler à la conscience du peuple, lorsqu'on ressent les iniquités dont il souffre.

« On dira peut-être que j'ai été trop violent. Nul ne sait mieux que moi les imperfections et les maladresses de mes paroles. Il est toutefois difficile de rester calme, quand on a vu ce que j'ai vu et quand on sait ce que je sais. Et puis, qu'on ne se fasse pas d'illusion, le peuple n'écoute la vérité que de la bouche des siens. Il faut qu'il reconnaisse que celui qui parle souffre de la souffrance contre laquelle il se débat, lui le peuple, pour accepter d'être traité sans ménagement. Jamais une assemblée populaire n'écouterait un homme qui atténue le mal et qui en parle comme un étranger. Ceci dit à ma défense, je reconnais — et l'expérience de la Guillotière me l'a prouvé — que je suis encore bien maladroit, bien incomplet, et qu'il me reste de grands progrès à réaliser pour pouvoir accomplir le bien que je souhaite sincèrement de faire ⁽¹⁾. »

A Léopold Monod, dont la promesse de collaboration régulière lui a causé une très vive joie, il écrit le même jour :

« Cher ami, allons au peuple, faisons-nous peuple, le salut du protestantisme en France est à ce prix...

« Il y a actuellement des difficultés inouïes pour nous à parler dans les réunions publiques. Il y a toute une stratégie très difficile à étudier. En effet, les partis avancés, socialistes et anarchistes, ont pris l'habitude de se défier de toute réforme partielle. Ils y voient un moyen d'endormir les esprits. C'est à la sueur de mon visage, à force de réunions insipides et tapageuses auxquelles j'ai assisté, que je me suis rendu compte de la tactique à observer. Dieu merci ! j'ai pu les émouvoir mercredi, mais au prix de quelles pré-

(1) 29 avril 1883.

cautions. Vous aurez pu remarquer avec quel soin je généralisais mon sujet. C'est que nos gens, qui ont fait de la question sociale une religion, se révoltent sottement contre toute solution isolée. Si on ne leur donne pas certaines affirmations générales, ils flairent un ennemi et se butent contre les déclarations les plus simples. »

A Marseille, comme à Lyon, Fallot obtient le concours de quelques hommes de cœur, comme M. Émile Schlœsing, les docteurs Foëx et Engelhardt, le pasteur Edouard Monod. L'organisation des comités régionaux de Lyon et de Marseille rend possible, dès juillet 1883, la constitution définitive de la *Ligue française pour le relèvement de la moralité publique*. Au comité central, qui tient sa première séance le 3 juillet, M^{me} Caroline de Barrau, M. de Morsier, Fallot représentent le comité parisien. Fallot est nommé secrétaire général de la Ligue et chargé de la propagande à Paris et en province.

Alors commence une grande croisade qui se prolongera, avec quelques interruptions causées par la santé de Fallot, pendant huit années. Elle exigera un labeur intellectuel et une dépense de forces physiques dont il restera prématurément affaibli. Mais elle fera de lui, dans le protestantisme français, la conscience prophétique à laquelle regardent tous ceux qui ne peuvent songer, sans frémir d'indignation et de honte, aux iniquités que dix-neuf siècles de christianisme n'ont pas réussi à abattre et veulent préparer le jour où l'Église du Christ deviendra, sur la terre, la grande ouvrière des libérations définitives.

En 1884, Fallot visite successivement Marseille, Valence, Lyon, Annonay, Saint-Étienne, Roanne, Clermont-Ferrand, Sainte-Croix-Vallée française, Millau, Strasbourg, Bâle, Genève et, de nouveau, Lyon et Valence. Plusieurs comités régionaux ou de vigilance se fondent pour pour-

suivre et rendre permanent l'effort engagé par ses conférences. La Ligue commence à s'organiser sérieusement, en particulier dans la vallée du Rhône. Les « honnêtes gens » semblent s'émouvoir. Et comment rester indifférent, à vrai dire, lorsque la cause de la femme tombée est plaidée par un orateur tel que Fallot ! Il a, avant tout, le don de l'autorité. Lorsqu'il se lève pour engager avec la grande assemblée attirée, en partie peut-être, par la « nouveauté » du sujet la bataille que constitue, pour lui, chacune de ses conférences, sa haute taille, sa forte carrure, son noble visage encadré de cheveux bouclés, son regard qui semble tantôt foudroyer les ouvriers d'iniquité, tantôt se pencher, avec une tendresse passionnée, sur leurs victimes, toute sa personne enfin exerce, sur les auditeurs les plus divers, un prestige, un ascendant qui, d'avance, les disposent à l'écouter. Sa parole chaude, vibrante, toujours sobre alors même qu'elle exprime de saintes colères, saisit les consciences et ne les lâche point jusqu'à ce qu'elle les ait contraintes de regarder en face le mal qu'elles ne voulaient pas voir et de le condamner. Elle fait plus encore : elle allume en elles le désir, la volonté, la passion de la justice. Combien d'hommes, ainsi, ont éprouvé, pour la première fois, en entendant Fallot stigmatiser les pires hontes de la société contemporaine, quelle puissance est la parole humaine lorsqu'elle jaillit d'une conscience uniquement préoccupée du service de Dieu et du salut de l'humanité !

La Femme esclave (1) montre bien la manière de Fallot, conférencier au service de la Fédération et de la Ligue, pendant les deux premières années de sa croisade. Dès ses

(1) *La Femme esclave* a paru dans le *Compte rendu des travaux de la Ligue française pour le Relèvement de la moralité publique* (1 broch. de 168 pages, Paris, Fischbacher, 1884) et a été ensuite tirée à part.

premiers mots, il indique nettement qu'à travers une institution particulière c'est tout un ensemble d'iniquités morales, économiques et juridiques qu'il entend dénoncer. La question de la femme, de l'éducation de la femme, de la situation faite à la femme par la loi et par les mœurs est posée, pour qui prend la peine de regarder, par la question de la réglementation du vice. Or, « la femme est la grande victime de la société actuelle, et, pour cette raison même, elle en est devenue la pire corruptrice ⁽¹⁾ ». Une démocratie ne sera faite d'hommes libres que lorsque les femmes seront capables de liberté. Ainsi la servitude effroyable des femmes tombées contraint tout homme soucieux de l'avenir de son pays d'examiner la question sociale dans son rapport avec la question morale. Et, après avoir étudié, dans ses hideux détails, l'organisation de la police des mœurs et ses odieuses conséquences, Fallot, résumant le programme de la Ligue, affirme que celle-ci ne se contentera pas de réclamer le droit commun pour la « femme esclave » ; ce qu'elle veut, c'est une refonte de l'éducation, une réforme du code, une transformation, enfin, des rapports du capital et du travail qui assure à l'ouvrier, homme ou femme, sa dignité morale et sa sécurité matérielle.

On voit déjà à quel point Fallot élargit le programme de la Fédération et dans quelle direction il cherche à entraîner la *Ligue pour le relèvement de la moralité publique*.

C'est à Marseille, le 26 mars 1884, qu'il donne la conférence sur *la Femme esclave*. « L'affaire de Marseille a, grâce à Dieu, bien réussi », écrit-il quelques jours après. « Nous avions 2.000 auditeurs ; pas un seul coup de sifflet, silence complet jusqu'au bout. Pensez donc que j'avais eu la migraine et que je suis arrivé sur la scène craignant des

(1) *La Femme esclave*, page 5.

nausées. Jamais encore je n'eus aussi peur... J'ai parlé 1 heure 50 minutes, c'est trop; d'un autre côté, je n'ai pas dit tout ce que je voulais dire ⁽¹⁾. » Et il propose de traiter, à Lyon, le même sujet en deux conférences : *A qui la faute ?* et *Dans les bas-fonds*.

La Femme esclave fut, pour un grand nombre de ceux qui entendirent ou lurent cette conférence, en particulier pour beaucoup de chrétiens, la révélation d'une corruption sociale dont ils ignoraient jusqu'alors l'étendue et les effets. Mais elle leur prouva en même temps qu'un homme avait le courage de s'attaquer à ceux, si puissants fussent-ils, qui couvraient de semblables turpitudes de leur silence ou de leur autorité. Le vieux missionnaire Casalis, ancien directeur de la Maison des missions évangéliques de Paris, écrivit à Fallot :

« Pensez que j'ai atteint ma soixante-douzième année avant que j'eusse connu le quart des abominations que vous nous avez révélées !... Si Moshesh ⁽²⁾ eût appris cela, il m'aurait dit, comme il le fit un jour que je tâchais de justifier un peu nos guerres entre peuples chrétiens par les soins qu'on donnait aux blessés de l'ennemi : « Vous faites donc ce mal sans colère, avec sagesse... Je n'y comprends rien ».

« Quel courage il vous faut, bien aimé frère, pour affronter les indignations que vous devez soulever parmi les directeurs et les agents de la police des mœurs ! Un peu de sang-froid m'a suffi pour ne pas fuir devant les lions d'Afrique; mais qu'étaient ceux-là auprès de ceux que vous attaquez dans leurs redoutables repaires tout calfeutrés d'excellentes intentions ⁽³⁾ ? »

(1) A Léopold Monod, 2 avril 1884.

(2) Moshesh, grand chef du peuple des Bassoutos au milieu desquels M. Casalis fut missionnaire pendant 23 années.

(3) Lettre du 22 juin 1885.

Qu'on ne croie pas que Fallot n'éprouve aucune répugnance à se faire, à travers la France, l'avocat d'une pareille cause. Ni les railleries ni les insultes dont le couvrent la plupart des journaux de province ne peuvent l'effrayer. C'est devant l'obligation de vivre dans la boue qu'il est tenté parfois de reculer. A combien de joies très légitimes ses perpétuels voyages l'obligent-ils aussi à renoncer ! Joies du foyer, reconstitué par son mariage avec M^{lle} Bourély, et où une petite Hélène est venue rejoindre les quatre grandes sœurs. Joies du labeur intellectuel, qu'il ne peut plus poursuivre que d'une manière très fragmentaire, sacrifiant le plus souvent ses études les plus chères à la nécessité de se rendre maître des questions très spéciales en rapport avec l'œuvre de la Ligue. Un peu de mélancolie ne transparaît-il pas à travers ces pages écrites à une amie, au moment où, par sa parole, il vient de remporter de grandes victoires ?

« Si j'ai accepté de me faire le pionnier en France, dans la hideuse question de la réglementation, c'est que j'y ai vu un moyen pratique d'attirer l'attention des honnêtes gens sur les plus criantes iniquités du moment présent. Je fais imprimer une longue conférence sur ce sujet⁽¹⁾, je vous l'enverrai, et, malgré l'écœurement que vous éprouverez en me suivant dans cette fange, vous comprendrez qu'il y a là une infamie résultant de toutes les infamies tolérées, acceptées, excusées, glorifiées maintenant.

« Il vous faudra beaucoup de largeur pour accepter qu'un homme, qui est fier de s'appeler votre ami, soit en train d'accoler son nom aux choses les plus hideuses qui existent. Étrange ambition que celle qui s'est fatalement emparée de moi, et en vertu de laquelle je ne réclame d'autre honneur

(1) Il s'agit de *la Femme esclave*.

que de ruiner en France, de détruire ces repaires du vice dont on ne prononce pas même le nom entre honnêtes gens. Je suis étonné d'être peu à peu descendu dans cette fange où je suis saisi parfois de répugnances quasi-insurmontables; mais tout préoccupé que je suis des iniquités actuelles, j'ai été comme entraîné à suivre le mal jusque dans ses conséquences extrêmes, et je me suis peu à peu aperçu que le *dernier mot* de notre état social c'était ce bas-fond de misère et de vice qu'on appelle la prostitution.

« Si donc je marche avec les Anglais en cette circonstance, je conçois cependant le problème tout autrement qu'eux. Avec leur méthode fragmentaire ils se sont heurtés contre une iniquité de détail qui les a indignés. Ils veulent l'abolir, et puis ce sera fait.

« Je veux, moi aussi, abolir cette turpitude; mais, selon moi, rien ne sera fait, sinon le tout commencement; il s'agira alors d'empoigner le mal par la racine. La racine, c'est le désordre social actuel avec toutes les dépravations morales et les iniquités sociales qui en résultent. J'espère, en agitant ce qu'on appelle la question Butler, réveiller les endormis, effrayer les satisfaits, persuader à tous les honnêtes gens qu'il faut agir, agir au plus vite, sinon les catastrophes seront inévitables.

« Pardon de cette longue explication. Si vous devez me revoir, il est bon que vous ne soyez pas trop surprise du changement. Au point de vue théologique ma largeur, je le sais, ne vous effrayera pas. Mais, au point de vue pratique, je crains que mes convictions ne vous semblent bien étroites. Comment agir sans étroitesse, sans être capable de vouloir ce que l'on veut de toutes les forces de son âme?

« Je suis au reste un pauvre homme d'action; parfois je me mets à mon bureau avec une paperasse de lettres

devant moi : il faudrait écrire à Marseille, réveiller mes amis de Valence, éclaircir les questions à Saint-Étienne, agir à Lyon, agir dans le Midi, agir dans l'Ouest, agir partout; la peur me prend, la soif des idées m'obsède, et je me plonge dans un livre d'étude, négligeant tout ce que je suis tenu de faire. Je vous fais cet aveu pour que vous m'excusiez si je me contrains à être étroit, si je me force à agir.

« L'existence va si vite, j'ai quarante ans, la jeunesse ne chante plus en moi, et je suis tout juste au début de mon œuvre. D'ici à dix ans il faut que j'aie agi, agi avec intensité, pour réaliser le rêve de ma vie, la vocation entrevue dans le brillant brouillard de ma jeunesse, et qui, depuis quelques années, s'est dessinée toujours plus nettement à l'horizon.

« Nous n'arriverons à rien aussi longtemps que la femme restera ce qu'elle est. L'éducation de la femme doit être transformée de fond en comble. D'être sensible à l'excès, effectif, passionné et passionnant, troublé et troublant, elle doit devenir un être *pensant, raisonnant, comprenant, voulant*, en jetant sur sa pensée, son intelligence et sa volonté, le charme mystérieux qui lui est propre. Elle est le jouet ou le fléau de l'homme, il faut qu'elle en devienne la libre compagne. Notez bien que je ne l'accuse pas : la femme est le produit de son milieu; j'accuse l'homme qui a fait la femme ce qu'elle est (1). »

Pendant l'année 1885, Fallot développe, en les accentuant dans le sens qu'on vient de voir, les thèses de *la Femme esclave*. A Genève, où plusieurs journaux ont cherché à soulever contre lui l'opinion publique, il est accueilli par une tempête de huées et de sifflets qu'il domine, bientôt,

(1) 20 juillet 1884.

par son calme et par la puissance et la générosité de sa parole. A Anvers, il prend part au congrès de la *Fédération britannique*. Au mois d'octobre il engage une campagne à Berlin et en Allemagne au prix de grandes difficultés. L'hiver le voit au Havre où il doit livrer une lutte terrible contre des « adversaires enfermés dans leur opinion et décidés à n'en pas sortir »⁽¹⁾. Puis il se rend à Nîmes, Saint-Hippolyte-du-Fort, Vauvert et Valence. A Lyon, devant un vaste auditoire réuni dans le grand amphithéâtre de la Faculté des lettres, il fait une vive impression en plaidant, une fois de plus, la cause de la femme opprimée⁽²⁾. De tous côtés, viennent à lui des encouragements et de nouveaux appels. De grands espoirs paraissent permis. Fallot juge le moment venu d'affirmer, d'une façon plus complète encore, l'indépendance de la *Ligue française* à l'égard de la *Fédération britannique* et de formuler son programme en des termes qui répondent plus exactement à l'état moral et social de la France.

III

C'est à M. Humbert, secrétaire général de la Fédération, que Fallot fait part, tout d'abord, du changement de front qu'opère la Ligue.

« J'ai consacré mon hiver à préparer un élargissement nécessaire du programme de la *Ligue française*. Nos meilleurs et nos plus intelligents amis affirment depuis longtemps que nous n'ébranlerons en France la réglementation de la prostitution qu'à la condition d'attaquer sur toute la

(1) *Compte rendu des travaux de la LIGUE FRANÇAISE POUR LE RELÈVEMENT DE LA MORALITÉ PUBLIQUE* (juillet 1884-juillet 1887), page 39.

(2) *Ibid.*, page 45.

ligne la situation faite en France à la femme, et d'ajouter à notre programme la *revendication des droits civils*.

« Notre comité de Paris m'a donc chargé de préparer une agitation dans ce sens. Mais, pour cela, il me fallait aborder un domaine qui m'était entièrement fermé. J'ai donc utilisé mon séjour forcé à Paris, cet hiver, pour suivre des cours de droit⁽¹⁾ et pour étudier à fond l'influence du code sur la situation de la femme.

« Après un travail opiniâtre, j'ai pu donner hier, devant une assemblée nombreuse où les magistrats ne faisaient pas défaut, une conférence sur : *la Femme, le Code et la Société*. J'ai exposé les motifs qui militent en faveur d'une adjonction à notre programme de la revendication des droits civils de la femme.

« Les adhésions ont été chaleureuses et nombreuses. Nous voici donc en face d'une nouvelle campagne. Dans huit jours, j'espère être dans le Midi pour entamer la lutte⁽²⁾. »

Il se met en route, en effet, et, après trois mois de voyages incessants qui, de Paris, où il revient presque toujours pour le dimanche et le début de la semaine, le conduisent dans le Midi, dans le Centre, dans l'Ouest, il va prendre quelques semaines de repos, à Vals, avec les siens. De là il envoie à sa mère ses impressions sur sa récente campagne, et il en profite pour la mettre au courant, d'une façon très complète, du nouveau programme de la Ligue.

« Tu me demandes, dans ta lettre de ce matin, quelques détails sur mes tournées de conférences.

« Elles ont bien réussi en me permettant d'organiser

(1) On voit, par ces quelques mots, qu'en ajoutant à une tâche déjà écrasante des études de droit — entreprises, non pour obtenir un diplôme, mais pour acquérir des connaissances juridiques précises — Fallot n'avait d'autre but que de servir plus efficacement la cause de la Femme et du Foyer.

(2) 22 mars 1886.

plus solidement plusieurs de nos comités qui avaient besoin d'un petit élan. De ce côté-là j'ai tout à fait obtenu ce que je souhaitais.

« Quant aux conférences elles-mêmes, elles ont été partout fort nombreuses. A Marseille, j'avais plus de 2.000 personnes; à Saint-Étienne à peu près autant. A Aix-en-Provence le théâtre ne contient guère qu'un millier d'auditeurs, mais j'avais pour public le personnel des Facultés, professeurs et étudiants, ainsi que la magistrature. La jeunesse y est tout à la fois très réactionnaire et très immorale; mes amis ont été étonnés du silence avec lequel on m'a écouté jusqu'au bout. J'ai aussi donné deux conférences à Lyon devant mon public habituel, toujours fort sympathique.

« Notre œuvre s'organise fortement dans toute la vallée du Rhône. Elle y devient très connue; le peuple d'un côté, les hommes honnêtes de toutes les classes de l'autre nous soutiennent. Nous avons lieu d'espérer que nous déterminerons avant peu, dans cette région, un sérieux mouvement d'opinion publique.

« Nous avons complètement élargi notre programme, et, sans renoncer le moins du monde aux justes revendications de la *Fédération britannique*, nous avons compris qu'il fallait prendre la question par un autre bout et trouver quelques mots de ralliement qui puissent se répéter dans les salons les plus prudes. C'est pour cela que nous posons la question de la *Femme* sur toute la ligne et, par cela même, la question du foyer.

« Nous voulons que nos mœurs et nos lois soient inspirées par le respect de la femme, par conséquent qu'on donne une éducation toute différente aux jeunes filles, et qu'on prépare — à côté d'hommes capables de respecter la femme — des femmes capables de se faire respecter. Il faut donc par l'éducation, l'éducation professionnelle avant

tout, préparer des femmes capables de se suffire à elles-mêmes. Il faut créer de nombreux débouchés à l'activité de la femme. Pour la femme mariée, il faut lui assurer, au foyer, des droits sans lesquels elle ne peut accomplir sa tâche. Il faut que l'ouvrière ait un droit absolu sur son salaire, ou, si elle ne gagne pas, sur une portion du revenu commun, afin de pouvoir le sauvegarder contre un mari ivrogne et débauché.

« Nous voulons, en un mot, relever le foyer en relevant la situation de la femme. Il y a là une triple série d'efforts :

« *a*) dans le domaine de l'éducation donnée aux deux sexes ;

« *b*) dans le domaine économique (question du travail) ;

« *c*) dans le domaine législatif (modifier les lois qui asservissent la femme).

« Nous croyons que, sans ce triple effort, nous n'arriverons à aucun relèvement moral sérieux. Tous les chrétiens — alors même que leur point de vue borné les empêcherait de s'intéresser à la question législative et économique — doivent s'intéresser à la question pédagogique. Combien de douleurs n'auraient-elles pas été épargnées à une foule de foyers chrétiens si on avait mieux compris la question pédagogique, si on avait su, avant tout, faire des hommes !

« L'Évangile est avant tout une force et une règle pour former des créatures nouvelles. Par conséquent les chrétiens qui ne s'intéressent pas à la question éducation ne comprennent pas l'*abc* de l'Évangile. Du reste, ce n'est pas à des Ban-de-la-Rochois qu'il faudrait prêcher les choses que je dis : Oberlin a été le pédagogue chrétien par excellence.

« Mais on me dira : Si votre Ligue n'a pas le droit de parler religion, comment peut-elle faire œuvre pédagogique sérieuse ? — Il est évident que nous ne pouvons pas dire *tout* ce que nous avons sur le cœur ; mais en décrivant aux foules qui nous écoutent la beauté d'une éducation faite de

pureté et de dignité, d'une éducation selon l'Évangile, nous provoquons de sérieuses pensées, nous préparons les cœurs à la repentance. Aux Églises de faire le reste. Et c'est ce que comprennent les vrais pasteurs et les vrais chrétiens : partout où je vais, je suis entouré de tout ce qu'il y a de vivant parmi les chrétiens...

« J'espère qu'avant quelques années le mouvement sera assez accentué pour que je me consacre uniquement à ce qui est ma partie avant tout, car c'est là ce qui fait la substance du ministère pastoral : la question de l'éducation. Plus j'avance et plus je vois que tout est là. Nos églises sauveront les âmes et la France par-dessus le marché le jour où elles rendront les chrétiens capables de connaître les lois de la Vie, de s'élever eux-mêmes et d'élever les jeunes générations. Et, en faisant ainsi de la question pédagogique, ou plutôt éducative (car l'éducation se prolonge toute la vie), la question centrale de la piété, je reste fidèle aux traditions de mon enfance et du Ban-de-la-Roche (1). »

A lire tout ce qui précède on reconnaîtra que Fallot a été, en France, l'un des pionniers de ce qu'on appelle le *féminisme*. A vrai dire, il a toujours rejeté ce terme qu'il considérait comme fâcheux. « J'ignore qui l'a forgé, écrira-t-il plus tard : à coup sûr un homme ou une femme dont le cerveau était fort étroit (2). » En 1886, au moment où il inspire, ainsi qu'on vient de le voir, une campagne de revendications des droits de la femme dont les résultats, quoiqu'il en ait pensé, demeurent considérables, il met en garde ses amis contre les initiatives imprudentes de quelques féministes dont le zèle inintelligent l'épouvante. Qu'on en juge par ce qu'il écrit à Léopold Monod :

« J'ai reçu, il y a trois semaines à peu près, une lettre de

(1) 6 juillet 1886.

(2) *Une noble entreprise*, page 14.

Madame *** me demandant si le moment ne serait pas venu de préparer (pour octobre prochain) un *congrès féminin* à Lyon, afin d'agiter les questions qui nous préoccupent... Je vous avouerai que cette lettre me produisit l'impression d'une des plus désagréables douches d'eau froide que j'ai jamais reçues.

« Eh quoi ! une femme intelligente et dévouée pouvait me proposer une aussi folle aventure ! Folle à tous les points de vue ! Folle au point de vue pratique et matériel : comment trouver, en trois mois, le temps et l'argent pour préparer un congrès ? Folle à tous les autres points de vue ! Un congrès de femmes, en France ? Mais nous ramasserions — à part quelques exceptions — toutes les toquées et toutes les créatures les plus malsaines, et nous détournerions du même coup de nous tout ce qu'il y a de sérieux, d'intelligent !

« Mes idées un peu avancées vous effraient parfois, mon cher ami, mais je vous assure que dans la conduite de nos affaires je deviens toujours plus prudent et que j'éprouve le besoin d'aller toujours plus doucement en avant (1). »

Le grand changement introduit dans le programme et les méthodes d'action de la Ligue ne pouvaient manquer d'affecter les relations entre l'œuvre française et la Fédération britannique. Celle-ci, inspirée au fond — malgré l'épithète de *continentale* — par les exigences de la lutte en Angleterre, ne voyait pas sans regret la revendication très particulière, qui était son but essentiel, devenir l'un des éléments secondaires du programme de la Ligue française. Et précisément la victoire qu'après vingt ans de combats elle venait de remporter en Angleterre, par l'abrogation de la loi de 1866, lui donnait le droit de penser qu'avec un peu

(1) 25 juillet 1886.

de persévérance la Ligue obtiendrait, en France, le même résultat. Fallot et ses amis étaient arrivés à des conclusions tout opposées. Au *programme anglais*, restreint à l'excès, devrait être substitué sans retard le programme large dont on a vu plus haut l'exposé, programme exigé par les intérêts du continent et qu'il eût été préférable — Fallot le voyait maintenant — d'adopter sans hésitation dès la première heure.

« Sans aucun doute, écrit-il à cette époque, la réglementation du vice devait être attaquée sans ménagement. Il était bon de mettre en évidence les conséquences monstrueuses qu'elle implique; on avait là sous la main un exemple navrant et décisif du degré d'abaissement auquel nous avons parmi nous réduit la femme; mais on devait éviter de forcer la note et de donner à cette institution, si odieuse qu'elle soit, une importance qu'elle ne possède pas. Faire de la réglementation l'iniquité des iniquités, c'était, en effet, manquer de justice à l'égard des nombreuses victimes qu'écrasent d'autres iniquités. Combien de femmes qui ne savent ce qu'il faut entendre par ce mot et qui sont aussi cruellement asservies que la plus abandonnée des prostituées! C'est là ce qu'il ne fallait jamais perdre de vue.

« Il s'agissait donc de montrer la femme victime dans toutes les sphères de l'existence, asservie là où chacun le sait et surtout là où la plupart l'ignorent. Et, après avoir décrit les diverses formes de l'assujettissement qui l'accable, il fallait indiquer en bloc les moyens d'en finir avec cet état de choses...

« Inutile d'insister davantage sur l'erreur de méthode que nous avons commise. Nous nous sommes évidemment trompés... (1) »

(1) *Le Chrétien évangélique*, 20 août 1886, pages 366-368.

Du côté de la Fédération, on n'est pas disposé à accueillir les suggestions de Fallot. N'entend-il pas réduire son rôle à celui d'un bureau de renseignements, d'un office de statistique, perdant toute autorité sur les associations nationales, seules juges désormais des exigences de la lutte dans leurs pays respectifs ⁽¹⁾? Fallot ne se rend pas, d'ailleurs, aux critiques que soulève la conception qu'il cherche à faire prévaloir. « Les Anglais ne comprennent pas les nécessités de la lutte en France, écrit-il à sa mère. Ils voudraient toujours nous enfermer dans une petite boîte, et, maintenant que j'ai réussi à briser la boîte et à élargir notre programme, je ne me soucie plus de revenir en arrière. D'autant plus que j'ai autour de moi une véritable élite d'hommes et de femmes au cœur vaillant ⁽²⁾. »

Fallot refuse donc, malgré l'insistance de Joséphine Butler, de se rendre à Londres pour le congrès de la Fédération britannique. Un autre motif le pousse à une séparation qui deviendra bientôt une rupture. Sa collaboration avec des matérialistes, qui lui avait fait concevoir — on s'en souvient — des espoirs quelque peu chimériques, lui avait procuré de grandes déceptions. Au surplus, s'il est possible de grouper momentanément les individualités les plus disparates dans une commune protestation contre une institution, odieuse mais très déterminée, de pareilles coalitions, reposant sur la pointe d'une aiguille, ne peuvent pas durer ⁽³⁾. Et, de son côté, Fallot a décidé d'y mettre fin. Il a vu le danger de certaines alliances et il est résolu à ne pas s'y exposer plus longtemps ⁽⁴⁾. Si donc il demeure un ami reconnaissant de la Fédération britannique, il cesse d'être

(1) *Loc. cit.*, page 369.

(2) 6 juillet 1886.

(3) *Loc. cit.*, page 367.

(4) *Une noble entreprise*, page 22, note 1.

son collaborateur. C'est à exposer et à faire triompher le nouveau programme de la Ligue qu'il consacre désormais tous ses efforts.

La *Déclaration de principes* (1), rédigée par Fallot et acceptée par les comités régionaux de la Ligue, résume en quelques mots la méthode qui va être mise en œuvre : « Amélioration des mœurs par l'amélioration des lois ; amélioration des lois par la coopération croissante de tous les bons citoyens ».

L'attitude sympathique de quelques journaux de Paris et de province encourage, à ce moment, Fallot et ses collaborateurs à poser plus énergiquement que jamais, devant la conscience française, la question de la femme et la question du foyer. Dans le *Matin*, le pasteur Hirsch, ami de la Fédération et membre du Comité parisien de la Ligue, expose, dans quelques lettres émouvantes, les revendications de celle-ci. La *Loire républicaine* de Saint-Étienne, le *Lyon républicain*, le *Sémaphore* et le *Petit Provençal* de Marseille, d'autres encore consacrent des comptes rendus élogieux aux conférences de Fallot. « L'orateur, dit l'un d'eux, traitait un sujet qui passionne quiconque est honnête, quiconque a du cœur. » Plusieurs journaux étudient même les principes et l'action de la Ligue dans d'importants articles de fond (2).

Hélas ! en regard des quelques journaux qui ouvrent leurs colonnes aux amis de la Ligue ou s'associent à ses efforts, le nombre des publications immorales ne cesse de s'accroître. Aux journaux pornographiques, vendus à bas prix à la porte des ateliers comme des lycées, s'ajoutent les feuillets distribués gratuitement sur la voie publique, les écrits orduriers dont les colporteurs importunent les pas-

(1) Une brochure de 11 pages, Paris, Fischbacher, 1887.

(2) *Compte rendu des travaux de la LIGUE FRANÇAISE...* (juillet 1884-juillet 1887), pages 56 et suivantes.

sants, les images obscènes qui sollicitent les regards. La Ligue ne peut rester indifférente devant ce flot montant d'infamies qui menace l'honneur et la sécurité des foyers. Au printemps de 1887, le Comité de Paris, ému de l'impunité presque complète dont jouissent les publications pornographiques, décide de provoquer, dans toute la France, un pétitionnement contre la presse obscène. Il s'agit d'obtenir que le Garde des Sceaux veille à l'application sérieuse des articles 23 et 28 de la loi sur la presse du 29 juillet 1881. Mais comment agir sur lui ? Fallot et ses compagnons de lutte se souviennent qu'au Sénat siège le noble Edmond de Pressensé, que de nombreux sénateurs sont acquis à la cause que la Ligue veut prendre en main ; c'est au Sénat que, par leur pétition, les électeurs dont la Ligue obtiendra les signatures demanderont d'agir sur le Garde des Sceaux.

L'année 1887 et les premiers mois de 1888 sont consacrés à la campagne qui doit aboutir au pétitionnement. Elle est menée, avec une ardeur juvénile et un enthousiasme communicatif, par Edmond de Pressensé lui-même ⁽¹⁾. Au printemps de 1888, après que 33.000 signatures aient été recueillies, le moment paraît opportun pour saisir le Sénat de la question. « Parmi les signataires, on trouvait des membres du corps enseignant en nombre important, recteurs d'académie, inspecteurs généraux, chefs d'institution, directeurs d'écoles primaires, professeurs de l'enseignement secondaire ; on rencontrait également des membres des administrations publiques et des corps élus, conseillers généraux, conseillers municipaux, maires, juges de paix, notaires, avocats, ecclésiastiques. Parfois la pétition était signée par le curé, le rabbin, le pasteur ; d'autres fois par

(1) Sur la part prise par Edmond de Pressensé à la lutte contre la pornographie, voir Henri CORDEY : *Edmond de Pressensé et son temps*, chap. xxviii, et FALLOT : *Edmond de Pressensé*, dans la *Revue chrétienne* (1891, t. I, page 367).

le président de la libre pensée, le curé, le pasteur. Venaient ensuite des commerçants, des industriels, des ouvriers et des paysans... On peut dire sans exagération que, parmi ces trente-trois mille pétitionnaires, se trouvaient des adhérents de toutes les écoles philosophiques et religieuses et de tous les partis politiques. C'était une coalition des consciences en détresse.

« M. de Pressensé, chargé du rapport de la Commission, prononça au Sénat, le 15 juin 1888, un discours digne de la grande cause qu'il défendait, inspiré par le patriotisme le plus élevé et le plus clairvoyant. M. Bérenger, l'éminent philanthrope, appuya son collègue de sa parole énergique et respectée. Il demanda que les pétitions fussent renvoyées au Ministre de l'Intérieur, aussi bien qu'à celui de la Justice, pour que la police des rues fût enfin faite sérieusement. A l'unanimité le Sénat vota le renvoi des pétitions aux deux ministres. Le lendemain, le président du Conseil annonçait au Conseil des ministres qu'il allait envoyer aux préfets une circulaire pour leur recommander de veiller avec une extrême rigueur à l'application des lois sur les publications contraires aux bonnes mœurs. Quelques jours après, les applaudissements de la Chambre des députés accueillaient les paroles de M. Frédéric Passy qui reprenait à son compte les protestations de MM. de Pressensé et Bérenger. Enfin, une circulaire du Garde des Sceaux, en date du 6 novembre, invitait les membres du parquet à une répression rigoureuse et affirmait que « le ministère public « était aujourd'hui complètement armé pour agir rapidement, « en temps utile, contre les auteurs, vendeurs ou propagateurs « d'écrits qui portent atteinte à la morale publique (1) ».

(1) *Notre nouvelle campagne*, par T. FALLOT (Paris, Fischbacher, 1891), pages 34-35.

Devant un succès en apparence aussi complet, le comité de la Ligue estime qu'il convient de mettre à profit la période électorale, sur le point de s'ouvrir, pour adresser aux électeurs un appel reproduisant, avec les principes essentiels de la Ligue, le projet de loi « contre certains abus de la puissance maritale » dont elle cherche à provoquer l'examen par le Parlement. Cette circulaire, répandue à profusion, amène le comité lyonnais à penser que l'opinion publique serait efficacement saisie par voie d'affichage. Fallot est invité à rédiger en termes populaires une affiche destinée à vulgariser les principes de la Ligue. Jamais, sans doute, un plus noble idéal de la démocratie n'avait été proclamé devant les électeurs français. On en jugera par quelques brèves citations :

« Nous faisons appel au concours de tous les honnêtes gens, d'où qu'ils viennent et où qu'ils aillent, et, en défendant la cause de la moralité publique, ce sont les intérêts de tous nos concitoyens que nous avons en vue.

« A notre avis *la question morale prime toutes les autres*. C'est elle qui communique à chaque problème social ou politique sa véritable valeur, et nous ne saurions protester trop énergiquement contre le laisser-aller et l'indifférence dont se rendent coupables à cet égard un grand nombre de politiciens de tous les partis.

« Ils font vraiment preuve de beaucoup de légèreté et de beaucoup de frivolité ceux qui ne voient pas les dangers dont l'affaissement des caractères menace la patrie française...

« Le relèvement de la moralité publique implique la reconstitution du foyer; dans une démocratie qui a conscience de sa mission, *l'œuvre maîtresse à laquelle tout doit concourir, c'est celle de l'éducation*. Et c'est au foyer, au foyer normalement constitué, que se donne l'éducation qui fait des hommes.

« *Il faut remplacer le foyer autoritaire, école d'égoïsme où la loi a fait prévaloir — comme partout ailleurs — l'intérêt exclusif de l'homme, par le foyer nouveau édifié sur la réciprocité des devoirs et des droits des époux, sur le respect de la femme, le souci de l'enfant et la pratique de la justice...*

« *Le moment est venu d'accorder à la femme l'exercice de ses droits civils.*

« En réclamant l'exercice des droits civils, nous ne souhaitons rien de chimérique. Nous nous bornons à demander pour la femme, comme pour tout être humain, le droit de faire son devoir...

« N'oublions pas, Citoyens, ne permettons jamais à nos législateurs d'oublier que la pratique de la justice est la vertu maîtresse des démocraties nouvelles, mais que *la justice sociale n'est qu'un vain mot, partout où ne domine pas le respect de la femme.* »

Le succès de cette proclamation fut considérable. Par toute la France, elle fut affichée sur les murs des grandes villes et dans un grand nombre de villages. Les amis de la Ligue se faisaient, un peu partout, afficheurs volontaires. A Paris, par exemple dans le quartier de Vaugirard, de nombreux ouvriers apposèrent les affiches de la Ligue dans leurs ateliers.

Ainsi l'action croissante de la Ligue autorise de vastes espoirs. C'est à ce moment même que Fallot est obligé, par son état de santé, de quitter Paris et de confier, pour un temps indéterminé, l'intérim du secrétariat général de la Ligue à M. Léon Guiraud que remplace, quelques mois plus tard, M. Raoul Allier.

CHAPITRE IV

LA PRÉDICATION DU CHRISTIANISME SOCIAL

(1881-1889)

Que Fallot ait été, dans le protestantisme français, l'initiateur d'une transformation profonde des doctrines du salut et du royaume de Dieu et d'une nouvelle conception de la piété, c'est là une vérité qu'historiens et théoriciens du *christianisme social* sont unanimes à reconnaître. Les études réunies, après sa mort, sous le titre même de *Christianisme social*, suffisent à marquer avec quelle vigueur de pensée et, tout ensemble, avec quelle passion de la justice il entreprit, après 1880, la tâche difficile de conquérir les protestants de France à sa compréhension des « doctrines sociales de l'Évangile ». En particulier, *Simple Explication* et les thèses qui y sont annexées indiquent nettement le point d'arrivée de sa pensée au moment où (1893) s'achève la crise dont le sens exact apparaîtra bientôt. Il serait donc superflu d'y insister. Ce qu'il convient, par contre, de se demander c'est par quel développement de vie et de pensée il a été conduit à l'élaboration de sa doctrine et de

quelle manière il s'est efforcé de la faire pénétrer dans les milieux protestants.

I

En écoutant les prédications que Fallot donne, à l'automne 1878, sur l'oraison dominicale, ses auditeurs de la Chapelle du Nord se demandaient : est-il socialiste ? Fallot était-il socialiste ?

A prendre dans leur sens littéral ses propres déclarations il serait impossible d'en douter.

« En 1864, je suis devenu socialiste », a-t-il écrit un jour⁽¹⁾. Ce n'était là, sans doute, qu'un socialisme sentimental auquel le portaient, comme d'instinct, son amour du peuple et son horreur de l'injustice. Par la suite, son contact prolongé avec les milieux industriels d'Allemagne et d'Angleterre, ses douloureuses expériences de la vie du prolétariat naissant avaient mis en lui je ne sais quelle sourde colère contre le régime capitaliste et ses bénéficiaires. Je crois bien qu'en 1871 son cœur généreux fut, tout entier, du côté des communards. Ses vastes lectures, celle des socialistes français, Proudhon et Fourier surtout, aussi bien que de Marx et de Lassalle, et, d'autre part, son étude constante des prophètes et de l'Évangile, firent de son adhésion à un certain socialisme une démarche parfaitement raisonnée de son intelligence aussi bien que de sa conscience morale et religieuse.

« C'est mon socialisme qui m'a sauvé », disait-il à Paul Minault — on l'a vu plus haut⁽²⁾ — en lui parlant de la crise douloureuse de 1881. Et cette brève affirmation est

(1) Lettre à M^{me} de Watteville, 1889.

(2) Voir ci dessus, page 95.

éclairée par quelques phrases d'une autre lettre au même confident de ses plus poignantes expériences :

« Je sais tout ce qu'il y a eu de manqué dans mon activité à Paris. Mon socialisme a été parfois bien peu selon Jésus-Christ, mon ministère est devenu à bien des égards extérieur et sans résultats pour le salut des âmes. Mais je ne puis m'empêcher d'être reconnaissant à mon socialisme qui m'a mis à l'abri d'une foule de dangers en creusant un fossé entre le monde protestant et ma chétive personne, et cela à tel point que je n'ai eu à prendre parti dans aucune des querelles qui consomment les forces de la plupart. On m'a traité en excommunié, en fou, mais on m'a laissé tranquille. Et si j'ai quitté Paris en ayant à m'accuser de la façon la plus grave devant Dieu, j'ai pu du moins m'en aller sans avoir fait la moindre concession à ce monde protestant qui a émasculé (pardon de la vulgarité du mot) tant de serviteurs de Dieu.

« Mais je doute que si je n'eusse pas été socialiste — traité en pestiféré — j'eusse pu résister aux sollicitations, aux cajoleries et aux embûches du protestantisme qui dîne en ville⁽¹⁾. »

Fallot se sent donc, dès avant son arrivée à Paris, et se dit socialiste. Mais, à cette époque plus peut-être qu'aujourd'hui, il y avait socialisme et socialisme. A quel socialisme donne-t-il son adhésion ?

Une note, écrite en 1873, le montre cherchant déjà une synthèse entre ce qu'il appelle le *vrai* socialisme et le christianisme : « Beaucoup réfléchi à la synthèse du vrai socialisme et du christianisme indiquée dans mon sermon de dimanche passé. Progrès notable dans ma pensée⁽²⁾ ». Huit

(1) 25 octobre 1890.

(2) 28 mars 1873.

ans plus tard, en 1881, si les points de contact entre l'Évangile et le socialisme lui paraissent de plus en plus nombreux, les différences radicales qui séparent l'Évangile du socialisme *révolutionnaire*, matérialiste, marxiste pour tout dire d'un mot, s'imposent à sa pensée avec une évidence contraignante.

Des points de contact et même des ressemblances frappantes, oui certes ! Et Fallot les met en relief dans une conférence donnée au Bal de l'Étoile, sur *les Doctrines sociales de l'Évangile*, à un auditoire de travailleurs⁽¹⁾. Le pessimisme avec lequel les socialistes envisagent la société actuelle et condamnent les injustices dont souffrent les multitudes n'est-il pas, en quelque manière, l'écho des paroles par lesquelles Jésus, héritier du pessimisme des prophètes, soufflette les ouvriers d'iniquité ? Et l'espérance d'une Cité de justice et de fraternité, que les chefs socialistes allument et entretiennent soigneusement au cœur des masses qui les suivent, les prophètes n'en ont-ils pas donné à Israël le tressaillement sacré ? Et l'Évangile n'est-il pas illuminé par la vision du royaume de Dieu ?

Hélas ! cet accord du socialisme et de l'Évangile n'est qu'apparent. Dès qu'il s'agit de déterminer comment sera instaurée la Cité juste et fraternelle l'opposition surgit et s'affirme insurmontable.

« Comment la société actuelle, cette forêt de Bondy où les loups dévorent les agneaux en attendant de s'entre-dévorer, arrivera-t-elle à réaliser cet ordre de choses nouveau, cette idylle enchanteresse qu'on nous promet ?... Oh ! je le sais, on a un grand mot, un mot auquel on attribue plus de pouvoir magique qu'aucun alchimiste du Moyen Âge n'en attribua jamais à la pierre philosophale. On dit : la

(1) 23 mars 1881.

Révolution, une révolution à côté de laquelle toutes les autres n'ont été que des bagatelles, réalisera ce miracle !

« ... Eh quoi ! mes amis, admettez-vous jamais qu'un coup de force, qu'un tourbillon de violence, venant imposer en un jour à la société les institutions les plus justes, soit capable de transformer ces cœurs dont la corruption vous effraie ? Car veuillez bien l'observer : les institutions sont les résultantes des idées, des opinions, des préjugés qui régissent les âmes... »

Aux illusions du socialisme révolutionnaire, qui lui rappellent les contes de fées dont on charmaient son enfance pendant les longues veillées de son village natal, Fallot oppose le réalisme spirituel de l'Évangile. « La conversion, le renouvellement de l'âme humaine arrachée aux servitudes honteuses du mal, voilà le pivot autour duquel se meut toute la doctrine sociale de l'Évangile. » Sur ce point il n'a jamais varié. Qu'on relise *la Religion laïque, religion du Père* (1883), *Protestantisme et Socialisme* (1888), *Simple Explication* (1893) : toujours et partout il affirme, comme condition nécessaire, indispensable, de toute rénovation sociale, la conversion, et c'est là ce qui sépare dès le début et ne cesse pas de séparer son socialisme du socialisme révolutionnaire qui prévalait dès lors dans les milieux ouvriers.

Les lignes suivantes, écrites en 1883, au moment où il engage la campagne de moralité publique dont on vient de voir les diverses étapes, le caractérisent comme un socialiste réformiste.

« Voilà la seule méthode que je crois pratique pour faire adopter une réforme de détail⁽¹⁾.

« 1° Affirmer nettement que l'on est de cœur et d'âme

(1) Il s'agit de la suppression de la réglementation du vice.

avec tous les partisans de la rénovation sociale, en un mot laisser voir qu'on est *socialiste*, en ce sens qu'on ne veut pas un simple replâtrage de l'édifice, mais une reconstruction complète.

« 2^o Étant donné qu'on poursuit le même but que les socialistes, il est relativement aisé de leur dire : Nous croyons avoir une meilleure méthode, nous avançons progressivement, tandis que vous retardez tout soit par vos violences, soit par votre dédain des réformes successives.

« Notre rôle social, en effet, à nous protestants, serait d'être les pionniers du peuple, mais des pionniers qui aient *l'audace de la prudence*, le courage de prôner la méthode du peu à peu en opposition à la foi au merveilleux et aux changements à vue qui hante le cerveau de nos violents et de nos naïfs.

« Mais je suis persuadé que cette méthode, si répugnante au génie emporté et paresseux des races latines, cette méthode lente, persévérante, ne peut être prêchée que par des hommes aussi *hardis*, quant au *but final* à atteindre, que leurs auditeurs. Pour être modéré dans ses conclusions, il faut oser être hardi, très hardi, dans ses vues générales.

« Il y a, aujourd'hui, une sorte de *shibboleth* qui seul ouvre les oreilles et les cœurs du peuple. Si vous leur laissez voir que vous ne croyez pas à la possibilité de la rénovation sociale (ils l'appellent, eux, la révolution sociale) ils ne vous écouteront pas.

« Ce n'est nullement par concession à ces idées que je suis devenu socialiste. Les luttes les plus rudes, entremêlées des méditations les plus incessantes, m'ont amené à cette foi sociale, qui est, au reste, le complément nécessaire de ma foi religieuse (1). »

(1) A Léopold Monod, 29 avril 1883.

Les graves divergences de méthode ainsi mises en lumière n'empêchent nullement Fallot de fréquenter assidûment, à partir de 1878, les milieux socialistes parisiens les plus divers. Sa passion du peuple, que surexcite, en 1881, la réaction violente contre le conservatisme religieux et social de la bourgeoisie protestante, le pousse, en dépit des oppositions d'idées, vers les groupes les plus avancés. Plus tard il aura conscience d'avoir, à ce moment, commis une grave erreur et, confondant le parti socialiste et le peuple, de s'être attaché à celui-là pour servir celui-ci ⁽¹⁾.

« J'ai été plein de sympathie pour les socialistes révolutionnaires, écrira-t-il alors. Pendant plusieurs années, j'ai vécu dans l'intimité des chefs et des soldats. Je n'ai jamais, à vrai dire, été officiellement inféodé à leur parti, mais ils me regardaient comme un des leurs et ils n'avaient pas tort ⁽²⁾. »

Parmi les modérés du parti, l'un de ceux qui lui inspirent le plus de confiance est Benoît Malon. Des relations suivies s'établissent entre eux. Par Malon, Fallot apprend à connaître les principaux chefs socialistes de France et d'Allemagne, Jules Guesde, Liebknecht, Bebel, Singer. De leur côté, ceux-ci et leurs disciples sont gagnés par l'intelligence ouverte et généreuse de ce pasteur que ses origines bourgeoises et ses convictions chrétiennes ne font reculer, dès qu'il s'agit de l'intérêt du peuple, devant aucune hardiesse de la pensée. Ils prennent l'habitude de s'ouvrir à lui, de lui laisser voir le fond de leurs pensées et de leurs désirs. Et cette intimité même est le point de départ d'une séparation qui, s'accroissant à partir de 1885, deviendra définitive en 1888. C'est qu'en effet, à voir de près les hommes qui incarnent les ambitions du *parti*, qui imposent

(1) Lettre à M^{me} Fallot-Le Grand, 21 septembre 1900.

(2) *Ibid.*

peu à peu, à tous ceux qu'attire à eux le grand rêve d'une justice sociale enfin réalisée, la discipline et la méthode marxistes, à les entendre, non seulement dans les réunions publiques, mais dans l'abandon des conversations amicales, Fallot découvre que la volonté de justice se transforme en un évangile de la haine, systématiquement prêché aux masses trop crédules par des chefs parfaitement conscients. Haine de classe qui s'autorise légitimement de la haine de peuple à peuple, proclamée comme nécessaire par les hommes qui rêvaient alors de revanche ou de conquête; mais haine détestable, parce qu'elle va à l'encontre des aspirations les plus nobles qui entraînent les travailleurs vers le socialisme et qu'elle enfantera, tôt ou tard, d'irréparables catastrophes.

Recueillons ici l'expérience de Fallot. .

« Ayant été pendant six ans président d'une importante société ouvrière qui se recrutait en majeure partie dans les fractions révolutionnaires de la classe ouvrière, j'ai eu l'occasion de voir tous ces hommes de très près, dans les situations les plus diverses et de lire au fond de leur cœur leurs pensées les plus secrètes.

« A la fin de 1888, je me suis séparé définitivement de tout ce parti, car je m'étais convaincu que leur méthode était funeste aux intérêts du peuple... Peu à peu mes yeux se sont dessillés, et j'ai compris que le peuple n'a pas de pire adversaire que le socialisme révolutionnaire. »

Après avoir montré que la lutte des classes est l'arme dont les meneurs ne cessent de préconiser l'emploi et que, pour la préparer telle qu'ils la souhaitent, ils font prêcher la violence et la haine, Fallot ajoute :

« J'affirme que le socialisme révolutionnaire est en train de commettre un crime de lèse-société en créant un état d'âme haineux qui jette la classe ouvrière dans les pires souffrances... J'ai vu de près les tempêtes de haine que la

méthode socialiste révolutionnaire déchaîne artificiellement dans tous les cœurs meurtris, et je n'ai pu peu à peu faire autrement que de haïr à mon tour un système qui augmente, sous prétexte de la guérir, la souffrance des multitudes qui souffrent... Cette haine ruine les caractères aussi bien que l'alcoolisme. Elle est un alcoolisme moral ⁽¹⁾. »

A quelles catastrophes cette intoxication des masses entraînera-t-elle les peuples? Fallot, en 1888, après une longue fréquentation des socialistes français et allemands, ne croyait pas que les idées de violence prissent le dessus « aussi longtemps que la paix subsistera ». Mais qu'une guerre éclate en Europe et tout changera de face.

« Une fois la guerre déchaînée entre les peuples, ce sera la guerre qui éclatera entre les classes en France, en Allemagne, partout. Je suis absolument convaincu qu'une lutte internationale avec tous ses fléaux déterminera à brève échéance une lutte sociale qui mettra toute l'Europe à feu et à sang. Alors la question qui se posera ne sera plus celle de la prédominance de l'Allemagne, de la France ou de la Russie, mais la question du salut de la civilisation, de notre civilisation européenne. Qu'on me comprenne bien : les partis les plus avancés, à part de petits groupes de fanatiques, ne songent pas à détruire pour le plaisir de détruire, mais la destruction de tous les trésors amassés par les siècles sera la conséquence fatale des convulsions sociales ⁽²⁾. »

Cette haine, dont les ravages inspirent à Fallot ces paroles prophétiques, n'est pas la seule cause de son éloignement. Au point de vue religieux le socialisme révolutionnaire lui paraît faire une œuvre non moins néfaste qu'au point de vue moral.

(1) Lettre à M^{me} Fallot-Le Grand, 21 septembre 1900.

(2) *L'Avènement du Christianisme social*, conférence donnée à la Chapelle du Nord le 11 mars 1888.

« J'ai eu de bons et chers amis dans ce monde-là, âmes nobles et élevées. J'ai été stupéfait de l'incapacité où ils étaient d'ouvrir leurs âmes aux impressions d'en haut. Tant qu'on leur parlait d'un Christ à l'œuvre sur la terre, tout allait bien. Mais dès qu'on touchait à l'Invisible, au monde des réalités éternelles, et à ce monde, invisible aussi, qui s'appelle l'âme ils n'y étaient plus. Le sens de l'invisible était atrophié chez eux. Et pourquoi? sinon à cause de la façon défectueuse et étroite avec laquelle ils posent la *question humaine*.

« Pour eux il n'y a en somme qu'une question à laquelle ils ramènent toutes les autres, *la question de la richesse et de la pauvreté*...

« Me l'ont-ils assez répété : « Die Sozialfrage ist eine Magenfrage ». Guesde, le chef des marxistes français, traduit : « La question sociale est la question du ventre », et, lorsqu'il est en petit comité et qu'il ne craint pas de blesser l'idéalisme persistant des masses populaires, il tourne en dérision la passion de la justice. « La justice, je m'assieds dessus », disait-il à un de mes amis.

« Si le socialisme révolutionnaire prévalait, ce serait un immense appauvrissement des âmes. Elles perdraient le sens des choses éternelles. J'accepte... que, chez un certain nombre de socialistes, domine l'indifférence. Mais chez les meneurs c'est autre chose, en Allemagne surtout. Ceux-là ont la haine de Dieu. Je n'exagère pas.

« En 1885, je faisais un voyage d'études en Allemagne. Très ami à Paris des socialistes allemands, je fus très bien reçu dans leur pays.

« Après avoir longuement causé avec moi, l'un des plus importants parmi eux ⁽¹⁾ me dit avec tristesse : « C'est

(1) Il s'agit de Singer.

« dommage, mais c'est ainsi, le jour de la Révolution nous
 « serons forcés de fusiller un brave homme comme vous. —
 « Et pourquoi? — Parce que vous mélangez de la façon
 « la plus dangereuse la cause de Dieu et celle de la justice
 « sur la terre. Les *Pfaffen* qui ne parlent que du Ciel ne nous
 « dérangent pas. Mais un homme comme vous pourrait se
 « faire écouter par le peuple. Or nous sommes résolus à ne
 « rien négliger pour arracher du cœur de notre peuple la
 « dernière fibre du sentiment religieux. — Mais, alors, que
 « faites-vous de la liberté de conscience? — Ce n'est qu'une
 « blague! — A quoi croyez-vous donc? — A la force. »

« Quelques jours après je racontai cette conversation à
 Bebel. Il fit une grimace. « Ce que le *Genosse* vous a dit là
 « *ist seine privat Meinung*. » Je compris aisément. Bebel
 était furieux que son collègue m'eût dit le fond de leur
 pensée. Il voulait maintenir le programme officiel : *Reli-*
gion ist privat Sache. N'importe! c'est l'autre qui avait dit
 vrai. Des centaines de simples soldats m'ont parlé comme
 le grand chef.

« En voilà assez, me semble-t-il, pour justifier la haine
 que, moi, serviteur du peuple et de Jésus-Christ, j'ai vouée
 au parti socialiste révolutionnaire (1). »

II

Ces quelques extraits étaient nécessaires pour situer
 exactement le socialisme de Fallot. Quoi qu'il en soit, en
 1881, alors qu'avec sa fougue ordinaire il va vers les partis
 avancés, il discerne sans doute bien des oppositions de doc-
 trine et de méthode, mais, aux hommes, il n'hésite pas à

(1) Lettre à M^{me} Fallot-Le Grand, 21 septembre 1900.

faire un large crédit. Par la suite, lorsqu'il pensera aux hommes-bulles de savon, aux « phraseurs sans caractère qui lui ont fait voir les étoiles en plein midi (1) », il éprouvera la plus vive humiliation. Pour l'instant, il n'a qu'une pensée : grouper les ouvriers autour d'un programme nettement socialiste, excluant toutefois l'appel à la violence et à la guerre sociale, et affirmant son inspiration chrétienne. Ses efforts aboutissent, au printemps de 1882, à la fondation du *Cercle socialiste de la libre pensée chrétienne*.

Qu'on ne sourie pas devant ce titre bizarre ! Les protestants parisiens qui l'entendirent alors ne songèrent pas à rire. Bien plutôt furent-ils scandalisés ! Fallot s'en rend compte et prépare une brochure destinée à expliquer le programme et le but de la nouvelle société. Cependant, au sein de celle-ci, des difficultés s'élèvent dont Fallot fait la confidence à la jeune correspondante dont la sympathie, aux heures de crise, lui a été si bienfaisante.

« Mon programme (2), sorte de catéchisme populaire destiné à exposer le but du *Cercle socialiste de la libre pensée chrétienne* que j'ai fondé avec quelques ouvriers, ne peut pas encore paraître. Il devait être un exposé de principes découlant du titre même. *Socialiste* : nous voulons une transformation radicale et l'avènement de la justice. *Libre pensée* : nous jurons une guerre à mort à toute oppression de la pensée, à toute forme de cléricalisme, nous voulons nous former nos convictions en suivant uniquement notre conscience. Et c'est pour cela que nous sommes *chrétiens*, parce que le disciple du Christ est seul capable de liberté, seul il peut être un *libre penseur* complet. De plus nous sommes les disciples du Christ en notre qualité de socialistes.

(1) Lettre à Paul Minault, 20 mars 1893.

(2) A Mademoiselle ***, 25 juillet 1882.

Le Christ seul nous a révélé la *justice*, nous donne l'*amour de la justice*, la vision et l'intelligence pratique de la justice.

« Au socialisme violent qui veut la justice par la haine (or la haine aveugle et rend injuste) nous opposons un socialisme qui réproouve la haine, la violence, qui rend le peuple invincible en enseignant à l'immense armée des déshérités à se grouper, à faire cause commune et à agir comme un seul homme pour faire valoir pacifiquement mais virilement ses justes revendications. L'article de foi du parti socialiste révolutionnaire est que la révolution violente et sanglante sera nécessaire pour fonder un nouveau monde. On style donc à la haine et à la lutte les jeunes générations. Nous réproouvons entièrement cet appel aux armes, sans toutefois nier que le nouveau monde ne puisse procéder de l'ancien sans convulsions violentes. Le jour où le peuple aura su se grouper et voudra, lui qui est le nombre, établir légalement le règne de la justice, il ira se heurter contre une coalition formidable de tous les appétits. La vieille société voudra, par la ruse et par la violence, empêcher l'avènement du Droit; le sang coulera, oui, mais les provocateurs, les violents appartiendront aux défenseurs de l'iniquité, et, si les serviteurs de la justice tombent dans la mêlée, ils y tomberont comme des martyrs et non comme des bourreaux. Or les socialistes violents, que j'aime car ils ont le même idéal que moi, mais que je combattrai sans relâche car ils s'égarent loin du but, veulent au fond jouer le rôle peu enviable de bourreaux.

« Je voulais développer ces idées en les groupant autour de mon titre, mais de graves objections ont été soulevées dans notre cercle. Il y a entre autres un étudiant fort distingué qui marche avec nous et dont j'attends une puissante collaboration. Lui et plusieurs autres admettent complètement ces idées, mais ils ont grandement peur que

le titre *chrétien* ne donne lieu aux plus pénibles malentendus. Ils voudraient la chose sans le nom. Or cette méthode trop habile me répugne excessivement. — D'un autre côté, vous, protestante, ne sauriez croire jusqu'à quel point le mot de *chrétien* est devenu, grâce au clergé, un épouvantail pour notre peuple. Pour le moment je ne sais que faire, j'attends que Dieu m'éclaire. »

On comprendra mieux la gravité du problème auquel Fallot se demande quelle solution donner lorsqu'on aura lu un fragment d'une lettre de l'étudiant socialiste dont la collaboration lui apporte un si grand espoir.

« C'est toujours de la question du titre, du drapeau arboré, que je voudrais vous entretenir. Décidément je suis de l'avis de M. Barbier. Cela seul — cette étiquette — suffit à creuser entre nous et le grand public un abîme infranchissable. Chrétien! C'est comme une vedette, un épouvantail, un de ces mannequins à chapeau centenaire et haut d'un demi-mètre qu'on met dans les champs pour faire fuir les oiseaux. A peine le nom entendu, une grimace, légère parce qu'on est poli, mais qui pour cela n'en vaut pas mieux. — Socialiste chrétien! qu'est-ce à dire? Socialiste catholique? Ah! oui, quelque chose comme le socialisme de M. de Mun, le socialisme des deux Cercles catholiques, le socialisme inventé, organisé par les patrons, os à ronger qu'on jette au peuple pour lui faire oublier sa faim, et où Dieu reste à titre de gendarme pour faire observer les règlements sagement calculés dans l'intérêt du capital. Socialiste chrétien! Une farce encore de ces gens qui inventent une justice à venir pour se dispenser d'être justes ici-bas, et enseignent l'existence de rémunérations dans l'autre monde pour avoir le droit, dans celui-ci, de laisser leurs frères crever de faim!

« Que répondre à cela? Je n'invente pas, je n'exagère

pas, je transcris ce que j'entends dire. — Que répondre à cela?... En attendant j'ai peur que le titre ne nuise à l'œuvre et ne l'empêche de grandir (1). »

De tous côtés les mêmes objections sont faites; des ouvriers socialistes, gagnés au protestantisme par les réunions de la rue d'Allemagne (2), redoutent l'échec d'une tentative qu'ils sont prêts à soutenir de tout leur cœur. Cédant aux instances de ses collaborateurs, Fallot se décide à modifier le titre de l'association qui devient, dès 1882, la *Société d'aide fraternelle et d'études sociales*.

La connaissance que Fallot avait acquise des nombreuses associations ouvrières lui avait révélé une lacune dans les groupements de travailleurs. Dans quels buts ceux-ci s'unissaient-ils? Tantôt ils fondaient une société de secours mutuels, s'assurant ainsi, dans une certaine mesure, contre la maladie, les accidents, le chômage, mais sans qu'un lien sérieux s'établît entre eux; tantôt ils constituaient, sur le terrain politique, un groupe d'action auquel, seuls, un programme très net et une forte discipline conféraient quelque puissance. De syndicats il ne devait être question — sous une forme légale — qu'à partir de 1884. D'ailleurs à ne s'associer qu'aux travailleurs du même métier les ouvriers ne seraient-ils pas entraînés à un égoïsme professionnel qui les fermerait à l'intelligence des souffrances de leurs frères? Il y avait donc place pour des *cercles d'études sociales*, indépendants de tout parti politique, formant — par cela même qu'ils feraient appel aux hommes appartenant aux milieux les plus différents — de véritables écoles d'enseignement réciproque. Que des représentants des divers partis politiques et des diverses écoles socialistes s'unissent dans un effort d'éducation mutuelle;

(1) Lettre de M. Platon à T. Fallot, juillet 1882.

(2) Voir ci-dessus: chapitre II.

que des bourgeois viennent apprendre des ouvriers ce dont les livres ne les instruiront jamais, et que les ouvriers se mettent au bénéfice d'études qu'ils n'ont pas le loisir d'entreprendre, un grand pas sera fait vers la compréhension réciproque, vers la conscience de la solidarité humaine sans lesquelles la justice sociale ne pourra jamais se réaliser.

Au surplus n'y a-t-il pas un grand nombre de travailleurs que les questions sociales laissent indifférents ? Leur femme, leurs enfants, leur travail : tout ce qui les concerne les touche et les émeut. Mais du reste, de tout le reste ils n'ont nul souci. Il faut leur faire toucher du doigt leur erreur, secouer leur apathie, réveiller leur intelligence et leur conscience, et leur faire comprendre qu'il ne vaut la peine de souffrir, de lutter, de vivre, qu'à la condition de laisser battre son cœur pour la cause de la justice⁽¹⁾,

C'est à ces divers besoins qu'entend répondre la *Société d'aide fraternelle et d'études sociales*. Qu'on médite le beau programme que résume l'article 1 de ses statuts :

« La *Société d'aide fraternelle* a pour but de grouper tous les travailleurs, hommes, femmes et enfants, sans distinction de nationalité. Elle souhaite d'assurer aide et protection efficace à tout membre atteint par la maladie ou par quelque autre accident. Elle prend en main la cause de tout sociétaire victime d'un déni de justice.

« Son ambition est de travailler au relèvement matériel et moral de tous les hommes qui souffrent, en poursuivant par tous les moyens pacifiques et légaux l'abolition des iniquités qui font obstacle au règne de la justice.

« La devise qu'elle adopte : *Un pour tous, tous pour un*, indique nettement l'esprit de solidarité qui inspire tous ses efforts. »

(1) Je résume ici l'exposé que fit Fallot dans une conférence donnée à l'avenue des Gobelins le 21 décembre 1887.

On voit que la Société entend assurer à ses membres les mêmes secours matériels qu'une société de secours mutuels. Mais — et c'est là son originalité — pratiquant la mutualité pour tout ce qui concerne les nécessités de l'existence quotidienne, elle désire en faire bénéficier également ses membres dans le domaine des idées.

« Nous sommes une *réunion d'études*, affirme un tract de propagande. Aucun de nous ne prétend à l'infailibilité : bien loin de là, nous faisons appel à tous ceux qui savent et qui ont sincèrement à cœur de soutenir le prolétariat dans la grande lutte qui lui incombe, s'il veut hâter l'avènement de temps meilleurs. Nous disons à tous les hommes de bonne volonté qui trouvent qu'il est vraiment temps que cela change : « Venez à nous, quelles que soient vos « opinions philosophiques ou religieuses, quels que soient vos « antécédents politiques, venez à nous pourvu que vous ayez « la passion de la justice et le respect du peuple qui souffre ; « nous nous instruirons réciproquement, nous étudierons ensemble, ensemble nous nous orienterons vers la lumière ».

« A cette heure où les meilleurs se stérilisent par les excommunications dont ils s'accablent, nous avons jeté les bases d'une association qui deviendra, nous l'espérons, une école de tolérance et de respect mutuel, où chacun conservera le droit de penser librement et d'agir selon ses convictions. »

Deux traits originaux de l'organisation doivent encore être relevés.

En premier lieu, la Société se divise en *groupes*, par quartiers. Successivement des groupes sont créés à Montmartre, à la Chapelle, à la Villette, aux Gobelins, à Plaisance, à Vaugirard, plus tard à la Bastille. Quelques ouvriers forment la cellule du groupe qui, lorsqu'il est solidement constitué, organise des réunions publiques où une causerie ou une conférence, encadrée de musique et de chants,

met en lumière les points essentiels du programme. Un comité central réunit des représentants des divers groupes et veille à ce qu'aucun ne devienne infidèle à l'esprit et aux méthodes de la Société.

En second lieu, la Société est composée d'ouvriers et d'étudiants. Fallot, en effet, dès la fin de 1878, a inauguré, dans son presbytère de la rue des Petits-Hôtels⁽¹⁾, des réceptions de jeunes gens que ne tardent pas à fréquenter assidûment des étudiants de diverses Facultés, des élèves de l'École normale et, cela va sans dire, des étudiants de la Faculté de théologie protestante ouverte en 1877. Qu'on me permette de laisser parler ici l'un des plus fidèles membres de ces réunions, le doyen Raoul Allier.

« J'étais élève de troisième année à l'École normale supérieure. Depuis un an environ, j'étais un hôte familier du presbytère de Tommy Fallot. Nous avions coutume, quelques jeunes gens du Quartier latin, appartenant aux diverses facultés ou écoles, de nous réunir, chaque mardi soir, autour de celui que nous vénérons comme un maître, dans son cabinet de travail de la rue des Petits-Hôtels. Nous parlions de tout, nous abordions les questions les plus graves du jour, surtout nous écoutions Fallot nous dire, avec son éloquence prenante, ses expériences en pleine foule humaine. Il n'avait pas assez de nous raconter ce qu'il avait vu. Il voulait que nous le vissions par nous-mêmes, et il nous entraînait avec lui dans ces groupes d'aide fraternelle et d'études sociales qu'il nous avait décidés à fonder dans nombre de faubourgs...⁽²⁾ »

(1) En 1888 M. et M^{me} Fallot se virent contraints de renoncer à habiter la Chapelle du Nord où le logement, fort peu hygiénique d'ailleurs, était décidément trop exigü pour eux et leurs cinq enfants. Ils s'installèrent rue de la Tour d'Auvergne, au n° 41.

(2) Une page peu connue de la vie de Charles Wagner, in *EN MÉMOIRE DU PASTEUR CHARLES WAGNER* (Montbéliard, 1923), page 11.

C'est ainsi que, de tous les étudiants qui viennent à lui, Fallot fait les membres les plus actifs de la *Société d'aide fraternelle*. S'ils restent à Paris, devenus médecins, avocats, professeurs, hommes d'affaires, ils continuent de mettre ce qu'ils savent au service de tous. Un jour, parmi les habitués du mardi, fait son apparition un homme un peu plus âgé que les autres, mais dont le cœur est d'une singulière jeunesse. C'est un pasteur qui arrive des Vosges pour commencer, à Paris, un ministère dont il ne sait pas encore exactement quelle sera la forme particulière. Il a vu Fallot au milieu du peuple, et Fallot l'a conquis. Il s'appelle Charles Wagner. Totalement inconnu des étudiants, il ne tarde pas à faire, à son tour, la conquête de tous. Et, très vite, il devient le collaborateur le plus actif et le plus utile des groupes alors existants⁽¹⁾.

« Ce n'étaient pas des académies, note encore M. Allier, nos groupes d'aide fraternelle et d'études sociales... L'originalité de nos sociétés était que, pour acquitter ses cotisations, il fallait venir à la séance et que, là, les membres ne rencontraient pas le seul trésorier et apprenaient à se connaître les uns les autres. Un d'entre eux faisait une causerie, et celle-ci était un prétexte à de longs entretiens qui portaient sur tout et sur le reste. Et cela se passait dans une boutique ou une arrière-boutique que nous avions meublée d'une table en bois blanc, de quelques chaises et de bancs très simples⁽²⁾. »

Non, ce ne sont pas des académies ! Mais, avec un titre moins prétentieux et une vision plus large, c'est, entreprise et poursuivie au milieu de grandes difficultés, l'œuvre que s'efforcèrent de reprendre, à la fin du siècle, les Universités populaires.

(1) Une page peu connue de la vie de Charles Wagner, page 11.

(2) *Ibid.*

Si le titre de la Société n'avait plus rien qui pût faire sursauter les protestants qu'inquiétaient les initiatives de Fallot, un article des statuts ne laissa pas d'en scandaliser un grand nombre. « Toute discussion religieuse est interdite dans les assemblées. » Comment ? un pasteur fonde une association d'ouvriers et inscrit lui-même pareille interdiction dans les statuts. Et quel pasteur ? Celui en qui, peut-être, M. Mac-All a mis le plus grand espoir ! Sans doute, dès 1882, Fallot a cru devoir abandonner la direction de l'œuvre d'évangélisation de la rue d'Allemagne où il n'a pas la liberté d'action nécessaire. Il n'en est pas moins victime de la plus inintelligente étroitesse. « Je suis fatigué des excommunications religieuses », s'écrie-t-il un jour⁽¹⁾. Un autre jour, laissant aller sa verve, il écrit : « Je suis excommunié par la chapelle Mac-All. Je vous raconterai tout cela plus tard. Je ne m'en porte pas plus mal, mais cela me paraît drôle de servir de déjeuner et d'entremets à la clique des évangélistes et des bonnes dames qui me dévorent consciencieusement et à belles dents, et tout cela parce que j'ai fondé, pour des raisons très nettes et appréciées de tous mes collègues et amis, une société ouvrière où toute discussion religieuse est interdite. En faisant cela je sers mes convictions religieuses, je sers l'Évangile. Tant pis pour le reste⁽²⁾ ! »

Les années passent, la *Société d'aide fraternelle et d'études sociales* se développe. Malgré le nombre croissant des collaborateurs, malgré l'activité d'un Charles Wagner, d'un Léon Marillier, d'un Raoul Allier, d'un Bergner, d'autres encore, Fallot, déjà absorbé par la *Ligue de la moralité publique*, se voit devant une tâche qui menace de l'écraser. Il renonce, à la fin de 1888, à la présidence du comité central. « J'ai dû

(1) Lettre à M^{lle} Lucile Morin, 7 septembre 1883.

(2) A M^{me} de Watteville, 20 juillet 1884.

opter entre mes fonctions administratives dans la Société et mon ministère pastoral. Les soucis que me donnait la marche des groupes avaient si fort augmenté qu'il me fallait choisir entre la Société et mon église. Le choix ne pouvait être douteux, mais l'amputation a été douloureuse. Je me réserve dans la Société l'œuvre des conférences, et j'espère que mes collègues sauront bien mener la barque au point de vue administratif. C'est Marillier qui a été nommé président du comité central. Je doute qu'il y reste longtemps. La place est trop pénible. J'avais jusqu'à trois ou quatre soirées prises en une semaine⁽¹⁾. »

Peut-être est-il temps, en effet, de revenir à Fallot, pasteur de la chapelle du Nord, et d'assister à son effort pour faire bénéficier son église et le protestantisme français des pensées et des certitudes que fait jaillir en lui son incessant contact avec le peuple.

III

Que la situation actuelle du protestantisme français et les ambitions sociales d'un grand nombre de protestants ne fassent pas méconnaître la difficulté d'un semblable effort ! A l'heure où Fallot l'entreprend, il observe, dans la plupart des Églises protestantes, une douloureuse incompréhension de la démocratie.

« Leurs principes et leurs intérêts leur interdisent de se poser en ennemies de la démocratie, déclare-t-il, et pourtant, par suite de diverses circonstances, elles n'éprouvent aucune sympathie pour elle. Elles la connaissent si peu, elles la regardent de si loin, qu'elles n'ont aucune intelli-

(1) Lettre à A. Quiévreux, 8 décembre 1888. Dès 1890, Charles Wagner remplaçait Léon Marillier comme président.

gence de ses plus légitimes revendications. Oh ! les Eglises dont je parle ne demanderaient pas mieux que de faire la conquête du peuple ; elles lui témoignent — de loin bien entendu — un profond intérêt. Il y a des réunions de prières, d'innombrables réunions de prières, où l'on inter-cède en faveur du peuple. « Apprends-nous à aimer notre « peuple », demande-t-on à Dieu, « donne-nous l'accès de « notre peuple... ouvre-nous les cœurs ». Et puis, quand il s'agit d'aller au peuple, on prend peur, on recule effrayé, et l'on se console de ne rien faire en multipliant les réunions de prières. Et je crois entendre Dieu qui s'impatiente et nous crie : Laissez-moi tranquille avec vos prières hypocrites !

« Le mot hypocrite est injuste ; il faudrait dire : inconséquence, incohérence, tâtonnements stériles, timidité qui n'aboutit pas (1). »

Ce qui sépare les Églises protestantes de la démocratie, c'est aux yeux de Fallot, et si étrange que cela paraisse, une *antipathie de tempérament*.

L'histoire a fait des protestants français une minorité persécutée. La souffrance rend susceptible. Les protestants français sont devenus si susceptibles qu'ils sursautent d'indignation lorsqu'on les critique. Sans doute, à entendre les étrangers, il n'y a pas, de par le monde, de minorité religieuse aussi remarquable que le protestantisme français par la solidité de ses vertus privées et par l'influence que lui assure dans tous les domaines son haut idéal de moralité. La grandeur du protestantisme, dans un pays où les talents abondent et où les caractères font défaut, est d'avoir formé des hommes, des caractères. Les protestants français sont des caractères. Mais — et c'est pour Fallot le revers de la médaille — ils sont essentiellement bourgeois.

(1) *Les Églises et la Démocratie*, page 11.

« Nous sommes des bourgeois, des *parvenus* dans la meilleure acception du terme, parvenus, à force d'énergie, d'économie, de savoir-faire, à la haute situation morale qu'on nous reconnaît. Mais enfin le parvenu, si excellent qu'il soit, aime à s'affirmer et, pour s'affirmer, il prend soin de se distinguer, de se séparer de la masse au-dessus de laquelle il s'est élevé. Il ne se soucie plus de la comprendre, il ne réussit plus à la comprendre; tout préoccupé de gravir les degrés de l'échelle sociale qui le séparent du sommet, il tourne le dos à ceux qui restent en bas, il devient injuste et sévère à leur égard. Il ne voit plus que les grossièretés de ce peuple, que ses violences; il ne croit plus au peuple, n'attend plus rien de lui et ne parvient plus à l'aimer...

« Voilà, me semble-t-il, l'explication de nos allures hésitantes, effrayées, contradictoires, dès que le peuple est en jeu. Nous nous fatiguons à rêver sa conquête. Nous ne la réaliserons pas aussi longtemps qu'il y aura, entre lui et nous, cette incompatibilité radicale de tempérament.

« Il y a là un grand danger. Non seulement nos œuvres d'évangélisation sont paralysées, mais le peuple, qui à toutes les intuitions et qui sent nos défiances, les éprouve à son tour. Et ses défiances, après tout, sont légitimes : il ne comprend rien à notre amour abstrait des âmes, mais ce qu'il comprend à merveille c'est que nous ne l'aimons pas, lui⁽¹⁾. »

Conséquence redoutable de l'état de choses que Fallot signale sans ménagement : avec toutes les vertus privées de leurs membres, les Églises protestantes, écoles de moralité, de devoir et de travail, sont devenues des *écoles de scepticisme social*. Ne sont-ce pas parfois les hommes les plus pieux qui parlent avec le plus de mépris des revendications de la démocratie⁽²⁾ ?

(1) *Les Églises et la Démocratie*, page 11.

(2) *Ibid.*

Et pourtant Fallot croit que le protestantisme français a une grande mission à remplir.

« Je suis persuadé, s'écrie-t-il en 1882 ⁽¹⁾, que le protestantisme a devant lui un avenir magnifique s'il parvient à acquérir l'intelligence des questions sociales, et se met résolument à l'œuvre pour concourir à leur solution; je suis par contre certain qu'il est condamné à la plus désolante stérilité s'il persiste, comme il le fait en bien des contrées, à ignorer les aspirations les plus nobles et les plus généreuses qui agitent les multitudes... Pour pouvoir accomplir une œuvre durable, — je dis une œuvre *durable* et non pas une de ces œuvres éphémères dont les ruines obstruent notre chemin — pour pouvoir accomplir une œuvre féconde au milieu de ces multitudes qui cherchent partout une réponse à leurs aspirations confuses, il faut que nous nous élevions plus haut que la notion habituelle de la charité, jusqu'à la notion royale de la justice; il faut que nous remettions en lumière tout le côté pratique, terrestre, social de l'Évangile. Il faut que la religion de Jésus-Christ redevienne ce qu'elle fut au temps de sa première aurore, la religion de la justice se réalisant par la pratique de l'amour. »

Fallot brûle de communiquer à d'autres la foi qui, par instant, lui donne d'ineffables visions. Il se sent incompris de la plupart de ceux auxquels il s'adresse et il lui semble qu'il marche sur un chemin solitaire. Quelle joie lorsqu'il voit une âme s'éveiller à l'intelligence de la valeur sociale de l'Évangile!

« Que Dieu vous bénisse, ma jeune et noble amie, écrit-il à une de ses correspondantes, pour la joie que vous me donnez et le bien que vous me faites! Vous avez compris

(1) Discours de clôture prononcé, le 21 septembre 1882, à la Conférence internationale de Neuchâtel (*Fédération britannique, continentale et générale*).

ce grand mot de Justice qui résume toutes les aspirations de notre époque et en particulier de notre peuple. Les chrétiens qui se refusent à le comprendre vivent en dehors de notre siècle, et, séparés de notre peuple, ils s'agitent dans le vide. Jusqu'à ce que nous ayons converti les chrétiens à la justice nous ne saurions espérer de convertir les nations au Christ.

« Parfois je suis tout accablé par ces pensées-là. Si Dieu n'avait mis à côté de moi ma femme qui seule me comprend dans notre monde de Paris, je ne sais à quel degré de tristesse je tomberais. Aussi votre adhésion, votre conquête à cette glorieuse cause est-elle pour moi un précieux encouragement. Faites de la propagande, doucement, avec la réserve qui vous caractérise, mais aussi avec la fermeté que Dieu vous a donnée; et le jour où nous aurons en France une poignée d'hommes et de femmes capables d'identifier la cause du Christ et la cause de la Justice, oh! alors de grandes choses se prépareront (1). »

Pour préparer ce jour Fallot se décide à porter, devant le public protestant, les préoccupations qui l'obsèdent. Aussi bien une occasion lui est-elle offerte qu'il se hâte de saisir. Le Synode de l'Union des Églises évangéliques libres de France doit se réunir à Mazamet le 11 octobre 1883. Bien que Fallot vive à l'écart des questions ecclésiastiques qui font, le plus souvent, l'objet des délibérations synodales, il est prié de prononcer le discours d'ouverture. C'est alors qu'il donne, sous le titre significatif de : *la Religion laïque, Religion du Père*, le magnifique programme dont n'ont cessé de s'inspirer, dès lors, tous les chrétiens sociaux.

Qu'on relise, dans la *Revue Chrétienne* (2) qui les publia

(1) A M^{lle} ✽✽✽, 25 juillet 1882.

(2) *Revue Chrétienne* du 10 novembre 1883.

aussitôt ou dans la *Religion de la Solidarité* ⁽¹⁾ qui s'ouvre par elles, ces paroles ardentes, généreuses, où la passion, par l'effort même qu'elle fait pour se contenir, devient plus contraignante, et l'on comprendra qu'après les avoir entendues, Edmond de Pressensé, soulevé d'enthousiasme, se soit jeté dans les bras de Fallot, descendant de chaire ⁽²⁾, pour l'embrasser ! Émotion ressentie par beaucoup d'auditeurs et de lecteurs, mais non pas par tous. Il y a, dans la pensée de l'orateur et dans la langue si laïque dont il se sert, de quoi déconcerter d'excellents chrétiens. N'importe ! ce n'est pas en vain que Fallot sonne, ce jour-là, le tocsin des consciences, ce n'est pas en vain qu'il met en relief les splendeurs de la paternité divine, par quoi se révèle *l'identité profonde du divin et de l'humain*, ce n'est pas en vain qu'il appelle les hommes à la liberté conquise par l'obéissance à la Vérité et qu'il leur montre, dans la religion du Père, la religion de la Justice ; ce n'est pas en vain, surtout, qu'il leur découvre, dans la Croix de Golgotha, l'instrument béni de la solidarité restaurée ; les semences saintes déposées par lui dans les consciences germeront au moment marqué par Dieu. « Alors les Églises, débarrassées de tout l'alliage de cléricanisme qui entrave encore leur développement, seront vraiment ces foyers de liberté, ces tribunes de justice, ces ateliers de miséricorde, ces écoles de vérité sur le seuil desquelles on pourra écrire : *Ici l'on fait des hommes complets* ⁽³⁾. »

A la chapelle du Nord Fallot poursuit, sans se laisser

(1) *La Religion de la Solidarité*, 1 vol. in-16. Paris, Fischbacher, 1908.

(2) « C'est un événement dans ma vie, écrit à Fallot M^{me} de Pressensé, et je crois qu'il en est de même pour bien d'autres. Ce qui m'étonne seulement c'est qu'il n'ait pas scandalisé. L'a-t-on compris dans toute sa portée ? » Et Ferdinand Buisson lui écrit : « C'est vraiment un acte d'honnête homme et d'homme religieux ».

(3) *La Religion laïque (Religion de la Solidarité, page 54)*.

rebuter par les difficultés, l'enseignement des conséquences sociales de l'Évangile inauguré dans ses prédications de 1878 sur la Mission terrestre de l'Église. Pour s'assurer une liberté de parole que les usages lui refusent au culte du dimanche matin ⁽¹⁾, il donne à maintes reprises, le dimanche après-midi, sur des questions de moralité ou d'éducation, des séries de conférences qui attirent « une foule toujours grandissante, toujours vibrante » et dont Théodore Monod disait : « Ce ne sont pas des conférences, mais des coups de tonnerre ⁽²⁾. » Tantôt il s'adresse aux parents, abordant avec eux les plus délicats problèmes de la vie du foyer; tantôt il parle aux jeunes gens ou aux jeunes filles, se révélant pédagogue de race, héritier spirituel d'Oberlin ⁽³⁾. De tous les quartiers de Paris on vient l'entendre. Et toujours, à propos des questions les plus diverses, Fallot réitère l'affirmation que *chaque doctrine religieuse possède des conséquences sociales* et que celles-ci permettent seules d'apprécier la valeur de celle-là. Mais cette affirmation ne suffit pas; il veut qu'un acte, accompli par son église, incarne les ambitions nouvelles qu'il travaille à lui inspirer. Pourquoi, après tout, l'effort d'aide fraternelle et d'étude sociale, qui s'est montré efficace dans des milieux ouvriers, en dehors de toute préoccupation religieuse, ne se transposerait-il pas dans une église de Jésus-Christ? Fallot se décide à courir ce qui lui apparaît un peu comme une aventure. Sa tentative rencontre un succès inespéré dont il fait part à son collègue d'Aubenas, Louis Gouth :

« J'ai fait quatre prédications sur le thème ébauché dans

(1) Une de ses paroissiennes lui reprocha d'avoir parlé, dans une prédication, du pont du chemin de fer qui traversait la rue Lafayette.

(2) Lettre à l'auteur, 27 octobre 1914. — Fallot ne montait pas en chaire pour prononcer ses conférences.

(3) Pendant le seul hiver 1884-1885 Fallot donne 9 conférences, 3 aux jeunes filles, 3 aux jeunes gens, 3 aux parents.

votre chaire : « Bâtir avec Dieu ». Ma dernière prédication contenait la substance de mes notes. Je conclusais en proposant à mon église la formation d'une association d'études sociales, doublée d'une société de secours mutuels. Quand je suis descendu de chaire, mon très vénéré mais jusqu'ici grand opposant, le Dr Monod, m'a serré la main et m'a dit : « Je m'inscris ⁽¹⁾ ».

Ainsi est fondée la *Société fraternelle*. Inscrivons ici les deux premiers articles de ses statuts. Ils marquent sa différence d'inspiration et de but avec la *Société d'aide fraternelle et d'études sociales* dont il vient d'être question ; mieux encore, ils font apparaître l'idéal de l'Église auquel Fallot s'efforce de gagner ses paroissiens :

« La Société fraternelle a pour but de grouper les hommes et les femmes de bonne volonté désireux de pratiquer avec intelligence et droiture les commandements de Jésus-Christ.

« Elle souhaite d'assurer à ses membres les bienfaits de la mutualité comprise dans le sens le plus large. Aux malades elle s'efforcera de procurer les soins nécessaires ; aux travailleurs qui chôment, le moyen d'attendre la reprise du travail ; à ceux qui cherchent un gagne-pain, une occupation conforme à leurs aptitudes.

« Elle ne négligera rien pour arracher les isolés au découragement et à l'impuissance où les jette la solitude. Elle fera son possible pour établir entre tous ses membres, quelle que soit leur situation ou leur nationalité, des relations de cordiale affection.

« La Société fraternelle s'efforcera, en outre, de diriger l'attention de ses membres sur les questions d'intérêt social

(1) 13 décembre 1886. — Il s'agit du Dr Gustave Monod, président du Presbytère (ou Conseil presbytéral) de la chapelle du Nord.

qu'aucun disciple de Jésus-Christ n'a le droit d'ignorer. Elle les étudiera avec la prudence que réclament les circonstances, mais aussi avec la passion de la vérité et la foi au triomphe de la justice qu'inspire l'Évangile.

« Elle provoquera à cet effet des conférences qui pourront être suivies de discussion. »

Initiative hardie qui excite dans les milieux protestants un vif intérêt! Plusieurs pasteurs de Paris et de la province, comprenant qu'une pareille association peut devenir un centre vivant d'activité laïque, se renseignent sur son fonctionnement. Celui-ci, à vrai dire, est très simple. Un service médical avec consultations régulières ou visites à domicile, une commission de permanence qui reçoit et instruit les demandes et offres d'emploi, des réunions familiales le jeudi soir, des conférences sur les questions d'intérêt social le deuxième dimanche du mois : tel est le cadre à l'intérieur duquel se développe un très bel effort de fraternité et d'intelligence sociale de l'Évangile. Parmi les conférenciers de l'hiver 1888-1889 on relève les noms d'Edmond et Francis de Pressensé, de Charles Wagner, de Raoul Allier, de Fallot enfin. Il n'est d'ailleurs ni président de la Société fraternelle ni membre de son comité de direction. Un comptable, un emballer, un négociant, un ingénieur, un représentant de commerce constituent celui-ci. Ainsi est donnée une vigoureuse impulsion à l'action personnelle des membres de l'église du Nord. Sans doute la Société fraternelle est, de par l'article 3 de ses statuts, indépendante de cette église; mais cette distinction que les circonstances rendent nécessaire est plus apparente que réelle.

C'est à deux des assemblées mensuelles de la Société fraternelle que Fallot donne le premier exposé de ses vues sur le christianisme social. Il avait annoncé une conférence sur *les conséquences sociales de la doctrine traditionnelle du*

petit nombre des élus. Il lui revient que les premiers mots du titre : *conséquences sociales...* ont choqué quelques amis. Aussitôt il décide de « s'expliquer à fond », de « prendre les choses à la racine », et il donne deux conférences — au lieu d'une — sur l'*Avènement du Christianisme social* ⁽¹⁾.

Quelle est l'affirmation *religieuse* essentielle de l'Évangile? Incontestablement celle-ci : Dieu se révèle en Jésus-Christ comme le Père qui sauve l'homme pécheur. De cette affirmation *religieuse* se déduit une conséquence *sociale*.

« Prendre vis-à-vis de Dieu l'attitude d'un enfant vis-à-vis de son père, c'est prendre du même coup vis-à-vis de tous les hommes l'attitude d'un homme qui trouve des frères... »

« Nous sommes frères en Jésus-Christ, me dit-on. — Quelle mauvaise plaisanterie! Quand nous serons frères en Jésus-Christ, c'est-à-dire quand, dans l'Esprit de Jésus-Christ, nous aurons vaincu l'égoïsme qui nous sépare, nous serons frères, dans la rue, à l'atelier et au comptoir.

« Une affirmation religieuse ne signifie rien aussi longtemps qu'elle n'agit pas sur les volontés et ne s'incarne pas dans les institutions et dans les mœurs... Pratiquer la fraternité humaine est la seule manière de professer sincèrement la paternité divine... Si la paternité divine réalisée en Jésus-Christ est le dogme des dogmes, la fraternité humaine est la substance de toute la morale individuelle et sociale... Et nous voici ainsi, avec cette affirmation doctrinale et sa traduction sociale, au centre de ce que j'appellerai le *christianisme social*. »

Qu'est-ce donc que le christianisme social? Quelques pensées, extraites de ces deux conférences, nous montrent

(1) 12 février et 11 mars 1888.

Fallot cherchant à répondre à cette question en l'abordant sous divers aspects.

« Le christianisme social, c'est le christianisme appliqué aux peuples comme aux individus, c'est l'Évangile devenant un salut pour tous et dans tous les domaines. » — « Appelez, si vous le voulez, ce christianisme social l'idée du Royaume de Dieu sur la terre. » — « Ce sera l'Évangile appliqué aux besoins des sociétés aussi bien qu'aux besoins des individus. Ce sera l'Évangile mieux compris, saisi comme la loi de la vie dans tous les domaines de l'existence, et ce sera, du même coup, cette religion de la Justice, dont je décrivais tout à l'heure les bégaiements, trouvant son expression définitive. » — « Le christianisme social fournit seul la synthèse entre les droits de l'individu et les droits de la société. » — « Synthèse du socialisme vrai et de l'individualisme. »

Comment Fallot apprécie-t-il les résultats de ses conférences ?

« L'autre jour, après avoir rudement pioché mon sujet, j'ai fait à ma *Société fraternelle* un premier discours sur l'avènement du christianisme social et j'ai eu l'immense joie de voir le vieux D^r Monod, qui était jusqu'ici mon principal adversaire, me remercier avec une émotion qui m'a fortement ému (1). »

Sont-ce là les prémisses d'une moisson venant récompenser le persévérant labeur du semeur ? Fallot est d'autant plus en droit de l'espérer que la fondation de l'*Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales* vient précisément de mettre en lumière l'action déjà exercée, par les idées qui lui sont chères, dans une notable fraction du protestantisme français.

(1) Lettre à L. Gouth, 16 février 1888.

IV

Le 28 octobre 1886 le pasteur Louis Gouth présentait, à la *Conférence évangélique*, réunie à Alais, un rapport, dont l'avait chargé la Conférence de Dieulefit (1885), sur « le Pasteur et les questions sociales ». A cette occasion Louis Gouth avait prié Fallot de lui résumer, dans une lettre qui pût être lue publiquement, ses idées personnelles sur ce sujet. Une grande partie de cette lettre a été publiée en tête du volume *Christianisme social*. Lue par Gouth, à la suite de son rapport, elle fut écoutée avec une sympathie marquée et provoqua une discussion à laquelle prirent une part prépondérante des hommes tels que Charles Babut, Charles Bois et Émile Doumergue. Charles Babut proposa que la Conférence pastorale du Midi tînt, au printemps suivant, une session à laquelle seraient invités libéraux et dissidents : on rechercherait ce qu'il était possible de faire, on tiendrait en quelque sorte « les assises sociales du protestantisme ». Mais, comme trop souvent, hélas ! une question de règlement fit écarter cette généreuse proposition, et l'on se sépara sans avoir rien décidé.

Tout cela, Louis Gouth le raconte à Fallot quelques semaines plus tard ⁽¹⁾, et il ajoute :

« Dans le même but il m'est venu à l'esprit un projet dont l'idée n'était pas mûre, mais a mûri depuis, et sur lequel je voudrais en terminant vous demander votre avis.

« Il s'agirait de fonder, non une grande œuvre, mais une petite association aux allures anodines, mais qui pourrait avoir des conséquences considérables.

(1) Lettre du 28 novembre 1886.

« Il faut pousser les pasteurs à l'étude des questions sociales, non l'étude scientifique, mais pratique et expérimentale, afin que chacun expérimente dans son milieu ce qui s'impose là.

« On commencerait par fonder une *Bibliothèque circulante* avec les meilleurs ouvrages; on en faciliterait l'étude par la publication d'un plan d'études. Personne ne pourrait s'y opposer, et cela poserait partout la question sociale au point de vue chrétien.

« Mais comme vous êtes, sans vous en douter, l'inspirateur de ce qui pourra encore germer en moi d'idées sociales, je ne veux rien faire sans votre consentement. Si vous approuvez, je ferai une circulaire à adresser aux membres de la Conférence d'Alais et à ceux du Midi tout entier. Mais, si vous croyez que cela puisse entraver le développement de votre belle *Ligue de la Moralité publique*, je suis prêt à baisser pavillon. »

Le 13 décembre, Fallot répond :

« J'ai hâte de répondre à votre projet. J'y adhère des deux mains... Votre entreprise, si modeste qu'elle soit, est excellente. Je m'inscris comme votre collaborateur, à la seule condition de ne pas supporter la *responsabilité* de l'affaire... Songez un peu au bien que nous ferions si nous faisons de chaque église vivante un foyer d'étude et d'activité sociale. »

Les premiers mois de 1887 se passent en démarches pour la constitution de la nouvelle association et d'un comité provisoire qui déposera ses pouvoirs devant la première assemblée qu'il convoquera. Fallot insiste pour que tout s'arrange de façon que Gouth soit ostensiblement le centre de l'œuvre dont il est le fondateur (1) et il suggère que la

(1) Lettre du 4 septembre 1887.

présidence de l'association soit offerte au professeur Charles Gide, alors à Montpellier. Gouth répond que ses amis et lui ne peuvent songer à un président autre que Fallot. Sur quoi celui-ci s'explique en toute simplicité :

« Vous me dites : vous serez président. — Voici mon opinion. Dans toute œuvre vraie et salutaire l'intérêt de l'œuvre prime tout le reste. Quand j'aime une entreprise je juge ma personnalité de la façon la plus objective. Donc je reconnais l'utilité, d'un côté, mais aussi les inconvénients de ma présidence.

« *Utilité* : 1) Je suis en dehors des partis ecclésiastiques. — 2) Chacun sait que j'appartiens corps et âme à la cause du christianisme social. — 3) J'ai un peu partout de chauds amis.

« *Inconvénients* : 1) Je suis la bête noire de tous les sectaires dans tous les partis. Et votre cher Midi est un tantinet sectaire! — 2) Mes idées avancées ont été forcément travesties et elles effraient beaucoup de *très honnêtes* gens dont la sympathie importe à votre œuvre. — 3) J'ai un certain nombre d'ennemis; il y a des gens auxquels mon nom seul risque de donner une congestion. C'est à vous et à vos amis de peser le pour et le contre (1). »

Aux yeux des membres du comité l'*utilité* de la présidence de Fallot l'emporte sur les *inconvénients*; le 8 décembre 1887, Gouth lui fait part officiellement de sa nomination. Quelques lignes de sa lettre sont à citer, pour les jours qu'elles donnent sur l'état d'esprit des milieux protestants à cette époque.

« M. Bost et moi nous avons pensé hier que nous étions *trop vos amis* pour vous cacher que, dans le sein de notre

(1) Lettre du 19 août 1887.

comité, il y a eu des réserves sur votre nom comme président — en dehors de toute question de personne, bien entendu, et uniquement en vue du succès de notre œuvre. On craignait que votre nomination ne donnât à notre association un caractère un peu *socialiste* et ne risquât d'éloigner la bourgeoisie protestante. C'est justement ce que vous m'aviez prédit, je le reconnais. Mais la grande majorité de nos collègues a *tenu* à vous donner cette fonction et ce titre de président, et ce vote *motivé* vous sera un témoignage de notre admiration et de notre vif attachement, en même temps que de notre désir de vous avoir pour chef (1)... »

A peine née, alors qu'une première assemblée est seulement projetée, l'association soulève d'assez vives critiques.

« Nous rencontrons plus d'un obstacle, mande Gouth à Fallot, dans le petit esprit bourgeois de notre protestantisme, orthodoxe ou libéral. Vous avez vu que la Conférence de Montauban a adhéré à notre projet d'assemblée, mais ce n'est pas sans combat. M. Pédézet, en particulier, a été d'un avis tout à fait opposé à son gendre M. B. Couve. Celui-ci avait très bien posé la question, en notre faveur, dans le *Christianisme*, et il vous faut décidément revenir *un peu* de vos défiances à l'égard de ce journal. — Ensuite Minault nous a très habilement et très brillamment défendus. — Je n'avais pu me rendre à Montauban. Mais Minault et Chastand m'ont rapporté très peu d'adhésions et sont revenus passablement découragés. On craint deux choses : 1° que nous ne négligions notre tâche pastorale, et 2° que nous ne versions dans le socialisme. Nos amis Chastand, Minault, Gide, et MM. Puyroche, Morize, Jean Monod, ont rassuré les soucieux du mieux qu'ils ont pu.

(1) 8 décembre 1887.

MM. Doumergue et Bois ont toutefois *adhéré* à notre association (1). »

Quelques amis impatients estiment que l'*étude* ne suffit pas; l'Association ne montrera son utilité qu'en créant ou en inspirant aux laïques de créer des œuvres sociales. Raison de plus, pense Fallot, pour déterminer très nettement à l'avance le dessein de la future assemblée. « Elle sera une assemblée d'*étude*, modestement réunie pour *étudier* et pour *exciter à l'étude*. Tenons-y ferme la main. Si nous voulions faire grand, voter et imprimer un programme d'action, prendre parti... nous coulerions notre entreprise (2). »

C'est à Nîmes, capitale protestante du Midi, que doit se réunir, à l'automne 1888, la première assemblée de l'Association. Entre Gouth et Fallot l'échange de vues est incessant.

« Nous ne ferons réellement notre entrée en scène qu'aux assemblées de cet automne, écrit Fallot (3). Je vous promets de me préparer solidement pour ce moment. J'ai déjà mon sujet que je pioche ferme : *l'avènement du christianisme social* (4)...

« D'avril au 15 juillet je travaillerai d'arrache-pied mon droit (5), mais, une fois licencié, je me jette dans la mêlée. J'ai un certain nombre de travaux sur le chantier. Donc, aussi inerte que j'ai été jusqu'ici, aussi actif j'espère être à partir de l'automne. Il m'a fallu onze ans pour élaborer les grandes lignes de la doctrine. Dieu merci ! j'espère y être arrivé, et cela de façon à conserver toutes les affirmations précieuses de l'orthodoxie en me bornant à les débarrasser de leur gangue grossière. »

(1) 8 décembre 1887.

(2) Lettre à L. Gouth, 14 octobre 1887.

(3) 16 février 1888.

(4) Sujet qu'il traitait à ce moment même à la *Société fraternelle*.

(5) Voir ci-dessus page 119, n. 1.

Recueillons en passant cette expérience dont Fallot fait part à son ami :

« L'autre jour, dans une grande ville du nord de la France où j'é donnais une conférence pour la *Ligue*, je trouve un pasteur fort distingué mais absolument découragé : « Il n'y a rien à faire », répétait-il sur tous les tons.

« En y réfléchissant, et en faisant l'inventaire de tous les pasteurs orthodoxes ou libéraux qui prêchent l'évangile du découragement, du « rien à faire », j'ai constaté le fait suivant : *Tout pasteur qui s'occupe du peuple et des questions sociales est plein de courage ou du moins capable d'espérance. Tout pasteur qui se désintéresse des causes populaires gémit et laisse tomber les bras.*

« C'est la légende d'Antée : l'Église n'étrangle le géant, l'ennemi, qu'à la condition de toujours toucher l'*humus humain*, le sol fécond. Séparez-la du peuple : du coup vous la videz, l'affaiblissez et pouvez la détruire⁽¹⁾. »

Mais le temps passe ; il s'agit d'arrêter le programme de l'assemblée de Nîmes. Fallot s'en préoccupe.

« J'ai vu longuement Gide, deux fois aussi de Boyve ; voici ce que je leur ai proposé. Ils feraient, eux, le morceau de résistance et défendraient la coopération comme une tentative sociale toute dans le génie du protestantisme et tâcheraient de prouver aux pasteurs qu'ils doivent — *indirectement* — soutenir partout les efforts coopératifs, *après les avoir étudiés*.

« Pour moi je ferais un discours où je défendrais ma conception du rôle du pasteur dans la question sociale, mais en ayant soin de me placer exclusivement au point de vue *moral et religieux*, laissant à ces messieurs la question économique⁽²⁾. »

(1) 28 mars 1888.

(2) 23 mai 1888.

Au début d'août Fallot passe ses derniers examens de licence. Il a « cruellement besoin de repos »⁽¹⁾. Sans retard, cependant, il se prépare pour l'assemblée de Nîmes dont l'importance lui paraît capitale.

« Je lis, je réfléchis, j'emmagasine pour me mettre bientôt à écrire mon discours. Mais j'ai le cerveau si abîmé par mes derniers examens que tout travail m'est fort pénible... Il est entendu que je m'adresse à nos amis, à des hommes qui savent un peu de quoi il s'agit et que je ne vise en aucune façon à être populaire⁽²⁾. »

De ce labeur sort *Protestantisme et Socialisme*⁽³⁾, dont les thèses fondamentales suscitent l'enthousiasme des uns, la défiance et les critiques des autres. Une seule œuvre est essentielle : l'œuvre du salut. Impossible à quiconque est consumé par la passion des âmes de se désintéresser de la question du milieu physique et moral le plus favorable à l'éducation de la créature humaine, c'est-à-dire de la question sociale. Le douloureux labeur des siècles prépare l'enfantement d'une humanité fraternelle dont l'avènement définitif de l'*homme social* rendra possible la réalisation. Aux églises de devenir, par une prédication entièrement renouvelée de la conversion, les écoles où se formeront les hommes sociaux qui soumettront sans réserve leurs désirs, leurs pensées, leurs actes à la loi maîtresse de la solidarité.

Quoi qu'il en soit des discussions que soulève le discours de Fallot, en particulier sa doctrine de l'*homme social*⁽⁴⁾, qui apparaît à plusieurs de ses auditeurs comme une dangereuse nouveauté, l'assemblée de Nîmes marque une date, non seulement dans la vie de l'Association dont elle

(1) Lettre à L. Gouth, 7 août 1888.

(2) Au même, 6 septembre 1888.

(3) Voir *Actes du Congrès de Nîmes* (1888) et *Christianisme social*, page 19.

(4) Voir sur ce point, *Christianisme social*, page 91, n. 1.

consacre la tâche magnifique, mais dans l'histoire du protestantisme français. Elle mit le point final aux outrances d'un individualisme dans la pensée et dans l'action dont il risquait de mourir. Son succès fut considérable et récompensa largement les peines des organisateurs, principalement de Louis Gouth. « L'Assemblée de Nîmes est votre œuvre, lui écrivit Fallot. Loez Dieu de l'avoir ainsi bénie⁽¹⁾. »

A vrai dire les choses n'avaient pas été toutes seules. Avant le Congrès, dans la presse religieuse, à Nîmes même, au cours des séances, l'Association avait eu à subir un rude assaut. Fallot s'en souviendra en écrivant, un an plus tard, à Edmond de Pressensé dont la sympathie et l'influence avaient si grandement aidé au développement de l'Association :

« Les sectaires de droite et de gauche... ont tout fait pour nous empêcher de naître. De tous nos ennemis P... a été le plus loyal. Il a prophétisé notre mort à courte échéance, mais s'est abstenu de se glisser parmi nous. Les autres n'ont pas eu tant de scrupules; ils sont venus tout bonnement, il y a un an, se faire inscrire comme membres de notre Association afin d'avoir le droit de l'étrangler.

« Les Assemblées de Nîmes, dont je puis parler pertinemment puisque je les présidais, me faisaient penser à la naissance du divin enfant avec Hérode et les Scribes pour témoins empressés.

« Dieu s'en est mêlé, car nous sommes sortis — malgré notre faiblesse — victorieux de cette première épreuve, et la présence de nos adversaires n'a fait que mettre en relief ce premier succès⁽²⁾. »

A ce premier succès le Congrès réuni à Lyon l'année

(1) Sur l'Assemblée de Nîmes voir, en dehors des *Actes*, l'article d'Elie Neel dans la *Revue du Christianisme pratique*, 2^e année.

(2) 25 novembre 1889.

suivante allait en ajouter un autre, plus décisif encore. Pour Fallot, dont l'Assemblée de Nîmes a confirmé la présidence⁽¹⁾, la préparation de ce nouvel effort est un sujet d'angoisse. Sa santé, très gravement ébranlée par un surmenage de dix années, l'oblige à quitter Paris — momentanément, il le croit — et à prendre à Vals un repos prolongé. C'est de là qu'avec Gouth, pasteur à Aubenas, lui-même souvent malade, il organise la rencontre de Lyon. Il redoute que la date choisie — la mi-novembre — lui soit funeste. « Il faut que vous veniez à Lyon, à nos assemblées de novembre, écrit-il à Quiévreux. Ces assemblées, qui arrivent pauvres dernières de l'année, ne doivent pas être désertées. Les ennemis du christianisme mis en pratique se réjouiraient trop de notre défaite⁽²⁾. » Il s'assure — pour une conférence — la collaboration de Francis de Pressensé qu'il aurait voulu avoir, déjà, au Congrès de Nîmes. Enfin il songe à l'étude qu'il devra présenter lui-même en guise de discours d'ouverture. Comment la préparer ? Tout effort cérébral lui est interdit. « Je vais assez bien à condition de ne plus essayer d'écrire », note-t-il mélancoliquement dans un billet à Francis de Pressensé⁽³⁾. Que faire dans le silence et dans le repos forcés, sinon réfléchir aux expériences des dernières années et essayer d'en dégager, pour ses amis, pour ses collègues, les leçons essentielles ? Ainsi s'élabore peu à peu dans son esprit fatigué le *Fragment du journal d'un pasteur*⁽⁴⁾ dont la lecture faite par

(1) Fallot avait demandé à être remplacé, à la tête de l'Association, par un laïque. Le Comité fut d'un autre avis. Voir son article *A propos des Assemblées de Lyon* dans la *Revue du Christianisme pratique*, 3^e année, page 175.

(2) 4 octobre 1889.

(3) 26 juin 1889.

(4) Voir *Travaux du Congrès de Lyon et Christianisme social*, pages 95 sq. Voir aussi le remarquable article d'Aug. Sabatier : *Deux conceptions du ministère évangélique* dans la *Revue chrétienne* du 1^{er} janvier 1891.

Fallot, épuisé, malade au point de devoir garder la chambre pendant tout le reste du Congrès, laisse, à tous ceux qui l'entendent, une inoubliable impression. La résumer serait l'appauvrir. Mieux vaut entendre Fallot lui-même indiquer, dans quelques pages écrites à son retour de Lyon à Edmond de Pressensé, la signification exacte du Congrès⁽¹⁾. Du même coup apparaîtra le point où est parvenue sa pensée.

« Les Assemblées de Lyon ont consacré notre réussite. Là tout était normal. Nous n'avions plus avec nous que des amis, fort ignorants parfois mais sincères. Les adversaires de gauche et de droite s'étaient abstenus.

« De plus, nous avons été si modérés, les uns et les autres, que nous avons conquis de sérieuses sympathies dans le monde des laïques, des négociants lyonnais. Notre Association s'est fortement accrue. Le choix de Montbéliard pour l'année prochaine, l'acceptation de Siegfried qui donnera une conférence sur les habitations ouvrières, de plus l'adhésion chaleureuse de Pilatte : tout nous montre que la lutte initiale est terminée. Le mouvement du protestantisme français vers les réformes sociales se dessine; on ne pourra plus l'enrayer. Voilà le beau côté des choses.

« En réalité il y a beaucoup d'ombres au tableau. On n'enrayera plus le mouvement, mais, si nous n'y veillons, on le fera avorter.

« Nous, les fondateurs de l'Association : je nomme Gouth, d'Aubenas, Minault, qui était au Vigan, actuellement à Saint-Christol, Comte, de Saint-Étienne, et plusieurs autres, nous savons nettement où nous voulons aller : avec le concours de savants et d'hommes de cœur comme Francis et comme Gide, avec l'appui de militants comme de Boyve, nous voulons jeter les bases d'un socialisme qui s'oriente

(1) 25 novembre 1889. L'article cité plus haut : *A propos des Assemblées de Lyon* donne son impression sous une forme plus discrète.

tout droit vers la liberté. Nous voulons fonder non pas le socialisme chrétien, expression dont on peut user et abuser, mais le socialisme protestant, un socialisme aussi hardi que tous les autres, mais conforme de tout point au génie social du protestantisme.

« Nous voulons aboutir à une doctrine large et simple, qui nous fournisse un critère pour examiner la valeur de toutes les réformes réclamées; nous voulons trouver les mots d'ordre qui nous aideront à entraîner la partie la plus saine de notre peuple et à l'arracher aux fascinations des sophistes. Pour atteindre ce but il nous faut étudier et faire étudier ceux qui nous entourent; il faut que nous forçons les pasteurs à savoir de quoi il retourne.

« C'est ici que commencent nos difficultés. La majorité des pasteurs sont ignorants au delà de toute expression.

« La salade piétiste, pseudo-individualiste, dont on les a nourris, les a rendus à peu près incapables de saisir le joint des questions. Francis a pu vous en donner des exemples. Il a entendu un homme qui est un des chefs du jeune libéralisme, et qui est en outre plein de bonne volonté, nous débiter des théories qui prouvaient qu'il ne soupçonnait même pas l'*abc* des questions sociales.

« A côté de l'ignorance qui les caractérise, la majeure partie de nos membres, de nos soi-disants alliés, sont désespérément superficiels. *Ils ne savent pas qu'ils ne savent rien* et brûlent du désir de faire quelque chose, immédiatement quelque chose. Nous sommes une association d'étude. « Étudier! à quoi bon? le moindre effort de miséricorde « n'est-il pas infiniment plus précieux? »

« Vous connaissez la tirade. X..., le brave président d'une société d'études genevoise, a exécuté un grand air sur ce thème : *le soupir d'un ouvrier vaut mieux que toutes les études faites dans son cabinet*. Sans aucun doute, si ledit

soupir nous fait réfléchir à mille choses que nous ignorions ! L'action empirique, l'action sans vue d'ensemble, la recette philanthropique, voilà le grand danger de notre association. Et ce n'est qu'avec une extrême prudence, doublée d'une extrême énergie, que nous réussirons à maintenir notre œuvre dans la voie que nous lui avons assignée. Nous serons forcés de faire au début toutes les concessions possibles.

« Par exemple nous avons dû admettre, pour sujet d'un des rapports de 1890, à Montbéliard : *Des secours immédiats à donner aux indigents*. Et c'est cet excellent et cher ***... qui l'a réclamé à cor et à cri. « Il faut, disait-il, qu'on nous « explique, à nous pasteurs, ce que nous avons à faire dans « telle ou telle circonstance donnée. » C'est de la casuistique pastorale, du truc pieux, mais les questions sociales n'ont vraiment rien à faire là-dedans !

« Toutefois nous nous sommes empressés de voter ce sujet... Un thème aussi anodin disposera les esprits en notre faveur. Le protestantisme français étant une quintessence de bourgeoisisme, nous sommes forcés, pour engrener avec la masse, de nous embourgeoiser *momentanément*. Quand nous aurons conquis la confiance de nos églises, nous pourrons sans danger donner un coup de barre à gauche, du côté du peuple.

« Hélas ! je me sens bien peu fait pour cette stratégie et, le jour où mes amis me déchargeront de la présidence, je serai heureux de redevenir tout à fait moi-même.

« Tout en étant prudents, nous ne voulons pas dépasser la mesure ; nous aurons donc soin de forcer notre comité à mettre chaque fois à l'ordre du jour une question de principe. Le second rapport de Montbéliard traitera, par exemple, de *la Responsabilité en cas d'accidents au point de vue chrétien*. Nous avons choisi E. Gruner.

« Mais assez sur ce sujet. Je crains de vous avoir importuné; je tenais à vous mettre au courant de nos préoccupations. »

A cette caractéristique du Congrès de Lyon et de la méthode à suivre pour ne pas en compromettre l'heureux résultat il convient d'ajouter les précisions suivantes que, dans le même temps, Fallot donne à Paul Minault qui va devenir, dès lors, le plus intime confident de sa pensée.

« Que devons-nous faire ?

« *Préparer* la fondation d'un parti socialiste *protestant*. Je dis : protestant; *chrétien* est un vocable dont les catholiques d'un côté, Stœcker de l'autre, ont abusé. Sans doute nous prétendons être absolument chrétiens, plus chrétiens que qui que ce soit, ou du moins plus désireux de l'être; mais l'histoire existe, impossible de l'ignorer. Il y a un christianisme *catholique* et un christianisme *protestant*; nous sommes des protestants, et si nous croyons que la Réforme, malgré toutes ses imperfections, est un fait providentiel et que le protestantisme, malgré ses infirmités, a une mission divine, ayons le courage de nous dire ce que nous sommes : des *socialistes protestants*. A cette dénomination historique il faut en ajouter une seconde qui indique notre unique orientation. Je propose socialisme *libertaire* plutôt que socialisme *libéral*, parce que libéral est un qualificatif que les bourgeois ont rendu pesant pour le peuple. Le libéralisme est une des plus vastes duperies de ce siècle. Libertaire dérive de liberté et est un terme né dans le peuple, à Paris, et usité par lui.

« Au reste qu'on trouve un meilleur vocable si on le peut. L'essentiel est de nous accorder sur la chose. Que voulons-nous ?

« Jeter les bases du socialisme de la *liberté* en opposition au socialisme de l'*égalité artificielle et meurtrière*. Nous pre-

nous pour mot d'ordre la grande parole du Maître : Dieu ne veut pas qu'*aucun de ces petits ne périsse*.

« L'Évangile ne sera devenu une puissance sociale que le jour où le salut égalera plénitude de vie = liberté = possibilité de réaliser pleinement sa destinée = *possibilité réelle* (et non pas nominale) de faire valoir tous les talents que Dieu nous a donnés, que le jour, dis-je, où le salut sera possible pour tous. A l'heure actuelle, Dieu dit : *je veux que tous les hommes soient sauvés*. La société répond : *une élite seule peut être sauvée*.

« L'Évangile est une bonne nouvelle pour *tous*. La société en fait une bonne nouvelle pour *quelques-uns*. Ce que nous voulons, c'est l'Évangile pour *tous*.

« Donc premier point sur lequel nous devons nous accorder : le socialisme protestant est le socialisme qui s'oriente uniquement du côté de la liberté.

« Je crois avoir démontré à Lyon (en m'inspirant directement de l'admirable livre de Secrétan, mais en différenciant sur des points de pratique) que la liberté suppose une certaine *égalité*, égalité de droits, de possibilités, égalité qui n'a rien à voir avec l'égalité matérielle et extérieure.

« Double est donc notre rôle : 1° Aller au peuple et lui dire : « Tu cherches dans l'égalité extérieure le remède à « tes maux. Remède plus funeste que le mal, oppression « contre laquelle tu te révolterais bien vite. Au fond, quand « tu demandes l'égalité, ce que tu veux, sans le savoir, « c'est la liberté ». Donc, premier effort : ruiner le rêve égalitaire, le percer à jour.

« Second effort : faire resplendir la liberté, montrer à quelle condition elle peut s'acquérir, dénoncer sans trêve ni repos tout ce qui lui fait obstacle : a) énumérer toutes les *lois de la servitude*; b) énumérer toutes les servitudes

qui appellent encore des *lois libératrices*; et surtout faire éclater le caractère moralisateur du socialisme libertaire. En effet son centre de gravité gît dans l'effort individuel. Sans un effort de chaque individu tous les redressements légaux restent stériles.

« Je vais préparer un travail aussi condensé que possible, intitulé *Synthèse protestante*. Je montrerai que la liberté, principe du protestantisme, doit se définir ainsi : *la liberté dans l'obéissance à la loi*.

« En d'autres termes la liberté suppose une certaine autorité, non pas l'autorité arbitraire des hommes, mais celle de la loi (divine, ou civile, copie de la loi divine).

« *Liberté* et *autorité* sont deux réalités qui se conditionnent. Plus l'autorité est grande dans un pays (l'autorité de la loi) plus la liberté s'y développe.

« Il n'y a donc rien de contradictoire si le socialisme libertaire fait, dans certaines circonstances, appel à la loi. Il est fidèle au principe protestant qui fait de la *contrainte* intelligente la mère de la liberté.

« La synthèse protestante se vérifie merveilleusement dans l'éducation qui met l'autorité des parents au service de la liberté des enfants.

« Toutes les questions sociales se ramènent à des questions pédagogiques. L'État est le *pédagogue* des *Galates*. La synthèse protestante est une simple application de la doctrine de saint Paul sur la loi conduisant à la grâce = plénitude de la liberté.

« Je tenais à vous esquisser à grands traits le principe essentiel de la doctrine auquel dix ans de luttes m'ont conduit. Si nous tombons d'accord sur le principe, nous aborderons plus tard les questions d'application (1). »

(1) 19 novembre 1889.

C'est ainsi que s'affirme, dans le temps même où tout effort lui est interdit, la fécondité incessante de ce puissant esprit. Que de projets il ébauche pour une action qu'il espère prochaine, que de livres il écrit !

« Chaque fois, écrit-il, que je me promène dans ces splendides campagnes, les idées me montent au cerveau comme la sève qui fait actuellement craquer les arbres. J'ai des livres tout plein la tête. Mais hélas ! cela ne va pas plus loin. Puisque vous êtes si indulgente pour tout ce qui m'occupe, cela vous distraira peut-être si je vous initie à mes beaux châteaux en Espagne. Voici des travaux que je médite. Quand paraîtront-ils ? Dans quelques années peut-être si Dieu me rend la santé.

« 1° Comme mon travail sur le Protestantisme et le Socialisme est décidément insuffisant, je renonce à le publier et je prépare un volume qui sera toute ma doctrine, tout mon système. J'intitulerai ce volume : *l'Avènement de l'homme social*. J'en vois les chapitres, les prémisses, les conclusions, mais j'en vois assez pour comprendre que si, dans dix ans, ledit volume est prêt et terminé, je pourrai m'estimer fort heureux.

« 2° J'ai au contraire fort envie d'écrire, avant mon retour à Paris, une courte brochure donnant toutes mes conclusions pratiques, et intitulée : *L'œuvre sociale du Protestantisme*. En voici les chapitres... (1). »

Et, au courant de la plume, ou, plus exactement, dans un admirable jaillissement de la pensée, Fallot donne à sa correspondante, en quelques courtes pages, la substance du travail qui semble achevé en lui.

Du premier volume, auquel il pensait devoir consacrer dix années, il subsiste autre chose heureusement que le

(1) Lettre à M^{me} de Watteville, 19 mai 1889.

titre. Un plan de l'ouvrage — qui devait s'appeler exactement *Le Socialisme coopératif ou l'Avènement de l'homme social* — a échappé à la destruction, suffisamment détaillé pour permettre de fixer les grandes lignes de la pensée sociale de Fallot à cette époque. Notons les thèses essentielles qui se retrouveront pour la plupart, quatre ans plus tard, dans les *Suggestions pour aider à la prédication sociale de l'Évangile* par lesquelles se termine *Simple Explication*.

I. — Après une introduction dans laquelle il reprend sa théorie des trois âges esquissée à Nîmes (communisme, individualisme, coopératisme), l'élargissant par ce qu'il appelle la *loi des régressions* et l'appuyant d'une démonstration psychologique, Fallot expose le but que l'humanité doit assigner à son effort. Ce but est déterminé par l'équation fondamentale : *la Société = tous les individus*. Sur cette équation repose la synthèse du socialisme et de l'individualisme. Le but est le bien de tous ; celui-ci est identique au bien de chacun. Une erreur homicide a faussé et ne cesse de fausser la direction de l'effort humain, erreur qu'exprime cette autre équation : *la Société = certaines institutions = les hommes dans lesquels sont réputées s'incarner ces institutions*.

Quel est le bien de l'individu ? — C'est la liberté. — Ici apparaît l'influence qu'exerce sur Fallot la pensée de Charles Secrétan, dont la *Philosophie de la liberté* est alors, si j'ose dire, un de ses livres de chevet. — Le but de l'effort humain doit donc être de rendre possible une mesure croissante de liberté à un nombre croissant d'individus. La liberté, conçue expérimentalement, est la réalisation de la destinée humaine dans le développement harmonieux de toutes les facultés. Un seul chemin conduit à cette plénitude de vie : l'obéissance à la loi de notre être qui est de vivre le plus possible en nous unissant à autrui. La

liberté ne se conquiert et ne se garde que dans l'association. Nous ne sommes nous-mêmes qu'à la condition de sortir de nous-mêmes pour nous donner à autrui et vivre d'une vie décuplée.

II. — L'association-type est le *foyer coopératif*, le mariage est une association dans la liberté et pour la liberté. Il n'y a don de soi-même que là où il y a liberté, liberté inaliénable. L'idéal du mariage ne se réalise qu'en tant que la liberté va grandissant de part et d'autre. Se donner librement c'est conquérir une liberté croissante, c'est créer autour des enfants une atmosphère de liberté.

Parents et enfants constituent une association d'une forme différente de la première, une association dans la subordination pour la liberté. La puissance parentale est une institution autoritaire dont l'utilité et la légitimité sont prouvées par le caractère pédagogique qu'elle revêt. Sans l'autorité des parents et l'obéissance à cette autorité l'enfant ne réussirait pas à conquérir sa liberté. Le pouvoir des parents est transitoire et désintéressé. Représentants et interprètes de la loi, les parents s'effacent peu à peu pour laisser l'enfant devenu homme sous la direction immédiate de cette loi.

Par quelles voies et moyens ces associations normales se substitueront-elles aux foyers où l'égoïsme parental se fonde sur l'oppression du faible par le fort ? La fondation de foyers coopératifs résultera d'un changement des mœurs, provoqué par l'action de quelques individus renouvelés, mais aussi d'une modification des lois. Seule la loi peut consacrer les droits civils de la femme et opérer au foyer le partage des responsabilités, et seule elle peut protéger l'enfant.

III. — Point de reconstitution du foyer sans une organisation nouvelle du travail. L'*atelier coopératif* est seul

conforme aux exigences de la liberté; il n'implique nullement l'anarchie mais la subordination rigoureuse à une autorité librement consentie. Le salariat est contraire à la moralité, aux exigences économiques, aux libertés publiques, à la justice. Les heures de travail doivent être limitées, et la rémunération du travail du père doit être suffisante pour que la mère puisse rester au foyer.

Comment préparer l'établissement d'ateliers coopératifs? L'éducation mutuelle des ouvriers peut se faire dans les associations populaires, mais c'est au patronat de devenir émancipateur en consentant à se rendre inutile. Par la participation aux bénéfices le patronat doit conduire les ouvriers à une coopération de plus en plus effective.

L'association coopérative de production peut aider également à l'éducation des ouvriers. A l'avenir, ainsi préparé, de décider quelle sera la forme sociale définitive du travail.

IV. — L'État est appelé à prendre la forme d'une *république coopérative*. A lui de rendre possible l'association des citoyens sous ses multiples formes et d'assurer l'équilibre des diverses associations. Par des interventions d'un caractère pédagogique et transitoire il doit protéger le faible contre le fort, faire de la liberté des contrats une réalité et réglementer le travail; par ses interventions permanentes il doit assurer la sécurité des citoyens et du travail. Par la sécurité croissante la productivité générale sera augmentée. Le développement de la productivité dépend, en effet, des progrès du crédit public, lié étroitement à la pacification sociale et internationale.

V. — Point de pacification sociale ni même de transformation définitive du foyer sans un développement de la *coopération internationale*. L'arbitrage international s'impo-

sera aux oligarchies guerrières le jour où les peuples, éclairés sur leurs intérêts véritables et conquis à l'idéal de l'humanité patrie des patries, leur imposeront leur volonté pacifique. A cet égard, les protestants français, internationaux par toute leur histoire et nationaux en même temps, ont un rôle capital à jouer.

VI. — L'avènement de l'homme social est la base et la condition de toutes les réformes. Le foyer, l'école, l'atelier, l'Église doivent coopérer à son éclosion et à son développement. L'homme social peut seul entreprendre les réformes profondes qu'exige la détresse des temps. Et, seules, ces réformes peuvent faciliter l'avènement de l'homme social. Comment sortir de ce cercle vicieux ? Par la faculté qu'a l'homme de s'élever à la conception d'une règle qui condamne son égoïsme, par la faculté qu'a la collectivité de légiférer contre les individus dont elle se compose. Ainsi la bonne volonté de quelques hommes préparera l'éclosion de l'homme social en jetant les fondements d'institutions meilleures que seul son avènement rendra parfaites.

Tel est, peut-on dire, le sommaire des pensées que Fallot mûrit en attendant qu'il se sente en état d'écrire, avant de regagner Paris, la « courte brochure » qu'annonce sa lettre à M^{me} de Watteville. « L'homme propose... » D'un retour à Paris pour une reprise d'activité il ne doit plus jamais être question. Et c'est dans l'effondrement de beaucoup d'espairs, en face d'un avenir qui se ferme à toute clarté, la venue d'années de renoncement et de souffrance où — il n'en aura conscience que plus tard — Fallot naît définitivement au monde des réalités éternelles.

CHAPITRE V

LE RETOUR AU DÉSERT ⁽¹⁾

(1889-1893)

I

La maladie qui vient modifier si gravement l'existence de Fallot était l'inévitable résultat de treize années de labeurs souvent douloureux et de luttes parfois très vives. L'organisme le plus vigoureux ne peut résister à un certain degré de tension. Qu'on veuille bien songer à la somme de travail, de préoccupations, de responsabilités que représentaient, s'ajoutant à un ministère pastoral dont Fallot ne s'est jamais déchargé que très partiellement, la direction de la société ouvrière qu'il avait fondée et le secrétariat général de la *Ligue de la Moralité publique* avec les campagnes de conférences, en France et à l'étranger, et la correspondance

(1) J'ai relu, après avoir écrit ce chapitre, les conférences données en 1909 à *Foi et Vie*, sur T. Fallot, par M. Paul Doumergue. J'ai été frappé, plus encore qu'en préparant l'introduction de mon premier volume, de la concordance des interprétations que nous donnons, M. Paul Doumergue et moi, de la crise de 1889-1893. Si je ne reproduis ici aucune des lettres de Fallot à M. Doumergue c'est, d'une part, parce que je me suis imposé la règle de ne donner que des documents inédits et, d'autre part, pour ne pas déflorer une publication que M. Paul Doumergue a l'intention de faire un jour en hommage à celui dont il a été l'un des plus fidèles amis.

très étendue que comportait cette fonction, — sans parler des études personnelles : philosophie, théologie, économie politique, droit, qu'il poursuivait en chemin de fer, sur les grandes routes, partout où il pouvait saisir, même au milieu de la foule, un moment de silence.

Un an avant d'être contraint de s'éloigner de Paris, Fallot avait compris la nécessité d'enrayer. Déjà en 1887, il avait interrompu, pour les reprendre à vrai dire l'année suivante, ses conférences en province. Vers la fin de 1888 il se sent vaincu par la fatigue : « Je tâche, écrit-il, d'avoir un peu de repos pendant deux ou trois mois, afin de pouvoir recommencer, au printemps, des conférences pour la Ligue française et le relèvement moral. A l'heure actuelle je serais incapable de faire aucune conférence. Chaque prédication me rend malade, ou, du moins, m'anéantit pour deux ou trois jours (1). »

Au début de 1889 son état inquiète à tel point les médecins que ceux-ci formulent les pronostics les plus sombres et exigent la cessation immédiate de toute activité. Les derniers jours d'avril, après avoir admis ses catéchumènes de la chapelle du Nord à la sainte Cène (2), il s'installe à Vals pour un repos de plusieurs mois. Ses paroissiens, ses amis de Paris ont le douloureux pressentiment qu'il ne reprendra plus sa place au milieu d'eux. L'extrême lassitude dont il continue de souffrir, la torpeur cérébrale qui le réduit, par moments, à l'incapacité d'écrire — et qu'accompagnent les débuts de la maladie de reins à laquelle il succombera quatorze ans plus tard — le décident, au moment où le congrès de l'*Association pour l'étude des questions sociales* l'appelle à Lyon, à consulter de nouveau

(1) A Quiévreux, 8 décembre 1888.

(2) Voir *Paroles à mes catéchumènes*, 1 broch. de 26 pages (Paris, Fischbacher, 1889).

un spécialiste. Celui-ci lui garantit le retour à la santé à condition qu'il s'astreigne à de multiples précautions incompatibles avec un ministère à Paris, par exemple un séjour en hiver dans le midi; au surplus, il lui déconseille, de la façon la plus formelle, toute reprise d'une activité pastorale quelconque avant dix-huit mois ⁽¹⁾.

Que faire? Après des semaines d'indécision Fallot arrive à la conviction qu'il doit renoncer à Paris et donner sa démission de pasteur de la chapelle du Nord. C'est ce qu'il fait le 3 janvier 1890.

« Je tiens, écrit-il à M. de Pressensé, à vous donner moi-même la nouvelle de la grave décision que j'ai communiquée hier à mon église. J'ai donné officiellement ma démission. Ma mère vous dira nos incertitudes et les raisons qui ont fini par nous déterminer à cette démarche...

« J'ai écrit à Hollard en même temps qu'à mon église pour l'informer que, tout en donnant ma démission et en demeurant inactif jusqu'à nouvel ordre, *je restais à la disposition de nos Églises libres* ⁽²⁾. »

Une question s'impose ici : à quels résultats avait abouti le ministère de Fallot à la chapelle du Nord? Avait-il pu y faire prévaloir quelques-unes de ses idées personnelles sur l'Église, sa constitution, son rôle pédagogique, son action spirituelle et sociale?

Il semble incontestable qu'au moment où Fallot cesse d'en être le pasteur l'église du Nord était, dans toute la force du terme, une église vivante. Ne note-t-il pas lui-même, en 1888, qu'elle « se développe vigoureusement, grâce aux bienfaits de l'activité laïque » ⁽³⁾? On croira volontiers que son ministère y était pour quelque chose!

(1) Lettre à Edmond de Pressensé, 4 janvier 1890.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre à A. Quiévreux, 8 décembre 1888.

Sans doute, à plusieurs reprises, il y avait eu d'assez sérieuses divergences de vues entre Fallot et quelques membres du *Presbytère*, soit que son activité extra-ecclésiastique les effrayât, soit qu'ils ne pussent adhérer à sa conception de l'Église. Mais cette activité ne cessait d'attirer de nouveaux fidèles au culte du dimanche et, en face des partisans d'une église de *professants* au sens strict du mot, Fallot avait préconisé, sans se lasser, une notion plus *paroissiale* de l'église. Incontestablement, la grande majorité des membres de l'église avaient adhéré à ses vues. C'est, à tout le moins, ce qui ressort des lignes suivantes d'une lettre écrite, quelques années plus tard, à l'une de ses plus chères anciennes catéchumènes :

« Comme je vous l'ai dit bien souvent, je considère comme très important pour l'avenir de *toutes* nos églises protestantes qu'il y ait çà et là, comme des phares allumés, quelques églises réalisant la vie d'église, montrant à toutes les autres le but qu'il faut viser... Je considère donc comme providentielle la présence de quelques églises libres vivantes et puissantes... Je tiens particulièrement à la chapelle du Nord (je me place au point de vue de l'ensemble de nos églises et non au point de vue de l'ancien pasteur du Nord) parce qu'elle s'efforce de réaliser un type d'église qui est selon moi le type vrai. Elle s'efforce d'être une église *multitudiniste* et d'englober la famille. J'ai toujours, par instinct, été opposé aux églises strictes de professants, et ce n'est certes pas le rapport de X. qui me convertirait. Comme on voit que cet excellent homme n'a pas mis la main à la pâte ! C'est de la théologie en robe de chambre !

« Théoriquement, vous savez que j'ai toujours eu plus ou moins la notion luthérienne du baptême, en insistant beaucoup plus que les luthériens sur l'œuvre que Dieu accomplit par l'éducation chrétienne, œuvre de régénéra-

tion progressive dont le baptême marque pour moi le début.

« Pratiquement je me suis soumis, en regimbant souvent, aux exigences de la constitution de nos églises; mais vous savez que je n'ai pas eu de repos jusqu'à ce que j'aie institué et organisé la paroisse, ce qui était en somme un retour plus ou moins déguisé, et je dirai même plus ou moins dangereux, vers le multitudinisme. En effet, je n'admets pas d'église multitudiniste sans une constante discipline, et notre paroisse, pas sa constitution ultra-large, échappait à toute discipline : c'est là le point délicat ⁽¹⁾. »

Les résultats obtenus, à la chapelle du Nord, par la prédication de Fallot, par son instruction religieuse, ses conférences, la fondation de la *Société fraternelle*, le développement de l'activité laïque, autorisaient donc les plus belles espérances. Sous l'influence d'un tel enseignement et d'un tel exemple la conversion acquérait un sens nouveau et une valeur *humaine* jusqu'alors ignorée. D'ailleurs, de cette conversion elle-même, Fallot prêchait le renouvellement constant ⁽²⁾.

Toutefois, entre la chapelle du Nord et son pasteur, d'une part, et la plupart des autres communautés de l'Union des Églises indépendantes, d'autre part, la sympathie n'avait jamais été très vive. Le prédicateur de la *Religion laïque, religion du Père*, était décidément trop étranger, par l'orientation de sa pensée, par la liberté de ses allures, ne fût-ce que par son langage, au milieu des églises libres. Il veut rester à leur disposition, c'est entendu; mais il est nécessaire, pour comprendre des démarches ultérieures, de saisir, au passage, l'aveu d'une certaine antipathie.

(1) A M^{lle} Marthe Peltzer, 13 juin 1895.

(2) Cf l'allocution de M. Raoul Allier aux obsèques de Fallot (*In memoriam*, pages 15 sq.)

« Mon homme naturel (et peut-être aussi le spirituel) a fort peu de sympathie pour nos églises du midi ⁽¹⁾ qui me considèrent, du reste, avec une froideur peu engageante..., mais si je trouvais une église de campagne, nationale, où je pusse sauver des âmes en restant absolument en dehors des luttes ecclésiastiques, ma conscience ne m'interdirait pas de la servir, à condition qu'on acceptât ma manière d'agir pour la première communion. Mais par-dessus mes antipathies et les données de ma conscience individuelle il y a les exigences de la situation actuelle, les nécessités de l'Évangile en France. En vertu de ces nécessités je suis arrivé à la conviction, après mûre réflexion, que j'agirais imprudemment en causant le moindre découragement aux défenseurs de la liberté de l'Église et aux associations librement constituées qui incarnent ce principe. Ma raison m'a donc déterminé à prendre la résolution que je vous indique et à *rester à la disposition des Églises libres*.

« J'avoue qu'à côté de ma raison j'ai écouté la voix du cœur et que le désir de rester auprès de vous, avec Hollard et Léopold Monod, pour combattre le combat de la libre foi et de toutes les libres décisions qu'elle implique, m'a beaucoup aidé. Il est dur de demeurer dans une compagnie où l'on se sent de trop; mais, tant que les trois hommes que je viens de nommer en feront partie, je sais que leur affection contraindra les autres à m'y tolérer ⁽²⁾. »

Sa démission de pasteur de la chapelle du Nord donnée, Fallot doit aviser à son avenir. Il passe encore l'hiver à Vals, dans une vaste demeure qui contraste avantageusement avec « l'affreuse petite boîte » où il a campé tout l'été avec les siens.

(1) Il s'agit des églises libres ou indépendantes.

(2) Lettre à Edmond de Pressensé, 4 janvier 1890.

Mais ce séjour ne peut pas se prolonger. Sa santé exige le climat du midi, les études de ses cinq filles demandent la proximité d'une ville. Après maintes recherches M. et M^{me} Fallot se décident à se fixer jusqu'à nouvel ordre aux environs de Nice, à Cimiez. Ils s'y installent dans les premiers jours d'octobre 1890.

« Je mène depuis dix jours une vie de commissionnaire, écrit Fallot, courant continuellement à Nice chercher tout ce qui nous manque. Notre emménagement n'a pas été facile, car nous sommes à une heure de toute ressource. Grâce à Dieu, le foyer est constitué ⁽¹⁾. »

C'est là, *Aux quatre chemins* de Cimiez, à côté de ce qu'il appellera quelque jour « le dépotoir de toutes les Sodomes européennes ⁽²⁾ », que Fallot va vivre les heures les plus décisives de sa vie intérieure et que sa pensée s'affirmera la plus vigoureuse et la plus personnelle. De graves menaces pèsent à diverses reprises sur sa santé, et, maintes fois, tout effort — même de correspondance — lui est interdit. Ce qui le sauve, c'est le travail manuel. Il passe de longues heures à bêcher la terre; dès qu'il sent son cerveau se troubler il court à son jardin et « s'éreinte physiquement de façon à rétablir l'équilibre cérébral ⁽³⁾ ».

Il faut, maintenant, entrer plus avant encore dans son intimité. La vie, la pensée et l'action — lorsqu'elle redevient possible — sont si fortement enlacées qu'il convient d'en suivre, au jour le jour, les mouvements et, pour ainsi dire, le flux et le reflux qui le portent au rivage. Pour nous y aider nous avons heureusement les lettres que Fallot écrit alors à l'incomparable ami de ces années de dépouillement et de lumière, Paul Minault. Plus et mieux que tout

(1) A Paul Minault, 17 octobre 1890.

(2) Lettre à Minault, 15 mai 1893.

(3) Au même, 31 mai 1891.

autre document elles nous font participer à la vie même de l'âme et de la pensée. Et plus qu'ailleurs encore le narrateur doit ici s'effacer.

II

Toutefois, avant de chercher, dans cette correspondance, le sens réel de ce qu'on a appelé la *crise* de Fallot, une lettre, qu'il écrit au début de 1890 à un autre ami très cher, Léopold Monod, nous permet de *faire* en quelque sorte le *point* de sa pensée religieuse à son départ définitif de Paris.

« Arrivons à votre question qui me préoccupe comme vous : ne trouve-t-on jamais de petits oiseaux morts de faim, etc. ? »

« Je suppose que ce qui vous tourmente ce n'est pas tant l'inexactitude de l'image employée par Jésus-Christ que le fond de la pensée. Jésus-Christ, voulant prêcher la foi complète, choisit un exemple d'existence en apparence dépourvue de tout sujet d'inquiétude : les oiseaux du ciel.

« Frommel, le *Hofprediger* de Potsdam, disait un jour devant moi qu'il en est de la Bible et de ses images comme du sein maternel : l'enfant qui le mord, au lieu de lait, peut en faire jaillir du sang. Il est bien évident que Jésus connaissait aussi bien que nous les détresses que font courir aux oisillons les menaces de l'oiseau de proie. Son image ne va pas au fond des choses, mais se contente des apparences. *Selon les apparences* l'existence instinctive de l'oiseau est plus harmonieuse que la nôtre, selon les apparences Dieu les nourrit.

« Au reste, ceci n'est qu'un détail : c'est le précepte qui est derrière l'image dont il importe de constater la justesse. *L'homme a-t-il le droit de mener cette vie sans inquiétude que semble enseigner le Christ ?*

« Nous sommes d'accord, n'est-ce pas ? pour ne jamais expliquer une parole sans la rapprocher de toutes les autres. Le meilleur commentaire à chaque commandement du Christ, c'est la vie tout entière de celui-ci.

« Sa vie a été une vie de foi absolue sans aucun doute ; mais de foi naïve, enfantine, comme celle du verset en question ? Non, vraiment pas. Pour admettre cela il faudrait supprimer Gethsémané et bien des luttes tragiques dont nous conservons le souvenir.

« Ma première conclusion est donc celle-ci : la prédication de la foi sous la forme de Matthieu VI est bonne, utile dans une foule de cas, mais elle doit parfois être rectifiée et complétée.

« A part certains préceptes tout à fait généraux, n'est-ce pas le cas de la plupart des conseils évangéliques, qui sont vrais dans certaines circonstances, insuffisants dans d'autres ? Insuffisants, si on ne les complète pas par d'autres conseils qui tiennent compte de la face opposée des choses.

« Cette restriction à l'universalité et à la pleine suffisance du précepte ne me contente au reste pas. En l'admettant, le plus gros de la difficulté subsiste. *Au fond, une expérience séculaire ne prouve-t-elle pas l'inanité des promesses divines ?* Voilà la pensée troublante qui sans cesse nous ressaisit à la gorge. Je vous livre mes réponses ; je ne vous les donne pas comme infaillibles, bien loin de là !

« Tel fait, arrivé à un homme que je considère comme un croyant authentique, me déroute ? — Deux réponses.

« a) Dieu seul connaît le fond des cœurs. La façon déplorablement et fausement indulgente avec laquelle mes amis me considèrent me porte à croire que nous sommes de très pauvres juges, que je suis moi-même un très pauvre juge, aussi bien quand j'admire que lorsque je critique

autrui. Je dis : pourquoi tel croyant a-t-il vu Dieu le traiter ainsi ? J'ai pu me *tromper* au sujet de cet homme.

« b) Admettons que je ne me sois fait aucune illusion et que vraiment telle épreuve soit en contradiction flagrante avec toutes les promesses divines. Réponse : qui suis-je ? un myope ; où suis-je ? en plein brouillard. Le commencement m'échappe aussi bien que la fin. C'est le moment de nous souvenir des erreurs de jugement auxquelles nous condamnons le caractère fragmentaire de l'existence et des expériences que nous y faisons.

« Qui nous assure que nous ne commettons pas les plus grosses erreurs de jugement en appelant *catastrophe affreuse* ce qui, de l'autre côté du voile, est salué comme une merveilleuse délivrance ?

« Je crois toutefois qu'il faut aller plus loin et qu'en fin de compte, pour sauver l'honneur de Dieu, il est nécessaire d'aboutir (comme vous le dites) à une conception de la dignité humaine qui, jusqu'ici, n'a pas eu droit de cité parmi nous.

« Dieu a créé l'homme à son image : voilà le principe essentiel. A son image : *pour la liberté* (je ne dis pas : libre, je dis : capable de liberté). *L'homme doit se faire lui-même* (naturellement dans l'intimité de Dieu), *l'humanité doit se faire elle-même*. Elle le peut, car Dieu le veut, mais jusqu'ici elle ne l'a pas pu, car elle ne s'en est pas réellement souciée. Quand a-t-on cru à la liberté ? et qui y a cru ? Nous naissons déterminés et *déterministes*.

« Plus j'y songe et plus je vois, dans l'atroce résidu des misères, des crimes, des turpitudes, au milieu desquels l'humanité se fraie sa route, l'*envers* du merveilleux *endroit* sur lequel, comme sur la plus riche étoffe, éclatent la beauté et la grandeur des intentions du divin artiste.

« Nous sommes des esclaves et nous raisonnons toujours

à la façon des esclaves, rejetant sur une puissance supérieure la cause de nos maux. Nous sommes des esclaves; quelque chose nous affirme que nous ne l'étions pas jadis; à coup sûr Dieu nous crie qu'il ne veut pas que nous le restions. Pédagogue très sage, pour nous amener à la liberté il nous traite en hommes libres, et lorsque, dans un moment de parfaite lucidité, nous allons au fond de notre misère, qu'y trouvons-nous? — Notre péché, dont nous sommes *coupables*, et le péché de nos semblables, dont nous sommes *vic-times*, mais toujours le *péché*.

« Le piétisme qui ne voit que le péché localisé, transgression de l'*individu*, est superficiel. Le péché de notre race, c'est-à-dire de la *somme des individus* qui nous ont précédés et des individus qui nous entourent, constitue ces *fatalités* apparentes dont nous sommes écrasés.

« Pour moi, qui ai été courbé sous le joug de tous les déterminismes de la pensée, je me sens de plus en plus convié par les tressaillements de ma conscience et de ma pensée à me réfugier sur les sommets où est fièrement plantée cette haute forteresse de la liberté et à juger tout le drame humain de ces hauteurs-là. Et quand je dis : liberté, j'affirme du même coup le rôle de la foi. La foi est l'organe de la liberté; par la foi nous prenons conscience de la liberté, par la foi nous en faisons la conquête, par la foi nous assurons son triomphe (1). »

Deux mois après avoir donné sa démission de pasteur de la chapelle du Nord, Fallot renonce à la présidence de l'*Association pour l'étude pratique des questions sociales*. « Il cède à la nécessité derrière laquelle il voit la main de Dieu (2). » Il croit d'ailleurs que sa démission pourra faire

(1) 10 janvier 1890.

(2) Lettre à L. Gouth, 3 mars 1890.

plus de bien que de mal à l'Association dont la situation matérielle et morale est, au lendemain du congrès de Lyon, très satisfaisante. Il a la grande joie de voir M. de Boyve accepter, à défaut de M. Charles Gide et de M. Charles Robert, de recueillir sa succession. « Bénie soit ma malade, s'écrie-t-il, qui va faire prospérer toutes les œuvres auxquelles je ne suffisais plus ⁽¹⁾! »

Sa détermination ne va pas sans provoquer, parmi les membres de l'Association, de douloureux regrets mais aussi des commentaires inexacts. On parle de divergences de vues, de séparation. Fallot tient à mettre les choses au point dans une lettre à Minault.

« Voici plusieurs jours que je voulais vous écrire, mais, hélas! ma pauvre machine est détraquée et toute lettre devient un pénible effort souvent impossible. Je résume donc brièvement ce que je souhaite de vous dire :

« 1° Gouth affirme qu'à propos de ma lettre de démission on cherchera quelque raison mystérieuse autre que ma santé. On aurait grand tort. Ce serait une cruauté de dire à un cheval fourbu qui s'abat : « Vous faites *semblant* d'être fatigué ⁽²⁾ ». »

« 2° Quitter la présidence, ce n'est pas me désintéresser de l'Association, bien au contraire. N'étant plus président, je pourrai, à mesure que mes forces me reviendront, aider à la formation d'un groupe vraiment socialiste, homogène, formant l'aile gauche de l'Association et y acquérant sa légitime influence.

« En attendant, unissons-nous, groupons-nous, disciplinons-nous, nous qui nous comprenons, qui avons les mêmes

(1) Lettre à L. Gouth, 5 avril 1890.

(2) « C'est si dur d'être une ruine, lit-on dans une lettre antérieure à Minault, et pour ne pas en devenir une (je le vois trop tard) il ne faut pas se ruiner par imprudence » (18 février 1890).

convictions et le même but. Je suis tout prêt à employer ce qui me reste de force à jeter les bases de ce groupe et je rumine lentement, bien lentement, un projet de programme que je rédigerai dès que je pourrai écrire pour le soumettre aux amis qui me semblent capables de s'unir ⁽¹⁾. »

Ce désir de Fallot de ne pas permettre un *embourgeoisement* de l'Association s'affirme encore, au lendemain du congrès de Montbéliard auquel il n'a pu participer, dans la page suivante que précèdent quelques lignes admirables qu'on ne peut s'empêcher de citer :

« Je vous en conjure, cher ami, croyons à Celui qui refait bien ce que nous avons mal fait. Dieu ne se lasse pas, sur les débris qui proclament la mort, de faire refleurir la vie. La terre n'est à certains égards qu'un vaste cimetière, et pourtant la vie y entonne chaque printemps son chant de triomphe, et c'est elle qui aura le dernier mot. Croyons et aimons.

« Question beaucoup moins grave, mais qui a son importance. Je vous en prie, faites en sorte à la séance du comité que nos amis soient fermes. Les assemblées de Montbéliard n'ont pas produit partout l'excellente impression qu'on croit. M. Ch. Secrétan en a donné, dans la *Gazette de Lausanne*, un compte rendu goguenard... Nous avons en Suisse de chauds amis. Le compte rendu Secrétan a produit une détestable impression... Empêchez, je vous prie, toute nouvelle concession à droite. L'illustre *** ne prétend-il pas, m'écrit de Boyve, faire insérer dans le compte rendu une réfutation de M. Robert!!! Je serais navré si l'on cédait. Il ne faut pas que nous devenions les dindons de la fable et, si nous allons plus loin dans les concessions, nous le deviendrons ⁽²⁾. »

(1) 12 mars 1890.

(2) A Minault, 10 septembre 1890.

C'est à ce moment que Minault reçoit, d'une paroisse de Paris, un appel auquel il répond négativement et qui lui vaut une lettre de Fallot, dont quelques fragments, utilisés déjà dans les premiers chapitres du présent volume, n'ont plus à être reproduits (1).

« Il me tardait de pouvoir causer à fond avec vous. Vous savez l'affection que je vous porte et le besoin que j'ai de vous savoir joyeux au travail et confiant quoique dans la lutte.

« Plus j'y réfléchis et plus le fait de l'Incarnation m'apparaît le fait central de l'histoire, celui dans lequel gisent cachés, selon le mot de saint Paul, *tous les trésors de la sagesse et de la science*.

« Les lois de l'incarnation sont les lois maîtresses de toute activité féconde et durable. Chacune de nos vies et chacune de nos activités doivent devenir une incarnation. « Ne savez-vous pas que vous êtes les temples du Saint-Esprit ? » Mais telles les douleurs qui ont préparé et accompagné l'incarnation de Dieu en Jésus-Christ, telles les douleurs qui marquent chaque pénétration de Dieu en nous.

« La loi de l'Incarnation c'est la loi de l'abaissement, de la patience sans borne, de l'humiliation. La devise des ouvriers de l'Incarnation : semer avec larmes pour moissonner avec chants de triomphe.

« Ceci est vrai spécialement des causes incomprises, dénaturées, caricaturées, contre lesquelles se regimbent les meilleurs, mais dont quelques infirmes ont entrevu la beauté et la nécessité et auxquelles les dits infirmes ont juré de consacrer leurs forces et leur vie. Ceci est vrai particulièrement de certaines existences sur lesquelles Dieu a des intentions spéciales et qu'il fait passer par des épreuves de tout genre.

(1) Voir ci-dessus, page 133.

« Cher ami, c'est à vous que je pense. Je suis souvent troublé en pensant à vous, car avec votre nature saine, enthousiaste, avide d'affection, vous ne devriez pas avoir à vous meurtrir aux obstacles qui entravent votre marche... C'est l'homme naturel qui, chez moi, parle ainsi; mais quand je tâche de voir les choses au point de vue de Dieu je me calme et j'ai confiance. Dieu sait mieux que vos meilleurs amis ce dont vous avez besoin.

« Du reste à ce point de vue, au point de vue de votre progrès spirituel aussi bien qu'au point de vue de votre œuvre, j'approuve énergiquement votre refus d'aller à Paris; et j'approuverais ce refus, n'eût-il pas été rendu nécessaire par l'étrange et avilissant *mea culpa* qu'on exigeait de vous.

« Voyez-vous, j'ai la conviction qu'un jeune pasteur, à moins d'être entièrement convaincu que Dieu le prend par la main pour le conduire à Paris, que dis-je ? que Dieu lui défend d'agir autrement, ne devrait jamais y aller.

« J'ai jonché ma route d'infidélités et de faiblesses, mais, pour cette question d'une vocation à Paris, j'ai agi en conformité avec mes convictions. L'activité qu'on m'offrait à Paris était peu de chose comparée à celle qu'on vous destinait; n'importe ! c'était Paris, et je ne l'eusse pas acceptée si je n'y avais été *forcé* par mille circonstances derrière lesquelles j'étais bien autorisé à voir la volonté de Dieu...

« Si Dieu veut un jour que vous alliez à Paris, exigez de lui dix preuves plutôt qu'une. Paris est la ville qui tue les prophètes, et vous, mon cher ami, êtes marqué du signe prophétique. Restez, restez dans la solitude de Saint-Christol. C'est au désert que se sont formés tous les grands, tous les vrais serviteurs du Très-Haut. Étudiez donc dans votre Bible le rôle joué par le *désert* dans les vocations divines et la place que le *désert* a occupée dans la vie des hommes de Dieu.

« A mon humble avis votre place est au désert parce que c'est là seulement que vous mûrirez. Une fois que votre virilité sera à l'abri des souffles empestés de notre monde religieux, Dieu saura vous conduire là où il a besoin de vous.

« Pour moi c'est avec humiliation mais bonheur que je rentre en plein désert. Je ne parle pas de la vie du cœur car, de ce côté-là, j'ai toutes les richesses que peuvent procurer et la famille et l'amitié; je parle de l'activité.

« Que mes amis me permettent de coopérer de loin à leur œuvre, et cela me suffira⁽¹⁾. »

Revenant deux jours plus tard sur la même préoccupation, Fallot écrit encore :

« J'estime qu'un homme comme vous avorterait misérablement s'il allait à Paris en pleine période de formation; avant trois ans vous seriez ou une épave dérivant à tous les courants ou, ce qui ne vaudrait pas mieux, un *révolté*, aigri, violent et par conséquent *impuissant*.

« En 1881 et 1882 j'ai failli devenir *ce révolté-là*; je parle de cela par expérience.

« Ma prière à Dieu pour vous auquel mon cœur s'est si fort attaché et qui êtes, à l'heure actuelle, une de mes grandes espérances et de mes grandes consolations, c'est que vous acceptiez de demeurer dans la solitude quelques années encore.

« Un mot m'a vivement saisi dans ma course d'hier. Saint Paul s'écrie : « Le Dieu à qui je suis et que je sers ». Notre immense danger — je parle de moi aussi bien que de tous nos amis — c'est que, tout ébloui par la beauté d'une nouvelle forme de service, nous oublions qu'il y a une condition *sine qua non* au service de Dieu, c'est la vie en Dieu.

(1) 25 octobre 1890.

« Eh bien ! ce que je souhaite pour vous c'est que vous profitiez de votre retraite actuelle pour vous enraciner en Dieu par la prière, par la lutte solitaire, par la discipline ; et lorsque ce travail d'enracinement, d'unification et de maturité sera fait, oh ! alors, du fond du cœur je vous crierai : Jetez-vous au nom de Dieu en pleine mêlée⁽¹⁾ ! »

La première année de retraite, imposée à Fallot par la maladie, touche à sa fin. Des nouvelles qu'il reçoit de quelques-uns des *jeunes* sur qui il compte le plus lui inspirent une tristesse qu'il ne peut garder pour lui seul.

« Pourquoi vous le cacherais-je, à vous qui êtes un des derniers venus dans mon intimité mais qui y avez, du premier coup, pénétré très avant ? Depuis un mois je suis triste... J'ai été saisi du sentiment de mon inutilité... Avoir quarante-six ans sonnés et devoir se demander si on a fait quoi que ce soit qui vaille la peine, c'est dur, c'est humiliant.

« Je veux croire que l'humiliation est salutaire ; je traverse une période d'humiliations de toute nature et cette humiliation... n'est qu'une portion de l'épreuve totale. C'est comme si, dans la solitude complète où je vis, j'étais forcé de voir peu à peu *l'envers* de toutes les œuvres auxquelles je me suis donné, de toutes les causes que j'ai servies, de toutes les idées pour lesquelles mon cœur a battu. Parfois c'est comme une fournaise, je me demande ce qui en ressortira indemne.

« Excusez-moi, mon cher ami, de vous attrister de mes tristesses, mais nul n'a été, ces derniers mois, si bon et si bienfaisant que vous.

« Oui, c'est vrai, je suis un ingrat ! Cette année 1890 que

(1) 27 octobre 1890.

je termine dans un épais brouillard et sur un sentier en apparence très solitaire a été heureuse à certains égards. Votre affection si chaude est venue me réjouir; et, si l'esprit souffre, décidément la machine physique se rétablit. J'ai l'espoir de guérir et de pouvoir reprendre, sinon mon ancienne activité, du moins une activité quelconque, et cela est déjà une grande chose. Oui, je suis un ingrat, j'ai tant de sujets de bénir Dieu : quelques bons amis, un foyer très chaud; mais c'est si difficile, quand on n'a vécu qu'en agissant, d'être privé de toute activité et de savourer par avance, tout vivant, les amertumes d'une mort anticipée...

« J'ai lu avec un grand intérêt les plans d'action que vous suggérez dans votre dernière lettre : ce que je vous dis plus haut de la fournaise que je traverse vous fera comprendre que, pour le moment, toute idée d'une campagne vigoureuse m'effraie. Je me défie de moi, je suis épouvanté de mon ignorance, du peu d'idées nettes, claires, que je possède. J'avoue toutefois que la pensée théorique d'un grand effort à tenter me réchauffe le cœur. Je ne crois plus que je puisse jamais recouvrer la vigueur de la lutte publique. mais mon rêve serait de pouvoir, en restant dans l'ombre, aider les combattants, les conseiller, les servir avec les quelques idées que j'aurais acquises.

« J'espère que ces années de solitude seront des années de solide travail et de forte méditation. Jusqu'ici je n'ai pas eu la tête assez forte pour me lancer dans des études systématiques, mais j'ai eu déjà tout le loisir de beaucoup réfléchir (1). »

A peine Fallot a-t-il écrit ces paroles d'espoir qu'une menace de congestion cérébrale remet en question les progrès accomplis et l'oblige à suspendre toute correspondance.

(1) A Minault, 6 décembre 1890.

Tout au plus peut-il mander à Minault, le 15 janvier 1891, qu'il a « une grande lettre dans la tête » pour lui. C'est que son ami vient de le consulter sur un article qu'il projette d'écrire, et Fallot a hâte de lui envoyer son avis. Enfin, trois semaines plus tard⁽¹⁾, il lui adresse ce qu'il pense ne devoir être que « deux mots ».

« ... Votre article : il y a trois mois, à la lecture de votre plan j'aurais crié *bravo* et n'aurais rien eu à ajouter. Après les trois mois que je viens de passer, et où j'ai plus réfléchi que jadis pendant des années, je vous crie encore *bravo*, mais je me sens pressé de vous présenter quelques observations.

« Il est clair pour moi, comme pour vous, comme pour plusieurs de nos amis, que Dieu veut que nous apportions aux hommes un Évangile plus complet, et que la clef qui ouvrira tout le reste c'est la prédication du royaume de Dieu sur la terre.

« Voilà dix-huit ans que j'ai entrevu cela; ce que j'ai commencé par entrevoir j'ai fini par le voir, et quand Sabatier est venu me dire à Paris en juillet : « Vous doutez-vous de la révolution que cette notion du royaume de Dieu sur la terre va déterminer dans la piété courante ? » j'ai souri!... Si je m'en doutais! mais j'étais si accablé par cette conviction que pendant ces dernières années tout le reste m'a paru néant à côté d'elle!

« Je n'insiste pas avec vous. Seul parmi nos amis vous avez eu évidemment le même choc que moi et, comme je l'ai été, vous êtes plein de tout cela *au point d'oublier tout le reste*. Eh bien! c'est là ce qu'il ne faut pas.

« Chaque notion, affirmée indépendamment de toutes les autres, est dangereuse (permettez-moi de résumer brièvement le travail qui s'est fait depuis trois mois dans mon

(1) 8 février 1891.

esprit et dans ma conscience), et cette notion, si excellente qu'elle soit en elle-même, ne peut devenir absolument salutaire qu'à la condition d'être rattachée à *l'ensemble*, et surtout d'être si bien rattachée aux notions *insuffisantes* mais utiles auxquelles elle doit se substituer que celles-ci n'aient plus de raison d'être.

« Mais c'est là précisément la grosse difficulté. Une notion nouvelle enivre l'âme au point de donner je ne sais quel dédain pour toutes les idées reçues auparavant. La notion nouvelle s'affirme *en opposition* aux théories anciennes; elle ne se dégage nettement qu'à la condition de rejeter les premières dans l'ombre, et cette opposition, avec toutes ses injustices inévitables, semble nécessaire pour que nous parvenions à prendre nettement conscience du principe nouveau.

« Mais alors se prépare le danger indiqué plus haut : le principe nouveau en s'exagérant nous cache une des faces de la vérité, notre vision se fausse et le nouveau perd la valeur qu'il aurait conservée si nous l'eussions laissé en relation avec le passé qu'il s'agissait non pas de *détruire*, mais de *compléter*.

« *Accomplir au lieu d'abolir* : devise du Prince de la vie, méthode toujours suivie par les serviteurs de la vie.

« J'explique ma pensée en allant droit au sujet qui nous fascine; je me sers de mes expériences personnelles parce que chacun sait ce qu'il a traversé; si toutefois je procède d'une façon aussi « égoïste » c'est parce que je pense que mes expériences pourront vous aider à comprendre celles que vous êtes en train de faire.

« Ma conversion ⁽¹⁾ a été absolument conforme à la

(1) Divers fragments de cette lettre ont été reproduits dans le premier volume de cet ouvrage (voir pages 139, 143, 147, 212). Il a paru indispensable de donner ici, dans son entier, un texte aussi important.

formule piétiste et excessivement sincère. Il y a eu là des *réalités* mélangées d'étroitesse et d'illusions, mais de puissantes réalités. Toutefois cette conversion (1865) ne s'était pas faite sans douleur. Il ne s'agit pas de la douleur du péché, mais d'une autre souffrance. Pour me convertir carrément j'avais dû presque rompre avec mon maître bien-aimé, Christophe Dieterlen, qui n'avait qu'une passion, celle de Jésus-Christ et des âmes, mais qui avait un sentiment si poignant de la pauvreté des Églises, des sectes, du piétisme, qu'il se défiait des meilleures choses qui venaient de ce côté-là. Je vous en parlerai plus longuement une autre fois, car si j'arrive un jour à une certaine plénitude, c'est à Christophe Dieterlen que je le devrai, mais à Christophe Dieterlen librement interprété et librement suivi (1). Mon maître avait le pressentiment de tout ce qui nous préoccupe, mais tout chez lui était troublé par l'eschatologie de Blumhardt; c'était un royaume de Dieu sur la terre auquel il aspirait, mais un royaume de Dieu *descendu* en un clin d'œil du ciel. Donc, avec son respect de tout germe de vie, son admiration « universaliste » pour tout ce qu'il y avait de grand ici-bas, il était trop prisonnier de son système pour pouvoir s'intéresser d'une façon suivie aux *efforts révolutionnaires* pratiques (je prends ce mot dans le vrai sens). Il s'y intéressait malgré lui, avait l'horreur de la sacristie, la passion du peuple, une haute intelligence de ce que Dieu ferait un jour sur la terre... puis il reculait et se concentrait uniquement dans la prière. Je n'ai jamais connu pareil héros de l'Invisible.

(1) Cf. cette phrase d'une lettre à A. Quiévreux : « Quand j'étais jeune je me cramponnais comme le lierre aux hommes vigoureux que je rencontrais et je perdais le peu de personnalité que je possédais. Pendant les dix années de ma fermentation morale et religieuse, j'ai *pensé la pensée* de mon maître; il n'y a que dix ans que je commence à avoir une *pensée personnelle* » (8 décembre 1885).

« Nul ne m'a fait comprendre comme lui le Jésus homme des Evangiles. Auprès de lui on *revivait* les récits évangéliques. Or le Jésus homme est le germe de l'humanité nouvelle, la clef de voûte du royaume de Dieu sur la terre. Les piétistes, si respectables qu'ils soient, ne comprennent rien au royaume de Dieu sur la terre parce qu'ils ne comprennent rien à l'humanité du Christ, et *vice versa*.

« En m'ouvrant l'intelligence des Évangiles, Christophe Dieterlen m'avait préparé à acclamer la bonne nouvelle du royaume de Dieu sur la terre.

« Toutefois cela n'a pas été sans lutte ; je tenais à mon piétisme parce que je tenais là des réalités auxquelles je ne pouvais renoncer ; puis j'y étais malheureux, je voulais autre chose.

« La crise est venue à Paris ; elle est venue dans de mauvaises conditions. Le piétisme parisien est la caricature du piétisme vivant ; c'est le sel qui a perdu sa saveur, un mélange de mondanité et d'étroitesse.

« En 1881 j'avais rompu intérieurement avec toutes les idées de mon milieu ; la rupture dans le domaine religieux n'apparaissait pas parce qu'elle était heureusement déguisée derrière les apparences violentes de mon socialisme.

« C'est mon socialisme qui m'a sauvé ; j'y ai conservé un minimum de foi religieuse *positive*, et en vivant de cette foi, en la servant, j'ai esquivé une masse de luttes dogmatiques et ecclésiastiques qui eussent fait de moi un *négateur* et un *révolté* sur toute la ligne.

« Je n'aime pas penser à ces années-là sinon pour célébrer la miséricorde de Dieu qui m'y a suivi de précipice en précipice. Sans ma femme je ne sais où j'aurais échoué, tellement l'horreur de *toutes* les Églises avait rempli mon âme, et l'horreur de la piété habituelle.

« Je reconnais maintenant mon injustice ; mais, si je

redoute si fort Paris pour tous ceux que j'aime, c'est que je sais que ma *seule excuse* de quelque valeur est le *scandale* donné à mon âme par la manière d'être des soi-disant chrétiens de Paris.

« Avec toutes les idées justes que je conquis alors, avec l'activité dans laquelle je m'usai, le vide commença à se faire dans mon âme. DIEU MERCI ! je tombai malade. Oui, ma maladie est une épreuve, mais elle est en même temps le salut. Dieu s'est servi de ma solitude pour me rendre tout ce qui avait fait ma joie au printemps de ma vie spirituelle et tout ce qui la fait de nouveau.

« J'ai retrouvé mon Dieu avec plus d'intensité que jamais, mon Sauveur et mon Maître; mon âme a de nouveau jeté ses racines desséchées en pleine *réalité*, et la première conséquence que j'ai retirée de tout cela c'est une *vue très douloureuse* mais, me semble-t-il, *très utile* des lacunes nombreuses et dangereuses de notre tendance.

« Ne vous récriez pas : je persiste plus que jamais à croire que l'Évangile ne sera compris et reçu, comme il doit l'être, qu'après avoir été *prêché* et *appliqué* dans sa *conception sociale* aussi bien que dans sa conception individuelle. Donc mon programme conserve *chacun des points de notre programme commun*. Mais ce sont les lacunes du dit programme commun qui me sont devenues claires, en sorte que j'ai acquis la certitude que nous n'aboutirions pas aussi longtemps que nous ne compléterions pas les doctrines qui nous sont chères, que nous ne les compléterions pas d'une façon *organique*, afin d'obtenir un ensemble qui satisfasse aux exigences légitimes des plus étroits de nos frères.

« Il s'agit que nous ayons l'énergie de nous critiquer sévèrement nous-mêmes et de *ne pas être de notre avis*, je veux dire d'être sans cesse en éveil pour observer ce qui nous manque et de ne jamais abonder dans notre sens.

« Si donc le vieux point de vue individualiste doit être dépassé ce n'est qu'à la condition que nous devenions plus *individualistes* — au vrai sens du mot — que nos prédécesseurs. Au fond ce que nous leur reprochons c'est d'avoir préconisé un individualisme imparfait, étriqué. Notre socialisme ne sera ce qu'il doit être qu'à la condition de satisfaire à toutes les exigences d'un individualisme vigoureux. Or le socialisme courant, révolutionnaire ou catholique, etc., nie l'individu ou n'en a nul souci : donc nous n'en voulons pas — et quand je parle ainsi je transporte la question sur le terrain religieux. L'éternel honneur du protestantisme reste d'avoir, jusque dans la dernière de ses sectes, proclamé que la perle de grand prix c'est le salut individuel, autrement dit d'avoir affirmé la valeur ineffable de l'âme humaine. Malheur à nous si, cédant aux suggestions mal-saines de notre époque, nous faisons fi de l'individu ou ne lui accordions d'autre valeur qu'une valeur sociale.

« L'Évangile qui déborde de socialisme (préoccupation de l'ensemble) déborde aussi d'individualisme et d'un individualisme transcendant, et celui qui n'a jamais connu cet individualisme ne sera jamais l'ouvrier des destinées sociales de l'humanité.

« Je ne suis pas seul, dit Jésus, car le Père est avec « moi. » La grandeur de cette parole m'a fait frissonner tant que j'ai emprisonné l'homme dans la société en ne lui accordant d'autre mission que sa mission sociale, en ne lui attribuant d'autre valeur qu'une valeur sociale. Mais je la serre avec ravissement contre mon cœur depuis que j'ai compris la destinée divine à laquelle *chacun* est appelé *indépendamment* de l'ensemble, et à laquelle l'ensemble est appelé en tant que l'ensemble subira tôt ou tard l'influence de quelques-uns qui seront résolus à être ce qu'ils doivent être, fussent-ils, comme Abraham, marcher seuls avec Dieu.

« C'est parce qu'Abraham a accepté de rester *seul* qu'il est devenu *plusieurs*.

« Voici la triple fonction organique de l'homme physique :

Mange.	Sois.
Travaille (développe-toi).	Sois plus encore.
Engendre	Sois tout à fait.

« L'organisme moral reproduit l'organisme physique :

Manger, c'est croire.	Sois.
Travailler, c'est obéir	Sois davantage.
Engendrer, c'est aimer, se donner . .	Sois le plus possible.

« La foi : *principe individuel* qui peut devenir par perversion un monstrueux égoïsme, mais qui reste la condition *sine qua non* de tout développement ultérieur. Si je ne crois pas, je ne suis pas, et, si je ne suis pas, impossible d'obéir et d'aimer, c'est-à-dire de me donner.

« I. — Sois : *principe individuel*; sois malgré tout, sois en dépit de tout : crois.

« II. — Sois plus encore; obéis et développe-toi sous la loi de Dieu (de ton être).

« III. — Sois tout à fait; *meurs* pour revivre en autrui (il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire — pour régner sur les âmes et sur les volontés) : *principe social*.

« Prêchons donc plus que jamais le salut individuel, sa nécessité, sa grandeur, mais un salut individuel d'où sorte organiquement le salut social.

« Cette première opposition, entre *foi*, salut individuel, et *amour*, salut social, surmontée, notons les autres opposi-

tions. Celle qui vous préoccupe ces temps-ci : *ciel* et *terre*. Votre exégèse me semble juste : l'horizon terrestre, dans l'enseignement de Jésus-Christ, me semble être au premier plan et voiler tout le reste dans les synoptiques.

« Proclamons la sainteté et la beauté et la haute valeur de chaque existence et de chaque activité terrestre ; mais gardons-nous de voiler le ciel, de supprimer saint Jean et saint Paul !

« Qu'est-ce que le royaume de Dieu sur la terre ? C'est le *ciel* descendant *sur la terre*. Comment le ferons-nous descendre si nous ne vivons pas dans le ciel, si nous n'y croyons pas, si la pensée du ciel n'illumine pas et ne transfigure pas chacune de nos occupations terrestres ?

« Ce qu'il faut augmenter c'est précisément la foi au ciel, mais une foi intelligente, ce qu'il faut augmenter c'est la vie cachée dès ici-bas avec le Christ dans le ciel ; ce n'est qu'ainsi que nous préparerons la manifestation du ciel ici-bas.

« Qui méprise le plus la vie terrestre sinon celui qui ignore le ciel ? Le pire détracteur de la terre, c'est l'homme charnel. Qui méprise le plus la créature sinon celui qui nie que la créature soit la révélation d'un Créateur ? Les hommes qui ne croient qu'aux apparences s'en dégoûtent ; les hommes qui recherchent le tête-à-tête de l'Invisible et qui contemplent l'Éternel sont seuls capables de se réjouir dans la vision du visible, car le visible devient pour eux un symbole sacré et un germe saint.

« Quelle est notre mission sinon d'être, au milieu des choses visibles, les prophètes et les ouvriers de l'Invisible ? Vivons donc toujours plus de l'Invisible. Revenons sans cesse au centre. Ne craignons pas de nous occuper du visible pour y manifester l'Invisible, mais ne nous y dépensons jamais tout à fait, revenons sans cesse au foyer. Prions pour

mieux agir à la périphérie et, dès que l'action nous épuise, de la périphérie retournons au centre.

« L'idéal serait de rester toujours en Dieu : agissant énergiquement à la surface des choses en séjournant, par la foi, sur ces hauteurs où les choses se décident et d'où on les juge comme Dieu.

« Dès qu'une pensée vous saisit, cherchez la pensée dont elle semble la négation, et n'ayez aucun repos jusqu'à ce que la contradiction se soit résolue en Dieu : individu, société — foi, amour — ciel, terre — Invisible, visible — prière, action — etc... Notre programme ne sera viable et fécond qu'à la condition d'entraîner à sa suite les piétistes *sincères* les plus ardents. »

Quelques lignes d'une lettre écrite au reçu de la réponse de Minault précisent utilement un point important de la pensée de Fallot :

« Il est difficile de s'exprimer d'une façon équitable quand on signale les dangers d'une tendance ; mais vous avez bien compris qu'en *m'accusant moi* ce n'est pas la doctrine que la bonté de Dieu nous a révélée que je mettais en cause. Je tiens plus fermement que jamais à cet Évangile *selon Jésus-Christ* du royaume de Dieu sur la terre, avec toutes les conséquences radicales que nous en tirons ; j'avais seulement le devoir de vous expliquer à quel point j'avais compris l'insuffisance des armes dont j'avais disposé jusqu'ici pour servir cette grande cause.

« Ce qui me préoccupe c'est de donner à la prédication de cette Bonne Nouvelle intégrale toute l'intensité qu'elle doit avoir et de devenir, dans ce but, un croyant complet⁽¹⁾. »

Les méditations dont ces dernières lettres laissent entre-

(1) 27 février 1891.

voir l'intensité sont secondées et enrichies par des lectures ou, plus exactement, par des études très variées. A la botanique et à la géologie, auxquelles Fallot s'attache avec une prédilection particulière, à l'histoire, aux sciences occultes, à la sociologie s'ajoute, à mesure que sa fatigue cérébrale diminue, l'étude quotidienne de quelques grands penseurs. Spinoza et Renouvier sont, dans cette période de sa vie, ses philosophes préférés. A Renouvier il se dira toujours redevable d'avoir été libéré d'angoisses philosophiques qui l'avaient longtemps étreint et l'empêchaient de saisir la personne divine avec la foi filiale dont il retrouve alors la plénitude.

III

L'œuvre profonde qui se poursuit dans l'âme et dans la pensée de Fallot ne le fait nullement renoncer, d'ailleurs, à ses ambitions de justice sociale. A ce moment même il met à profit une amélioration relative de sa santé pour reprendre, avec une vigueur renouvelée, la croisade en faveur de la moralité publique.

Le comité central de la Ligue, dont il est resté secrétaire général, a décidé de faire une vaste enquête sur le développement de la pornographie et lui a demandé d'en prendre la direction. Malgré la peine qu'il éprouve « à mettre debout quelques phrases par jour ⁽¹⁾ », il accepte d'écrire la brochure par laquelle l'enquête doit être inaugurée ⁽²⁾. Dès que son travail est imprimé il l'envoie à Minault dont il espère obtenir la collaboration.

« Je rêvais, lui écrit-il, de vous conquérir à notre Ligue

(1) Lettre à Minault, 16 avril 1891.

(2) *Notre nouvelle Campagne*, 1 brochure in-8° de 55 pages, Paris, Fischbacher.

comme membre très actif. Grâce à Dieu, je vois que c'est fait et j'en ai une joie d'enfant.

« Il nous faut quelques porte-parole très qualifiés et nous pourrons faire une grande œuvre. Donc je compte sur vous. Quand vous serez à Cannes, nous étudierons à fond la méthode à suivre pour une campagne de conférences cet hiver (on m'en demande de divers côtés et vous savez que je ne le puis).

« Et notez bien que ces *sujets* touchent de si près le ministère que c'est le *devoir* d'un serviteur des âmes de s'en occuper. C'est du reste une question de vie ou de mort pour nos églises et pour notre société contemporaine. Si Jean-Baptiste ne se lève pas la parole du Christ s'accomplira et l'Évangile que l'on prêche deviendra un je ne sais quoi sur lequel on aura le droit de cracher.

« La légèreté de nos églises pour tout ce qui touche la question morale est une des causes de leur mort spirituelle⁽¹⁾. »

Un événement douloureux est bien fait pour exciter, si besoin est, l'ardeur de Fallot à la lutte. Edmond de Pressensé meurt, le 8 avril 1891, après de longs mois de souffrances. N'est-ce pas au service de la cause de la moralité française qu'il a dépensé ses dernières forces ? Comment Fallot pourrait-il l'oublier ?

« La pensée de notre cher mort est bien près de moi, écrit-il à M^{me} de Pressensé. Je pense si souvent à lui dans ce travail auquel j'ai été amené par lui. Notre lutte acquiert de jour en jour plus d'ampleur et j'ai fort à faire pour répondre à toutes les lettres qu'on m'écrit. Avez-vous remarqué la belle et énergique prédication de Nyegaard dans l'avant-dernier numéro de l'*Église libre* ?

(1) 31 mai 1891.

« Je me dis qu'ici encore se vérifie la grande loi de l'efficacité des souffrances et de la mort des serviteurs de Dieu. Ce sont l'attachement passionné de celui qui nous a quittés à la grande lutte contre le mal et les souffrances qui ont sanctionné ses efforts dont nous commençons à recueillir le fruit⁽¹⁾. »

Notre nouvelle Campagne, précisant le terrain sur lequel la Ligue entendait désormais faire porter son action, était accompagnée d'un questionnaire qui, dans la pensée de l'auteur, devait être adressé à tous ceux qui vivent au contact de la jeunesse, en particulier aux instituteurs. Certains amis de Fallot redoutent que cette méthode ne soit, d'avance, vouée à l'échec. En le remerciant de sa « saisissante brochure » Ferdinand Buisson⁽²⁾ lui fait part de cette crainte.

« Vous avez raison, lui dit-il : la campagne que vous entreprenez est répugnante et par cela même nécessaire. Rien n'est pis que de se détourner du bien à faire sous prétexte que le mal est trop dégoûtant... Maintenant, que faire ? Oui, vous pouvez compter sur moi, user de mon nom. Mais quoi de plus ? Votre enquête sur feuilles de questionnaire me paraît condamnée à un échec infaillible. Elle se heurtera, non seulement à la peur et à l'ennui de cette investigation, mais surtout à la vilaine apparence de dénunciations et de dénonciations locales, quasi individuelles. Nos meilleurs instituteurs s'y refuseront, et je ne leur donnerai pas tort, sachant l'ardeur des haines de village⁽³⁾. »

Par contre, d'autres amis de Fallot l'approuvent sans réserve, et, parmi eux, le doyen Jalabert, l'une des figures les plus marquantes du protestantisme libéral, dont l'affec-

(1) 1^{er} juillet 1891.

(2) Alors directeur de l'enseignement primaire.

(3) Lettre non datée.

tion avait été un précieux soutien pour Fallot pendant les années difficiles de Paris.

« Je vous ai retrouvé vous-même avec toute votre vigueur et votre puissance; j'ai lu tout d'une traite votre brochure; non seulement elle n'est inférieure à aucune de vos publications, mais elle a une valeur à part parce que vous n'y dépassez pas la mesure et que votre indignation est aussi profonde et plus contenue.

« Vous avez raison d'un bout à l'autre; vous êtes dans le vrai... Courage donc, mon cher ami, vous avez avec vous des gens de cœur. Puissiez-vous ne pas user vos forces avant l'heure et voir un mouvement se dessiner dans le sens du relèvement moral⁽¹⁾! »

S'il est reconnaissant de tels encouragements, Fallot tient le plus grand compte des critiques. A peine a-t-il reçu la lettre de Ferdinand Buisson qu'il fait imprimer un nouveau questionnaire, modifié selon les indications de son correspondant et précédé de quelques observations destinées à répondre à ses objections. En dépit d'ailleurs de la prophétie pessimiste de l'éminent directeur de l'enseignement primaire l'enquête rencontre des collaborations nombreuses et dévouées. La lutte, dont *Notre nouvelle Campagne* a été le signal, se développe de jour en jour. D'où, pour Fallot, une activité intense dont souffre le cher Minault à qui il n'a plus le temps de donner de ses nouvelles.

« Pourquoi je ne vous écris pas, cher et bon ami? Mais parce que la lutte dans laquelle nous sommes engagés fait de moi une vraie machine à écrire. Savez-vous que je serai heureux si, d'ici à la rentrée des Chambres (13 octobre), je m'en tire avec une centaine de lettres? Plaignez-moi et soyez indulgent. Aussi devez-vous l'être. C'est vous en

(1) 27 mai 1891.

grande partie qui êtes cause que la lutte s'est développée si rapidement et si publiquement. C'est vous qui avez forcé plus ou moins Sabatier à écrire l'article du *Temps*.

« Le *Matin* a fait à la suite du *Temps* un article tapageur sur la Ligue. La *Lanterne* nous a insultés, puis ç'a été sur toute la ligne un engagement qui n'est pas encore terminé. Le *Jour* a écrit : *Sus aux pourceaux* (les pourceaux sont les pornographes, bien entendu). La *France* m'a qualifié d'homme atteint du plus abject de tous les vices, c'est-à-dire de moralomanie, et m'a pris personnellement à partie pendant deux colonnes. Le *Siècle*, dans un premier-Paris d'une incroyable énergie, après m'avoir défendu, a attaqué la pornographie comme elle ne l'avait été, certes, ni dans le *Temps* ni dans les *Débats*...

« Je vous assure que jamais je n'eusse pu croire à un tel succès. En même temps je suis bien effrayé car je me sens là une grosse responsabilité, et je demande sans cesse à Dieu de m'empêcher de faire une sottise quelconque qui puisse tout gâter. Je crois avoir bien fait jusqu'ici de ne pas sortir de la plus complète réserve et surtout de ne pas écrire un mot de défense, malgré les bêtises qu'on a débitées sur la Ligue et sur ma chétive personne. La pornographie parisienne est horrifiée par la pensée d'une ligue mystérieuse qui la menace, sans qu'elle sache où et à qui s'en prendre ⁽¹⁾. »

Une occasion s'offre à Fallot de faire comprendre aux pasteurs et aux laïques que préoccupent les questions sociales la nécessité d'organiser la lutte contre la pornographie. L'*Association pour l'étude pratique des questions sociales* va tenir, à Marseille, à la fin d'octobre, son congrès annuel. Fallot prépare, à l'intention du congrès, une *communication* qui de-

(1) 12 septembre 1891.

vient une brochure de 52 pages (1). Une fois de plus, l'effort excessif compromet sa santé.

« Il faut coûte que coûte, écrit-il à Minault, que je rédige cette semaine mon travail pour Marseille, que je compte faire imprimer et distribuer aux membres avant le congrès... J'ai peur que ça ne craque (2). »

Et quelques jours plus tard :

« Je suis bien forcé de vous écrire aujourd'hui à tête reposée au lieu de mon triple galop habituel, car ma fatigue cérébrale est de nouveau là et tout effort m'est pénible... Le seul souci que j'aie encore c'est mon travail pour Marseille. — J'ai un peu de peine à terminer ce travail, si court qu'il soit. Je cherche quelquefois pendant dix minutes l'expression claire de ma pensée. J'espère que, dans cinq ou six jours, j'aurai tout achevé. »

Puis, après diverses indications sur la campagne engagée contre la littérature corruptrice, Fallot continue :

« Je sais qu'il faudra peut-être aller jusqu'aux dernières extrémités : poursuites, procès, prison ? Je crois avoir envisagé devant Dieu toutes les éventualités. Mais la prudence est mère de l'énergie. Au risque de paraître, pour la première fois de ma vie, un poltron, je continuerai à m'avancer très lentement, en multipliant les précautions et en ne prenant quelque résolution extrême qu'après avoir usé de tous les moyens ordinaires et mis de notre côté tous les honnêtes gens.

« Plus j'envisage la gravité de la lutte qui se prépare, plus je sens la responsabilité écrasante que j'encours et plus aussi j'éprouve le besoin d'éviter toute apparence de témérité. « Tu ne tenteras point l'Éternel ton Dieu. » Tant qu'il

(1) *Communication sur l'organisation de la lutte contre la pornographie...* Nice, Gauthier et Cie.

(2) 21 septembre 1891.

y aura trace d'un escalier pour descendre du haut du Temple je me servirai de l'escalier. Quand il fera défaut, mais alors seulement, je me jetterai dans le vide, sûr d'y tomber dans les bras puissants de mon Dieu.

« Adieu, cher ami, je ne vous ai pas dit suffisamment toute la reconnaissance dont mon cœur déborde à votre égard. J'entre dimanche dans ma quarante-huitième année, avec le sentiment du peu de temps qui me reste à vivre et l'immense désir d'utiliser chaque minute pour la cause de mon Dieu. Mais tout accablé que je sois par ma misère physique et mon incapacité morale, je me sens très riche de toutes les affections que Dieu m'a accordées, et parmi ces affections je compte la vôtre... (1). »

Un grand citoyen, le sénateur Béranger, avait promis à M. de Pressensé de poursuivre son œuvre. Il entre en ce moment dans la lice et sa vigoureuse intervention emporte les hésitations de parlementaires que Fallot cherche vainement à convaincre depuis des mois. Toutefois M. Béranger croit devoir agir sur un terrain différent de celui de la Ligue. De là, entre Fallot et lui, de délicates négociations qui obligent Fallot, quelques semaines après le congrès de Marseille, à faire à Paris un rapide séjour dont il communique à Minault l'heureux résultat.

« Je suis parti mardi soir et revenu samedi soir. A Paris je n'ai vu que ma mère et M. Béranger et suis resté caché comme un malfaiteur. Si j'eusse vu un ami il eût fallu en voir cinquante !

« Vous recevrez dans une huitaine une circulaire vous expliquant le très heureux arrangement intervenu entre M. Béranger et moi. M. Béranger a constitué un comité de protestation et d'action parlementaire. Il a rallié à la

(1) 2 octobre 1891.

lutte contre la pornographie les sénateurs les plus marquants de la droite et de la gauche. Ce que nous nous sommes éreintés, vous et moi, à préparer en septembre est une affaire faite. La lutte va s'engager au Parlement dans les plus excellentes conditions possibles. A la Ligue de continuer son agitation en province sans laquelle l'action parlementaire de M. Bérenger n'aboutirait pas.

« Autre nouvelle : l'*Émancipation* ⁽¹⁾ devient l'organe officiel de la Ligue à partir du 15 janvier ⁽²⁾. »

Sur les pressantes instances de Fallot, Minault consent à donner à sa place, à Lyon, une conférence destinée à poser, devant le grand public, la question de la lutte contre la pornographie. Fallot, à qui il soumet d'avance son manuscrit, le lit avec une émotion que traduit aussitôt cette lettre :

« Cher et vaillant ami, j'ai commencé ma tranquille journée de Noël avec vous. Je viens de lire votre conférence et j'en suis tout ému, et je tiens à vous remercier sans retard de ce grand effort que Dieu a béni et qu'il bénira.

« C'est très beau, très simple, exactement le ton qu'il faut aux vastes auditoires, et très empoignant. Le raisonnement est excellent...

« Vous m'avez procuré une véritable impression de Noël. Ne souriez pas. La pornographie n'a rien de Noël sauf les ténèbres, et il faut à Noël un rayon d'en haut. Eh bien ! en vous lisant mon cœur a été inondé par ce rayon d'en haut. J'ai vu que ma pauvre existence infirme et mon activité dont toutes les misérables lacunes risquent parfois de m'accabler, j'ai vu, dis-je, que tout cela était

(1) L'*Émancipation* était — et est encore — l'organe de l'École de Nîmes (MM. de Boyve, Ch. Gide, etc.).

(2) 7 décembre 1891.

accepté par Dieu comme une offrande qu'il se chargeait lui-même de purifier, car j'ai reconnu en vous celui qui porterait la bonne parole de vérité et de justice telle que je souhaitais de la porter et telle que je ne le puis pas.

« J'ai donc chanté dans mon cœur, avec une profonde reconnaissance, le *Nunc dimittis* : « Oh ! Seigneur, sois béni « parce que tu laisses ton serviteur aller en paix vers les « rives éternelles ». Non, certes, ma pauvre œuvre n'aura pas été stérile, puisque Dieu vous met au cœur tout ce qu'il faut pour la continuer en lui donnant tout ce qui lui manquait.

« Ne croyez pas, cher ami, que je cède à des pressentiments de mort en vous parlant ainsi. Ma santé s'est au contraire singulièrement raffermie. Elle est entre les mains de Dieu et rien ne lui est plus facile que de me donner encore vingt ans de vie robuste. Mais je ne vous cacherai pas qu'il y a autre chose qui me préoccupe avec une intensité croissante. J'aimerais consacrer encore deux ou trois ans de vigoureux travail à la Ligue, l'établir fortement dans toutes les régions du pays, en faire une puissance de préservation publique. Puis, l'œuvre remise en vos mains, en celles du comité et des hommes jeunes et forts que Dieu fera lever, j'aimerais concentrer mes forces et mes pensées sur l'œuvre de Dieu, non plus dans ses applications pratiques, mais dans son principe et finir ma carrière terrestre comme je l'ai commencée, *uniquement en médecin des âmes*.

« Je crois qu'il y a un moment et un âge pour chaque chose. Il y a l'âge de l'activité exubérante, de la lutte au dehors, du témoignage puissant, il y a l'âge où le disciple de Jésus-Christ doit manifester par ses œuvres de citoyen la vertu excellente de l'Évangile. Puis succède l'âge de la concentration, les expériences sont faites, les luttes extérieures ont été accomplies, l'homme voit la mort qui

approche ; il lui faut, pour vivre en pleine sécurité, vivre désormais par la foi et la pensée au delà de la mort, vivre comme un homme qui a fait son œuvre terrestre, qui a dépouillé les préoccupations terrestres les plus légitimes, celles qui, à un moment, étaient le plus nécessaires, — et dont l'âme, échappée au tourbillon des générations, s'épanouit en pleine éternité.

« Cher ami, ce que je vous dis là est un peu confus ; surtout que cela ne vous effraie pas. J'ai peut-être tort de vous parler d'un *rêve* qui ne peut se réaliser avant que mon œuvre sociale, ma minuscule portion d'œuvre soit honnêtement terminée et que notre Maître ait lui-même mis le point à la ligne. Et surtout ne vous imaginez pas qu'il y ait là le moindre découragement ou la moindre envie de diminuer nos efforts. Au contraire, j'ai rudement pioché en 1891 et, par la grâce de Dieu, j'espère qu'il en sera ainsi en 1892. Mais si ma bouche s'est entr'ouverte de façon à vous dire mes pensées les plus secrètes, c'est à cause de l'émotion produite par votre conférence. J'y ai vu un achèvement vers le port auquel j'aspire, si éloigné qu'il puisse être encore ⁽¹⁾. »

Arrêtons-nous quelques instants ici pour assister à une leçon d'éloquence populaire que Fallot donne à Minault sur le point de faire, à Lyon, ses débuts de conférencier de la Ligue. A deux reprises, Minault lui envoie son manuscrit, Fallot l'annote, lui propose de modifier son plan.

« L'essentiel, lui écrit-il après une seconde lecture, est : 1° de supprimer tout le début-profession de foi ou, si vous y tenez, de *ne le mettre qu'à la fin* (croyez-en mon expérience) ; 2° de mettre la sourdine en biffant une pluie d'adjectifs ou en les atténuant... ; votre auditoire corrompu ne

(1) 25 décembre 1891.

comprendra rien à votre véhémence si vous ne le persuadez peu à peu de penser comme vous. Sinon, il se cabrera, et votre émotion, inintelligible pour lui, le refroidira ⁽¹⁾. »

Minault corrige sa conférence et la soumet une dernière fois à Fallot qui lui adresse ces ultimes conseils :

« L'essentiel est l'*unité d'impression* et la *clarté*; l'une et l'autre me semblaient compromises par votre plan; mais dans celui que je vous propose *tous vos matériaux trouvent leur place*, légèrement modifiés.

« La modification la plus importante à côté de celle-là me semble un usage beaucoup plus constant de ce que les organistes appellent la sourdine. Je vous l'ai déjà dit, et je tiens à vous le répéter, vous êtes un *orateur de race*, l'orateur populaire par excellence, l'homme capable d'empoigner les masses de la façon la plus féconde, en allant droit à la conscience. *Mais* il faut que vous viviez davantage dans votre auditoire et que vous vous rendiez compte plus exactement de sa déchéance morale qui vous contraint à aller doucement en besogne. D'un autre côté il faut que le mal, tout en continuant de vous *indigner*, ne vous exaspère plus tant.

« Ma pensée n'est peut-être pas claire, mais je la trouve admirablement expliquée dans l'Évangile : « Pour piller la maison de l'homme fort, il faut avoir commencé par l'enchaîner ».

« Jésus-Christ a haï le mal plus qu'aucun de nous ne le haïra jamais; et pourtant il ignore dans ses paroles les plus terribles cette irritation qui éclate si facilement dans nos discours, cette crispation, cette violence qui témoignent en réalité, non pas de notre force, mais d'une secrète crainte vis-à-vis du mal.

(1) 7 janvier 1892.

« Je tremble en vous disant cela, car je vois d'ici votre premier mouvement. Vous allez dire : « Donc je dois encore attendre pour parler en public ». Non, cher ami, ce n'est pas cela, mais tout simplement faire plus vite que moi ce que je n'ai appris que très lentement : concentrer vos efforts, non pas sur l'expression que vous donnez à votre haine du mal, mais sur votre attitude intérieure.

« Pour moi je suis de plus en plus convaincu que l'orateur fécond doit *suggérer* plutôt que dire, *inspirer* des sentiments plutôt que les manifester, ne montrer en un mot que l'infime partie de son capital. Je crois que la puissance de l'homme réside tout entière dans l'intensité de sa volonté, et que l'intensité de volonté *se crée et se recrée* à mesure que nous jetons en Dieu les racines de notre être...

« Dieu nous donne, quand nous savons le lui demander, notre pain quotidien de volonté, mais il entend que nous ne gaspillions pas cette portion d'énergie, pas plus que ses autres grâces.

« En effet chaque emportement inutile est doublement nuisible : 1° il nous prive sans raison d'une certaine portion de force; 2° il prépare une réaction en sens contraire. Un usage modéré et constant de nos forces nous *fortifie*, un abus nous affaiblit : vérités banales mais dont il faut se souvenir jusque dans les plus infimes détails.

« Apprenons donc le grand secret de la puissance communicative, c'est-à-dire de la *force contenue*. Ne donnons pas un excès d'indignation à propos de chaque ignominie que nous rencontrons sur notre route. Hélas ! le monde est soumis aux puissances démoniaques et, si nous nous irritons si fort à propos de chacune de leurs œuvres, il ne nous restera plus de forces pour les attaquer dans leurs forteresses. Un orateur est un pédagogue ; pour mieux amener son auditoire au sentiment voulu il doit le ménager au début.

« Et maintenant, courage, cher ami. Dieu vous a confié de magnifiques dons, il vous enseignera à les faire valoir à sa plus grande gloire ⁽¹⁾. »

Enfin Minault donne sa conférence; il parle, devant un immense auditoire, avec une puissance qui force les applaudissements de Lyonnais d'abord froids et réservés. Pour lui-même cette première expérience a une valeur révélatrice; il se découvre, en tremblant, qualifié pour prendre part aux grandes croisades contre l'iniquité. « Vous voilà armé chevalier pour Dieu et pour les humbles », lui écrit Fallot ⁽²⁾ que remplit de joie le grand succès de son ami.

De tous côtés les comités de la Ligue invitent Minault à donner des conférences. Fallot l'engage à ménager ses forces et, surtout, à ne pas négliger son œuvre spirituelle « qui doit primer toutes les autres ⁽³⁾ ». Qu'il accepte de parler à Marseille, mais qu'il n'y escompte pas un aussi magnifique résultat qu'à Lyon.

« Parlez à Marseille au cœur du peuple comme cela vous a si bien réussi à Lyon. Mais ne vous faites pas d'illusion. Le peuple de Marseille n'est pas celui de Lyon. Profondément corrompu, il vous applaudira peut-être, sans doute, car il m'a applaudi dans des circonstances analogues, mais rien ou très peu ne sortira de ses applaudissements.

« Notre victoire, à Marseille, consistera à gagner des hommes de la bourgeoisie qui seront là. Notre comité en compte, et de très remarquables, et c'est dans cet élément que se trouvent les hommes moraux.

« Ne faites donc pas ce que j'ai fait jadis. Dans mon idée fixe que nous avions tout à espérer du peuple et rien d'ailleurs j'ai prononcé des paroles inutilement violentes et

(1) 18 janvier 1892.

(2) 3 février 1892.

(3) Lettre du 8 février 1892.

inutilement blessantes qui ont écarté de nous d'utiles auxiliaires. J'espère que mon avis ne vous paralysera pas, car jamais je ne vous dirai d'épargner les bourgeois vicieux : seulement plus j'avance et plus je me persuade que le vice n'est pas le monopole d'une seule classe et que ce n'est pas le vice *bourgeois* mais le vice *sous toutes ses formes* que nous devons flageller ⁽¹⁾. »

Et la veille du jour où Minault doit parler à Marseille Fallot lui écrit encore :

« Ma pensée est plus à Marseille qu'ici. Je lirai demain soir, en esprit avec vous, mon psaume favori, celui dont le souvenir se mélange au souvenir de toutes mes délivrances, le psaume 91...

« Il m'est pénible de penser que plusieurs de ceux que nous aimons le mieux n'attribuent pas d'importance à notre œuvre parce qu'elle ne porte pas l'étiquette religieuse. Mais si je n'avais pas la certitude que ce travail prépare la venue de Dieu dans les âmes, et que ce sont des combats de l'Éternel que nous livrons là — en pleine fange humaine — je ne m'en occuperais pas et j'en détournerais mes amis ⁽²⁾. »

Minault remporte à Marseille un « nouveau et grand succès » qui le laisse brisé. Fallot est heureux de le sentir « se replongeant dans le soin des âmes ».

« Rien de tel après ces secousses et les réactions douloureuses qu'elles déterminent que de retrouver Dieu dans le détail de son service le plus humble. Vivre de Dieu, vivre en Dieu afin de vivre pour Dieu, il n'y a que cela. Mais vivre en Dieu suppose la solitude des travaux ignorés. Plus vous serez appelé à vous dépenser au dehors et à y frapper de grands coups à la gloire du Dieu vivant, plus il importe

(1) 5 mars 1892.

(2) 9 mars 1892.

que vous puissiez vous retremper au désert, mais au désert qui fleurit au souffle d'en haut ⁽¹⁾. »

Les premiers mois de 1892 sont pour Fallot, comme il le souhaitait, des mois de grande activité. Il lui semble que la Ligue n'a pas encore dépassé la période de la lutte pour l'existence ⁽²⁾ et il est impatient de la voir s'organiser plus solidement. Avant tout de nouveaux comités régionaux doivent être constitués. Fallot, débordé, ne peut conserver que le souci de l'ensemble et la correspondance; quant au travail de propagande il le partage entre ses fidèles collaborateurs, Minault, Louis Comte, Raoul Allier ⁽³⁾. Comment reculerait-il devant la tâche, si écrasante qu'elle soit? « Un réveil des consciences semble vraiment se dessiner à l'horizon ⁽⁴⁾. » C'est l'heure, non pas de se relâcher, mais de ranimer les énergies et d'appeler à l'action les hommes de bonne volonté. Les articles que, chaque mois ou presque, Fallot publie dans le *Bulletin* de la Ligue, que donne en supplément l'*Émancipation*, et ce *Bulletin* lui-même, qu'il rédige à peu près seul, ne suffisent pas à arracher les consciences à leur torpeur. *Notre Programme* ⁽⁵⁾ est le coup de clairon que lance Fallot pour rallier ceux qui, devant la marée montante du vice, sont tentés de se décourager et entraîner au combat ceux qui, jusqu'alors, n'en ont pas compris l'impérieuse nécessité. Écrire cette nouvelle brochure, « très courte mais difficile », lui coûte un douloureux effort dont il sort « extraordinairement fatigué ». Au reste il n'ignore pas que ces pages, écrites pour obéir à sa conscience, soulèveront des récriminations, peut-être chez

(1) 15 mars 1892.

(2) Lettre à L. Gouth, 1^{er} février 1892.

(3) Lettre à Minault, 1^{er} avril 1892.

(4) Lettre à M^{me} de Pressensé, 6 avril 1892.

(5) Une brochure in-8° de 47 pages. Paris, Fischbacher.

ses meilleurs amis, mais elles ne contiennent que ce que, depuis longtemps, il a à cœur de dire (1).

Les amis de Fallot lisent-ils *Notre Programme*? En tout cas, à part M. Rostand, l'actif collaborateur de la Ligue à Marseille, et Charles Babut, aucun d'eux ne lui en accuse réception (2). Heureusement une lettre de Paul Desjardins l'empêche de croire que son travail soit « inintelligible ». Cette lettre, qui éclaire la pensée du fondateur de l'*Union pour l'action morale*, a sa place ici.

« Je viens de recevoir votre éloquent « Programme ». Je ne puis dire que vous m'avez converti, car voilà longtemps déjà que sur tous les points essentiels je pense comme vous. Vous m'avez du moins charmé et réconforté. Je suis absolument des vôtres.

« Et ici je parle non seulement en mon nom propre mais au nom d'une réunion d'amis indépendants, d'origines diverses, mais unis par une pensée presque absolument identique à la vôtre. Votre brochure pourrait nous servir de signe de ralliement; notre seul embarras vient de la difficulté que nous éprouvons à distinguer notre entreprise de la vôtre.

« Comme vous, nous voulons faire l'union des hommes de bonne volonté, ou mieux, des âmes vivantes; comme vous, nous pensons qu'une telle union n'implique aucun sacrifice de convictions personnelles, bien au contraire; comme vous, nous faisons de la réforme morale l'article premier de tout projet d'amélioration sociale ou politique; comme vous, enfin, nous restreignons le rôle de l'État à celui de protecteur; et c'est dans la coopération que nous cherchons le remède.

(1) Lettre à Minault, 7 mai 1892.

(2) Lettre à Minault, 20 juin 1892.

« Votre belle devise « Sois et, pour être, dévoue-toi » est aussi la nôtre. C'est donc, suivant le mot de Platon, notre propre songe que vous nous racontez. Cependant notre action est moins déterminée que la vôtre. L'amélioration de la condition des femmes est un des articles de notre symbole; mais non le seul, ni même le principal. Nous voulons réveiller l'âme par tous les moyens et dans tous les domaines. Nous voulons créer un ordre religieux laïque, une chevalerie du devoir privé et social pour sauver l'esprit public, en nous d'abord, et peut-être dans les autres. Vous nous permettrez de vous tenir au courant de nos efforts : bienheureux si vous daignez y participer quelque jour. Nos amis, MM. Wagner et Raoul Allier, me font espérer qu'étant déjà un de nos guides vous ne marchanderez pas d'être un de nos alliés (1). »

IV

A Rothau, où il passe ses vacances, Fallot est de nouveau arrêté par la maladie. Il a voulu, peut-être prématurément, parler le dimanche soir à ces réunions familiales où, on s'en souvient, il avait succédé, en 1871, à Christophe Dieterlen. Au sortir de la seconde il est saisi d'une complète prostration puis, après quelques jours de lutttes, vaincu par la fièvre. Le rétablissement, qu'il croyait acquis, est donc encore précaire. Il se voit « condamné à très peu sortir, à lire, à réfléchir, mais à ne pas faire d'efforts ».

Sans doute est-ce alors qu'une enfant, l'une des filles du pasteur Dietz, eut de lui cette vision qui ne devait jamais s'effacer de son souvenir :

« Je me souviens du visage de Tommy Fallot, appuyé à

(1) 27 mai 1892.

une vitre qui faisait face au presbytère de Rothau; un jardin potager seul nous séparait. En travaillant dans le jardin, je m'arrêtais pour souffler un peu, et toujours ce visage pensif était là, je ne savais pourquoi.

« Plus tard, beaucoup plus tard, me trouvant fortuitement perdue dans un salon où lui-même était, je le vis s'approcher de moi pour me dire qu'il ne m'avait jamais oubliée, et qu'il me remerciait de l'exemple de labeur manuel que je lui avais donné...

« Cette belle tête était demeurée longtemps, plusieurs semaines, peut-être plusieurs mois, à la même place, une Bible à portée (1) ».

De Rothau Fallot écrit à Minault les pages suivantes qui révèlent qu'au milieu des luttes des derniers mois le travail intérieur, dont l'hiver 1890-1891 avait marqué le début, n'a pas cessé de se poursuivre.

« Il importe que je visite Saint-Étienne et que je revoie Lyon et Marseille. J'avais la tête si peu à moi, à mon passage, que je n'ai pas fait l'ouvrage que je devais. Il y a à Lyon d'excellents éléments, à Marseille aussi; mais à part un membre ou deux à Lyon, un membre à Marseille *on ne fait rien*. C'est navrant, mais c'est ainsi...

« Notre œuvre est une belle façade, mais il n'y a pas *vingt personnes* qui s'y consacrent sérieusement en France. Ces choses ne sont que pour les tout intimes. Toutefois il faut que ces *vingt* dont vous êtes connaissent la situation, car elle ne peut pas durer bien longtemps encore.

« Dieu en me rendant l'usage, un certain usage, de la parole publique, me remet en face de ma promesse, librement faite le jour de ma consécration, de me consacrer à la prédication de l'Évangile et au *salut* des âmes. Il se peut

(1) Lettre de M^{me} Albert Munkel, née Marie Dietz, 7 janvier 1924.

que, pour des raisons toutes pratiques, je ne puisse reprendre le ministère officiel; mais tout au moins je me sens lié dans ma conscience à reprendre ce ministère laïque qui a toute la réalité qu'on peut trouver dans un ministère officiel. Je vais donc, pendant les quelques mois que je passerai ici, et que je prolongerai si possible jusqu'en hiver pour vérifier l'état du froid sur mon état général, je vais donc profiter des nombreuses occasions qui se présenteront pour recommencer dans le silence mon activité religieuse. mon *œuvre intensive*.

« Rien ne s'oppose théoriquement, je le sais, à ce que je mène de front cette activité et les affaires de la Ligue. Mais mes forces ne sont plus ce qu'elles étaient jadis, et toute mon activité va devenir une question de prudence et d'économie de forces. Si Dieu me donnait la preuve que l'œuvre de la Ligue profite de mes efforts en raison du prix qu'ils me coûtent, il y aurait là une indication à suivre. Je ne veux rien précipiter, ni mes conclusions ni ma décision; je vous avouerai toutefois que je suis frappé à quel point Dieu me donne *l'indication du contraire*.

« La Ligue Bérenger, qui est ce que j'ai provoqué de plus pratique, menace de devenir une œuvre pharisaïque au premier chef.

« J'ai imposé à la Ligue un programme minimum dans l'espoir de rallier les honnêtes gens que nos revendications effrayaient. Le *Bulletin* s'est fait l'organe de ce programme minimum. Il se peut que je rédige très mal le *Bulletin*, mais à coup sûr je le rédige... en plein désert... Car un journal est un appel; si on lit l'appel et qu'on en soit touché on donne signe de vie. Depuis que j'écris le *Bulletin* j'ai à peine reçu cinq lettres de personnes qui s'y intéressent.

« Ma dernière brochure, n'en parlons pas. A part une lettre très cordiale de Desjardins et une autre de Rostand,

rien, rien. C'est au point que si Desjardins, qui est un écrivain de valeur, ne m'eût écrit, je croirais que c'est par aberration que j'ai imprimé cela...

« J'entends la réponse : « Homme de petite foi ! » Pardon ! c'est précisément là la question. Tant que j'ai *senti* que je ne pouvais servir Dieu autrement j'ai *cru* que je devais le servir ainsi et, la foi aidant, je n'ai consulté ni la chair ni le sang.

« Mais Dieu vient de me rendre d'une façon inespérée l'usage — un certain usage — de la parole. De plus Dieu m'a parlé, repris, châtié, façonné de mille manières durant ces trois ans de solitude, en sorte que je me sens beaucoup plus armé que je ne l'ai jamais été pour le service direct des âmes, surtout pour la portion la plus négligée, pour la cure d'âmes. Me sentant appelé par tout un ensemble de circonstances, par ma promesse de consécration dont la maladie pouvait seule me délier, à ce *ministère spirituel*, exclusivement spirituel, je n'ai plus du tout la même foi quant à l'œuvre extérieure, très utile, à laquelle je me suis senti appelé jusqu'ici ; et je me demande naturellement si les bizarres insuccès que je constate ne sont pas voulus de Dieu pour m'aider à changer de route ou plutôt à revenir à ma vraie route...

« Je ne sais si vous sortirez de toutes ces explications ; en voulant être complet il faut être complexe et confus. J'aimerais toutefois me servir encore d'une image pour faire ressortir ma pensée et vous aider à comprendre mon état d'âme.

« Deux forces coopèrent à l'œuvre cosmique : la force centrifuge et la force centripète.

« Deux forces coopèrent à l'œuvre divine : 1° la volonté qui réalise la pensée divine, qui l'incarne et qui, pour cela, tend sans cesse vers la surface ; 2° l'amour qui ramène sans

cesse à Dieu, au centre, à la source jaillissante et nous rend la force de mieux le servir.

« L'homme, toujours infirme, s'épuise souvent en s'appliquant à réaliser pratiquement la volonté de Dieu ; il s'agite, se disperse et se noie dans les détails (œuvres sociales, philanthropiques, excellentes, nécessaires, mais qui souvent deviennent dangereuses). De plus l'effort pratique, surtout dans le domaine social, implique l'association.

« Je n'ai craint aucune association, vous le savez ; plutôt que de moisir dans les églises avec des hommes qui ne comprenaient rien à l'œuvre de Dieu je me suis associé avec des athées chez lesquels je croyais trouver une certaine idée de la volonté divine. Notre Ligue est une association dont la largeur extrême fait précisément la faiblesse. L'esprit de coterie ne nous pardonne pas notre largeur.

« Mais je suis arrivé au moment où j'ai assez de cet effort centrifuge et où le besoin de vivre dans l'intimité continue de Dieu ne me laisse plus de repos. — Vous allez me dire que rien ne m'en empêche. — Certes non ! Si la volonté de Dieu est que je sois vidangeur, je puis glorifier Dieu dans ma fange. Mais, étant donné que je sens s'éveiller en moi, non seulement ce besoin de retour complet en Dieu, mais aussi certaines aptitudes pour le servir sans confusion possible, pour le servir d'une manière explicite, en un mot pour le servir dans cette œuvre spirituelle dont vingt-deux ans d'expériences m'ont peu à peu prouvé l'incomparable prix, je me demande si, dans tout ce que je viens de vous indiquer, il n'y a pas un de ces appels auxquels il faut répondre, et répondre non pas à moitié mais sans réserve aucune.

« J'ai toutefois une trop longue expérience des mille ruses de mon cœur mauvais pour rien brusquer. Le jour où j'aurais trouvé un remplaçant capable pour la Ligue, tout

s'éclaircirait pour moi. Jusque-là j'hésiterai et je n'avancerai que très lentement⁽¹⁾. »

Assurément cette lettre trahit un grand découragement, que Fallot se reprochera bientôt d'avoir laissé voir à Minault. « Dans le découragement on n'écrit pas, on parle à Dieu », lui dit-il⁽²⁾. Qu'il y ait cependant autre chose que du découragement dans son esprit, la suite de cette correspondance le montre clairement.

« Je ne sais, cher ami, comment vous avez lu mes lettres. Mais vous les avez lues avec d'étranges lunettes. Vous me voyez tout différent de mon état réel. Je suis un pauvre homme, souvent bien las, qui n'apprend la patience qu'avec peine ; et vous me parlez comme si j'étais devenu un géant...

« J'ai surmonté la grande inquiétude intérieure que m'avait donnée ma participation à la Ligue. J'ai pris la résolution de vivre au jour le jour sans me décharger d'aucun fardeau avant que j'en aie la permission d'en haut.

« Je ne *crois* plus à la méthode de la Ligue, mais j'y ai trop bien cru jadis pour ne pas être persuadé qu'à certains hommes et dans certains milieux *cette méthode peut être utile*. Je considère donc la Ligue comme un dépôt que je dois faire valoir jusqu'à ce que Dieu me permette de le passer à d'autres qui n'aient pas le même besoin exclusif de concentration qui me consume.

« Allier, par exemple, Desjardins, Comte (*vous ?* je ne vois pas clairement) et beaucoup d'autres vaillants hommes se trouvent dans cette période *d'extension* où l'on éprouve le besoin d'étendre ses efforts. Cette période me semble voulue de Dieu. Une autre lui succède, celle de *concentration*. Dieu m'y a amené, mais ce n'est pas une preuve que

(1) 20 juin 1892.

(2) Lettre du 6 juillet 1892.

je doive lâcher sur-le-champ une organisation qui peut servir utilement à d'autres. Je n'ai plus la foi à l'entreprise, mais j'ai la foi *nue* que c'est encore mon devoir de la soutenir; donc je ne bougerai pas de là jusqu'à nouvel ordre.

« Ce qui me sépare de ces hommes que j'admire, et peut-être aussi de vous *sur ce point*, c'est qu'après avoir cru comme vous tous au peuple j'ai perdu toute confiance de ce côté-là comme de tous les autres. Je ne crois plus qu'à des possibilités *individuelles* et la classe populaire me semble *à peu près* aussi malade que la classe bourgeoise. Ils nous applaudissent ! Et après ? Rien⁽¹⁾ ! »

Fallot ne croit-il vraiment plus à la Ligue ? Nullement, et lui-même se rend compte que l'expression a trahi sa pensée. « J'aurais dû dire : je ne crois plus à *mon* rôle dans la Ligue », rectifie-t-il aussitôt⁽²⁾. Il croit encore, il croira toujours que la Ligue peut accomplir en France une œuvre préparatoire et préservatrice très utile. Mais que cette œuvre puisse être encore *son* œuvre, il ne le croit plus. D'où vient cette modification de son attitude à l'égard de la Ligue ?

« Elle peut être le résultat d'une défaillance intérieure; dans ce cas je verserai un jour des larmes amères sur l'infidélité dont je me suis rendu coupable. Elle peut être aussi le résultat d'un progrès intérieur. Quand j'avais tel degré de développement j'étais tout juste capable de faire ceci et cela ; maintenant que j'ai progressé un autre ouvrage s'impose à moi et je n'ai rien de mieux à faire qu'à laisser à d'autres le premier⁽³⁾. »

L'été 1892 se passe; Fallot le termine à Champel, près de Genève, où Paul Desjardins vient s'entretenir longuement avec lui. « Il m'a fait une très bonne impression, note

(1) 15 juillet 1892.

(2) Lettre du 17 juillet 1892.

(3) *Ibid.*

Fallot. Sa sincérité est complète. Quant à son œuvre je réserve encore mon jugement. Il y a là de nobles aspirations. Quant au levier nécessaire à tout effort, je ne sais où ils lui trouveront un point d'appui, et c'est là la question essentielle. » Fallot veut d'ailleurs mettre à profit un voyage qu'il fait à Paris, où il désire travailler à la constitution d'un comité de la Ligue plus complet, pour « faire engrener avec la Ligue les amis de Desjardins⁽¹⁾ ».

Est-ce à ce moment que la permission divine, attendue par Fallot, se manifeste à sa conscience ? Au début de décembre il informe Minault que sa situation dans la Ligue est liquidée et qu'il n'en reste secrétaire général que jusqu'au jour, prochain il l'espère, où un remplaçant lui sera donné. Et, faisant allusion à la première visite que Minault lui avait faite à Vals, en 1889, il ajoute :

« Grâce à Dieu, depuis lors j'ai fait quelque chemin, et surtout j'ai mis de plus en plus les pieds sur un terrain solide, sur le roc des certitudes éternelles.

« Quelle joie si vous pouviez venir passer quelques journées ! Nous nous plongerions ensemble dans saint Jean où j'ai vécu tout l'été et dont je crois avoir conquis l'accès. Nous ferions l'ascension des hautes cimes où l'on respire à pleins poumons l'air salubre des horizons divins...

« J'espère que vous ne vous laissez pas abattre par les querelles ecclésiastiques... Plus je me passionne pour la cause de l'âme humaine d'un côté, pour celle de Jésus-Christ de l'autre, plus je me sens incapable de m'intéresser à ces luttes où l'on perd la paix de Dieu et la joie de son Esprit en s'imaginant lutter pour sa gloire.

« Je donnerai désormais une place restreinte aux préoccupations sociales, mais, certes, je les trouve mille fois su-

(1) Lettre à Minault, 26 octobre 1892.

périeures aux préoccupations ecclésiastiques. La misère humaine peut rapprocher de Jésus-Christ, les luttes ecclésiastiques en éloignent toujours.

« Je me suis décidé après mûre réflexion à refuser toute place officielle et à me contenter d'un ministère laïque. C'est surtout l'horreur de la querelle malfaisante et stérile qui m'a persuadé d'agir ainsi. Mais de toute façon me revoici, sans partage aucun, δοῦλος Χριστοῦ Ἰησοῦ ⁽¹⁾, et n'ayant plus que l'ambition, très grande au reste, de mériter ce titre jusqu'à mon dernier souffle ⁽²⁾. »

On conçoit aisément que la détermination de Fallot, connue par le *Bulletin* de la Ligue, ait ému les nombreux témoins du grand labeur qu'il avait accompli depuis plus d'un an.

« Beaucoup d'amis, écrit-il à Minault, ne comprennent pas ma décision qu'explique le *Bulletin*. J'ai reçu de très vifs reproches. L'un des plus dévoués est froissé jusqu'au fond de l'âme que j'aie agi sans prévenir mes amis. Je n'y puis rien, tellement je ressens ce que vous sentez ⁽³⁾. Il y a des heures où il faut marcher seul, à la condition de pouvoir s'approprier la parole du Maître : « Je ne suis pas seul « car le Père est avec moi ».

« Deux mots pour éviter un malentendu.

« Je vous ai dit que je comptais m'occuper de moins en moins de la question sociale. J'ai écrit trop vite et sans m'expliquer; je crains de vous avoir peiné. Je voulais dire : des *détails économiques* qui composent la question sociale.

« En effet, pour moi comme pour vous, la question

(1) *Esclave de Jésus-Christ* (Romains I, 1).

(2) 9 décembre 1892.

(3) Minault était sur le point de prendre de graves décisions engageant tout son avenir.

sociale n'est autre chose que l'Évangile mis en pratique, que la volonté de Dieu faite sur la terre. Impossible de prier le *Notre Père* sans se préoccuper de la question sociale. Impossible de prononcer aucune affirmation religieuse qui ne soit doublée d'une affirmation sociale. Dire : *notre Père*, c'est une affirmation religieuse. Mais dire : *notre Père*, c'est s'écrier : *mes frères*, affirmation sociale. Il n'y a aucun *élan normal* vers Dieu qui ne se traduise par un mouvement de bonne volonté à l'égard des hommes. Si donc je ne m'occupais plus de la question sociale je me mettrais en dehors de l'atmosphère où agit Jésus-Christ.

« Ce que je voulais dire c'est qu'après m'être peut-être trop occupé des choses qui sont à la périphérie je tenais à m'entrainer au centre. Le centre, le soleil de la question sociale, c'est Jésus-Christ.

« Ce que je voulais dire c'est qu'après avoir peut-être trop attendu des « moyens humains », moyens fort légitimes et dont Dieu peut bénir l'usage, j'éprouvais le besoin de concentrer désormais toutes mes forces dans l'emploi des seules armes spirituelles.

« Mais notez bien que plus je deviens individualiste *dans le domaine spirituel*, plus j'éprouve le besoin de respecter la liberté de mes frères, et plus je conçois la grande loi de la division du travail. Dieu a besoin d'ouvriers de *toutes* les catégories et dans *tous* les domaines. Le mot d'ordre qu'il me donne m'est adressé *à moi*, et je serais absurde de m'imaginer que mon frère ne peut pas en recevoir un tout différent (1). »

Cela est vrai. Encore convient-il que celui qui a été, pendant dix ans, un initiateur et un chef fasse clairement connaître les motifs pour lesquels il s'engage sur une nou-

(1) 16 décembre 1892.

velle route. Les nombreux amis que Fallot compte à Paris lui demandent de s'expliquer. A vrai dire il adresse à tous ses correspondants, le 20 mars 1893, une circulaire destinée à compléter l'article du *Bulletin* de décembre et, tout à la fois, à annoncer et à recommander le *Relèvement social* que fonde, à ce moment même, comme organe de la Ligue, le courageux Louis Comte. Les malentendus n'en subsistent pas moins. Fallot comprend la nécessité de faire part à ses amis de ses convictions actuelles ⁽¹⁾. Il vient de s'installer à Crest — où nous le retrouverons tout à l'heure — et travaille à un ouvrage sur la Bible dont le plan s'est peu à peu élaboré dans son esprit pendant ses longues méditations de Cimiez. N'importe ! il faut, avant de s'engager dans une nouvelle étape, « dresser le bilan de ses expériences ⁽²⁾ », dissiper les brouillards qui le rendent lointain à ses collaborateurs d'hier, à ceux qui se disent ses disciples. Ne faut-il pas aussi s'efforcer de prévenir, chez quelques-uns, des déterminations irréparables ? Minault, las d'un ministère que paralysent des difficultés de toute nature, vient de donner sa démission de pasteur de Saint-Christol et attend, en faisant ses études de droit, que son chemin s'éclaire. Ce départ laisse à Fallot « une plaie saignante ⁽³⁾ ». Avec cette blessure au cœur et, dans l'esprit, le souci de Minault et d'autres amis bien chers, il compose — lentement, car il est de nouveau souffrant ⁽⁴⁾ — *Simple explication : trois lettres à un ami* ⁽⁵⁾. Dès que les épreuves lui parviennent, il les communique à Minault.

(1) Lettre à Minault, 2 juillet 1893.

(2) Lettre à Élie Gounelle, 26 septembre 1893.

(3) *Ibid.*

(4) Lettre à Minault, 25 juillet 1893.

(5) Une brochure de 103 pages, Paris, Fischbacher. — A l'exception de quelques fragments *Simple Explication* a été recueillie dans *Christianisme social*, pages 173-323. Commencée à Genève le 21 juillet, 2 sur un banc de Plainpalais », *Simple Explication* fut terminée à Crest le 19 septembre.

« J'ai voulu vous envoyer sans retard les premières feuilles parce que j'ai beaucoup pensé à vous et à votre démission en les écrivant. Vous verrez à la page 5 une allusion à votre démission. J'espère que vous y sentirez toute l'ardeur de mon affection. Je tiens à ajouter que vous n'êtes nullement au nombre des imprudents que je blâme. J'avais et j'ai au contraire l'espoir que votre route deviendra semblable à la mienne et que, par les préoccupations sociales, vous serez arraché aux marécages ecclésiastiques et théologiques (1). »

Et à une question de Minault il répond :

« Vous n'avez pas fait attention que je distingue nettement deux choses : l'intelligence sociale de l'Évangile (qui implique la prédication sociale) et les œuvres pratiques. Toute la fin de ma brochure, intitulée : *Suggestions pour la prédication sociale de l'Évangile*, vous prouvera clair comme le jour à quel point je me considère, tout évangéliste que je sois, comme tenu de m'acquitter de cette prédication par la plume et la parole. Je puis même dire que mon caractère d'évangéliste me met la conscience tout à fait au large à cet égard.

« Ce sont les œuvres, efforts pratiques, dont je crois devoir me retirer. J'estime que c'est plutôt l'affaire des laïques. Ma troisième lettre vous renseignera à cet égard.

« Seulement vous reconnaîtrez que je n'ai jamais tant agi, ou tout au moins tant essayé d'agir en faveur du christianisme social, que par les vingt-six thèses qui composent les *Suggestions* (2). »

Simple Explication marque l'aboutissement du long travail intérieur dont les pages qui précèdent ont retracé les étapes. Si complète que fût l'explication elle ne pouvait empêcher la légende de courir à travers le monde. « Fallot

(1) 12 octobre 1893.

(2) 5 octobre 1893.

nous a lâchés », diront les uns. « Il a systématisé sa maladie », prononceront les autres. Que ceux sur qui la légende a encore quelque prise recueillent ces deux témoignages de Fallot lui-même sur cette période de sa vie.

Tout d'abord quelques lignes adressées, en avril 1893, à Élie Gounelle :

« Je vous en conjure, ne vous faites point d'illusion sur moi. Je ne suis qu'un homme très infirme qui étreint Jésus-Christ de toute l'énergie que Dieu lui donne. L'homme naturel chez moi était fort, très fort; Dieu l'a brisé; à travers d'inexprimables angoisses l'homme spirituel est l'éclos, mais celui-là est encore très faible. Il m'a fallu de cruelles souffrances pour faire le départ entre le naturel et le spirituel. Pendant des années c'est l'homme naturel qui a servi Dieu, de tout son cœur. Une rude épreuve m'a seule convaincu de la profonde réalité des affirmations de saint Paul lorsqu'il s'écrie que « dans la chair nous ne pouvons plaire à Dieu (1) ».

Et puis cette note, toute personnelle, de 1900 :

« Je suis né à la vie du temps le 4 octobre 1844.

« J'ai commencé à naître à la vie éternelle le... difficile à préciser. Peut-être bien que cette naissance ne coïncide pas avec la conversion. On se convertit souvent pour mieux agir, mais sans regarder plus loin que l'horizon visible.

« Autre chose est la naissance au monde des réalités éternelles. Cela suppose beaucoup de souffrance. Pour moi peut-être Nice 1891.

« J'arrive maintenant à la pleine conscience, janvier 1900. Autre chose est la naissance, autre chose la conscience de cette naissance. »

(1) 3 avril 1893.

CHAPITRE VI

ÉVANGÉLISTE

ET PASTEUR DE CAMPAGNE

(1893-1898)

I

Vers la fin de 1892 Fallot s'était entr'ouvert, pour la première fois, à Minault de son intention de se fixer dans la vallée de la Drôme. « J'ai été à la vapeur à Crest, cette semaine, pour visiter une grande maison qu'on nous engage à louer... Cela m'a plu. Je vous en reparlerai ⁽¹⁾. » Au mois de février 1893, après un nouveau voyage à Crest, Fallot décide de s'y établir ⁽²⁾. Une longue maladie de M^{me} Fallot l'avait convaincu, l'année précédente, qu'il ne fallait plus songer à rester à Nice. D'autre part il souhaitait, pour sa femme et ses filles, un milieu où elles pussent exercer quelque activité utile aux églises. Enfin, à certains symptômes, il entrevoyait la possibilité prochaine de parler de nouveau en public; et il tenait à mettre les forces que Dieu lui rendrait au service, non d'une seule paroisse, mais des églises d'une région protestante particulièrement déshéritée.

(1) 16 décembre 1892.

(2) Lettre à Minault, 20 février 1893.

Une visite, qu'il fait à Minault peu avant de quitter Nice, lui donne la certitude que « l'heure de l'action a sonné » et il en éprouve une inexprimable joie.

« Mon cher et bon ami, lui écrit-il au retour de Saint-Christol, mon cœur déborde d'affection pour vous et de reconnaissance. Il y a huit jours j'étais si souffrant, si déprimé... Tous les deux vous avez été si bons avec moi, si indulgents, que me voici de retour avec un entrain que je ne me connaissais pas. Merci mille fois à tous deux.

« Vous avez été dans la main de Dieu des interprètes de la volonté divine. Je demandais à Dieu un signe, une porte entr'ouverte, quelque chose qui me montrât si j'étais de nouveau mûr pour l'action et si je devais aller de l'avant ou demeurer encore au désert. Votre manière d'être, votre confiance, votre affection m'ont éclairé sur mon devoir. D'un autre côté l'incroyable changement qui s'est opéré dans ma santé — je suis aujourd'hui plus frais que jamais avec neuf heures de 3^e dans le dos — me prouve que Dieu m'a de nouveau armé pour la lutte.

« Donc en avant pour notre Christ et l'âme humaine, pour notre Christ tout seul mais pour notre Christ sur toute la ligne.

« Pour le moment je suis tellement ému à la pensée que l'heure de l'action a de nouveau sonné pour moi et par le désir de ne pas faire fausse route que les deux mois de solitude qui me séparent du 14 mai me semblent très précieux.

« Mais c'est entendu, à moins d'un signe visible je rentre dans l'activité publique par une causerie sur Oberlin à Saint-Christol, vers le 14 mai, et la conférence des Unions chrétiennes à Alais (1).

(1) Ce projet, ajourné en raison de la maladie d'une des filles de Fallot, fut finalement abandonné par suite du départ de Minault dont il a été fait mention ci-dessus.

« D'ici là nous étudierons à fond, sous le regard de Dieu, le plan le plus sage pour : 1° grouper quelques amis autour de la bannière de Jésus-Christ et du *réveil des consciences*; 2° pour opérer ce réveil.

« Pour le moment je compte sur vous, Gounelle et Nick. N'augmentons pas le cercle trop vite. La racine des grands arbres se développe en pleine obscurité. Évitions comme la peste toute publicité intempestive parce que prématurée. Évitions donc de nous ouvrir à des amis qui ont la démangeaison de la plume : *pruritus scribendi*.

« Nous ne nous étendrons qu'en commençant par jeter nos racines très profondément en Dieu, en priant beaucoup, en mourant à nous-mêmes et en étreignant la croix de Jésus-Christ. J'ai juré à Jésus-Christ de ne plus marcher que sur la voie spirituelle et selon la méthode spirituelle, mais cette méthode est avant tout *intensive* (1). »

Cette peur de l'action rapide et superficielle n'est pas le simple fait d'un homme qui, sentant qu'il a peu de forces, redoute de les gaspiller et ne veut les utiliser qu'à bon escient. Au fond ce que son expérience personnelle lui a appris à craindre le plus c'est le surmenage spirituel. Il en a peur pour lui, mais plus encore maintenant pour les jeunes amis qu'il admire et qu'il aime.

« Plus je médite les Évangiles, écrit-il à l'un d'eux, et plus je suis frappé de voir comme toute l'œuvre de Jésus découle de sa vie intime. *Il fait ce qu'il est*. Nous, nous croyons assez souvent qu'à force d'agir nous augmenterons le don divin en nous. Je redoute les conséquences de cette idée. Sans doute nous ne pouvons croître dans la communion de vie qu'en croissant en obéissance, mais j'ai l'impression qu'obéissance n'implique pas toujours effort au

(1) 12 mars 1893.

dehors. Le disciple qui écoute le Maître sans rien faire en apparence lui obéit plutôt que le disciple auquel une activité excessive enlève la possibilité de se recueillir.

« Je parle d'expérience. J'ai beaucoup trop fait, et ce que j'ai fait est demeuré sans fondement parce que cela n'avait pas été fait en Dieu, c'est-à-dire avec cette plénitude de conviction que Dieu communique.

« Pardon de cette petite exhortation, mais je me sens pressé de mettre au service des hommes vers lesquels me pousse une vive sympathie le fruit de ma douloureuse expérience (1). »

C'est donc tout frémissant du désir d'agir, mais d'*agir en Dieu*, que Fallot arrive, dans la première quinzaine de mai 1893, dans la vallée de la Drôme où il va vivre les dix dernières années de sa vie. Recueillons ses premières impressions.

« Me voici enfin installé à Crest. J'y suis arrivé mardi passé avec deux de mes filles. Nous avons présidé à l'emmenagement. Ce soir ma femme doit quitter Nice avec nos trois autres filles et, par la bonté de Dieu, nous comptons être tous réunis demain après-midi dans notre nouveau foyer...

« J'augure fort bien de notre nouvelle existence. J'aurai un travail manuel nécessaire tous les jours, car il s'agit de faire produire le plus possible à notre campagne très propre aux légumes. Pour le moment j'ai un ouvrier mais il faudra peu à peu que je m'en passe.

« J'ai offert aux pasteurs de les remplacer dans une ou deux de leurs annexes. Les paysans sont précisément le public pour lequel je suis fait. Il me tarde de commencer

(1) A Élie Gounelle, 3 avril 1893.

ma nouvelle vie d'évangéliste car, décidément, je renonce au titre de pasteur pour ne réclamer que celui d'évangéliste. Cela me met en dehors de toutes les questions d'église, cela me permet d'être laïque et cela me permettra, je le demande à Dieu, de sauver quelques âmes, ce qui est l'essentiel. J'ai débuté ainsi en 1867, 1868, 1869. Dieu me permettra de terminer ainsi ma carrière terrestre qui, du reste, me ramène peu à peu à toutes les idées vaguement entrevues il y a vingt-cinq ans et qui redeviennent, de plus en plus, d'une façon claire et raisonnée, l'ossature de ma pensée. La botanique m'avait déjà enseigné que le fruit résume tout le développement et ressemble ainsi à la semence. J'en fais actuellement, de la façon la plus frappante, l'expérience décisive.

« Le cadre de notre nouvelle demeure me plaît beaucoup. Ce n'est plus le midi auquel je n'ai jamais pu m'habituer. Il y a tout autour de chez nous des prés, des champs, des bouquets d'arbres, des collines qui me parlent des joies de mon enfance. Je ne saurais vous dire combien je remercie Dieu pour ce cadeau. Le vrai serviteur de Jésus-Christ doit savoir demeurer partout, mais la nature, une certaine nature, m'a toujours été d'un si grand secours que je jouis doublement de cette surprise. Et puis être délivré de ce garni mal famé qui s'appelle le littoral, vrai dépotoir de toutes les Sodomes européennes! Pouvoir serrer la main à des hommes qui travaillent honnêtement et qui sont ainsi du moins dans la voie normale!

« Les artisans de Crest (ma maison en est pleine ces jours-ci, car son délabrement dépasse toute idée) me font une excellente impression. Je sens que je m'y ferai de bons amis. Quant à la classe dont je suis, qui est toujours ma croix, elle me semble supérieure à celle de beaucoup de petites villes. Du reste je m'y conduirai avec une extrême

prudence, désireux avant tout de rester inaperçu et de choisir ailleurs mon vrai champ de travail. C'est surtout le Diois désolé qui m'attire... Dès que je serai tout à fait casé je commencerai mes courses d'exploration dans le Diois (1). »

La maison où Fallot s'installe alors est située à quelques centaines de mètres de la ville de Crest, sur la route de Loriol, un peu au delà du pont par lequel la ligne de Die gagne la rive gauche de la Drôme. Ce quartier de Crest s'appelle *les Auberts* : de là le nom donné à la chère demeure où Fallot et les siens, et les jeunes qu'ils accueilleront à leur foyer comme pensionnaires, et leurs hôtes à des titres divers vivront, au cours des années 1893 à 1900, tant de jours de joie et de lumière.

Le cabinet de travail est au second étage : une grande pièce aux murs tapissés de livres, dont les fenêtres, qu'aucun rideau ne voile, permettent au regard d'embrasser, avec la petite ville que domine sa pittoresque vieille tour, un grand morceau de la vallée jusqu'au seuil du Diois. Que d'amis, que de pasteurs sont venus dans ce sanctuaire de la pensée et de la prière qui gardent l'inoubliable souvenir des entretiens qu'ils y ont eus avec Fallot ! C'est là qu'un Minault, un Paul Doumergue, un Henry Babut, un Frédéric Vernier, un Émile Gautier — pour n'en nommer que quelques-uns — aimaient à s'attarder à de longues causeries dont ils emportaient toujours une moisson d'inspirations. C'est là que des jeunes gens, réveillés dans leur conscience par les paroles de Fallot, ont reçu l'impulsion définitive qui les a conduits au service de Dieu et des hommes.

Tout autour de la maison le jardin, avec quelques ombrages, des fleurs, un grand « potager » que Fallot, fidèle à ses habitudes de Cimiez, *travaillera* tant qu'il en

(1) Lettre à Minault, 15 mai 1893.

aura le loisir. A côté une petite ferme, adossée à la maison, et dont il sera propriétaire pendant les dernières années de son séjour à Crest. La vie saine, paisible et laborieuse, de la campagne, à deux pas de la ville, la vie toute proche de la terre et de ceux qui lui font produire ses fruits, ce que Fallot avait tant aimé à Fouday, à Wildersbach, ce qu'il accueille maintenant comme un grand don de Dieu!

Au cours des premiers mois, il fait quelques visites dans le Diois.

« Il y a, à une heure de chemin de fer de Crest, la consistoriale désolée de Die : un pays où les montagnes boueuses s'effritent, dont la culture disparaît, et où la tristesse morale va de pair avec la détresse physique. Le consistoire de Die, un des plus mal réputés de France, vaut décidément mieux que sa réputation. Les pasteurs libéraux y sont très opposés au Synode⁽¹⁾ mais, je le crois, très désireux que quelque chose y vienne secouer les âmes.

« Ils m'ont très bien reçu. Il est entendu que j'aurai carte blanche pour y dire toutes mes convictions. D'un autre côté j'ai déclaré que je ne ferais jamais allusion à la moindre question ecclésiastique. J'ai reconnu le terrain pendant cet été; je commence dimanche mes petites conférences. Je me sens bien seul. Mes amis synodaux ne me disent rien, mais je vois à quel point ma méthode les étonne. Les libéraux qui m'accueillent seront peut-être désagréablement surpris de mes affirmations quoique j'aie eu soin de leur envoyer ma brochure⁽²⁾. Je sens que je marche sur la corde raide.

(1) Les mots *synode*, *synodal*, qu'on rencontrera à plusieurs reprises dans les pages suivantes, s'entendent de l'organisation *officiuse* établie, en 1879, par les églises réformées acceptant la Déclaration de foi du Synode de 1872. Les pasteurs et laïques, faisant partie des synodes officiels, se regardaient et étaient regardés comme les *orthodoxes*.

(2) *Simple Explication*.

Dieu veuille m'y soutenir afin que je ne fasse aucun mal⁽¹⁾. »

C'est dans le temple de Pontaix que Fallot inaugure, à la fin de novembre, les « petites conférences » dont il a fait l'offre aux pasteurs du Diois et que ceux-ci ont acceptées. Le pasteur de Pontaix, M. Léon Bussy, a deviné tout de suite ce que la parole de Fallot peut apporter aux églises du Diois et il lui ouvre, toutes grandes, avec une confiance que partagent bientôt ses collègues, les portes de sa paroisse. De Pontaix et de Vercheny, son annexe, Fallot va à Sainte-Croix, à Aouste, à Die, ailleurs encore. D'étranges découvertes s'offrent à lui. Le microbe de la politique a fait tant de ravages que l'organisation même des églises en est infectée. A X. les électeurs d'un parti comptent fermement chasser, aux prochaines élections du conseil municipal *et en même temps du conseil presbytéral*, MM. Y. et Z., auxquels on reproche d'adhérer à un autre parti⁽²⁾. Raison de plus pour aller à la recherche des âmes et pour essayer d'éveiller en elles la nostalgie du divin ! Malgré les fatigues que lui procure sa nouvelle existence Fallot la poursuit sans relâche.

« J'ai un hiver très difficile, écrit-il à un ami qui avait fait appel à sa collaboration, et je dois payer assez cher le moindre effort cérébral. Cela ne m'empêche pas de remplir le modeste programme que je me suis donné et de tenir semaine après semaine des réunions dans les diverses églises de la vallée de la Drôme et du pays de Die, mais cet état de santé très précaire me contraint à de continuelles précautions.

« Cette peine que j'ai à faire un peu de travail suivi est également un motif de me concentrer. Faisant si peu, il faut

(1) Lettre à E. Nyegaard, 24 novembre 1893.

(2) Lettre de M. Bussy à Fallot, janvier 1895.

au moins que j'agisse selon un plan et dans un terrain délimité. Ici les faibles efforts que je tente dans un village me fraient la voie dans les villages voisins; je puis de plus revenir régulièrement dans les mêmes localités et y faire peu à peu quelques connaissances qui me permettront une certaine cure d'âmes...

« Le mot d'ordre que Dieu me donne par la discipline à laquelle il me soumet me devient de plus en plus clair. Il faut que dans ma vie cachée, tout comme dans mon jardin, je m'exerce à la culture intensive. Je l'ai souvent prêchée aux autres. Dieu veut que je la pratique pour mon propre compte. L'homme extérieur fait sans cesse mine de se détruire, raison décisive pour appliquer toutes mes forces à ce renouvellement de l'homme intérieur qui peut faire de mon existence un secours pour plusieurs autres⁽¹⁾. »

Les premiers mois de 1894 se passent ainsi en conférences données et en cultes présidés dans plusieurs temples du Diois. Dans l'été, le pasteur de Sainte-Croix tombe gravement malade. Fallot offre de le remplacer momentanément. Dès lors, il consacre souvent trois jours par semaine à cette paroisse dans laquelle il veut « coûte que coûte prendre pied⁽²⁾ ». Mais à quel titre la dessert-il? Quelle autorité peut-il exercer dans une église concordataire, lui qui se fait gloire de n'être plus qu'un évangéliste sans attache avec aucune église? Fallot n'est pas seul à se poser ces questions; plusieurs se les posent à Sainte-Croix. Il devient peu à peu évident, dans son esprit, qu'il doit ou renoncer à s'occuper des paroissiens auxquels il a donné déjà toute son affection ou consentir à devenir le suffragant officiel de leur pasteur malade. La lettre suivante⁽³⁾ fait ressortir l'un des

(1) A Élie Gounelle, 23 janvier 1894.

(2) Lettre à E. Naville, 5 novembre 1894.

(3) A Élie Gounelle, 15 février 1895.

motifs de la décision qu'il prend alors; les autres apparaîtront bientôt.

« Cher collègue, hélas ! oui, je suis *votre collègue*. Le hélas ! porte, je vous prie de le croire, sur le mot *collègue* et non sur *votre*. Et parce que je suis devenu, par une suite de circonstances trop longues à raconter, votre collègue, c'est-à-dire suffragant officiel de la pauvre paroisse de Sainte-Croix, paroisse sans pasteur⁽¹⁾, tout est changé pour moi. Je ne suis plus l'évangéliste fier de son indépendance, mais de nouveau un pasteur attaché à sa besogne et qui doit, jusqu'à nouvel ordre, renoncer à la liberté de ses mouvements.

« Donc impossible avant de longs mois de quitter pour un seul dimanche mon travail, impossible aussi de le quitter pendant la semaine à cause du peu de temps dont je dispose pour mener à bien mes catéchismes...

« Voici en deux mots ma situation actuelle : après avoir mené pendant un an la vie d'évangéliste je fus forcé de m'avouer que je n'engrenais pas et que mon œuvre restait tout en surface. Je ne pénétrais dans l'intimité de personne et l'on me regardait comme un dilettante bien disposé. Or, si Dieu m'a amené ici, c'est pour faire une œuvre, non pas étendue, mais sérieuse.

« Après de longs combats je me résolus à surmonter les innombrables répugnances qui me retenaient loin des cadres et je demandai, à titre gratuit bien entendu, la suffragance d'une pauvre église dont le pasteur était mourant et est mort depuis lors. C'est ainsi que je me trouve, à mon véritable ébahissement, tout à la fois pasteur de l'Église réformée, celle de toutes les Églises pour laquelle j'ai le moins de sympathie naturelle, et pasteur du consistoire le plus libéral de France, celui de Die.

(1) Le pasteur de Sainte-Croix était mort, en effet, le lendemain du jour où le consistoire de Die avait agréé Fallot comme suffragant.

« Il a été entendu de la façon la plus formelle que j'y entrerais avec la liberté absolue de dire toutes mes convictions. Par contre j'ai déclaré que ma conviction était de ne poser en aucune façon la question ecclésiastique et que c'était avec une pleine persuasion que je m'engageais à ne jamais me mêler des querelles ecclésiastiques.

« J'ai promis à la paroisse de rester en tout cas son pasteur jusqu'à la première communion (à Pentecôte) et même jusqu'à ce que je lui aie trouvé un bon pasteur.

« Voici le corbeau blanc que je cherche :

1° Décidé à taire ses idées ecclésiastiques ;

2° Ayant un grand amour des âmes ;

3° Décidé à sacrifier ses aises pour donner le spectacle d'un pasteur attaché avant tout à son devoir. Le ministère est foulé aux pieds. *Il faut le relever ;*

4° Nul besoin de talent de parole, grand besoin de bonnes jambes pour assiéger les paroissiens chez eux. La paroisse est insignifiante par le nombre : 250 à 280 paroissiens. Mais elle compte 1 chef-lieu et 3 annexes, 4 lieux de culte : tout est à créer, à édifier ; c'est un cimetière.

« Il faut en un mot un pasteur qui accepte d'être à la fois berger et chien de berger, et qui sache parler aux paysans. Ma paroisse est la clef du Diois. Quand cette église sera relevée nous irons plus loin. J'espère ne pas mourir sans avoir vu le pauvre Diois devenir une forteresse de Jésus-Christ...

« L'accueil est excellent, les hommes remarquables par leur esprit naturel. Après cinq mois de travail j'ai déjà ici une masse d'amis et j'envie mon successeur. Si je n'avais la conviction que, pour le moment, je ne dois pas m'immobiliser, je demanderais la place. »

Pendant de longs mois Fallot cherche, en vain, pour Sainte-Croix, le *corbeau blanc* souhaité. De leur côté les pro-

testants de Sainte-Croix et de ses annexes qui ont vu ce peu ordinaire *suffragant*, à la santé si ébranlée, livrer tout l'hiver, par amour pour eux, de rudes batailles à la neige, à la boue et au vent, sont revenus de leurs hésitations, peut-être même de leurs défiances, et lui ont donné tout leur cœur. Espèrent-ils avoir comme pasteur, d'une façon définitive, l'orateur puissant dont ils ont entendu dire que, jadis, il subjuguait les foules ? Pourquoi ne le lui demanderaient-ils pas tout simplement, puisqu'il paraît les aimer si fortement ? Ainsi se prépare, du côté de la paroisse, une démarche qu'à côté de l'attachement qu'il leur porte maintes raisons, dont les gens de Sainte-Croix ne se douteront jamais, déterminent Fallot à accueillir favorablement. Avant de nous y arrêter cherchons à comprendre pourquoi il éprouve une répugnance presque insurmontable à devenir pasteur de l'Église réformée de France.

II

Alors que les délibérations du dernier Synode national officiel donnaient naissance à la cote mal taillée qu'est la *Déclaration de foi de 1872*, par laquelle d'aucuns s'imaginaient sauvegarder l'orthodoxie historique de l'Église réformée, Fallot était pasteur luthérien et connaissait d'ailleurs, à ce titre, « toutes les détresses du fonctionnarisme⁽¹⁾ ». Ce n'est qu'après son arrivée à Paris, en 1876, qu'il avait eu l'occasion, bien que pasteur d'une église indépendante, d'entrer en contact avec les Églises réformées de France, d'en connaître les hommes les plus représentatifs, d'observer les luttes des partis ecclésiastiques.

(1) Lettre à Minault, 20 novembre 1891.

Ses campagnes en faveur de la moralité publique l'avaient fait pénétrer, par la suite, dans les milieux réformés les plus divers, en particulier dans le sud-est de la France, et son long séjour à Vals, en 1889-1890, lui avait permis de voir de plus près encore des églises dont les polémiques ecclésiastiques, devenues, semblait-il, maladie chronique, lui inspiraient une horreur croissante.

C'est de Vals qu'à la nouvelle de la mort d'Eugène Bersier il faisait part à Edmond de Pressensé des craintes que lui donnait cette disparition inattendue.

« M. Bersier était devenu le modérateur par excellence des églises réformées. Les intransigeants du midi le craignaient et lui obéissaient. Lui disparu, les étroits vont relever la tête. Si **** l'emporte c'est une recrudescence du libéralisme qui en résultera.

« Depuis que je vis dans le midi, et que j'observe les églises, je constate la relation intime qui existe entre les divers fanatismes. Ils se conditionnent réciproquement. Dès que **** relève la tête, ce sont les sectaires de gauche qui reprennent de l'autorité et les éléments les plus étroits de nos églises libres qui se font valoir.

« Si la modération et l'esprit religieux qui sont l'opposé de l'ecclésiasticisme de **** réussissaient à prévaloir nous assisterions tôt ou tard à un effondrement du *parti libéral* (comme parti). Il y a chez plusieurs jeunes pasteurs libéraux — renouviéristes et autres — de profonds besoins religieux, chez *tous* une affectation d'affirmation, un parti pris de piété positive qui est un symptôme très remarquable du mouvement qui se dessine. Tout cela est encore à l'état d'aspirations très confuses, mais il est évident que les vieux classements ont fait leur temps (1). »

(1) 25 novembre 1889.

Plus Fallot apprenait à connaître les églises réformées, plus il se sentait pressé de se tenir à l'écart de leurs querelles. « La polémique ecclésiastique m'est comme interdite par un ordre intérieur », écrivait-il à Minault. Et il l'engageait à ne pas donner prise « au démon ecclésiastique qui est le pire de tous ⁽¹⁾ ». Qu'il y eût des libéraux qui fussent avant tout des hommes de parti il le savait de reste ! Au surplus le libéralisme lui apparaissait de plus en plus « comme une religion honnête et sans efficacité, la religion de l'homme naturel ⁽²⁾ ». Mais que dire de ce qu'on appelait alors l'orthodoxie réformée ! « Je lui reproche, s'écriait-il, d'avoir volatilisé la personne des personnes, d'en avoir fait une momie emprisonnée dans les bandelettes de ses formules ; je lui reproche d'avoir fermé l'accès de la Bible, je lui reproche de faire des athées ⁽³⁾. » Assurément il retrouve, dans la bouche des orthodoxes réformés, toutes les affirmations qu'il se sent tenu lui-même d'apporter aux hommes ; mais il lui semble que, par eux, tout ce qu'il croit est rapetissé et défiguré ⁽⁴⁾.

Lorsqu'il se met à l'œuvre dans la Drôme, il est donc « plus radicalement opposé que jamais à la méthode orthodoxe » et résolu à agir en plein libéralisme, « de la façon la plus affectueuse pour tous les libéraux qui affirment ⁽⁵⁾ ». « Je me sens une vraie tendresse pour les libéraux, dit-il à cette époque. Plus je me sépare d'eux plus je me sens attiré vers eux (pardon du paradoxe)... Les vrais libéraux sont des gens qui cherchent et auxquels j'aimerais aider à trouver ⁽⁶⁾. »

(1) Lettre du 8 février 1891.

(2) Lettre à Minault, 19 mai 1893.

(3) *Ibid.*

(4) Au même, 15 mai 1893.

(5) Lettre à Minault, 2 juillet 1893.

(6) Au même, 15 mai 1893.

Entre orthodoxes et libéraux les relations sont réduites au minimum; on se rencontre aux séances du consistoire, lorsque, par malheur, il comprend des églises des deux tendances; en dehors de ces réunions très rares on ne se voit jamais; ce qui inspire à Fallot les réflexions suivantes :

« Les orthodoxes du midi, si zélés qu'ils soient, oublient trop souvent que même les pasteurs libéraux ont une âme à sauver et que Jésus-Christ est aussi mort pour eux.

« Je ne saurais vous dire la douloureuse impression que produit sur moi le fanatisme ecclésiastique qui donne aux églises l'apparence de la vie, mais non sa réalité. Il faut voir tout cela de près pour savoir ce que vaut un homme comme Babut : dans ce désert spirituel Babut est une source jaillissante.

« Il y a également dans le parti libéral, dont mes convictions diffèrent au reste absolument, comme un souffle précurseur de réveil, si bien qu'un grand nombre de pasteurs libéraux accueillent avec une extrême cordialité quiconque se borne à prêcher la folie de la Croix sans la compliquer de quelque folie ecclésiastique. J'ai donc bon espoir.

« L'essentiel c'est Jésus-Christ, une personne et non pas un système, une personne à exalter, une personne à aimer, une personne à adorer au point de s'en nourrir, une personne à faire revivre actuellement au milieu de ces foules qui périssent et de ces églises qui s'en vont en lambeaux (1). »

Une autre maladie, observée par Fallot, lui paraît faire courir aux églises réformées un grave danger, celle qu'il appelle la *protestantivite* aiguë. Et voici comment il la caractérise :

« Il n'est si humble croyant — ou parfois croyant si défectueux — qui ne s'imagine qu'en vertu du sacerdoce universel étrangement compris chaque protestant ne soit tenu de *reconstruire* (par la pensée) tout l'édifice chrétien, de

(1) A M^{lle} Lucile Morin, 30 novembre 1893.

dresser de toutes pièces le plan d'une église modèle, et si le plan ainsi bâclé ne correspond pas à la réalité, alors, en vertu du principe de la fidélité, ledit protestant commence une promenade à travers les églises et finit parfois par en créer une de toutes pièces.

« Cet individualisme *ecclésiastique* (je dis : *ecclésiastique*; il y en a un autre, l'individualisme *spirituel*, dont je suis le partisan de plus en plus énergique) est la ruine de toute organisation, de toute association... Or, me plaçant toujours et partout à un point de vue strictement expérimental (critère donné par Jésus-Christ : jugez l'arbre à ses fruits) j'observe non seulement le tort que cette méthode fait à toute œuvre *ecclésiastique* collective mais surtout le tort qu'elle cause au développement de la piété.

« Ma formule, résultat de vingt-quatre ans d'expérience, est la suivante : « L'intensité de la vie spirituelle est en raison inverse de la préoccupation *ecclésiastique* ». Il faut bien entendre le mot *ecclésiastique*. Il ne signifie pas, lorsque je l'emploie ainsi, les œuvres pratiques ou spirituelles destinées à organiser un groupe. En aucune façon. La préoccupation *ecclésiastique* est pour moi l'idée fixe d'une église pure, ou bien aussi l'idée fixe que l'église à laquelle on appartient est l'Église sans tache (1). »

Mais, demandera-t-on peut-être, qu'était donc devenue, à l'époque où Fallot arrive dans la Drôme, la piété du Réveil par lequel, dans la première moitié du XIX^e siècle, une vigoureuse impulsion avait été donnée à une grande partie du protestantisme français ? C'est là une question qu'il examine dès ses premiers contacts avec les églises orthodoxes de la région. Celles-ci, il le voit nettement, vivent des restes du Réveil; ce qui s'y fait de bien se fait avec les

(1) Lettre à M^{lle} M. Peltzer, 3 juin 1894.

méthodes et l'esprit du Réveil. Est-il toutefois possible de faire, de celui-ci, l'exact bilan ?

« Mon activité d'évangéliste, écrit-il, dans un pays où le Réveil a fait de grandes choses, mais où *il se survit*, m'amène à croire qu'il faut rouvrir un nouveau chapitre et travailler sur le fondement du Réveil avec des procédés tout autres.

« Seulement on ne rend inutile un mouvement qu'en faisant mieux que lui.

« Le libéralisme s'est borné à critiquer le Réveil et n'a pas abouti.

« Il faut mieux faire que le Réveil en partant des mêmes affirmations. Comme lui, faire résider toute la piété dans une relation directe avec la personne de Jésus-Christ ; seulement acquérir une intelligence plus complète de Jésus-Christ, et avec l'intelligence de son humanité (oubliée ou ignorée par le Réveil) trouver le sens d'une piété plus *morale* (surtout cela : c'est l'immoralité qui a tué ici le Réveil), plus humaine, plus pratique.

« En général le Réveil a été *in-humain*. Il n'a compris ni le péché dans sa gravité concrète (dans ses conséquences sociales) ni la grâce dans ses ambitions complètes.

« Au réveil *homicide* a succédé un rationalisme *déicide*.

« Trouvons le Christ, vrai Dieu et vrai homme, et apprenons à adorer le mystère de sa divinité dans sa parfaite humanité ; étudions la Bible de la même manière et tout le reste viendra par surcroît.

« Au fond depuis les Moraves et Wesley rien n'a été trouvé, quiconque (sauf Oberlin peut-être) a voulu sauver les âmes a chaussé leurs chaussures. Ces chaussures sont décidément usées. Dieu nous en fera d'autres, car la détresse des âmes appelle une manifestation d'en haut ⁽¹⁾. »

(1) Lettre à Élie Gouhelle, 31 juillet 1894.

Il écrit de même à Ernest Naville :

« J'ai acquis la conviction qu'il faut trouver de nouvelles voies, une nouvelle forme de piété, plus *spirituelle* d'un côté, plus *pratique* de l'autre, et surtout plus *morale*; puis aussi moins protestante et plus évangélique, et enfin plus intelligente.

« Le Réveil a sans doute été voulu de Dieu, mais il a fait son temps. Seulement j'aimerais voir clair dans ses lacunes (et dans ses vertus) afin de mieux diriger mes efforts et de rester *juste*...

« J'ai donné l'autre jour une conférence sur Oberlin ⁽¹⁾. Cela m'a forcé de me replonger dans les manuscrits d'Oberlin que je tiens de ma famille. J'en suis sorti avec la conviction que, si le type de piété d'Oberlin eût prévalu dans nos églises, le Réveil eût été inutile et fort avantageusement remplacé ⁽²⁾. »

Au reste ce n'est pas seulement par le « type de piété » qu'Oberlin est décidément supérieur au Réveil, c'est aussi par la doctrine qui, à l'étudier de plus près, lui apparaît beaucoup plus complète que celle du Réveil. L'heure est venue où « le christianisme spirituel et social ébauché par Oberlin doit se substituer à cette queue de Réveil qui nous fait souvent plus de mal que de bien ⁽³⁾ ».

Ainsi soit par leurs divisions et les luttes ecclésiastiques qu'elles engendrent, soit par leur individualisme outré, soit par la piété rétrécie de leurs membres orthodoxes ou le moralisme anémique de leurs membres libéraux, les églises réformées froissent, choquent ou repoussent Fallot. Et pourtant il devient l'un de leurs pasteurs ! A quels motifs ses « répugnances » ont-elles donc cédé ?

(1) Dans le temple d'Aouste.

(2) 23 mai 1894.

(3) Lettre à Élie Gounelle, 20 mai 1894.

Ce n'est pas simple désir d'avoir une activité régulière mesurée aux quelques forces retrouvées; ce n'est pas non plus, seulement, volonté de ne pas abandonner à elle-même une paroisse qu'il aime d'autant plus qu'elle est plus misérable et pour laquelle il ne trouve pas un pasteur selon son cœur. C'est par le travail de sa pensée que Fallot en arrive à la décision qui le surprend lui-même.

Tandis qu'il se remet à l'activité pratique il ne cesse pas de poursuivre les méditations et les études commencées à Nice. Tout au contraire, il creuse plus que jamais les problèmes qui, dans la solitude et la souffrance, se sont imposés à sa pensée et dont il a entrevu la solution. Deux ordres d'étude retiennent, entre autres, son attention pendant les années 1893-1895 : d'une part la valeur religieuse de l'Ancien Testament, d'autre part les relations du catholicisme et du protestantisme, saisis non pas dans leurs diverses expressions historiques mais dans leurs principes essentiels. Nous aurons à revenir sur ces deux questions. Il n'y faut toucher ici que pour montrer de quelle manière leur examen conduit Fallot à la détermination d'entrer au service de l'Église réformée.

Dans le même temps, deux hommes exercent sur sa pensée une influence, si j'ose dire, *excitatrice* : le philosophe Ernest Naville, de Genève, et l'un des prêtres du clergé de France les plus remarquables par la pénétration de leur esprit et la largeur de leur piété : on comprendra qu'il ne soit pas plus explicitement désigné. Tous deux contribuent à fortifier la tendance *irénique* remarquée déjà dans ses années de jeunesse ⁽¹⁾ et à fixer, dans une direction dès longtemps entrevue, sa méditation du problème de l'Église. C'est dans les lettres qu'il leur écrit que doivent être cher-

(1) Voir *La Vie et la Pensée de T. Fallot*, tome I, pages 294 et 295.

chés les motifs intellectuels — et vraiment contraignants — de l'orientation si étrangement nouvelle, qu'il donne à son existence.

Voici, tout d'abord, quelques pages adressées à l'abbé *** (1).

« J'ai sous les yeux votre lettre du 19 août. Vous aviez la bienveillance de me dire pour excuser votre retard que « la correspondance la plus intéressante passe la dernière ».

« Je pourrais m'excuser à mon tour en répétant la même chose ; mais cela ne serait pas suffisant. Votre longue lettre m'a suggéré de si nombreuses réflexions, elle a été pour moi le ferment de tant de pensées que je ne voulais pas vous écrire avant d'avoir mis un peu de clarté dans cette confusion. J'ai donc commencé, stimulé par vous, un travail sur la grosse question que vous posez avec une si pénétrante éloquence : « Catholicisme et protestantisme ». J'espérais pouvoir vous envoyer bientôt ce travail que je ne compte soumettre qu'à un tout petit nombre d'amis. Malheureusement je n'avance que lentement, sollicité que je suis depuis quelques mois par les exigences d'une activité pratique de plus en plus étendue. En outre je tiens, ne fût-ce que pour avoir un moyen de vérification, à faire ce travail, si possible, en partie double : d'une façon surtout historique et exégétique en abordant de front la grosse question du développement religieux d'Israël sous l'ancienne Alliance, d'une façon plutôt psychologique et pratique en esquissant à grands traits les droits du catholicisme (de la conception catholique) et les droits de la conception protestante sous la nouvelle Alliance.

« Au fond le Royaume de Dieu n'est qu'un organisme unique, régi par des lois toujours identiques si variés qu'en

(1) 3 novembre 1894.

soient les effets. Les lois qui ont régi l'éclosion de la plante divine aux confins de l'Asie sont les mêmes qui régissent le développement de l'œuvre divine parmi nous. En vertu de la double loi de l'analogie et de la régression l'œuvre de Dieu repasse à de longs siècles d'intervalle par des vicissitudes analogues. Sous d'autres climats, au milieu de races d'hommes qui, au premier abord, n'ont rien de commun, les mêmes questions se posent.

« Exemple : la quasi-unanimité des théologiens protestants qui s'enferment dans l'étude de l'Ancien Testament, et qui y font autorité, résument tout le développement d'Israël dans *la lutte du prophétisme contre le sacerdoce*. La formation du Pentateuque, formation par stratifications successives (selon eux), est le monument et la résultante de cette opposition autour de laquelle gravite toute l'histoire religieuse et sociale des Hébreux.

« Pour peu qu'on étudie cette question de très près en l'éclairant des clartés que nous fournit la psychologie historique, et aussi la psychologie spirituelle, on est forcé de constater que l'opposition du prophète au prêtre, de l'homme de l'inspiration à l'homme du rite et du symbole, continue à travers tous les siècles, qu'elle s'est perpétuée au sein du catholicisme et que, depuis la Réforme, elle s'appelle la lutte du protestantisme contre le catholicisme. Quoi donc d'étonnant si les théologiens protestants (je ne puis juger que ceux-là, ne connaissant pas les théologiens catholiques) ont, sans le vouloir, cédé à une répugnance instinctive et reporté à 3.000 ans en arrière leurs préoccupations et leurs idées fixes. Sans qu'ils s'en doutent c'est le catholicisme qu'ils combattent lorsqu'ils déprécient maladroitement le mosaïsme et croient devoir l'abaisser pour exalter le prophétisme.

« Or, pour continuer à me servir des termes empruntés à

l'Ancien Testament, s'il est une vérité incontestable au point de vue historique aussi bien qu'au point de vue psychologique, c'est que le prophétisme, merveilleux agent de purification, est, *abandonné à ses seules forces*, privé de toute puissance plastique. Si le prophète s'isole du prêtre, si l'homme de l'inspiration puissante mais anarchique continue à faire la guerre au prêtre et à confondre dans un même dédain le rite et l'abus du rite, le symbole et l'abus du symbole, le prophète se condamne à passer ici-bas sans pouvoir faire œuvre qui dure.

« La loi maîtresse de l'histoire s'appelle la loi de l'incarnation ; les plus nobles aspirations, lorsqu'elles ne réussissent pas à prendre corps dans des actes, dans des habitudes, dans des institutions, ne laissent pas plus de traces que la nuée qui reflète les gloires du soleil couchant.

« Il faut donc que la pensée théologique protestante ne continue pas à s'égarer sur de fausses pistes, qu'elle apprenne à devenir juste à l'égard de l'œuvre providentielle confiée au catholicisme. Du même coup la théologie protestante sera forcée de considérer l'Ancien Testament à un tout autre point de vue. L'intelligence de la valeur du rite et du symbole dans le présent donnera aux docteurs protestants l'intelligence du rite et du symbole dans le passé.

« Voici, Monsieur, quelques-uns des résultats de mes études d'exégèse et de psychologie historique. Si vous étiez un protestant je m'efforcerais d'en établir la légitimité en étudiant le caractère pédagogique de l'œuvre de l'Incarnation et en établissant la valeur pédagogique du symbole (rite, institutions, etc.). Avec vous je n'en ai nul besoin. Vous pouvez même vous étonner que je vous parle de choses que vous connaissez mieux que moi. Si je l'ai fait c'est pour vous montrer à quel point le travail de nos pensées est parallèle. »

Fallot écrit cette lettre à la veille de partir pour Paris où il doit passer quelques jours. C'est au cours de son voyage qu'il a la *vision intellectuelle* qu'il raconte à Ernest Naville et dont la conséquence immédiate est son acceptation de la suffragance de Sainte-Croix. Après s'être excusé auprès du philosophe de Genève de ne pouvoir lui envoyer encore le travail auquel la lettre précédente se réfère déjà, il ajoute :

« Si mon activité pratique, mes longues courses trois jours par semaine sont particulièrement favorables au travail méditatif et m'aident à creuser jusqu'au fond les questions les plus difficiles, elles me paralysent beaucoup pour le travail rédaction.

« Mais enfin l'essentiel c'est que je me crois sur une bonne piste; j'ai l'impression que la clef que je me forge lentement me rendra des services considérables soit pour la solution des problèmes que soulève l'étude de l'Ancien Testament, soit pour la solution du problème à l'étude duquel vous m'avez entraîné et enchaîné — sans parler d'autres problèmes similaires. L'activité pratique m'avait absorbé jusqu'à ces dernières années; c'est donc seulement depuis ma maladie que je commence à vivre avec un peu d'intensité de la vie de la pensée. Cinquante ans, c'est un peu tard! N'importe, mieux vaut tard que jamais. J'ai du moins la consolation, à l'heure où la plupart des hommes aspirent au repos, de connaître toutes les joies, toutes les ardeurs, et peut-être aussi toutes les illusions d'un début. Ce qui me ravit surtout — et ceci c'est en grande partie grâce à l'influence que vos livres ont exercée sur moi depuis deux ans — c'est de constater à quel point un principe solidement établi peut nous fournir des règles de conduite dans les domaines les plus divers.

« J'en ai fait une curieuse expérience ces derniers mois. Je vous ai dit la lumière qu'avaient projetée pour moi sur le

problème irénique les relations du prophétisme et du sacerdoce en Israël. C'est tout rempli de cette pensée que je suis parti pour Paris au commencement de novembre. Je déteste les voyages et je tâche toujours d'oublier où je suis à force de creuser un sujet. J'ignore au juste ce que Schelling appelle une intuition intellectuelle, mais cette nuit-là, entre Dijon et Paris, à force de me demander pourquoi le prophétisme ne pouvait être fécond qu'à la condition de s'unir à son contraire le sacerdoce, j'eus une véritable vision, vision toute faite d'abstractions mais vision quand même, je vis tous les contraires se condamnant par leur opposition même à la stérilité, puis sortant de leur isolement pour s'unir et se pénétrer et produire la vie.

« Je compris entre autres comment la dissidence protestante, qui n'est que l'exagération du principe protestant ou, ce qui revient au même, du principe prophétique de l'inspiration individuelle, est incapable, en vertu du mépris où elle tient tout ce qui est institution, témoignage, tradition, etc., de transmettre la vie dont elle est dépositaire. Que si, au contraire, elle allait tout droit à ces choses détestées pour en faire son organisme, pour les pénétrer de son esprit, son œuvre deviendrait étonnamment féconde. Pourquoi les piétistes, les darbystes, sincères, convaincus, admirables dans leur vie intime, ont-ils été, en général, les plus piêtres éducateurs sinon parce qu'ils ont cru que la grâce n'avait que faire de la loi, l'expérience intime de l'autorité du témoignage ? Ils ont voulu et cru pouvoir communiquer d'emblée à leurs enfants les privilèges de la grâce, les faire passer de plain-pied sur le terrain des expériences, sans comprendre que la grâce ne se propage qu'à la condition de s'astreindre à devenir loi, que l'expérience ne se reproduit chez autrui qu'à la condition d'avoir été accueillie tout d'abord sous la forme du témoignage.

« Or il est facile d'établir la proportion suivante : la dissidence est au protestantisme national ce que le protestantisme national est au catholicisme, c'est-à-dire que la dissidence est le protestantisme du protestantisme, ou, si l'on préfère, que le protestantisme national est le catholicisme du protestantisme dissident.

« Je passai une partie de la nuit à examiner ces unions fécondes des contraires. En arrivant à Paris j'étais très fatigué car on vit plus de la sorte en quelques heures qu'en une semaine de pensées tranquilles. Mais tout brisé que j'étais ma nuit n'avait pas été vaine, car j'avais compris très nettement la décision qui s'imposait à moi : c'était de ne plus aller de droite et de gauche dans mon œuvre religieuse, comme une âme sans corps, mais de faire prendre corps à mes efforts dans une Église, dans l'Église qui avait, à vues humaines, le plus de chance de servir en France la cause de l'Évangile... oh ! ne craignez rien, il s'agit tout simplement de l'Église réformée de France. J'étais en effet très préoccupé par la détresse des églises réformées de ce pays, et en même temps tout m'y heurtait, rien ne m'y attirait. Mais la vision intellectuelle que j'ai eue cette nuit-là a mis mon cœur au large et m'a forcé d'accepter un cadre.

« Il se peut que j'aie vu faux, mais à coup sûr on m'eût fort étonné il y a quelques mois si on m'eût prédit que je prendrais cette décision. Sans les nombreuses réflexions que vous m'avez entraîné à faire sur la relation du catholicisme et du protestantisme, jamais je n'eusse abordé cet ordre d'idées, et je serais encore un dissident impénitent ou, si vous préférez, un élève des prophètes, ennemi juré de toute institution légale.

« Tant il est vrai que les pensées parfois les plus abstraites peuvent s'emparer de nous et nous conduire là où

nous ne pensions jamais aller — car ici il n'y a pas eu l'ombre d'entraînement ni d'enthousiasme (1). »

Qu'on note au passage ces dernières lignes où apparaissent la liaison intime que Fallot maintiendra toujours entre la pensée et l'action et le rôle capital de la pensée dans la détermination de l'action.

Pas l'ombre d'entraînement ni d'enthousiasme, mais une conviction réfléchie, c'est-à-dire la pensée prenant conscience des lois de la vie et s'incarnant dans un acte : c'est là ce que recouvrent l'acceptation, par Fallot, des fonctions de pasteur-suffragant et, quelques mois plus tard, à l'automne 1895, sa décision de rester au service de l'Église réformée comme pasteur titulaire de Sainte-Croix. Voyons-le maintenant à l'œuvre dans sa nouvelle paroisse.

III

Le 22 novembre 1895 Fallot est officiellement installé par le pasteur Rivière, président du consistoire de Die, en qualité de pasteur de Sainte-Croix. Plusieurs de ses collègues du consistoire et de la vallée de la Drôme sont là. Devant eux et devant ses paroissiens [Fallot développe le programme qu'il s'efforcera de remplir et que résumant ces quelques mots dont il fait sa devise ecclésiastique : *la conciliation pour la purification de l'Église*. Devise qui ne laisse pas de surprendre ses collègues « assez bigarrés ». « Le premier mot n'a pas pu plaire aux amis de droite, écrira Fallot quelques jours plus tard, le second en a effrayé plusieurs de gauche. Je suis bien isolé mais je ne veux pas me décourager (2). »

(1) Décembre 1894. — Cette lettre a été publiée dans *le Semeur* de juillet 1924.

(2) Lettre à Léopold Monod, 26 novembre 1895.

Un court fragment de ce discours d'installation suffira à préciser la signification de cette devise.

« Je n'entends en aucune façon être l'homme d'un parti, mais je veux être l'homme de toute l'Église.

« Il y a deux choses que la grande masse du peuple réformé ne comprend pas : c'est l'âpreté avec laquelle on s'acharne sur des questions de doctrine et la lâcheté avec laquelle on ferme de part et d'autre les yeux sur les scandales de conduite.

« Je partage l'étonnement du peuple réformé.

« Je regrette, à coup sûr, le désordre qui règne dans les idées. Je ne méprise en aucune façon la doctrine. J'ai acquis la mienne au prix de trop de lutttes et de trop d'épreuves pour ne pas la considérer comme un don de Dieu. J'estime de plus qu'une société religieuse ne peut devenir puissante sans une certaine unité de doctrine, à condition bien entendu que cette unité n'exclue pas de légitimes divergences. Seulement je suis persuadé que le retour à l'unité ne peut se faire ni par des coups de force, ni par des mesures légales et soudaines. La victoire, dans ce domaine comme dans tous les autres, appartiendra aux plus patients et aux plus aimants. Je suis donc un partisan énergique et convaincu d'une conciliation qu'inspire et que règle l'esprit de Jésus-Christ.

« Je suis partisan de la conciliation à un autre point de vue. Si les partis qui divisent notre Église ne parviennent pas à conclure un accord durable, nous resterons privés de toute discipline efficace. Le désordre moral qui fait cent fois plus d'incrédules parmi nous que toutes les discussions de doctrine se perpétuera.

« J'avoue que ce qui me préoccupe plus que tout le reste c'est la détresse de tant d'âmes qui périssent et que nous pourrions empêcher de périr si, oubliant les choses qui sont

derrière nous, nous nous rapprochions pour aviser aux nécessités de l'heure actuelle. »

Comment Fallot travaillera-t-il à la réalisation de son programme ? En étant le serviteur de ses paroissiens pour l'amour de Jésus-Christ. Ici, il convient de citer encore :

« Je dis : pour l'amour de Jésus-Christ, et j'insiste sur ces mots car ils résument ce que j'ai appris de meilleur durant ma vie déjà longue.

« Oui vraiment, j'ai toutes sortes de raisons d'aimer Jésus-Christ. Sans lui que serait mon existence ? une banqueroute. Et que serais-je moi-même ? une pauvre épave ; sans doute, comme tant d'hommes de ma génération, un apôtre de la haine qui, sous prétexte de faire du bien, ferait beaucoup de mal.

« Oui vraiment, j'ai toutes sortes de raisons d'aimer Jésus-Christ. A l'heure difficile de ma jeunesse il m'a saisi et attiré vers lui. Plus tard, lorsque dans mon orgueilleuse témérité je me précipitais sur des chemins où il ne pouvait me bénir, sa patience à mon égard a été inépuisable. Quand je côtoyais les précipices sa main puissante m'a retenu.

« Comment ne l'aimerais-je pas ? C'est lui qui m'a peu à peu communiqué le sens des choses éternelles, c'est lui qui m'a appris à aimer tout ce qui est beau, tout ce qui est vrai, tout ce qui est bien ; ou plutôt le Vrai, le Bien, le Beau me sont de plus en plus apparus comme le rayonnement de sa propre splendeur. »

Toutefois c'est à un labeur commun que Fallot, en se mettant au travail, convie ses paroissiens.

« Pourquoi Dieu m'a-t-il envoyé ici ? Pour édifier avec vous une église.

« Une église, c'est avant tout une tribune de justice. Sans la loi l'Évangile reste stérile ; avant Jésus-Christ vient

Jean-Baptiste sinon la prédication n'est qu'un sirop doux et répugnant. Que Dieu me donne de ne jamais être un chien muet, de ne pas me taire lorsque mon devoir sera de parler, et de châtier impitoyablement le péché afin que le pécheur puisse être sauvé.

« Une église est aussi une chaire de vérité. Le monde s'agite et se fatigue de mensonges ; les opinions d'aujourd'hui seront la risée des sages de demain. La vérité est le roc contre lequel s'use en vain le tumulte des flots. C'est sur ce roc que je m'efforcerai d'établir vos pieds.

« Une église est encore un atelier des miséricordes divines. Dieu y sauve, Dieu y pansé les plaies les plus malignes, Dieu y console. Nous ne nous accorderons pas de repos jusqu'à ce que ceux qui souffrent et qui pleurent aient trouvé dans cette église le secret des espérances qui dissipent toutes les larmes.

« Une église est encore une famille : la famille humaine reconstituée selon la pensée de Dieu, la famille de tous ceux qui s'appliquent à servir le Père qui est aux cieux en s'oubliant pour les frères qui sont sur la terre.

« Qu'est-ce enfin qu'une église sinon un sanctuaire d'adoration, le lieu où Dieu se donne à nous afin que nous nous donnions tout entiers à lui ? Avec chaque nouveau sanctuaire qui s'élève il y a entre le ciel et la terre un nouveau point de contact qui permet aux vertus d'en haut de descendre pour préparer l'avènement de cette terre nouvelle où la justice habitera...

« Mes amis, au nom du Dieu vivant et du Christ éternel, je vous en conjure, consacrons-nous ensemble à cette tâche sainte : bâtissons une église ! »

Tel est le programme par lequel Fallot espère « refaire un peu d'ordre dans le hangar ouvert à tous les vents » où Dieu l'a conduit pour qu'il s'efforce de lui élever un sanc-

tuaire⁽¹⁾. Sans retard il aborde sa tâche, dont l'apprentissage des derniers mois lui a permis de mesurer les difficultés; restreinte d'abord à sa paroisse elle ne tarde pas à s'étendre au Diois et, dans une certaine mesure, à toutes les églises réformées de la Drôme.

La paroisse tout d'abord et avant tout. Sa population, on l'a vu tout à l'heure, ne s'élève pas à 300 âmes; mais elle se répartit entre quatre communes très distantes les unes des autres : Sainte-Croix, dont les maisons s'échelonnent, à flanc de colline, des deux côtés d'un chemin étroit et très en pente, commande, sur la rive droite de la Drôme, la vallée de Quint; au-dessus de Sainte-Croix, Vachères; de l'autre côté de la Drôme, au delà de Pontaix qu'il faut nécessairement traverser pour s'y rendre, Barsac; et plus loin encore, toujours sur la rive gauche, Aurel. Il n'y a de temple qu'à Sainte-Croix, un petit temple pittoresque, surmonté d'un clocheton, et bizarrement découpé dans l'église d'un couvent, sorte de quartier général des adversaires les plus violents que le protestantisme compte dans la région.

On conçoit sans peine que desservir de Crest — qu'il ne peut être, pour bien des raisons, question de quitter — une église éloignée d'une heure de chemin de fer ou de trois heures de voiture ne soit pas une chose aisée. La santé de M^{me} Fallot ne lui permet d'aller à Sainte-Croix que de loin en loin. Fallot est secondé dans son ministère, dès le début par sa fille Blanche, puis par sa fille Jeanne, plus tard encore par une collaboratrice dont il fera sa « diaconesse de paroisse », M^{lle} Hélène Serratrice. Chaque semaine, Fallot et l'une de ses filles vont à Sainte-Croix, où il a bien fallu trouver un modeste pied-à-terre; ils y passent deux ou trois jours; c'est alors qu'il visite ses paroissiens et donne

(1) Lettre à Léopold Monod, 26 novembre 1895.

ses instructions religieuses. Ses filles se chargent des écoles de semaine, des réunions de chant et de jeunesse. Le dimanche il préside le culte, tantôt à Sainte-Croix et à Vachères, tantôt à Barsac et à Aurel. Les courses sont longues, fatigantes ; souvent Fallot patauge « dans une boue que rien n'égale ». Certains dimanches il fait jusqu'à 70 kilomètres en voiture pour se rendre à Aurel et à Barsac. Mais qu'importe ! il se sent au service des âmes, il tressaille d'espérance à la pensée qu'il pourra empêcher de s'éteindre le lumignon qui fume encore. Par moments il lui semble qu'il a rajeuni de vingt ans !

Ses premiers efforts tendent à restaurer le culte et, tout d'abord, à y ramener les hommes. Fallot, qui commence à connaître les églises de la vallée, constate qu'un peu partout les femmes et les jeunes filles fréquentent le culte du dimanche ; mais rares, très rares sont les églises où les hommes osent s'asseoir — sauf les jours de grande fête — sur les bancs du temple, même à l'occasion d'un service funèbre. C'est qu'on est bon républicain dans la vallée, et surtout dans le Diois ! Pour rien au monde on ne voudrait passer pour un clérical. Mieux vaut avoir la réputation d'un *esprit fort* ! Un *esprit fort* n'a que du dédain pour les hommes qui vont au temple, il les soupçonne de ne pas être d'authentiques anticléricaux. Quant au pasteur, à qui l'État donne 35 francs par semaine pour n'être occupé qu'une heure le dimanche, l'*esprit fort* le tient pour un fonctionnaire infiniment moins utile que l'instituteur, le facteur ou le garde champêtre.

Sainte-Croix est, tout au moins depuis que Fallot y exerce son ministère, une des quelques églises où les hommes bravent les esprits forts et assistent au culte public. Mais, comme Fallot le leur fait remarquer un dimanche, la moindre circonstance suffit pour les en empêcher aussi bien d'ailleurs que leurs femmes.

« Le culte du dimanche, leur dit-il, se célèbre 26 fois par an dans cette église, 27 en comptant les fêtes. Vous vous souvenez peut-être qu'un jour nous avons fait le compte des dimanches qui fournissent de bonnes excuses pour manquer nos assemblées et nous avons trouvé qu'en additionnant aux dimanches occupés par les vers à soie ceux où vous allez dans les vogues, ou à Die ou à Saillans, puis les dimanches où vous êtes fatigués, puis ceux où vous recevez des visites, puis ceux où vous gardez les moutons, on arrive à un total d'au moins 13 dimanches : 13 dimanches sur 26 ! Mais une fois qu'on a pris l'habitude d'aller si peu au culte on n'a guère envie d'y aller même lorsque rien n'empêche.

« Après les dimanches que vous manquez en prétextant des excuses et ceux que vous manquez sans excuses, faites le compte de ce qui reste. »

Pour retenir les hommes qui suivent le culte, pour y ramener ceux qui le délaissent en dehors des jours de fête, Fallot apporte tous ses soins à sa prédication. Plus encore qu'à Wildersbach et qu'à Paris il la prépare dans les moindres détails. Il a tellement peur de se servir de mots que ses paroissiens ne puissent pas comprendre, il a un tel souci de leur parler une langue concrète qu'il rédige souvent deux fois de suite la même prédication.

Ce qui le choque le plus dans le culte des églises réformées de la Drôme c'est, en dehors du sans-gêne avec lequel on traite en général les choses saintes, l'inintelligence complète des sacrements. Lui qui n'a pas hésité à se séparer de l'Église luthérienne pour ne pas être complice de baptêmes et de communions qu'il jugeait sacrilèges, il se heurte, dans l'Église réformée, à de non moins graves abus et à une non moins lamentable méconnaissance de la valeur de la sainte Cène. Mais les expériences qu'il a faites au cours des vingt dernières années et plus encore, la conviction à

laquelle l'ont conduit ses longues méditations le persuadent d'accepter, pour travailler à le modifier, un tel état de choses.

« Je prends le baptême tel que la pauvre Église réformée me le donne, écrivait-il déjà dans les premiers temps de son activité dans le Diois, — le baptême et le reste. J'aurais certes plus le droit de me révolter contre la communion, distribuée *quatre* fois par an, ce qui est la négation de cet acte; n'importe je m'incline, car si je m'avisais d'ériger une petite chapelle, le bien que je ferais à deux ou trois ne compenserait pas le mal que je causerais à la masse, et du coup je paralyserais mon œuvre spirituelle... Le jour où la vie surgira dans les églises, elles arriveront à l'intelligence de ces interdits et les balaieront ⁽¹⁾. »

C'est donc, là comme partout, à préparer l'éclosion de la vie qu'il faut travailler. Lorsqu'elle s'affirmera dans les âmes celles-ci sauront de nouveau discerner, dans la sainte Cène, la source incomparable de la vie spirituelle et le sacrement de la solidarité restaurée — et dans le baptême, le sacrement de l'éducation chrétienne.

A vrai dire celle-ci est bien négligée, sinon sacrifiée à un grand nombre de foyers. L'instruction religieuse, donnée pendant quelques mois à peine à de trop jeunes enfants dont le mauvais temps et maintes autres circonstances empêchent la régularité, aboutit à des résultats désastreux. Dès son installation à Sainte-Croix Fallot s'efforce de faire prévaloir une règle nouvelle : les enfants lui seront confiés plus âgés et il les gardera deux ans. Mais les parents sont là, qui ont toutes sortes de bonnes raisons pour s'opposer à une réforme qui les gêne dans leurs habitudes et dans leurs intérêts matériels. Et Fallot souffre de les voir se soucier si

(1) Lettre à M^{lle} M. Peltzer, 3 juin 1894.

peu de l'âme de leurs enfants. Qu'est-ce pour eux que l'instruction religieuse dont il se fait une si haute idée? une formalité dont il faut se débarrasser au plus tôt et au plus vite.

« Cette année-ci, leur dit Fallot en 1897, j'ai souffert tout particulièrement de cet état de choses et j'ai été effrayé en constatant à quel point il est difficile à un pasteur de faire ce qu'il devrait et ce qu'il souhaiterait. »

Cependant il ne désespère pas. Année après année, aidé de sa fille Blanche, il se penche sur quelques âmes de petits bergers ou de jeunes paysannes, il les enveloppe d'une paternelle tendresse, il s'efforce de gagner leur confiance, de les amener à réfléchir, à découvrir la valeur de la vie, à en faire l'apprentissage sous sa direction, « le plus important et le plus essentiel des apprentissages, car il compte pour toute la vie et pour ce qui vient après la vie ». Ah! ce n'est pas une tâche facile qu'il accomplit ainsi. Lorsqu'il pensera plus tard à ces années de Sainte-Croix, aux cultes, aux instructions religieuses, il ne pourra que dire : « J'y ai semé sur le roc, avec larmes ⁽¹⁾ ».

Il n'est pas seul heureusement à faire ses semailles. Unie intimement à ses labeurs, à ses espoirs, à ses déceptions et aussi à ses joies, sa fille Blanche est, ainsi qu'il aime à le répéter, son « bras droit ». Au moment où son père devient pasteur de Sainte-Croix elle a vingt-cinq ans. D'une intelligence pénétrante et tout à la fois compréhensive, elle fait rayonner sur tous ceux qui l'approchent la beauté d'une âme toute de lumière et de pureté. Ame profonde, ayant le sens de ce qu'on appelait au ^{xvii}^e siècle le christianisme intérieur et, plus encore, en répandant le parfum; conscience infiniment délicate,

(1) Lettre à Éd. Robert Tissot, 5 janvier 1902.

passionnée de sainteté, frémissant douloureusement au contact de la souillure humaine, mais cœur noble et généreux, sachant descendre, avec une courageuse charité et une foi sereine, dans la misère de ceux en qui, si bas tombés qu'ils soient, elle pressent l'œuvre possible de la grâce de Dieu. Avec quel tact et quel respect elle aborde l'âme humaine qu'elle se sent appelée à servir ! Avec quelle patience, quelle sûre connaissance des voies de Dieu, elle l'aide à s'ouvrir à la repentance, au pardon, à la vie ! Et comme elle seconde, de toute la puissance d'une persévérante intercession, les efforts d'une âme vers la lumière ! C'est ainsi qu'elle s'attache, à Sainte-Croix, à ceux et à celles que son père lui confie, en particulier aux jeunes filles ; c'est ainsi qu'elle les aime, qu'elle les entraîne à sa suite sur le sentier qui monte et qu'elle s'efforce de les conduire au Christ. Lorsqu'à Noël 1899, Fallot étant appelé à Aouste, « Mademoiselle Blanche » devra renoncer à sa chère paroisse, elle ne pourra pas dissimuler le déchirement que lui cause cette séparation ; aux foyers de Sainte-Croix, à ceux-là mêmes où parfois il lui semblait qu'elle aimait en vain, la tristesse étreindra tous les cœurs et, là comme ailleurs, plusieurs béniront Dieu de leur avoir révélé par elle le chemin de la vie.

Dans ce dur ministère Fallot récolte pourtant de grandes joies ! Elles lui viennent, nombreuses, de la jeunesse dont l'ardeur et l'affection récompensent ses efforts et ceux de ses collaborateurs. Comme les jeunes filles quelques jeunes gens sont gagnés par tant d'amour désintéressé et par une parole qu'inspirent un si grand respect de leur conscience, une si haute idée de leur destinée ; le moment viendra où la fondation d'un cercle de jeunes gens apparaîtra possible.

C'est aussi le contact intime avec les foyers de sa paroisse qui procure à Fallot de grands encouragements. Au début,

les paroissiens se tiennent sur la réserve, surpris qu'ils sont des visites que leur fait leur pasteur « sans qu'ils soient malades ». A la fin de la première année, Fallot s'attriste de les connaître encore si peu. « Ne croyez pas, je vous en prie, leur dit-il, que ce soit une vaine curiosité ou je ne sais quel besoin malsain de domination qui me fasse parler ainsi. Le contact immédiat du péché et de la souffrance est toujours douloureux, et si je ne songeais qu'à mes aises je me féliciterais de savoir si peu de chose sur votre compte. Mais c'est votre intérêt, uniquement votre intérêt qui me fait parler ainsi. Comment puis-je vous servir, si je ne connais à fond vos difficultés? »

Et peu à peu les paroissiens se rendent à de semblables appels. Derrière l'apparente froideur dauphinoise des trésors d'affection et de fidélité sont en réserve, qui s'offrent à quiconque conquiert les cœurs. Fallot ne tarde pas à bénéficier de ces richesses. Alors se prolonge et parfois s'achève, dans la communion profonde avec une âme, le labeur commencé par la prédication.

Ainsi l'église tend à redevenir une famille. Sur le « champ de bataille, jonché de ruines et de débris », qu'était sa paroisse Fallot réussit à apaiser toutes les querelles. « Après n'avoir longtemps été que la *maison de quelques-uns*, la maison de Dieu est de nouveau la *maison de tous*. » Après quatre ans d'efforts Fallot pourra dire que « les résultats obtenus sont bien modestes » : ceux qui regardent et comparent savent de toute certitude que ce qui s'édifie sur ce sol rocailleux du Diois c'est une église selon le cœur de Dieu.

L'essentiel n'a peut-être pas encore été dit. Pour faire de sa paroisse une église vivante Fallot sait qu'il faut lui rendre l'usage intelligent de la Bible. A ces huguenots, qui ne lisent plus la Parole sainte pour laquelle leurs pères, enflammés

par l'exemple d'un Louis Ranc, d'un Jacques Roger, étaient prêts à sacrifier leur vie, il a l'ambition de révéler les incomparables richesses du Livre qui leur est aujourd'hui fermé. Occasion unique de vérifier, dans la pratique quotidienne du ministère, la valeur de la méthode d'étudier la Bible qu'il a conscience d'avoir découverte au cours des dernières années.

A Nice, en effet, peu de mois avant de partir pour le Dauphiné, il avait commencé à écrire, sous une forme très différente de celle qu'il adoptera quelques années plus tard, des *Conseils pour bien lire la Bible*. De ce travail il entretient à diverses reprises Minault, prenant contre celui-ci la défense de l'Ancien Testament et lui communiquant, sur la Bible et l'usage qu'il convient d'en faire, des vues auxquelles il importe de s'arrêter.

« J'arrive de plus en plus pour ma part, lui écrit-il un jour ⁽¹⁾, à la conviction que nous ne pourrons rendre Jésus-Christ à notre génération qu'à la condition de lui rendre l'usage intégral ⁽²⁾ de la Bible. Sans la pratique continue et *intelligente* de toute la Bible point de connaissance substantielle de Jésus-Christ. Pour nous nourrir de la chair et du sang de Jésus-Christ il faut, entre autres, nous nourrir de la Bible.

« Je considère la méthode traditionnelle comme mauvaise parce que je ne crois pas que ce soit la vraie méthode biblique.

« Je considère la méthode libérale et scientifique comme homicide.

« A genoux j'étudie la méthode *biblique* d'étudier la Bible. Il me semble que je la comprends un peu et j'ai

(1) 26 avril 1893.

(2) Minault s'étant étonné de ce mot, Fallot lui répondit le 19 mai : « le mot avait un sens *intensif* et non *extensif* ».

la foi que Dieu m'en accordera une intelligence toujours plus complète. Mais ceci est déjà certain pour moi, c'est que la Bible est un livre absolument différent de tous les autres et qui ne peut s'étudier qu'à genoux, c'est-à-dire dans l'esprit d'humilité. »

Peu de jours après son arrivée à Crest Fallot revient sur le même sujet :

« J'ai beaucoup pioché à Nice mon travail sur la Bible, mais je vais le laisser reposer quelques semaines. C'est curieux quelle torture c'est pour moi de rédiger ! Conquérir les idées est une joie, les exposer un tourment.

« Je suis arrivé à des clartés de plus en plus grandes sur la relation qui existe entre le fait central de l'Incarnation et la présence de Dieu dans la Bible. La vieille orthodoxie ne comprenait pas l'Incarnation dans toutes ses conséquences ; elle sacrifiait l'humanité de Jésus-Christ à une prétendue divinité qui n'était pas la vraie. De même pour l'inspiration : elle ne comprenait pas l'élément humain (le libéralisme ignore l'élément divin, voit donc mal l'humain).

« La Bible c'est le Christ venu en *chair*, dans une chair infirme à bien des égards, mais c'est le Christ, et c'est de la Bible que le Christ dit (aussi bien que de sa personne) : « Si vous ne mangez ma chair... vous « n'aurez point la vie en vous-mêmes ».

« Je suis persuadé que le protestantisme a été infidèle à sa mission ; il a séparé le volume de la personne, a prétendu expliquer le volume abstraction faite de la personne.

« Les catastrophes qui grondent vont ramener les croyants à la *Personne*, Jésus-Christ, le même hier, aujourd'hui, éternellement ; et lorsque les âmes seront altérées de la personne l'intelligence du volume leur sera rendue, pas avant.

« Avec tous les mystiques j'ai vécu quelque temps dans l'idée que la personne suffisait. Plus j'avance et plus je m'aperçois que, pour communier avec la personne de Jésus-Christ, il me faut le Livre. Voilà pourquoi je donnerais volontiers les trois mille volumes que j'ai traînés ici pour ma vieille Bible; voilà pourquoi le rouge me monte au front lorsque je pense au dédain avec lequel je l'ai si longtemps traitée ⁽¹⁾. »

En somme que cherche Fallot? « Le chemin sur lequel pourront marcher les plus ignorants pour trouver Jésus-Christ. » « S'il y a une méthode conforme aux aspirations socialistes, dit-il, c'est la mienne. Je veux établir le droit de *tous* au livre que les savants sont en train d'accaparer. La Réforme s'est enlizée, elle a été infidèle à ses promesses. »

Les notes de Fallot auxquelles font allusion ces dernières lettres permettent de se rendre compte de ce qu'il entend par la méthode *biblique* de lire la Bible.

Pourquoi doit-on lire la Bible, « livre plus grand que tous les autres »? Pour acquérir la connaissance d'une personne « plus grande que toutes les autres », le Christ. La Bible est le livre du Christ, le livre qui rend témoignage au Christ. Donc le Christ est plus grand que la Bible.

Comment saisir le Christ en dehors de la Bible? A force de le contempler dans la Bible il se forme en nous, et ce Christ intérieur devient la pierre de touche à l'aide de laquelle nous jugeons la Bible.

La méthode scientifique d'étudier la Bible appartient aux savants; elle suppose une formation intellectuelle, ne peut être, dès lors, que le fait de quelques-uns et n'aboutit au reste qu'à des *opinions* (hypothèses ou conclusions philologiques, exégétiques, historiques, toujours revisables). Aux

(1) 15 mai 1893.

croyants appartient la méthode spirituelle ; elle suppose une éducation morale et de fortes habitudes de discipline personnelle ; elle peut être le fait du plus pauvre et du plus ignorant ; elle aboutit à des *certitudes*.

Si les ignorants ont le devoir de rendre au savant ce qui appartient au savant et de ne pas trancher au nom de la foi des questions sur lesquelles seul le savant peut prononcer — l'obscurantisme est la plaie de la piété et la caricature de la foi — ils ont par contre le droit de ne pas se laisser asservir à un cléricalisme scientifique auquel échappe l'intelligence des réalités spirituelles.

S'il plaît à Dieu de se révéler il indique la méthode la plus propice à l'intelligence de sa révélation. Ce n'est pas seulement la substance de la révélation que le croyant doit chercher dans la Bible mais la méthode pour la comprendre. *L'initiation à la vérité* nous est enseignée par Dieu aussi bien que la vérité elle-même.

Une attitude tout d'abord réceptive, uniquement réceptive, est l'attitude normale de l'homme qui, à l'aide de la Bible, désire trouver Dieu. Devant l'infiniment grand l'infiniment petit n'a qu'à écouter et obéir : c'est là l'acte primordial de la foi. Ainsi l'étude de l'Ancien Testament devient un moyen de discipline morale, une école de la conscience. Par cette préparation morale se prépare l'éclosion de l'homme spirituel. En redevenant un homme de l'Ancien Testament, non dans ce qu'il a de *contradictoire* avec le Nouveau Testament mais dans ce qu'il a de *préparatoire* à celui-ci, le croyant retrouvera l'intelligence du Nouveau Testament, perdue par la plupart. La règle biblique générale demeure : par l'obéissance à la connaissance. La connaissance spirituelle est une fonction de l'homme tout entier. Et cette connaissance ineffable a pour objet Jésus-Christ, « une *personne*, dernier venu, d'une

suite de *personnes*, initiateur d'un nouveau mouvement de *personnes* ». « Nous cherchons dans la Bible quelqu'un afin de devenir quelqu'un. Le critère de nos recherches c'est ce que nous devenons. » A la stérilité du commentaire par les idées s'oppose l'efficacité du commentaire par les personnalités à l'œuvre. Connaissance *synthétique* « qui s'opère en vivant » ; la foi en est l'organe et le résultat un accroissement de vie ⁽¹⁾.

Telle est la méthode que Fallot met en œuvre à Sainte-Croix et à laquelle il veut initier ses paroissiens. Sans cesse il s'efforce de les ramener à la lecture intelligente de la Bible, heureux, saintement heureux lorsqu'il s'aperçoit qu'à un foyer où régnait le mépris du livre saint la Bible est de nouveau lue, respectée, aimée et que, dans la parole écrite, quelques âmes pressentent la présence de la Parole vivante, de la Parole faite chair.

IV

Tout en travaillant à pacifier sa paroisse Fallot se préoccupe du consistoire dont elle fait partie. Aussi bien des liens nombreux unissent, qu'on le veuille ou non, les paroisses voisines les unes aux autres. « Si un pasteur veut énergiquement le relèvement de sa propre paroisse, il doit coopérer à la prospérité de celles qui l'entourent. »

Les circonstances sont bien faites, d'ailleurs, pour inviter Fallot à une action pacificatrice. Une conférence — dite fraternelle — réunit, en 1896, les représentants de toutes les églises réformées. Hélas ! elle ne donne pas le signal des rapprochements féconds.

(1) Fallot remarque ici déjà la justesse de la définition de Jacob Boehme, reprise dans l'*Action bonne* : « La connaissance est la conscience de l'action ».

« La situation de l'Église réformée me hante, écrit Fallot, et l'attitude des intransigeants me remplit des plus vives craintes. Ces gens-là ont un bandeau sur les yeux; sous prétexte de fidélité à la doctrine ils nagent en pleine fiction.

« Je pourrais en dire long sur l'état des églises dites synodales mais où, à part le pasteur et trois laïques, personne ne sait le premier mot du Synode. Si seulement on voulait regarder la vérité en face! Et la vérité c'est que si l'état de choses actuel dure encore vingt ans, dans vingt ans l'Église des confesseurs aura vécu.

« En fait de pathologie ecclésiastique je suis aux premières loges dans ce pays-ci pour étudier comment les églises meurent. Je ne renonce pas toutefois à l'espoir de voir un jour comment elles ressuscitent (1). »

Le « triste état » que Fallot observe lui paraît exiger un véritable « nettoyage » des églises. Malheureusement la « *rabies dogmatica* » a détourné depuis longtemps l'attention des questions essentielles. Comment *nettoyer* d'ailleurs certains consistoires qui ont servi, pendant de longues années, de « dépotoir ecclésiastique (2) »? L'horizon est donc très sombre pour les églises réformées (3).

Fallot, cependant, ne se décourage pas. Il guette l'occasion d'entreprendre une action régionale et, dès qu'elle s'offre à lui, il la saisit avec joie.

L'occasion, c'est le *comité auxiliaire des missions* de la Drôme qui, ayant grand besoin d'être réorganisé, fait appel à son attachement à l'œuvre missionnaire, à la connaissance particulière qu'il en a acquise alors que, de 1879 à 1888, il a fait partie du comité directeur de la Société des missions évangéliques de Paris. Celle-ci traverse alors une crise

(1) Lettre à E. Nyegaard, 22 août 1896.

(2) Lettre à Ernest Naville, 2 mai 1896.

(3) Au même, 27 décembre 1896.

redoutable. La conquête de Madagascar l'a placée en présence de lourdes responsabilités. Pour faire face à une tâche qui menace de l'écraser, elle doit pouvoir compter sur le concours et les sacrifices de toutes les Églises protestantes de France. Il importe donc que les comités auxiliaires de province se reconstituent de manière à assurer une plus grande efficacité à leurs efforts.

Fallot a toujours porté aux missions parmi les peuples non-chrétiens un très vif intérêt. Depuis son entrée dans le ministère il n'a jamais cessé de les étudier, de suivre de près leur développement. Il est un lecteur assidu de la meilleure revue missionnaire qui se publie alors : l'*Allgemeine Mission Zeitschrift*. On se souvient que la pensée de partir lui-même comme missionnaire s'est présentée à son esprit et qu'il a offert un jour, au comité de la Société des missions, d'aller au Sénégal pour faire une enquête sur la situation et les besoins de ce champ de travail ⁽¹⁾. Il accepte donc sans hésiter la présidence, qui lui est offerte, du comité auxiliaire de la Drôme à réorganiser.

Toutefois il entend que cette réorganisation serve non seulement la cause des missions mais aussi la cause de la pacification et du réveil des églises de la Drôme. *Réorganiser* sera donc *élargir* de telle sorte que le nouveau comité soit le représentant autorisé de *toutes* les églises, des églises libérales aussi bien que des églises orthodoxes auxquelles, jusqu'à présent, le comité de Paris semble avoir concédé le monopole de l'intérêt pour l'œuvre missionnaire. De plus *réorganiser* sera *grouper* et *féderer* : pour accomplir sa tâche le comité auxiliaire doit être, non plus seulement un groupement de quelques pasteurs et laïques se recrutant par cooptation, mais le délégué effectif de tous les amis que compte,

(1) Voir ci-dessus, page 77.

dans les quarante-trois églises de la Drôme, l'œuvre des missions. Que ceux-ci s'unissent donc dans chaque paroisse et qu'ainsi se forme, pour tout le département, une *Association des amis des missions* dont le comité auxiliaire soit la véritable émanation.

Tel est le plan dont Fallot poursuit la réalisation à partir de 1896. Il ne tarde pas à voir ses efforts couronnés d'un succès dont il fait part à Ernest Naville :

« J'ai créé avec quelques collègues une association des amis des missions (dans la Drôme, bien entendu). J'ai réussi à provoquer la constitution d'un comité dans lequel orthodoxes et libéraux se rencontreraient : une nouveauté inouïe pour ce pays. De cette façon toutes les églises de la Drôme nous sont ouvertes et, sous prétexte de les intéresser aux missions, nous pouvons aller réveiller les consciences et grouper les bonnes volontés.

« Mon espoir est que, lorsqu'on aura réussi à s'unir pour agir en Afrique ou à Madagascar, on finira par s'entendre pour les œuvres urgentes et prochaines, pour le relèvement de nos églises en ruines. En passant par les antipodes on reviendra ici avec l'intelligence de l'œuvre à accomplir (1). »

Fallot ne se borne pas à présider à la réorganisation qu'on vient de voir; il va, partout où on l'appelle, proclamer le devoir missionnaire du protestantisme français. Sur les quarante-trois églises de la Drôme il n'en visite pas moins de trente-deux pendant les années 1896 et 1897. C'est avant tout de la mission de Madagascar qu'il parle, exposant avec vigueur sa nécessité et ses besoins. En travaillant à lui conquérir des sympathies et peut-être de nouveaux ouvriers ne collabore-t-il pas, d'une manière efficace, à l'œuvre de Paul Minault qui vient de partir, laissant en France sa

(1) 2 mai 1896.

femme et ses enfants, n'ayant plus d'autre ambition que de sauver, à Madagascar, le christianisme évangélique menacé par des adversaires sans scrupules? Et lorsqu'au mois de mai 1897 la nouvelle de l'assassinat de Minault et d'Escande vient déchirer le cœur de Fallot, n'a-t-il pas le sentiment qu'en plaidant plus énergiquement que jamais la cause des missions il peut contribuer en quelque mesure à réaliser l'ambition que portait au cœur, au moment de tomber sous les coups des *Fahavalos*, l'ami si tendrement aimé de ses années de lutttes et de souffrances (1)?

Et pourquoi n'irait-il pas prendre à Madagascar la place de Minault? Cette possibilité surgit devant son esprit. Est-ce là le devoir? Un appel direct lui est adressé, quelques mois plus tard, par le comité de Paris, préoccupé à juste titre d'envoyer, en mission temporaire à Madagascar, un homme qualifié tout à la fois pour représenter le protestantisme français auprès du général Galliéni et pour mettre de l'ordre dans une mission où collaborent les ouvriers les plus divers. Fallot hésite. Les médecins tranchent la question en interdisant formellement son départ. D'autres raisons le faisaient reculer devant la tâche très spéciale qu'on voulait lui confier. Les voici telles qu'il les expose à Alfred Boegner lorsque celui-ci, enfin choisi par le comité de Paris comme son délégué, est sur le point de s'embarquer pour Madagascar.

« Lorsque j'ai refusé l'appel j'eusse cru manquer de tact en donnant mon opinion sur la question, mais, maintenant que ta décision est prise, je puis bien te dire que j'ai la conviction que personne n'était plus qualifié que toi pour faire là-bas ce qui doit être fait. J'ai l'impression qu'il faut

(1) On a pu remarquer que la dernière lettre de Fallot à Minault citée dans le présent volume est du 5 octobre 1893. La perte de toutes les lettres que Fallot écrivit à son ami d'octobre 1893 à mai 1897 est irréparable; il paraît certain que ces lettres se trouvaient dans les bagages de Minault pillés au moment de son assassinat.

agir vite, agir radicalement. Pour ma part, étranger au comité dont je ne connais plus tous les membres, étranger au parti synodal dont les principaux chefs me suspectent, j'eusse été paralysé.

« Toi, tu possèdes à juste titre la confiance absolue du comité qui ratifiera et approuvera toutes tes décisions; tu possèdes de plus les traditions de la Société, tu es sa tradition vivante. Sans doute tu n'es pas Réformé mais le parti intran-sigeant, qui est le parti le plus actif, le plus généreux, et aussi parfois le plus difficile, t'a adopté et ne te créera aucun ennui. Tu as donc le privilège d'aller au-devant des grosses difficultés de là-bas aussi soutenu qu'on puisse l'être.

« Certes l'œuvre est si ardue qu'il te faut infiniment plus que les sympathies des hommes. Dieu sera avec toi; des milliers de croyants prieront tous les jours pour toi. En ta faveur se réalisera l'unité du peuple protestant de France, de cette partie tout au moins qui sait croire, aimer et prier.

« Je me réjouis pour les bons ouvriers de ton arrivée là-bas, en particulier pour mon cher Frédéric Vernier qui est un peu mon enfant⁽¹⁾. Je sais tout le bien que ta visite leur fera. Tu auras auprès d'eux le crédit nécessaire pour les persuader de se soumettre à une règle sans que celle-ci leur soit imposée. Pour le moment je crains que l'anarchie chère aux Réformés et aux Indépendants ne produise là-bas des fruits très amers; mais à force d'amour et en te faisant le serviteur de tous tu parviendras à restaurer le principe d'autorité et à faire comprendre à chacun qu'ils sont perdus sans une forte organisation, et que toute organisation suppose *subordination* réciproque⁽²⁾. »

(1) La prédication prononcée par Fallot à la consécration du pasteur Frédéric Vernier (*les Armes de l'Esprit*) a été publiée dans la *Religion de la Solidarité*.

(2) 22 juin 1898.

C'est donc en France que Fallot continuera de servir les missions. Sous sa présidence, le comité auxiliaire de la Drôme donne à l'effort missionnaire une impulsion vigoureuse qui se traduit, en quelques années, par un notable accroissement des dons des églises de la Drôme en faveur de la Société de Paris. Mais bientôt les ambitions de Fallot et de ses collègues débordent les limites de leur région. Ils rêvent de faire dans toute la France protestante ce qu'ils accomplissent dans leurs églises. Le comité auxiliaire de Lyon, témoin des heureux effets de l'organisation nouvelle, se met d'accord avec le comité de la Drôme pour charger Fallot d'élaborer le plan d'une fédération de tous les comités auxiliaires de province, destinée à grouper toutes les Églises en vue de l'œuvre immense à accomplir. Fallot s'acquitte de cette mission par une courte brochure : *Pour aider à l'organisation de l'effort missionnaire* ⁽¹⁾ dont la conséquence prochaine devait être l'institution de la *Conférence consultative des comités auxiliaires des missions*.

Pendant que se développe, sur le terrain missionnaire, cette coopération de toutes les églises de la Drôme, l'entente « pour les œuvres urgentes et prochaines » s'affirme dans le Diois. A vrai dire, dès 1897, Fallot nourrissait le projet de fonder, avec quelques hommes de bonne volonté, l'*Union du peuple réformé de la Drôme* à laquelle il réservait, en dehors de toute préoccupation ecclésiastique, des tâches multiples dont le simple énoncé montre avec quelle ampleur il envisageait la mission du protestantisme dans la région.

C'est, en premier lieu, une œuvre de défense (liberté religieuse, moralité publique, intérêts généraux du protestantisme). C'est ensuite une œuvre visant au relèvement

(1). 1 brochure de 40 pages. Valence, Ducros, 1899.

des paroisses (édifices religieux, réforme du culte, relèvement matériel et moral du ministère pastoral, purification du corps pastoral par l'établissement d'une commission de discipline). C'est aussi une œuvre pour la jeunesse (réforme de l'instruction religieuse, associations de jeunes gens et de jeunes filles, fêtes populaires et religieuses, œuvre des mariages, œuvre des bibliothèques). C'est enfin une œuvre de sauvetage (protection de l'enfance, placement dans les familles, hospitalisation des vieillards, assistance par le travail). Les efforts de mission intérieure et les concours offerts à la mission extérieure se coordonneraient, eux aussi, dans cette union de toutes les bonnes volontés laïques de la région.

Fallot entretient de ce projet, non seulement quelques-uns de ses collègues, mais aussi les protestants des églises dont il sent qu'il a la confiance. Il se rend compte que l'heure n'est pas encore venue de prendre l'initiative d'un groupement aussi général des forces protestantes et que mieux vaut poursuivre un but analogue sur un terrain plus limité. Au surplus, pour n'éveiller aucune défiance de la part des organisations ecclésiastiques, il sera plus sage d'associer, en vue d'un effort commun, non des paroisses, mais leurs pasteurs. Ainsi prend corps, dans son esprit, l'idée de *l'Union des pasteurs du Diois*.

Plusieurs de ses collègues — de ceux qui l'ont cordialement accueilli en 1893 comme MM. Bussy et Soubeyran, de ceux aussi qu'il a contribué à faire venir dans la région comme MM. Dautheville et Émile Gautier — entrent sans hésiter dans ses vues et secondent sa tentative, la première de ce genre dans l'état où se trouve alors l'Église réformée de France. Le 27 juin 1898, dans une réunion qui groupe, à Luc-en-Diois, la plupart des pasteurs des consistoires de Die et de Lamotte-Chalançon, l'Union des pasteurs du Diois est définitivement fondée.

« L'union projetée, avait écrit Fallot aux pasteurs convoqués, ne doit faire tort à aucune des organisations existantes. Elle n'est destinée à détourner les pasteurs ni du Synode s'ils sont synodaux, ni de l'Assemblée libérale s'ils sont libéraux. L'ambition des pasteurs qui ont conçu le projet de cette association est de s'unir sur le terrain des intérêts pratiques et locaux afin de travailler dans notre contrée, et en ayant égard aux circonstances particulières qui nous sont faites, au relèvement de nos églises.

« Il existe entre nos paroisses des rapports nombreux et inévitables. La prospérité de chacune de nos églises dépend en partie de la prospérité des églises voisines. Nous estimons qu'au lieu d'ignorer cet état de choses il vaut mieux l'utiliser pour le plus grand bien de chacune de nos paroisses⁽¹⁾. »

Le programme d'action, rédigé par Fallot et accepté par ses collègues, indique les questions d'intérêt local que l'Union se propose d'étudier.

« ... Nous nous efforcerons de substituer aux entreprises qu'inspire souvent un zèle respectable, mais qui mettent en péril l'existence de nos églises, des moyens d'édification plus conformes aux saines traditions de la piété réformée.

« Nous ferons œuvre de préservation :

a) en étudiant la meilleure attitude à prendre à l'égard des mariages mixtes ;

b) en luttant contre la dépopulation des campagnes ;

c) en combinant nos efforts pour retenir la jeunesse sous l'influence de nos églises et pour y ramener les hommes.

« Nous reconnaissant expressément les uns et les autres pour les serviteurs d'une même Église, nous nous interdisons de nous immiscer dans les affaires des paroisses aussi long-

(1) Lettre-circulaire du 13 juin 1898.

temps que nous n'y aurons pas été formellement invités par leurs pasteurs respectifs.

« Nous prêterons par contre notre concours fraternel à chacun de nos collègues qui le réclamera... »

Ce que s'engagent à faire les fondateurs de l'Union des pasteurs du Diois, ils l'entreprennent dès le premier jour. Orthodoxes, libéraux, réformés repoussant toute étiquette se rencontrent fraternellement dans l'étude des grands intérêts de leurs paroisses, participent aux mêmes réunions de mission, aux mêmes fêtes de la Réformation. Et quelques mois ne s'écoulent pas sans que, par la pacification complète du consistoire de Die, théâtre jadis de tant de luttes, Fallot puisse vérifier une fois de plus la vérité de la parole apostolique : « Les fruits de la justice se sèment dans la paix ». Ainsi se manifeste, au sein des églises réformées, la puissance vivifiante de son irénisme. Il convient d'indiquer maintenant la part que celui-ci a eue dans l'élaboration de sa doctrine de l'Église et, d'une façon plus générale, à quel effort systématique de la pensée cette doctrine se rattache.

CHAPITRE VII

QU'EST-CE QU'UNE EGLISE ?

UNE PHILOSOPHIE DE LA RÉVÉLATION

I

Du jour où Fallot était entré dans le ministère on peut dire qu'il s'était mis à la recherche d'une doctrine de l'Église. L'une des raisons décisives de son départ de Wildersbach n'avait-elle pas été l'impossibilité où il s'était trouvé d'accorder sa notion de la sainteté de l'Église et des sacrements avec les intrusions que l'État prétendait faire dans la liturgie de l'Église luthérienne d'Alsace ? Et d'autre part les abus et les profanations auxquels donnait lieu, d'après lui, le multitudinisme de l'Église luthérienne, ne l'avaient-ils pas violemment rejeté, en particulier sous l'influence du darbyisme, vers la conception d'une Église de *professants* (1) ?

A Paris, au début de son ministère à la chapelle du Nord, il s'était demandé si de petits groupes de croyants ne devaient pas être l'intermédiaire nécessaire entre le chrétien et

(1) Voir ci-dessus chapitre I.

l'Eglise. Un soir, chez M^{me} de Staël, il avait développé sa pensée sur ce point devant quelques amis, au nombre desquels se trouvait une femme de grand cœur dont la pensée devait être, par la suite, « un des plus puissants stimulants » de la sienne ⁽¹⁾, M^{me} Blanche de Watteville. A la base du « groupe » on pourrait mettre le simple culte domestique d'une famille chrétienne. Pourquoi ne pas prendre, à la chapelle du Nord et dans l'œuvre Mac-All, l'initiative d'une organisation qui aiderait à « trouver le principe de la gravitation des âmes ⁽²⁾ » ?

Cependant, dans sa recherche d'une solution au problème de l'Eglise il ne cessait pas de se sentir luthérien. Lorsqu'en 1879, Roger Hollard avait publié une étude sur *la Liberté de l'Eglise*, réponse à une brochure d'Eugène Bersier, Fallot, frappé de l'incohérence de la conception réformée, tantôt d'un idéalisme inconséquent, tantôt empirique à l'excès, écrivait :

« Nous luthériens, nous travaillons à une synthèse, nous reconnaissons l'utilité d'un cadre fixe..., mais ce cadre n'est pas pour nous un fait administratif, il est un fait divin : *la prédication de la parole et les sacrements*... Notion luthérienne plus intérieure, plus religieuse, plus subjective — si objective qu'elle soit — que la notion réformée officielle, plus extérieure, plus pratique, que la notion réformée idéale ⁽³⁾. »

Le problème de l'unité de l'Eglise attirait, dans le même temps, sa pensée. Il avait accepté d'être, au congrès de l'*Alliance évangélique* tenu à Bâle la même année, l'un des rapporteurs de la question : « que pensent les membres de l'Alliance du précepte apostolique : « efforcez-vous de conserver l'unité de l'Esprit par le lien de la paix » (Éph. 3 : 4) ? »

(1) Lettre à Paul Minault, 25 mai 1890.

(2) Note du 19 avril 1876.

(3) 3 décembre 1879.

Son étude, publiée dans les Actes du Congrès⁽¹⁾, est demeurée ignorée de la plupart des protestants français. Que d'idées elle renferme cependant dont quelques-uns des plus récents travaux sur le problème de l'unité ne sont que le développement et la mise en œuvre !

L'unité de l'Eglise, que fonde l'unité de l'Esprit, répond à un besoin primordial de l'âme régénérée. « La foi au Dieu vivant ne peut exister sans l'amour pour les hommes, en sorte que la conversion est aussi bien un retour vers les hommes qu'un retour vers Dieu. L'homme est à peine réconcilié que, pressentant le plan divin dans toute sa beauté et sa simplicité, il embrasse d'un même élan le Père dans le ciel, les frères sur la terre⁽²⁾. »

Toutefois cette unité de l'Eglise peut être conçue de diverses manières. Ou bien l'unité que l'on poursuit sera une unité extérieure qui tendra fatalement à l'uniformité, une unité matérielle que Fallot appelle l'*unité uniforme* ; ou bien l'unité que l'on rêve sera une unité abstraite qui ne s'obtient que par la désagrégation des Eglises particulières, par la suppression des cadres historiques et la juxtaposition des croyants pris individuellement, et ce sera une *unité informe*. A ces deux modes d'unité Fallot oppose la seule unité dont on puisse dire qu'elle est l'unité de l'esprit : l'unité tout organique que crée la vie et qui se dégage des manifestations les plus variées par lesquelles s'expriment les richesses infinies de la vie. Cette unité spirituelle et organique peut s'appeler, en opposition aux conceptions opposées, l'*unité multiforme*. Elle implique le système fédératif⁽³⁾. Elle ne sera obtenue que par un rapprochement progressif

(1) *Siebente Hauptversammlung der Evangelischen Allianz gehalten in Basel...*, 2 vol. in-8° (Bâle, Georg, 1880) ; tome II, pages 929 à 957.

(2) Page 930.

(3) Page 933.

des Églises particulières et non pas par une simple réunion de chrétiens membres de ces Églises ⁽¹⁾. L'unité de l'Église peut et doit se manifester sur la terre par l'organisation de l'Église universelle qui ne doit pas être confondue avec l'Église invisible ⁽²⁾. Elle s'incarnera tôt ou tard dans la *fédération des Églises visibles*, qui seule combine les sages revendications du particularisme avec les exigences non moins sacrées de l'unité ⁽³⁾. Ainsi ni absorption, ni confusion, mais fédération révélant à l'humanité un type d'organisation qu'elle puisse reproduire dans tous les domaines ⁽⁴⁾.

Il ne semble pas que, dans les années qui suivirent le congrès de Bâle, Fallot se soit attaché à développer ces vues prophétiques dont l'intérêt actuel n'a pas besoin d'être souligné. Les grandes luttes qui l'entraînèrent toujours plus à l'écart des Églises et la violente réaction que fit naître en lui le spectacle d'un christianisme ecclésiastique sans profondeur spirituelle, sans vigueur morale et sans ambitions sociales, interrompirent sans doute les méditations auxquelles le portait son irénisme.

Mais après la crise douloureuse de 1891 à 1893, sous l'influence, dont on a déjà vu les effets ⁽⁵⁾, du philosophe Ernest Naville et de son étude sur l'*Unité du monde chrétien*, le problème de l'unité de l'Église s'impose de nouveau à l'attention de Fallot, et plus particulièrement le problème des relations internes entre le catholicisme et le protestantisme.

Ernest Naville l'aide « à en finir une fois pour toutes avec le préjugé protestant sous toutes ses formes » et à

(1) Page 945.

(2) Page 946.

(3) Page 953.

(4) Page 957.

(5) Voir ci-dessus, chapitre VI.

mieux « comprendre la valeur pédagogique de l'institution ecclésiastique, si infirme qu'elle soit ». « C'est votre irénisme, lui écrit Fallot, qui m'a réconcilié, non pas avec l'Église catholique, je n'en avais pas besoin, mais avec la notion d'Église en général, et avec l'Église des huguenots en particulier⁽¹⁾. »

La légitimité de la conception catholique et la légitimité de la conception protestante lui apparaissent donc clairement. Au reste tous les faits qu'il constate dans l'histoire aussi bien que dans le présent le conduisent à ces deux affirmations : 1° l'Église sera catholique ou ne sera pas ; 2° le chrétien sera protestant ou ne sera pas.

Dans le protestantisme, en effet, l'individu acquiert toute sa valeur, par la véracité exigée de lui, par la dignité qu'on lui reconnaît, par la responsabilité qu'on l'incite à assumer. Par contre le protestantisme est réfractaire à toute construction ecclésiastique solide ; les églises protestantes puissantes se sont développées en opposition au principe protestant ; une église protestante vivante n'est pas un organisme, mais un groupement temporaire autour d'un ou de plusieurs hommes, une école de prophètes plutôt qu'une église. Pourquoi cela ? sinon parce qu'en exagérant la notion du droit individuel le protestantisme développe dans son sein le pire des dissolvants et parce que, dédaignant la pratique de la subordination volontaire, il se prive du meilleur ciment social. Au contraire le catholicisme détruit violemment le dissolvant et développe sans relâche le lien social.

Telles sont quelques-unes des observations que Fallot place au point de départ de son étude du catholicisme et du protestantisme. A mesure qu'il médite ce sujet il est « comme entraîné à prévoir de quelle façon s'accomplira la

(1) 26 décembre 1894.

conciliation des deux principes réputés jusqu'ici antagonistes⁽¹⁾ ».

Supposant le problème résolu il construit par la pensée une Église complète, catholique par le cadre que fournit l'histoire, protestante dans ses membres.

De quelle façon l'idéal protestant, appliqué à la piété individuelle, se sera-t-il modifié pour que l'Église puisse subsister ? Incontestablement la piété protestante aura subi des transformations assez importantes, se débarrassant de certains éléments morbides, et recevant de la piété catholique des vertus restées jusqu'à présent étrangères au protestantisme (amour du sacrifice, éléments ascétiques, etc.); dans l'ensemble, cependant, l'idéal de la piété nouvelle demeurera conforme au type protestant.

De quelle façon, d'autre part, l'idéal catholique de l'Église aura-t-il dû se modifier pour que l'Église puisse se constituer avec des éléments protestants (modifiés eux-mêmes) ?

L'importance du cadre et son utilité ne seront pas diminuées mais les intérêts de la collectivité ne seront plus opposés à ceux de la piété individuelle. L'Église cherchera sa grandeur dans la subordination des intérêts purement ecclésiastiques aux intérêts véritables de chacun de ses membres. Elle dépouillera l'homme charnel qui commande, pour revêtir l'homme nouveau qui met sa gloire à servir. Néanmoins l'idéal catholique de la collectivité subsistera dans ses traits essentiels.

« C'est bien la vieille Église catholique qui se renouvellera pour recevoir ses enfants longtemps séparés, et c'est sur elle que doit d'ores et déjà se reporter notre affection. Son évolution nous concerne. Si nous ne pouvons agir sur elle

(1) Lettre à Ernest Naville, 5 novembre 1894.

directement, aidons-la tout au moins de toute l'énergie de notre sympathie pour hâter le jour où nos enfants adoreront devant ses autels⁽¹⁾. »

Les vues théoriques de Fallot aboutissent toujours à des conclusions pratiques. Quelles sont, sur le point qui nous occupe, les règles de conduite qu'il propose aux protestants ?

Il s'agit d'aider le protestantisme à produire son fruit, à savoir de puissantes individualités. En face de cette tâche les efforts ecclésiastiques sont des œuvres de néant. Des *abris* sont nécessaires : il faut les construire, mais en acceptant qu'ils ne soient que provisoires. « Pas de cathédrale en papier mâché ! »

Le protestantisme doit rechercher la *qualité* dans la formation des individualités. Ceci exige qu'il fasse un effort sur lui-même. Tout prosélytisme au sein du catholicisme croyant est une erreur grave ; le seul prosélytisme légitime est celui qui s'accomplit au milieu des foules matérialistes.

A l'égard du catholicisme le protestant doit adopter une attitude affectueuse, s'efforçant de comprendre ses trésors et d'en bénéficier, s'efforçant aussi de se faire comprendre des catholiques croyants⁽²⁾.

Ces conseils pratiques et les considérations de principe dont ils ne sont que l'aboutissement se retrouvent dans quelques pages que Fallot écrit alors à l'abbé  ⁽³⁾ et qu'il convient de citer.

« Vous voulez, me dites-vous, constituer le parti protestant dans l'Église catholique. J'aimerais, dans la mesure de mes faibles forces, aider à la constitution du parti catholique dans l'Église protestante. Nous nous comprenons à demi-

(1) Note de décembre 1894.

(2) *Ibid.*

(3) Voir ci-dessus chapitre VI.

mot. Il ne s'agit pas de stratégie ecclésiastique, ni de diplomatie, mais de tendances à fortifier. Chez vous la tendance à fortifier est celle qui prévaut à l'excès chez nous; de même chez nous nous avons perdu ou du moins laissé s'affaiblir le secret de la puissance plastique. Vous savez construire, vous, mais vos moellons sont parfois bien mauvais. Nous disposons souvent, nous autres, de pierres de granit, et nous ne savons qu'en faire.

« Seulement, entendons-nous bien. Si j'estime que je dois aider à la création d'un parti catholique dans le protestantisme, je n'entends nullement par là m'inféoder à certaines écoles protestantes qui rêvent de je ne sais quel catholicisme bâtard et que leur rêve rend toujours plus intolérantes à l'égard du catholicisme historique.

« Ma conception est très opposée à la leur. J'ai la conviction que Dieu réunira tôt ou tard ce que les hommes ont séparé. Comme le dit mon éminent ami M. Naville, et comme vous le dites aussi, notre tâche est de préparer ce glorieux retour en donnant aux uns et aux autres *le besoin de se comprendre et de s'aimer*.

« Les protestants que je souhaite seront de vrais protestants, nettement conscients de leur mission particulière qui est de faire éclore dans toute sa puissance l'individualité humaine, mais ces protestants, très protestants d'allures et de tempérament, répudieront une fois pour toutes les détestables préjugés qui les ont empêchés de contempler et d'admirer l'œuvre de Dieu dans l'Église catholique. Bien plus, ils comprendront que les vertus individuelles ne suffisent pas à donner à la piété toute son ampleur et que, si le protestantisme a eu le secret de toutes ces vertus-là, c'est le catholicisme qui a conservé le privilège des *vertus sociales*, de ces vertus toutes faites de subordination volontaire qui sont le seul ciment efficace des sociétés durables.

« Le jour où les protestants comprendront tout ce qu'ils peuvent acquérir au contact des catholiques, le jour où les catholiques s'inspirant de sentiments tels que les vôtres, que je crois sous l'influence directe de l'Esprit de Dieu, comprendront que le protestantisme est autre chose qu'une négation violente de la foi catholique, ce jour-là les cœurs chercheront les cœurs et les anges se prépareront à entonner l'hymne de la pacification dans la charité et dans l'unité reconquise.

« Les longues méditations auxquelles votre lettre m'a si fort aidé m'ont amené à croire que l'Eglise de l'avenir... pourquoi craindrais-je le mot vrai ? que l'Eglise catholique, lorsqu'elle aura reconquis sa glorieuse catholicité, conservera *à bien des égards* son cadre actuel, mais que la piété de ses membres revêtira *à bien des égards* le caractère qu'elle possède chez les *vrais* protestants, je dis : chez les vrais.

« Il est évident que la réserve « *à bien des égards* » est de part et d'autre indispensable, car il est actuellement certaines parties du cadre catholique absolument réfractaires à toute infusion de la piété protestante dans ce qu'elle a de vraiment évangélique. De même il y a actuellement dans la piété protestante, chez les meilleurs même, certaines exigences qui ne peuvent se concilier avec les saines et légitimes exigences du cadre catholique.

« Pour que l'adaptation puisse se faire il faudra de grands jugements de Dieu, mais il faudra aussi, permettez-moi de le dire fraternellement tant en votre nom qu'au mien, que certains protestants et certains catholiques se laissent ouvrir les yeux comme il a plu à Dieu de nous les ouvrir à vous et à moi. Et c'est à cela que vous et moi, Monsieur, sommes appelés à travailler ⁽¹⁾. »

(1) 3 novembre 1894.

Près d'un an plus tard Fallot est amené à aborder, dans une nouvelle lettre au même correspondant, la question délicate du prosélytisme.

« Je trouve absolument naturel qu'un pasteur protestant qui trouve sur sa route un catholique qui a perdu la foi s'efforce de lui communiquer les convictions qui font sa force à lui protestant. Mais je réproouve de la façon la plus énergique l'agression systématique du catholicisme, telle qu'elle me semble se propager dans certaines parties de la France.

« Je la réproouve parce qu'elle empêche toute relation fraternelle entre nos deux Églises et que tout nous crie aujourd'hui que le moment est venu de faire cause commune contre les ennemis du Christ. Mais je la réproouve aussi à un autre point de vue. J'ai de grandes ambitions pour le protestantisme et j'estime qu'il peut et doit aider de la façon la plus féconde le catholicisme dans son évolution actuelle.

« Pour cela il faut non seulement que le protestantisme change d'attitude et substitue l'irénique à la polémique, mais il faut encore que l'Église réformée (je ne parle que de la France) se purifie elle-même et réalise *son idéal*, l'idéal qui est sa raison d'être. Et chacun sait que nous sommes bien loin de cet idéal et que nous ne pourrions nous en rapprocher qu'à la condition de concentrer tous nos efforts sur cette réforme intérieure, au lieu de gaspiller nos forces en luttes contre le catholicisme (1). »

Qu'ajouter à ces pages sinon ces quelques lignes retrouvées dans un cahier de notes :

« *Catholique évangélique*, le terme est d'Oberlin. Je m'en empare et je le fais mien. C'est plus qu'un mot, c'est un programme qui résume pour moi trente ans de pensées et de labeurs.

(1) 30 septembre 1895.

« Je me considère désormais comme un catholique évangélique détaché par la volonté du Chef au service de l'Église réformée de France (1). »

II

C'est au milieu des méditations auxquelles l'entraîne l'étude du problème de l'unité que l'annonce d'un concours ouvert par le comité pour l'encouragement des études près la Faculté de théologie de Montauban sur cette question : *Qu'est-ce qu'une Église ? sa nature ? ses éléments constitutifs ?* vient surprendre Fallot. Une note publiée par le jury engage les concurrents à ne pas donner à leur manuscrit plus d'une centaine de pages et à traiter le sujet dans une langue populaire. Quelques mois à peine séparent la date de cette annonce de celle de la clôture du concours fixée au 1^{er} avril 1896. Au surplus il est manifeste que les organisateurs du concours souhaitent qu'il contribue à mettre en lumière la valeur de l'organisation synodale officieuse dont Fallot entend demeurer nettement séparé.

Malgré ces difficultés la question posée s'adapte si bien à ses préoccupations du moment — aussi bien théoriques que pratiques — qu'il se décide à y répondre, ne serait-ce que pour s'obliger à préciser sa pensée. Sans doute il s'agit avant tout de l'église locale et non de l'Église universelle ou même d'une Église particulière. Comment décrire, cependant, les éléments constitutifs de la première sans les avoir saisis en quelque sorte aux origines mêmes et dans le développement de l'Église universelle ? De telle sorte qu'avant même d'aborder l'étude de son sujet, Fallot l'envisage du

(1) 23 avril 1895.

point de vue irénique auquel il est résolu à se tenir fermement désormais.

Un cahier intitulé : *L'Eglise, notes au jour le jour*, nous fait assister à la préparation de son travail. Plutôt que de résumer en quelques lignes le livre auquel aboutit celui-ci mieux vaut suivre l'auteur dans son effort pour saisir le problème dans son centre et pour projeter sur lui la lumière de quelques grands principes.

« 3 décembre 1895. Dieu a fondé l'Église, les hommes la constituent. Il en est de même de chaque église historique, reproduction affaiblie de l'Église, et de chaque église locale, réalisation limitée de l'Église...

« Donc dégager nettement le divin qui constitue partout et toujours l'Église et distinguer soigneusement la réalité spirituelle : âme, essence de l'Église, de son mode de réalisation : corps de l'Église. *Ubi Christus, ibi ecclesia*.

« Métaphysique de l'Église. — Avant de se réaliser sur la terre elle existe dans la pensée de Dieu. L'Église n'est que la réalisation dans le temps et dans l'espace de la pensée divine à l'égard de l'humanité...

« Déterminer : a) la pensée divine que l'Église est appelée à réaliser ; b) l'acte divin par lequel cette pensée commence à se réaliser sur la terre. Incarnation qui a pour premier corollaire le don du Saint-Esprit.

« 5 décembre. L'Église une association, mais l'association de tous les croyants dans tous les âges. Actuellement l'Église est leur œuvre, l'apport des croyants morts s'appelle la *tradition* et les *institutions*, et cet apport doit être traité avec respect.

« Les croyants vivants, alors même qu'ils peuvent en apparence s'ériger en maîtres et piétiner l'œuvre des croyants

morts, n'en ont pas le droit. L'œuvre des morts et le respect qui lui est dû sont la digue opposée à l'arbitraire et aux fantaisies des vivants.

« Le respect intelligent du passé n'empêche pas des rectifications (rendues nécessaires par les déviations auxquelles a pu se laisser aller le passé récent, compromettant l'œuvre générale) et des progrès, mais l'équation de la courbe est donnée, il n'y a plus qu'à la prolonger.

« Faire la psychologie de la tradition et des institutions : les ramener au fait central de la solidarité qui est le fait capital sur lequel repose toute la constitution de l'Église.

« 6 décembre. Relation de l'Église et du royaume de Dieu.

« Trois périodes : ancienne alliance — œuvre terrestre de Jésus-Christ — Église.

« L'œuvre terrestre de Jésus-Christ est un effort pour accomplir la loi et les prophètes (Mathieu V). Une illusion d'optique nous fait croire que la mort de Jésus-Christ est dans le prolongement fatal de son œuvre terrestre. A certains égards la Croix est la banqueroute de cette œuvre. Jésus n'a pas voulu d'emblée sa mort. Au contraire son devoir primitif était de sauver la théocratie juive en lui faisant produire son fruit divin (le royaume de Dieu). — Luc XIX : 41 — « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants... mais tu ne l'as pas voulu. »

« Donc la Croix est le contraire de ce que Jésus a voulu, car la Croix est non seulement la banqueroute de l'œuvre terrestre du Christ, mais l'effondrement de la théocratie juive que Jésus avait pour mission de sauver...

« Ce qui était en apparence la banqueroute de l'œuvre de Jésus en est devenu le triomphe. La Croix qui met brusque-

ment un terme à l'œuvre terrestre inaugure l'œuvre céleste. Le Christ terrestre n'a pas réussi à édifier le royaume. Le Christ crucifié et ressuscité réussira dans l'œuvre de Dieu : cette œuvre ne s'appellera plus l'œuvre du royaume, elle s'appellera l'Église...

« Dans l'œuvre de l'Église la pensée de Dieu voilée dans l'ancienne alliance, ébauchée dans l'œuvre du royaume, se réalise complètement. L'Église est donc la réalisation complète de la pensée divine.

« 11 décembre. Multitudinisme et individualisme. Y voir deux *tendances* complémentaires (dont le péché a fait deux contradictoires) plutôt que deux systèmes. Ces deux *tendances* reposent sur deux faits : le *quantitatif* et le *qualitatif*. Le domaine de l'esprit est avant tout le qualitatif, mais le qualitatif ne peut se passer du quantitatif pas plus que l'esprit du corps.

« La conversion, fait qualitatif susceptible d'une intensité croissante. — L'œuvre de la conversion a pour devise : « jusqu'aux extrémités de la terre », détermination quantitative.

« Les uns ne voient que le qualitatif : individualistes ; les autres ne voient que le quantitatif : multitudinistes. Les uns et les autres se trompent. — Le qualitatif produit le quantitatif.

« Trouvé le plan en montant hier, 17 décembre, à Clos-Arthaud. Deux parties : I, le plan de Dieu. — II, l'œuvre de l'homme.

« I. — Le plan de Dieu : en d'autres termes, la pensée révélée à saint Paul au sujet de l'Église.

« *Chapitre I.* — Discuter l'énoncé du sujet : *Qu'est-ce qu'une Église ? — Sa nature et ses éléments constitutifs.*

« La question a trait évidemment aux éléments constitutifs d'une église locale. Il s'agit de fournir une pierre de touche grâce à laquelle on puisse vérifier si tel ou tel groupement religieux mérite le titre d'église...

« La question pratique à résoudre sera donc celle-ci : la communauté de X. possède-t-elle les caractères distinctifs d'une église ?

« L'essentiel est donc de déterminer avant tout quels sont ces caractères. Mais il est impossible de déterminer les caractères constitutifs d'une église sans être au clair sur la relation qui existe entre l'église locale et l'Église universelle d'un côté, entre l'église locale et telle ou telle Église historique de l'autre...

« L'église locale est la manifestation de l'Église universelle, elle en est la *réalisation* comme l'Église universelle est la réalisation de la pensée divine. Donc impossible de dire ce qui fait l'église locale sans dire ce qui constitue l'Église universelle.

« L'église locale est un membre de l'Église universelle. Selon l'attitude que le membre adopte à l'égard du corps l'église locale prospère ou dépérit... Donc la relation entre l'église locale et l'Église universelle est un élément constitutif de l'église locale.

« Pour ces deux raisons toute théorie de l'église locale implique une certaine notion de l'Église en général.

« *II^e Chapitre.* — La doctrine de l'Église n'est pas la doctrine du royaume. Une révélation fait partie de l'évangile de saint Paul. La doctrine de l'Église est dans saint Paul et pas ailleurs.

« La doctrine du royaume dans tout son relief : réalisation de la théocratie d'Israël. L'œuvre terrestre du Christ a abouti à un désastre. Le plan du royaume a avorté. La

théocratie d'Israël que Jésus venait établir a fait banqueroute. Cette banqueroute a été le salut du monde. Au plan du royaume succède le plan de l'Église qui en est en apparence la négation — un scandale aux Juifs — quoiqu'il en soit au fond la réalisation...

« *III^e Chapitre.* — Étudier la doctrine de l'Église dans I Corinth. XII, Romains XII, Éphésiens I et III, pour en dégager l'idée maîtresse.

« L'idée maîtresse se résume d'un seul mot : *Solidarité*. Ce mot fournit au reste la clef de toute la doctrine de saint Paul...

« La doctrine de l'Église n'est que la mise en œuvre, la réalisation de la doctrine de la justification et de la sanctification = du salut...

« L'Église n'a d'autre raison d'être que la solidarité. Elle n'existe que par la solidarité avec Jésus-Christ; elle ne se développe que par la solidarité pratiquée à l'égard de tous les hommes...

« L'Église est l'humanité consciente.

« L'humanité pécheresse subit la solidarité et en est écrasée. L'Église comprend la solidarité et la pratique pour son salut.

« Supprimez le fait de la solidarité : l'œuvre du salut et l'Église s'écroulent. Supprimez l'intelligence de la solidarité : l'œuvre du salut s'obscurcit et l'Église perd l'intelligence de sa vocation...

« *IV^e Chapitre.* — L'église locale est la réalisation de l'Église universelle. — L'Église universelle peut seule exprimer la totalité de la pensée divine. — L'Église universelle est fondée par la parole de la Croix et le baptême; elle est nourrie par la parole de la Croix et la sainte Cène...

« Éléments constitutifs de l'Église universelle.

« Elle est le corps du Christ, faisant ici-bas l'œuvre du Christ, nourrissant ses propres membres, sauvant les incrédules ou les ignorants.

« La puissance qui engendre les croyants et les nourrit : *la parole de la Croix et les actes saints appelés sacrements.*

« L'organe de cette puissance : *des hommes revêtus de certains charismes.*

« L'œuvre de l'Église s'accomplit donc partout où se rencontrent ces trois éléments : 1° des hommes appelés; 2° prêchant la parole; 3° et administrant les sacrements...

« L'œuvre ne peut être considérée comme constituée et l'Église comme fondée que là où apparaît un groupe de croyants qui s'affirment comme membres du corps du Christ et se déclarent membres les uns des autres.

« L'église locale n'est qu'un fragment de l'Église universelle. Mais on peut lui appliquer ce que l'apôtre dit de chaque croyant. Chaque église locale peut être considérée comme un *membre* du corps du Christ.

« L'église locale n'étant qu'un membre ne reproduit que d'une manière incomplète les traits de l'Église universelle; mais les traits essentiels demeurent : 1° des hommes appelés, revêtus d'un certain ministère; 2° la prédication de la parole; 3° l'administration des sacrements; 4° l'union avec l'Église universelle.

« Les trois premières conditions suffisent pour qu'une église existe; la quatrième est nécessaire pour que l'église soit viable...

« 28 décembre. — Le plan m'apparaît nettement. »

Suit alors l'esquisse du plan définitivement adopté.

Ainsi, en quelques semaines, la pensée de Fallot — dont ces quelques citations aident à suivre le mouvement — dégage l'essentiel des réflexions de longues années. Pendant

le premier trimestre de 1896 il écrit son mémoire qui, si bref qu'il se soit efforcé d'être, « dépasse de beaucoup les limites prescrites » (1). N'ayant pas le temps de démontrer il procède à regret par affirmations. Et, son travail achevé, il lui donne pour épigraphe les mots *Ave crux! spes unica* que commentent les dernières lignes de l'avant-propos :

« C'est au pied de la Croix, comprise et pratiquée dans toute sa majesté, que se sont fondées les Églises; c'est au pied de la Croix, prise au sérieux, qu'elles retrouveront santé, force et vigueur; c'est au pied de la Croix que je me suis efforcé d'écrire chacune de ces pages, très accablé par le sentiment de notre commune déchéance, mais frémissant de joie à la vue des horizons merveilleux qu'on découvre du haut de Golgotha. »

A Ernest Naville, qui s'informe à ce moment du résultat de ses études sur le problème de l'Église, Fallot écrit :

« Vous avez la bonté de me demander où j'en suis de mon travail. J'ai été forcé de négliger toute la partie théorique; par contre j'ai réussi à mettre sur pied un manuscrit de deux cents pages pour un concours sur *l'Église*. Mon irénisme y coule à plein bord; aussi ai-je dix chances contre une de n'être pas couronné. Dès que le verdict sera rendu et que j'aurai recouvré ma liberté je pense publier ce travail qui m'a coûté de grands efforts, car je l'ai composé en grande partie durant mes courses dans ma paroisse (2). »

Contrairement à cette attente le jury, qui compte des hommes tels que Charles Babut et Roger Hollard, partage entre Fallot et le professeur Westphal le prix du concours. Une des conditions de celui-ci était l'impression immédiate des manuscrits couronnés afin qu'ils puissent être répandus avant la réunion de la Conférence fraternelle des Églises

(1) *Qu'est ce qu'une Église?* page IX.

(2) 2 mai 1896.

réformées convoquée, pour l'automne, à Lyon. *Qu'est-ce qu'une Église?* paraît en octobre.

« Je prépare, écrit Fallot à G. Chastand quelques jours auparavant, une déception aux lecteurs qui chercheront dans mon travail de la polémique et de l'actualité. Je me suis efforcé d'être aussi objectif que possible et de ne rien négliger pour mettre en lumière l'importance de l'église locale et la nécessité de l'organiser, question fort ignorée dans notre Église réformée. Le jury m'a stupéfait par son impartialité. Je m'étais astreint à ce concours uniquement pour discipliner ma pensée et la mûrir. J'estimais que j'avais une chance contre cent d'être couronné, car, si peu polémique que je sois, il est aisé de lire entre les lignes que toutes mes sympathies sont pour la méthode luthérienne (au point de vue du synode en particulier) et que je me sépare nettement du synode officieux.

« Je suppose que ma notion sociale de l'Église ressortira avec une clarté suffisante; elle ne fait qu'un avec ma notion spirituelle. A cet égard ma synthèse me paraît inattaquable. Malheureusement l'exécution du travail laisse beaucoup à désirer. En quatre mois un pasteur de campagne, riche de trois annexes éparpillées sur 20 kilomètres, ne peut rien mettre de complet sur pied. Ce ne sont guère que des têtes de chapitre. Quand j'aurai lu les travaux de mes concurrents, surtout celui de M. Westphal, quand j'aurai médité les critiques qu'on voudra bien me faire, je reprendrai mon travail et je tâcherai de faire quelque chose de moins défectueux (1). »

Si « défectueux » que Fallot juge son « petit livre », celui-ci fait, dès son apparition dans les milieux protestants, religieux et théologiques, de langue française, une impression

(1) 29 septembre 1896.

profonde. Quelques appréciations de théologiens peuvent seules être notées ici. Le professeur Lobstein, de Strasbourg, écrit à Fallot qu'il lui doit « la meilleure des édifications, celle qui est composée à la fois de lumière et de chaleur et qui embrasse toutes les facultés de l'être spirituel » ; il se réjouit « d'avoir rencontré, exprimés avec une clarté et une vigueur admirables, les principes qui lui semblent les plus justes et les plus féconds ». « Prendre son point de départ dans l'église locale, tout en faisant de la notion de la solidarité la clef de voûte de tout l'édifice chrétien, quoi de plus simple et de plus sain, mais aussi quoi de plus rare ! Sulze (1), avec lequel vous vous rencontrez fréquemment, n'a pas réussi à formuler si lucidement le problème, et surtout il n'a pas su tirer parti de la grande vérité de la solidarité (2). »

Ménégoz est heureux de trouver, dans le livre de Fallot, l'esprit de l'Église luthérienne, en particulier dans ses principes pédagogiques. « Il n'y a que dans la question des sacrements, lui dit-il, que vous avez conservé, à mon avis, quelques gouttes de l'ancien paganisme qui avait pénétré dans l'Église romaine et que le luthéranisme n'a pas réussi à éliminer entièrement ; mais c'est si peu qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Votre livre est une bonne œuvre (3). »

De Genève, Gaston Frommel, qui enseigne la dogmatique à l'Université depuis près de trois ans, écrit à Fallot : « C'est avec joie et reconnaissance que je viens vous remercier de votre belle étude sur l'Église. Je l'ai lue, relue et annotée et me propose de l'étudier encore, et surtout de m'en inspirer lorsque viendra le moment, si Dieu me l'ac-

(1) Émile Sulze, pasteur à Dresde, auteur de *Die evangelischen Gemeinde, Die Reform der evangelischen Landeskirchen*, etc.

(2) Lettre du 7 novembre 1896.

(3) 15 décembre 1896.

corde, où j'aurai à parler moi-même aux étudiants sur ce sujet. Car en même temps qu'un acte d'obéissance et de foi, qui en appellera d'autres chez tous ceux qui vous liront, c'est un véritable cours d'ecclésiologie dogmatique que vous nous avez donné là. Il me fait regretter sincèrement que vous ne soyez pas à ma place, insufflant à ces jeunes gens l'esprit et la puissance de votre conviction⁽¹⁾. »

Sur deux points Frommel présente des réserves. Il ne peut consentir, tout d'abord, à ce que la sainte Cène tienne lieu de confession de foi et il en réclame une autre. « Celle à laquelle je songe serait morale, religieuse et pratique; elle se lie à la conception d'une Église de confessants; elle entraînerait un acte et une responsabilité, et consisterait dans la demande même du fidèle de faire partie de l'Église. Sans signer aucun credo théologique le fidèle, en entrant dans la solidarité des disciples du Christ, s'engagerait à suivre Jésus-Christ dans sa conduite et dans sa pensée. Il serait dès lors responsable d'une conduite et d'une connaissance chrétiennes progressives. La discipline spirituelle aurait où s'appuyer pour le reprendre et l'Église le droit de lui demander le concours de son activité individuelle⁽²⁾. »

D'autre part Frommel trouve un peu obscure la pensée de Fallot sur les rapports nécessaires entre l'Église et l'État. Pour lui l'indépendance de l'Église est, non un principe abstrait, mais une condition de son existence. Sur ce point des précisions lui paraissent indispensables.

Le même chapitre semble « quelque peu confus » à un des plus chers amis de Fallot, Léopold Monod. Mais ce que celui-ci réclame avec instance, c'est une étude du culte de l'Église. Sa requête et les critiques amicales

(1) 8 décembre 1896.

(2) *Ibid.* Voir plus bas, chapitre IX, ce que Fallot pensait, en 1900, des confessions de foi.

d'autres correspondants engagent Fallot à se mettre au travail et à combler, en vue d'une seconde édition devenue rapidement nécessaire, des lacunes qu'il connaît mieux que personne. Toute une théorie du culte est à faire; à côté d'un chapitre sur « nos sanctuaires » (culte privé, culte domestique, culte de l'Église) elle impliquera une étude de l'art dans le culte. Mais l'acte de culte normal aboutit à l'adoration. D'où la nécessité d'un chapitre sur l'adoration de Jésus-Christ. Fallot rédige ces trois chapitres. Il veut écrire encore une théorie de la cure d'âmes, compléter sa doctrine des ministères, corriger divers passages de son livre. Les graves préoccupations que lui donnent à ce moment les affaires de Madagascar l'empêchent de mener à bonne fin son projet et, pressé par son éditeur, il publie son ouvrage sans addition ni modification. Le traité complet « de pathologie et de thérapeutique ecclésiastiques », pour lequel il a réuni tant de matériaux de première valeur, restera toujours inachevé⁽¹⁾.

III

Qu'est-ce qu'une Eglise? est le fruit d'un grand labeur de pensée, et pourtant ce livre, d'inspiration plus paulinienne encore que luthérienne, n'est qu'un chapitre de théologie pratique détaché d'une conception d'ensemble à laquelle Fallot est conduit par ses persévérantes méditations et qu'on doit appeler, avec lui, une philosophie de la Révélation.

De cette philosophie religieuse de nombreux éléments subsistent. Quelques-uns se trouvent dans les conférences

(1) Le *Christianisme Social* a publié *l'Art dans le Culte* (août 1920) et *l'Adoration de Jésus-Christ* (janvier 1921).

données à Clairac et à Aouste, en 1897, sur la *Religion de la Solidarité* (1). D'autre ont pris place dans un cours d'instruction religieuse manuscrit, intitulé *Le Credo*, commentaire singulièrement vivant des leçons du catéchisme de Calvin sur le symbole des Apôtres. Les plus importants doivent toutefois être cherchés dans des cahiers de notes, mine inépuisable d'idées originales, jaillissant sous l'effort de la pensée pour atteindre le réel, et plus particulièrement dans deux cahiers : *Traité des contraires*, *Éducation de l'imagination*, et dans l'esquisse d'une *Philosophie de la Révélation*. Ces divers documents, où sont reproduites d'ailleurs des notes de 1891-1892, appartiennent à la période 1894-1895. Il ne peut être question ici que de donner une vue synthétique des pensées si riches qui y sont consignées.

Quelle est l'idée maîtresse du « système vivant » que Fallot discerne dans ses diverses parties et dans son unité organique mais que, malheureusement, les circonstances l'empêcheront toujours d'exposer autrement qu'en raccourci ? Il l'a lui-même indiquée en ces termes :

« L'idée maîtresse d'un système vivant est imposée à celui qui l'élabore ; le penseur ne la trouve pas entre mille autres après les avoir passées consciencieusement en revue ; elle lui apparaît soudain, lumière jaillissant sur son sentier pour projeter peu à peu ses clartés dans les recoins les plus sombres.

« Mon idée maîtresse correspond à mon tempérament intellectuel ; de tout temps la pensée du symbole m'a hanté ; avec la notion de la vie elle a fait la matière constante de mes réflexions.

« Mais le 10 février 1891, après une nuit d'insomnie féconde comme la plupart de mes nuits d'insomnie, l'idée

(1) Ces conférences se trouvent à la fin du volume auquel elles ont donné leur nom.

du symbole s'est emparée de mon esprit avec une telle force qu'elle m'a indiqué, pour mon intelligence aussi bien que pour ma conscience, le *chemin du salut* depuis si longtemps cherché. »

Pendant les quatre années qui suivent cette illumination intérieure, Fallot explore en tous sens ce « chemin du salut ». La question qui l'obsède dès le début est celle-ci : derrière le phénomène passager y a-t-il une réalité qui demeure ? et si oui quel rapport y a-t-il entre le phénomène et la réalité ? La réalité se révèle-t-elle ou ne se révèle-t-elle pas par le phénomène ? Si la question doit être posée par la psychologie sa solution ne peut être donnée que par la métaphysique. Seule celle-ci donnera au système entrevu sa base nécessaire ; elle est le seul fondement solide de la connaissance et de toute philosophie, et non pas son couronnement lointain. La psychologie, apportant son appui à la métaphysique, aboutit à une pédagogie qui est son critère décisif, de même que la sociologie est le critère de la pédagogie qui la détermine.

Peu à peu les questions de méthode se résolvent et Fallot se sent en mesure de préciser les étapes que parcourra sa pensée en s'exprimant.

« Dans la *métaphysique* nous énonçons des hypothèses qui ne pourront être admises qu'à la condition d'être légitimées par les expériences décrites dans les parties suivantes.

« Dans la *psychologie* nous nous bornons à décrire les faits. Si les faits décrits sont exacts les affirmations métaphysiques trouvent déjà un commencement de preuve.

« Dans l'*histoire des symboles* nous nous bornons également à décrire des faits historiques en les rattachant aux faits que nous a fournis la psychologie. Si l'homme se constitue et se développe par l'effort qu'il tente pour se révéler à lui-même, il importe d'étudier les matériaux au moyen desquels il

accomplit cet effort. Ces matériaux sont les symboles. C'est à l'histoire que nous en demandons les éléments.

« Dans l'*histoire de la révélation* nous montrons la mise en œuvre des principes énoncés sous forme hypothétique dans la partie consacrée à la métaphysique. Si nos vues métaphysiques sont justes, la philosophie de l'histoire que nous en tirons sera féconde en applications utiles. Elle nous apportera la solution de problèmes historiques que plusieurs déclaraient insolubles, elle nous aidera enfin à voir clair dans les difficultés de l'heure présente.

« Si le Dieu qui a créé la nature, qui a établi les lois qui régissent le développement des peuples, si le Dieu qui a choisi Abraham et celui qui a fondé l'Église n'est qu'un seul et même Dieu, comment ne pas admettre que les différentes portions de son œuvre gigantesque obéissent à une seule et même pensée ?

« Les vues historiques en apparence les plus sûres peuvent à vrai dire être frappées de suspicion. Une doctrine n'acquiert donc quelque crédit durable qu'à la condition d'être vérifiée expérimentalement. La dernière partie, que nous intitulerons : *manuel de la vie parfaite*, est destinée à fournir cette preuve expérimentale.

« Si la description donnée par notre psychologie est exacte, si les faits décrits dans notre manuel de la vie parfaite sont positifs, nos conceptions métaphysiques et historiques mériteront peut-être l'attention des esprits que le préjugé n'aveugle pas. »

Avant d'aborder les diverses parties de la philosophie de la révélation il convient de faire encore deux remarques.

En premier lieu, si Fallot a la conviction que son *système* est le plus vrai c'est qu'il satisfait plus complètement que tout autre son *sens intime* (raison, conscience, âme) en lui

fournissant l'explication la plus plausible des faits. Critère subjectif, parce que c'est à lui que l'explication donnée apparaît le plus plausible ; critère objectif néanmoins, parce que cette explication implique une connaissance des faits et de leur enchaînement qui puisse subir la critique de tous les hommes capables de juger. Critère qui découle de la doctrine de l'Incarnation en vertu de laquelle une idée, un système ne peuvent être jugés qu'une fois incarnés dans les hommes et dans les événements.

En second lieu un secours précieux est apporté à Fallot, dans l'élaboration de sa pensée, par la *doctrine des complémentaires*. « On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, a écrit Pascal, mais bien en touchant les deux à la fois et remplissant tout l'entre-deux ⁽¹⁾. » Cette parole inspiratrice guide Fallot à travers le dédale des oppositions, souvent réelles, parfois aussi apparentes, au milieu desquelles la logique court le risque de sombrer. On vient de voir à quelles conclusions elle le guide dans l'étude du catholicisme et du protestantisme et des tendances *complémentaires* qui s'incarnent en eux.

« Duperie, s'écrie-t-il par exemple, que les oppositions qui n'en sont pas. Ménégos et Sabatier opposent les exigences de la conscience à celles de la science, autrement dit l'ordre des choses incorruptibles à l'ordre des phénomènes corruptibles, c'est-à-dire deux ordres de faits qui sont sur un plan différent. Deux principes opposés (en apparence) dont l'un réside sur un plan supérieur à l'autre ne peuvent pas plus se féconder que des êtres d'espèce différente : fécondation stérile, produit hybride. *Théologie de mulet*. »

Il s'agit donc d'apporter un soin extrême dans la détermination des oppositions. Les unes se détruisent : le bien et

(1) *Pensées*, 353 (édition Giraud).

le mal, le vrai et le faux. D'autres demeurent stériles parce que non réelles : la foi et la science. D'autres enfin se fécondent : le témoignage et l'expérience, le raisonnement et l'intuition.

A y réfléchir de plus près Fallot se persuade que la théorie des contraires repose sur un malentendu. Dans l'ordre *normal* de la vie il n'y a pas de contraires mais des complémentaires. La femme n'est pas le contraire de l'homme mais son complément et réciproquement. La conception individualiste de la société, qui est juste, n'est pas contraire à la conception socialiste, non moins juste; elle découle d'un point de vue différent.

Sans doute, dans l'ordre de la déchéance qui est celui de l'humanité actuelle les complémentaires peuvent apparaître comme des contraires. L'homme apparaît comme l'ennemi de la femme et réciproquement, l'État comme l'ennemi de l'individu. Mais c'est un ordre déchu, c'est une contradiction résultant d'un état pathologique.

« La logique des contraires contradictoires et de leur identité est la logique d'un monde déchu qui se glorifie de sa déchéance. La logique des contraires complémentaires et de leur union salutaire est la logique d'un monde déchu qui aspire à la délivrance et à l'unité de la vie parfaite. »

Essayons maintenant d'indiquer le mouvement par lequel se développe et s'organise la pensée de Fallot.

I. — MÉTAPHYSIQUE DE LA RÉVÉLATION.

Une question domine toutes les autres : suis-je une illusion ou une réalité? — Si je suis une illusion, je ne puis pas savoir s'il y a quelque chose de réel, car le fait de concevoir quelque chose de réel me procurerait l'idée du

réel, donc quelque chose de réel; je ne serais donc plus complètement une illusion. Or, j'ai l'idée du réel (Fallot en montrerait ici la genèse), donc je possède quelque réalité, je suis une réalité.

Comment, de cette réalité particulière que je suis — et qui m'est donnée — s'élever à la réalité même si elle existe? — Je ne suis rien par moi, et pourtant je dois être par moi. — Où peut être mon origine sinon dans une réalité supérieure en Dieu? Ainsi donc le prix du phénomène, de celui qui m'est le plus proche comme de tout autre, c'est qu'il révèle la réalité. Fugitif, il est le prophète de ce qui demeure; infiniment petit, il est une partie de l'image de la réalité.

La réalité est ce qui tend à se révéler. En tant que je suis une réalité, je tends à me révéler. Mais je suis aussi une révélation. Je ne puis me comprendre sans admettre qu'il y ait une réalité existant en dehors du temps et de l'espace (penser, aimer). Je ne puis comprendre cette réalité en elle-même, mais je puis la saisir dans la révélation qu'il lui plaît de me donner d'elle. Dieu reste l'inconnaissable en dépit de l'impudeur des philosophes qui prétendent le construire. Sa révélation seule nous appartient.

Si Dieu s'est révélé, pourquoi sa révélation le cache-t-elle sans cesse? C'est là la conséquence d'un désordre fondamental dont la déchéance de l'homme est la conséquence tragique.

Et pourtant l'homme est le révélateur. *Imago Dei*, il est la clef de la révélation. L'homme ne vivant que pour se révéler, le mode selon lequel il se révèle doit être l'image du mode selon lequel il plaît à Dieu de se révéler. Étudier comment l'homme se révèle c'est étudier comment Dieu se révèle.

L'étude de l'univers montre qu'il peut se réduire à deux

éléments : le vouloir-vivre et l'image. L'image est la révélation constante de cette volonté primordiale de vivre. L'image est l'élément primordial auquel se réduit le non-moi. L'univers vient à moi sous la forme d'une image. L'image est le premier moteur de la sensibilité, de l'intelligence, de la volonté.

Entre la volonté de vivre et l'image le lien est indissoluble. Je veux vivre... et d'un mouvement instinctif je cherche hors de moi une vie plus intense. Mais sous quelle forme se présente la vie extérieure à moi sinon sous celle de l'image ? L'image naît dès que le besoin de vie en moi rencontre la vie hors de moi. Elle n'est appelée, recherchée, qu'en raison de ce qu'elle nous promet et parfois nous procure. Elle est l'expression palpitante de la réalité mystérieuse et suprême qu'est la vie. L'homme qui n'est au fond qu'une volonté de vivre étreint chaque image parce que c'est par elle que la puissance de la vie se manifeste à lui et l'invite à sa communion. L'image est le sacrement de la vie. Une certaine mystique fait un effort maladif pour supprimer l'image, intermédiaire indispensable ici-bas. Elle est en révolte contre la loi constitutive de l'univers. Quand l'homme appelle la vie il saisit l'image, quand il produit la vie il crée l'image.

L'image est l'élément irréductible de la représentation ; elle signifie que tout ce qui vit tend à se révéler. D'où provient sa puissance sinon de ce qu'elle a pour rôle permanent d'annoncer et de communiquer la vie ?

La vie donne seule à l'image sa valeur ; et c'est parce que, dans l'ordre normal, l'image annonce toujours et véhicule la vie que, dans l'ordre de la déchéance, l'homme se précipite vers elle et l'étreint quand bien même elle n'est qu'une apparence, c'est-à-dire une image qui, infidèle à sa destination, n'apporte pas la vie.

II. — PSYCHOLOGIE DE LA RÉVÉLATION

L'homme porte en lui des profondeurs encore insondées par la psychologie. Il reste pour lui-même le plus redoutable des mystères. Tandis qu'une certaine science se vante d'avoir banni le mystère, il suffit que l'homme regarde dans les profondeurs de son âme pour que le vertige du mystère le saisisse. Il est poursuivi par le besoin de se révéler lui-même à lui-même, et les plus belles œuvres d'art sont celles qui lui fournissent quelque connaissance nouvelle de lui-même.

Il faut en finir avec une psychologie à fleur de peau qui, sous prétexte d'exalter le *connais-toi toi-même* de Socrate, commence par vider l'homme et puis, l'ayant vidé, se vante de le connaître à fond.

Tout le développement de l'homme gravite autour de ce besoin d'une révélation qui l'aide à prendre conscience de lui-même. En arrière des régions de la personnalité humaine qui émergent en pleine lumière la psychologie doit découvrir et observer celles qui sont dans le clair-obscur et celles où règne l'obscurité.

Comment y réussira-t-elle ? On peut affirmer que tous les traits distinctifs de l'homme spirituel doivent se trouver dans la nature instinctive à l'état de germes, d'instincts confus. Il y a là un critère pour atteindre par régression la nature instinctive.

Mais une autre voie s'ouvre à la psychologie pour déterminer ce qu'est le germe humain. L'homme doit avoir la tendance de faire ce qu'il est en quelque manière : *sois ce que tu es*. Qu'est-ce que le germe humain considéré dans son origine ?

a) Un organisme : il doit donc avoir l'instinct d'organiser, d'attirer à lui son milieu, l'instinct de la 'préhension (nutrition).

b) Une concrétion de mouvements ordonnés : il doit donc avoir l'instinct du rythme.

c) La résultante d'une coopération de volontés : il doit donc avoir l'instinct de se rapprocher de son semblable.

Mais l'homme, étant le résultat d'une pensée s'exprimant par un ensemble de faits matériels, doit avoir l'instinct symbolique, le besoin de se ressaisir dans son être en allant au delà du phénomène visible. De là une seconde série d'instincts à l'état de germe dans le genre humain :

a) L'instinct symbolique est la racine unique de l'instinct religieux, du sens de l'invisible, et la première racine de l'instinct esthétique. Seul cet instinct rend possible une révélation correspondant si bien aux besoins de la nature humaine qu'elle devient une *réponse* à la question humaine.

b) L'instinct plastique : faire non seulement pour se mouvoir, mais se mouvoir en faisant ce qu'on a compris, réaliser l'idée entrevue, *incarner*. Cet instinct est la deuxième racine de l'instinct esthétique (l'*art* est une incarnation qui parle à l'âme) et la première de l'instinct moral (l'*action* est une incarnation qui parle à toutes nos facultés).

c) L'instinct coopératif : se combinant avec l'instinct physique de rapprochement il devient le germe de l'instinct sexuel; deuxième racine de l'instinct moral, il est le germe de toutes les activités et jouissances sociales.

A mesure que ces instincts se développent — et toute la pédagogie consiste à aider à leur développement en donnant à chacun sa place — ils s'organisent autour de trois centres : physique, psychique, spirituel, qui d'excentriques tendent sans cesse à devenir concentriques. L'intel-

ligence n'est qu'un système de mesures à l'usage de ces trois centres et l'activité intellectuelle, résultante de l'activité totale, n'est qu'un épiphénomène. De l'importance plus ou moins grande que chacun de ces centres prend par rapport aux autres résulte le caractère définitif de l'homme. Ou bien le centre physique devient le centre directeur : les deux autres subissent son impulsion, l'homme devient charnel, asservi à la pensée et aux volontés de la chair. Ou bien le centre psychique domine : c'est l'exaltation du moi, sous forme d'amour égoïste, d'orgueil, d'ambition ou de haine; même maître de sa chair par orgueil l'homme n'en est pas moins esclave. Ou bien le centre spirituel l'emporte : le moi crucifié ressuscite sans cesse en Dieu; le centre psychique est transfiguré et le centre physique devient l'indicateur et l'instrument de l'esprit.

Ainsi la destinée de l'homme, à laquelle il peut manquer, est d'aller de la conscience confuse à la pleine conscience.. La psychologie doit donc considérer l'homme dans l'effort qu'il tente pour se révéler à autrui (révélation rudimentaire) et pour se révéler à lui-même (révélation complète). Elle se subdivise ici en trois chapitres : psychologie de l'image et de l'art, psychologie du langage et de la pensée parlée, psychologie de l'action, qui correspondent aux trois modes sous lesquels l'homme se révèle à lui-même et à autrui : produire une image (ou la percevoir), prononcer une parole, accomplir un acte.

Psychologie de l'image. — Il nous faut nous reporter aux premiers bégaiements de l'humanité en prenant pour point de comparaison l'état du petit enfant et l'état de l'homme primitif. L'homme était tout sensibilité, l'intelligence ne faisait que s'éveiller et l'action n'avait d'autres ressorts que les saccades de l'impulsivité. L'homme était tout désir et,

le désir étant le grand évocateur et le grand générateur de l'image, l'homme ne vivait que d'images : visuelles, auditives, olfactives, etc.

Sa pensée rudimentaire ne jaillissait que sous la forme de l'image; le symbole n'était pas voulu, cherché, il s'imposait, il était une nécessité. Le premier langage de l'homme fut le geste, cette ébauche rudimentaire de l'image. Parler, pour l'homme primitif, c'était produire une image, c'était peindre. Le geste n'était au début que l'expression instinctive de l'émotion : il en devint peu à peu le signe conventionnel.

Écouter, pour l'homme primitif, c'était observer l'image produite par le geste d'autrui. Dire que le premier langage fut celui des images ou dire qu'il fut le langage *gesticulé*, c'est tout un.

Le geste étant un mouvement qui possédait une signification, l'homme primitif voyait dans chaque mouvement un geste intentionnel. Attribuant une volonté comme la sienne à toutes les créatures qui l'entouraient, il attribuait une signification aux mouvements, aux *gestes* de toutes les choses créées : animaux, arbres, rivières, etc. Il écoutait, plein d'admiration, les discours sans paroles que lui tenait la nature et, parfois, il s'efforçait de les imiter.

Traduisant par des gestes chacune de ses émotions, les plus nobles comme les plus grossières, l'homme distingua bientôt entre les gestes augustes et les gestes vulgaires. Il réserva les premiers pour exprimer ses émotions religieuses. Pour chercher le secours d'en haut il prit l'habitude de lever les bras vers le ciel et de les abaisser ensuite avec solennité pour faire descendre le même secours sur ses semblables. Les gestes augustes en se répétant donnèrent lieu aux rites sacrés. Il n'est actuellement aucun culte, si spiritualisé qu'il soit, qui puisse entièrement s'en passer. Il

est bon qu'il en soit ainsi. Il est bon de ne pas oublier quelles furent les premières formes d'adoration auxquelles les hommes eurent recours.

Ainsi naquirent les premiers langages, gesticulés et imagés. L'image est à la fois le ressort de l'homme impulsif et son œuvre. L'homme vit d'images et ne cesse d'en produire. Sentant confusément sa relation avec Dieu, avec les hommes, avec la nature, il cherche à prendre conscience de tout ce qu'il sent et se cherche lui-même dans le brouillard.

Toutefois le langage imagé est grossier, confus, obscur. Il dit tout, et pourtant il ne dit rien de façon à éveiller l'intelligence et surtout à réveiller la conscience. Pour cela il faut la révélation par la parole.

Psychologie de la parole. — L'être spirituel enveloppé, involué dans l'homme tend à se développer, à évoluer; pour se développer il doit se saisir, prendre conscience; pour se saisir, se poser, s'affirmer; pour se poser, s'opposer.

L'esprit de l'homme se pose en face de la nature, s'oppose à elle et se retrouve en elle : car la nature est l'esprit extériorisé, elle est la gamme des sensations correspondant à la gamme des modifications spirituelles; chaque phénomène moral s'exprime par un phénomène naturel, car chaque phénomène moral veut s'exprimer, se manifester et, cherchant son image, ne la trouve que dans la nature, lieu des images.

Le langage a son origine dans cet effort de l'esprit qui veut se manifester et, pour se manifester, doit s'incarner, et dans la concordance de la nature et l'esprit. Plus l'homme *sente* cette concordance, plus il est *créateur* de la langue. La langue d'un peuple est le grand poème collectif auquel a collaboré toute une race à l'éveil de ses facultés

créatrices; elle est aussi le monument authentique de sa philosophie primordiale, philosophie tout intuitive mais d'autant plus solide. Révélation de l'homme à l'homme, le langage naît avant tout de l'effort de l'homme pour se révéler à lui-même.

La parole participe à la fois au caractère de l'image et à celui de l'acte. Comme l'image elle a quelque chose de spontané, elle est l'expression immédiate de la pensée, elle est la pensée rendue sensible, elle est souple, plastique, vivante. Comme l'acte elle fixe la pensée, elle l'incarne. Pour l'image elle est déjà l'acte, pour l'acte elle est encore l'image; elle est la première réalisation vers laquelle tend l'image, elle est l'image devenue objet de la pensée, mais elle est le germe dont l'acte est le fruit. Elle peut remplacer l'acte : un mot est parfois un acte; elle peut aussi n'en être que le simulacre : le bavard croit agir lorsqu'il se grise de paroles.

La parole est un acte synthétique dans lequel la personnalité peut se mettre tout entière : elle est donc le sacrement de la volonté humaine, la révélation de l'homme à l'homme et, tout d'abord, à lui-même.

La formation des langues grammaticales et des mots abstraits accompagne le développement de la parole raisonnée et raisonnante. Celle-ci rend seule possible l'éveil de la pensée systématique. Alors naît l'esprit d'analyse. La science se fonde et l'homme attend tout du jeu régulier de son intelligence. « Je pense, donc je suis. » L'homme en qui prédomine la raison discursive s'élève à une conscience claire mais fragmentaire de lui-même. Il se connaît en s'isolant; il ne se connaît ni dans sa relation avec Dieu, ni dans sa relation avec ses semblables, ni dans sa relation avec la nature.

Une révélation plus complète est nécessaire : l'homme ne la trouve et ne la donne que dans l'action.

Psychologie de l'action. — La parole est le germe de l'action; celle-ci est, par ailleurs, le fruit mûr de l'image, le mode définitif de la révélation. Toute action implique des activités diverses (affectives, morales, intellectuelles, physiques); elle est l'incarnation définitive vers laquelle tendent tous les modes d'activité efficaces.

L'action demeure le critère, le creuset purificateur et le but de la pensée, car, selon le mot de Bœhne « la connaissance est la conscience de l'action » (1).

L'action est la fin de l'homme; c'est en vue d'elle et d'elle seule qu'il exerce sa sensibilité et développe sa pensée. Par elle il s'élève à la conscience intégrale et parfaite qui resplendit dans le Christ, le chef de l'humanité nouvelle. Après l'âge de la conscience confuse, après l'âge de la conscience claire mais fragmentaire vient l'âge de la synthèse en pleine lumière. L'homme, après avoir commencé à se trouver dans l'isolement, s'aperçoit qu'il ne se comprendra et ne se possédera qu'en devenant librement ce pour quoi Dieu l'a créé. Uni à Dieu, uni à ses frères et reprenant vis-à-vis de la nature le rôle de dominateur auquel il est appelé, il conquiert la pleine conscience de ce qu'il est en reconquérant l'usage de la raison intuitive sous le contrôle de la raison discursive.

Ainsi s'obtient une notion synthétique de l'homme. Il est un centre de vie qui accumule la vie et qui la produit par l'intermédiaire de l'image. La vie étant un effort vers l'unité, le *moi* qui accumule la vie est un *réducteur* à l'unité. Il n'y

(1) Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que la doctrine de l'action, élaborée par Fallot, a été l'aboutissement de tout un développement de pensée dont les premières étapes ont été marquées dans le premier volume de cet ouvrage et qu'elle est tout à fait indépendante de la philosophie de l'action dont la thèse célèbre de M. Blondel (*L'Action*, 1893) reste l'exposé le plus complet. Il ne semble pas que Fallot ait connu cet ouvrage.

a qu'une réalité parce qu'il n'y a qu'une vie incorruptible. Tous les autres modes de vie ne sont que des images qui annoncent, expliquent et procurent la vie vraie à qui en est altéré. La vie physique est l'image de la vie psychique, image de la vie spirituelle, seule réelle.

III. — HISTOIRE DES SYMBOLES

Nous pouvons passer rapidement sur cette partie de la philosophie de la révélation; elle constitue une psychologie des symboles historiques, contre-partie de la psychologie individuelle dont les traits essentiels viennent d'être esquissés. L'image, la parole, l'action sont les trois formes que revêtent, dans l'histoire, les symboles qui servent de véhicules à la vie, de révélateurs à la réalité. Tout mode de révélation peut être un symbole, depuis l'image primaire (visuelle, auditive, etc.) et l'image parlée, par conséquent pensée, jusqu'au rite, système régulier d'actes qui frappent les sens, jusqu'à l'institution, système d'activités obéissant à certaines règles fixes, jusqu'à la doctrine enfin, système de paroles révélatrices sur lesquelles la pensée a travaillé selon la loi qui lui est propre (abstraction, généralisation, réduction à l'unité).

Le symbole, quel qu'il soit, tend d'ailleurs à acquérir une autonomie relative. Dans ce monde déchu, où l'image est sans cesse préférée à la réalité qu'elle exprime, cette tendance augmente en raison de la disposition idolâtre des hommes qui la considèrent. D'autre part le degré d'autonomie du symbole est en raison directe de l'intensité du phénomène vivant qu'il interprète. Une institution, une cérémonie, une doctrine dans lesquelles des hommes ont incarné le meilleur de leur vie conservent une indéniable puissance de suggestion.

Sans doute le symbole se pervertit parfois et ne peut plus servir de véhicule à la vie. Qu'il soit alors remplacé ou tout au moins purifié. Mais bien plutôt, lorsque la vie décroît, le symbole qui en a été l'expression fidèle supplée à ses défaillances ; lorsqu'elle fait complètement défaut il demeure comme un châtimement qui provoque le remords, comme un secours offert à tous ceux qui aspirent à recouvrer la vie.

IV. — HISTOIRE DE LA RÉVÉLATION

Dieu n'a pu se révéler à l'homme qu'en adoptant le langage habituel à celui-ci. Nous devons donc admettre que les révélations de Dieu à l'humanité primitive furent totalement différentes de celles auxquelles nous sommes habitués.

C'est par certains phénomènes naturels mais extraordinaires que Dieu a dû, aux heures crépusculaires de l'histoire, éveiller le sentiment religieux de l'homme et lui communiquer ces premiers rudiments de révélation sans lesquels la terre fût promptement devenue un enfer.

La nature, si troublée qu'elle soit par la chute de l'homme, demeure en quelque façon un geste de Dieu, et l'humanité primitive se contentant de la révélation par le geste a pu communiquer avec Dieu d'une façon suffisante par la contemplation de la nature.

Toutefois le caractère de cette révélation reste incomplet et contradictoire — d'où la banqueroute du paganisme. Si la nature révèle Dieu à qui le cherche elle le cache à qui veut l'ignorer. La nature actuelle, manifestation autonome et troublée de Dieu, obscurcit ce qu'elle devrait révéler. Le miracle, de ce point de vue, n'est qu'un retour à l'ordre normal ; par lui la nature est contrainte de révéler Dieu tel qu'il veut l'être. Le miracle est le prophète de l'harmonie restaurée.

A la révélation de Dieu dans la nature, révélation sur le

plan matériel et par l'image, succède la révélation dans l'histoire, sur le plan psychique et par la parole. Ici intervient la théorie des trois âges, des trois périodes que traverse l'humanité, déjà ébauchée dans des travaux antérieurs⁽¹⁾. Ces trois périodes marquent bien trois étapes successives s'il s'agit de l'élite qui fraie la route aux peuples; si, par contre, il s'agit de la masse humaine, elles indiquent plutôt trois manières d'être simultanées. La grande majorité des hommes s'agite encore dans la première période; un groupe de peuples civilisés est entré dans la seconde; une élite, à partir du Christ, prépare l'avènement de la troisième. Il faut de plus tenir compte de la loi des régressions qui explique pourquoi chaque progrès est suivi d'un recul. Les trois périodes correspondent aux trois modes de la révélation : l'image, la parole, l'action.

La première période est celle de la solidarité imposée; l'homme vit sous le régime du clan et de la coutume; c'est l'âge du communisme. L'individu n'existe que comme membre du groupe.

Dans la deuxième période la solidarité est mise en échec par la naissance de l'individu. L'État apparaît ainsi que la loi écrite. L'homme prend conscience de sa valeur. La société individualiste a pour triple berceau Israël, la Grèce et Rome, mais elle ne triomphe que dans les sociétés anglo-saxonnes.

La solidarité dans la liberté caractérise la troisième période. Pour conquérir sa liberté l'homme s'est posé en antagoniste de chacun des groupes qui l'écrasaient. Puis il comprend le grand mystère de la vie qui se réalise par le don de soi-même. L'homme cherche la plénitude de la liberté dans la plénitude du don de lui-même. Il se sait le membre d'un corps hors duquel il n'y a pas de vie réelle.

(1) Voir, en particulier, *Protestantisme et Socialisme* (1888) dans *Christianisme social*, pages 34 sq.

Et tout le long de ce déroulement de l'histoire humaine s'opposent avant de se féconder dans une synthèse supérieure les deux tendances fondamentales de la nature humaine. En philosophie, c'est l'opposition du nominalisme au réalisme; en politique, c'est l'opposition de l'individu à l'État; sur le terrain confessionnel, c'est le protestantisme s'opposant au catholicisme; en morale, c'est le droit de l'individu à s'affirmer contre l'ensemble opposé au devoir de l'individu de se sacrifier au bien de l'ensemble; en métaphysique, c'est la préoccupation du multiple opposé à la fascination de l'unité : thèses et antithèses dont la troisième période de l'histoire, celle du coopératisme, connaîtra la synthèse.

La révélation dans l'Église, sur le plan spirituel et par l'action, donne à la révélation dans l'histoire sa vraie signification. L'Église a pour prémisse Israël : la révélation de Dieu à Israël et par Israël est donc l'introduction à la révélation de Dieu à l'Église et par l'Église. Cette dernière révélation se nomme Jésus-Christ, révélateur définitif du Père et dont l'action révélatrice s'achève ici-bas sur la Croix. Elle est confiée à une société dépositaire d'un livre qui l'inspire, la guide et la corrige. La mission de cette société est de développer ici-bas une vie *sui generis*. Ainsi la doctrine de l'Église est un corollaire de la philosophie de la révélation, c'est-à-dire de la philosophie de la vie qui tend à se révéler par l'image. La notion de la vie et celle de l'image (rite, institution, doctrine) sont donc le fondement de toute doctrine de l'Église. Les mystiques serviteurs exclusifs de la vie⁽¹⁾ ont fait une œuvre aussi désastreuse *au point de vue*

(1) Qu'on veuille bien noter que Fallot a en vue, ici, non pas tous les mystiques — il était lui-même un mystique — mais ceux d'entre eux qui ont été, à leur manière, des *iconoclastes* et, par conséquent, des révoltés contre la loi divine.

social, que les hommes de la négation pure (rationalistes, anarchistes, nihilistes) d'un côté et que les fanatiques du rite et de l'institution de l'autre côté. Tous ont séparé ce que Dieu a uni.

Ce n'est qu'en restant fidèle au plan de Dieu que l'Église constituera, par l'action, l'humanité nouvelle qui est la fin des voies divines. Cette humanité nouvelle sera la révélation définitive de Dieu, parce que révélation vivante et agissante.

V. — LE MANUEL DE LA VIE PARFAITE

Nous arrivons à la morale de la philosophie de la révélation. Elle comprend toute une pédagogie car l'homme qui aspire à la vie parfaite doit consentir, tout d'abord, à entreprendre l'éducation de son imagination. Un précepte résume cette éducation et lui assigne son but : « rends-toi maître de l'image, et tu seras maître de ton cœur aussi bien que du monde entier ». Sur cette voie seule l'homme retrouve la vision de Dieu.

L'éducation de l'imagination doit être accompagnée de la conquête de la parole intégrale. Synthèse vivante de toutes les facultés la parole intégrale est un produit de l'homme tout entier : volonté, sensibilité, intelligence. Elle agit sur l'homme tout entier. La parole qui n'agit que sur l'intelligence ou la sensibilité ne peut être la parole intégrale. Celle-ci est la seule vivifiante parce qu'agissant du même coup sur la sensibilité et sur l'intelligence elle agit sur la volonté raisonnable.

La substance de la parole intégrale est la vie sainte, c'est-à-dire une, harmonieuse. Elle doit revêtir un caractère historique parce que la conscience, siège de la volonté raison-

nable, n'est touchée que par des faits. On peut dire qu'au sens strict la seule parole intégrale est la parole de la Croix.

Plus encore que la parole intégrale ou parole vivante l'action intégrale est la fin de l'homme. Seule elle fournit le critère décisif : « vous jugerez l'arbre à ses fruits ». Elle est l'action dans laquelle l'homme met tout son cœur, toute son âme, toute sa pensée.

Pourquoi la valeur de l'action intégrale n'a-t-elle jamais été mise en pleine lumière ? Parce que les artistes et les penseurs sont absorbés par ce qui n'est pas l'action. L'action est méconnue parce que les hommes qui gouvernent l'opinion s'absorbent soit dans l'activité esthétique soit dans l'activité intellectuelle. S'ils sont parfois forcés de s'adonner à l'action ils n'en font jamais l'objet de leur pensée. Le penseur ou l'artiste s' imagine acquérir le sens de la réalité. Il ne se doute pas qu'il se meut, aussi longtemps qu'il n'agit pas, dans le royaume des apparences. Il est temps que surgissent des hommes capables de vivre la vie pleine, c'est-à-dire de vivre en pensant leur action. L'excellence de l'action fonde seule la dignité de la pensée.

Ainsi s'achève la philosophie de la révélation. Si raccourcie que soit l'esquisse qui vient d'en être donnée elle suffit à marquer, de la part de Fallot, un persévérant effort de pensée systématique, une intense activité intellectuelle sans cesse inspirée et soutenue par le besoin de tout ramener à l'unité, et elle fixe l'une des étapes essentielles de sa recherche d'une philosophie de l'homme, de l'univers et de Dieu.

CHAPITRE VIII

LA DERNIÈRE PAROISSE

(1898-1904)

Le 20 septembre 1898 Fallot reçoit, du conseil presbytéral de l'église réformée d'Aouste, une lettre lui demandant, en termes pressants, de remplacer comme pasteur de cette paroisse M. Émile Gillouin qui vient de mourir, jeune encore, après une longue maladie. Avec cet appel, qui le laisse tout d'abord indécis, s'ouvre une nouvelle période de sa vie. Avant de cueillir le « fruit mûr » de sa pensée et de le suivre « sur le seuil » il faut le voir à l'œuvre pendant ses dernières années de ministère.

I

L'appel de l'église d'Aouste survient au moment où Fallot comprend la nécessité d'organiser sur de nouvelles bases l'effort qu'il poursuit à Sainte-Croix depuis quatre ans. Sa paroisse lui donne de la satisfaction; « il y a quelque chose d'obtenu, mais rien de décisif ». C'est auprès des hommes qu'il convient d'agir avec plus d'intensité par des entretiens plus fréquents, par des réunions spéciales, par un

cercle de jeunes gens. Ni Fallot, que ses courses continues en chemin de fer ou en voiture fatiguent de plus en plus, ni sa fille Blanche, ni sa diaconesse de paroisse ne peuvent exercer cette action. Celle-ci exige un homme ⁽¹⁾. Prêt à tous les sacrifices dès que la vie des âmes est en jeu Fallot se décide à appeler auprès de lui un suffragant et fait choix du pasteur Édouard Robert Tissot.

C'est alors qu'il reçoit la lettre du conseil presbytéral d'Aouste. Aouste est, sur la route de Die, à 2 kilomètres et demi de Crest, à 4 kilomètres des Aùberts. Les annexes, Mirabel et Cobonne, peuvent être facilement desservies. A supposer que Fallot et les siens ne puissent se loger à Aouste c'est néanmoins pour eux la possibilité de travailler tous ensemble, « ce qui nous cause à tous, écrira-t-il plus tard, et surtout à ma femme, une vive joie » ⁽²⁾. Au surplus le pasteur Gillouin, dont la perte est vivement ressentie par les églises libérales de la région, avait été l'un des premiers à accueillir Fallot et à lui faire confiance. Dès leur première rencontre il lui avait promis son concours; par la suite il avait appuyé sa candidature au poste de Sainte-Croix auprès de ses collègues du Diois. S'il acceptait de lui succéder Fallot sait qu'il serait fidèle à l'amitié de cet homme « au cœur chaud doublé d'une ferme et lucide intelligence » ⁽³⁾.

Mais a-t-il le droit de quitter Sainte-Croix? L'œuvre qu'il y poursuit ne déborde-t-elle pas les limites de la paroisse? Peut-il laisser inachevés ses efforts en vue de l'union des pasteurs et des paroisses de la Drôme dont le rêve ne cesse de le hanter? Assurément l'Union des pasteurs du Diois prouve qu'une étape difficile a été franchie. La tâche demeure encore grande cependant.

(1) Notes en vue de la prédication du 9 octobre 1898.

(2) Lettre à Ernest Naville, 11 novembre 1899.

(3) Discours du 20 novembre 1898.

Une autre considération oblige Fallot à envisager la question sous un tout autre aspect. Il est bien forcé de s'avouer qu'il a dépensé à Sainte-Croix « les derniers restes de sa vigueur ». N'a-t-il pas le devoir, non seulement de renoncer à une tâche à laquelle ne suffisent plus « les débris de sa force de jadis », mais encore de reculer devant des imprudences qui compromettraient gravement l'œuvre de pacification et de restauration et les labeurs de pensée auxquels il se sent encore appelé ? De ce point de vue le chemin à suivre émerge peu à peu de l'ombre. Fallot accepte de desservir Aouste pendant un an, tout en restant officiellement pasteur de la paroisse de Sainte-Croix dont sa fille Blanche, M^{lle} Serratrice, M. et M^{me} Robert Tissot le déchargeront presque complètement. Deux fois par mois il prêchera à Aouste, où il se chargera des instructions religieuses et des écoles ; les autres dimanches, remplacé à Aouste par son suffragant, il montera dans sa paroisse du Diois. Au terme de cette année d'essai il prendra une décision définitive.

Celle-ci est, à l'automne 1899, ce qu'elle ne pouvait pas ne pas être. Certain d'avoir à Sainte-Croix un successeur fidèle à ses ambitions et à son esprit dans la personne de M. Robert Tissot qui accepte d'en devenir le pasteur officiel, assuré que les liens qui l'unissent au Diois ne peuvent être désormais brisés, conquis d'ailleurs par la grande confiance avec laquelle l'ont accueilli et que lui témoignent de plus en plus complète les paroissiens d'Aouste, Fallot se détermine à devenir, à titre définitif, leur pasteur.

En faisant part de sa décision à Ernest Naville il porte sur son œuvre, et sur les églises au milieu desquelles elle se poursuit, un jugement qu'il faut noter :

« Voilà six ans et demi que nous sommes dans ce pays et nous y avons pris fortement racine. Dieu a été bon pour

nous et nous a permis de jeter les bases de diverses œuvres qui prospèrent et qui aident au groupement de nos forces vives dans les églises de la Drôme. Je suis hanté par le besoin de donner quelque cohésion à nos populations protestantes en train de se fondre dans la grande masse qui les enveloppe.

« Nous n'avons pas pris au catholicisme ce qu'il a de bon mais nous lui avons incontestablement emprunté ce qu'il a de mauvais. Le cléricalisme pratique de notre protestantisme français est inouï. Les laïques ont déserté sur toute la ligne et se sont déchargés de tous leurs devoirs sur les pauvres pasteurs. Si la séparation des Églises et de l'État nous surprenait dans notre anémie actuelle, anémie que nous cachons sous beaucoup d'ergotages ecclésiastiques, je ne sais ce qu'il adviendrait de nous. Un de mes plus grands efforts dans ce pays c'est de grouper et de stimuler les bonnes volontés laïques en vue des éventualités possibles (1). »

Fallot est installé comme pasteur d'Aouste, par le pasteur Arnaud, président du consistoire de Crest, le 4 février 1900. Quelques phrases du programme qu'il développe devant ses paroissiens indiquent le but qu'il entend donner à son ministère :

« Pourquoi suis-je ici, mes amis ? Pour vous convertir au Dieu vivant ? C'est vrai, et quelle joie serait la mienne si j'y parvenais ! Mais mon ambition est plus vaste.

« Si je viens ici pour vous convertir au Dieu vivant c'est afin que tous ensemble nous édifiions une église, une église vivante, une église selon Jésus-Christ.

« On n'accomplit pas le plan de Dieu lorsqu'on se borne à convertir séparément les hommes en les laissant dans leur isolement. Dieu veut que les croyants se groupent, qu'ils

(1) 11 novembre 1899.

s'associent, qu'ils s'organisent pour agir les uns sur les autres et les uns avec les autres...

« Le problème social se dresse menaçant à l'horizon des peuples et, si elle ne trouve pas sa solution, la civilisation est menacée de périr.

« Chacun sent confusément que l'association, combinée avec le plus de sagesse possible, est la condition de tout progrès social et que c'est de ce côté que se trouve la solution. Or je dis qu'une église vivante constitue l'association par excellence, celle qui peut servir de modèle à toutes les associations dans quelque domaine que ce soit.

« Une église vivante est en outre une pépinière d'hommes, d'hommes complets, c'est-à-dire capables de s'associer avec leurs semblables.

« Pour fonder des associations qui durent il faut faire éclore l'*homme social*. Cet homme-là ne se développe qu'au sein des églises dont Jésus-Christ est le chef et l'inspirateur.

« Mes amis, sachez-le bien : si, à cette heure troublée de notre histoire, surgissaient çà et là quelques églises vivantes, il y aurait un frémissement d'allégresse dans les multitudes altérées de justice et de solidarité. Elles verraient soudain réalisée par la puissance de l'Évangile cette société nouvelle que tous appellent de leurs vœux sans savoir où la chercher.

« Unissons-nous donc, mes chers paroissiens, sous le regard de Dieu pour édifier une église qui en soit une, et nous n'aurons pas travaillé en vain. »

Dans le « chantier » que Dieu a ouvert à Aouste Fallot ne veut être que « le très infirme contremaître » donnant l'exemple du travail à ses paroissiens appelés à devenir, tous, les collaborateurs de l'œuvre commune. Pendant les premiers mois qui suivent son installation c'est encore des Auberts qu'il va presque chaque jour dans sa nouvelle paroisse. Mais bientôt l'occasion s'offre à lui de louer, tout

près du temple d'Aouste, une grande maison où il pourra vivre avec sa famille et les jeunes gens qui lui sont confiés. Malgré le regret qu'ils éprouvent à quitter les Auberts M. et M^{me} Fallot n'hésitent pas et, au mois de juillet, ils s'installent à Aouste.

« Nous sommes depuis hier soir installés au Presbytère d'Aouste, écrit-il à une de ses paroissiennes. C'est le nom que ma femme a choisi pour notre nouvelle demeure afin de bien marquer notre désir que cette maison devienne la maison de *tous* nos paroissiens. Enfin nous sommes chez nous, je veux dire au milieu de nos paroissiens. Je bénis Dieu (1). »

Le dimanche suivant, pour inaugurer le presbytère, M. et M^{me} Fallot y réunissent toute la jeunesse de la paroisse, jeunes gens et jeunes filles. « J'en profiterai, écrit Fallot, pour leur parler des rapports qui doivent exister entre eux, du respect que le jeune homme doit porter à la jeune fille et de la façon dont la jeune fille doit se respecter elle-même pour que le jeune homme soit maintenu dans la bonne voie (2). » Et pourtant sa fatigue des derniers jours était telle que l'approche de cette journée le faisait trembler. Toutefois, la veille, il se sent mieux.

« Grâce à Dieu mon insupportable fatigue de tête, qui m'effrayait fort pour aujourd'hui a disparu vers la nuit, en sorte que vers 11 heures du soir, à ma fenêtre qui donne sur Roche-Colombe, j'ai passé quelques moments très réconfortants.

« Comme j'ai choisi pour chambre une jacobine — dans mon pays cela s'appellerait une mansarde — et que ladite jacobine a une fenêtre très basse, impossible de rien voir si je suis debout. Pour admirer nos belles montagnes je suis

(1) Lettre à M^{lle} *** , 7 juillet 1900.

(2) *Ibid.*

forcé de m'asseoir ou de m'agenouiller, excellent exercice. J'ai donc passé de longs instants agenouillé en face de ce merveilleux spectacle éclairé par le clair de lune. J'étais si heureux de me ressaisir, de sentir mon pauvre cerveau — cet outil rouillé — qui recommençait à fonctionner ⁽¹⁾. »

A côté de sa chambre une autre « jacobine », un peu plus grande, devient son cabinet de travail. Ce n'est plus la grande pièce des Auberts, inondée de lumière, aux trois fenêtres largement ouvertes sur la vallée. Par les deux fenêtres basses de sa mansarde Fallot, lorsqu'il écrit, n'aperçoit qu'un bout du jardin qui descend vers la Drôme. Mais lorsqu'il s'assied près de l'une d'elles il voit la belle croupe de Roche-Colombe et, vers la gauche, toute la chaîne qui aboutit aux « Trois Becs ». De quelle clarté s'enveloppe parfois la montagne ! Tantôt, le matin, elle apparaît très pâle à travers une légère brume qui se dore au soleil levant ; tantôt, à l'heure où resplendissent les gloires du couchant, elle est comme baignée dans une lumière mauve.

Aux murs de la jacobine s'étagent des rayons chargés de livres de travail ou des ouvrages préférés — beaucoup ont dû chercher asile ailleurs ; dans un coin un étrange petit tableau frappe les regards : c'est l'image, dessinée et bizarrement coloriée par Oberlin, du monde invisible avec tous les degrés qui, des ténèbres infernales, montent jusqu'à la béatitude céleste. La table de travail est au milieu de la pièce, toujours chargée de livres et de cahiers de notes. Là Fallot sent son cerveau meurtri à l'abri du bruit inévitable d'une nombreuse maisonnée attentive cependant à lui épargner toute cause de fatigue inutile. C'est là qu'il rédige, sous leur forme définitive, ses prédi-

(1) Lettre à M^{lle} *** , 7 juillet 1900.

cations; c'est là qu'il écrit le *Dieu masqué*, les *Fraternités de demain*, et la plus grande partie du *Livre de l'Action bonne*.

Presque en face du presbytère s'élève, à l'entrée du village lorsqu'on vient de Die, le temple dont l'extérieur justifie le reproche, souvent adressé par Fallot aux protestants du midi de la France, d'avoir eu, en matière d'architecture religieuse, la nostalgie du laid. Mais qui penserait à tout ce qui manque aux pierres lorsque la parole puissante de Fallot et surtout sa prière y font communier les âmes en Dieu?

La paroisse, qui compte de cinq à six cents âmes, s'étend des deux côtés de la Drôme, mais principalement sur la rive droite, sur une longueur de 10 kilomètres et une largeur à peu près égale. Elle groupe les protestants de quatre communes dans lesquelles, d'ailleurs, les catholiques sont la majorité. Aouste est le chef-lieu. Au nord, Cobonne, où le culte est célébré une fois par mois, l'après-midi, dans une vieille cuisine que le conseil presbytéral loue 10 francs par an. A l'est, à 2 kilomètres et demi d'Aouste en direction de Die, Mirabel-et-Blacons : Mirabel, pittoresque village juché sur la hauteur, à peu près abandonné de ses habitants qui lui ont préféré Blacons, conserve encore la mairie, l'école et le temple ⁽¹⁾ où, des environs, l'on monte, le dernier dimanche de chaque mois, et le soir du jeudisaint, pour assister au service; au pied de Mirabel, Blacons, à cheval sur la Gervanne qui marque la limite d'Aouste et de Mirabel-et-Blacons, où les foyers se groupent autour de la papeterie dont, au moment de la nomination de Fallot à Aouste, M. Charles Latune vient d'assumer la direction; au nord de Blacons, sur la route de Beaufort, le hameau

(1) Depuis lors la mairie et l'école sont « descendues »; seul le temple subsiste sur la colline.

industriel des Berthalais avec sa fabrique de soie. Enfin, en face de Mirabel, sur la rive gauche de la Drôme, Piégros-la-Clastre que dominent les ruines du château de Piégros. Vers Saillans, l'église voisine en remontant la vallée, la paroisse d'Aouste s'arrête, à 5 ou 6 kilomètres de Blacons, un peu au delà de Boudras.

Paroisse de campagne, certes, où les petites propriétés cultivées par leurs possesseurs ou par des métayers s'entremêlent au hasard des successions et des partages de la façon la moins pratique, mais paroisse rurale où l'industrie occupe une place croissante : papeteries à Aouste et à Blacons, fabriques de *gobilles* à Cobonne et à Aouste, et partout des moulins ou des filatures de soie. De là dans la population, en particulier dans la jeunesse, des tendances contradictoires qui sont loin d'être toutes favorables à l'influence religieuse.

Tel est le cadre dans lequel Fallot va vivre et agir. Sa femme le seconde en toutes choses ; sa grande clairvoyance de jugement, que si souvent déjà il a mise à l'épreuve, lui est d'un inappréciable secours. Avec une vigilance qui ne se dément jamais elle défend, contre tous et contre lui-même, le peu de forces physiques dont il dispose encore. Chaque année d'ailleurs, sauf, hélas ! pendant l'hiver 1902-1903 ⁽¹⁾, Fallot aura auprès de lui un suffragant ; au surplus il a, dès le premier jour, réparti les divers groupements de paroissiens entre ses filles qui l'aident pour les écoles et les visites ⁽²⁾.

Au point de vue spirituel les protestants ont subi des influences diverses. Les uns ont grandi dans l'atmosphère d'un christianisme libéral, très moral mais point du tout mystique et volontiers méfiant à l'égard de tout ce qui porte l'empreinte du piétisme ou du revivalisme ; d'autres

(1) Voir ci-dessous chapitre X.

(2) Lettre à Ernest Naville, 11 novembre 1899.

sont nourris des traditions de l'ancien Réveil, plus peut-être de son intransigeance doctrinale que de son généreux enthousiasme; quelques-uns ont fait, grâce à l'Armée du Salut, des expériences religieuses décisives qui les font se sentir quelque peu étrangers dans une église où il leur semble ne pas trouver le milieu nécessaire à leurs nouvelles aspirations. Autour d'eux vivent, dans une indifférence que la griserie politique rend parfois hostile, les protestants qui n'ont retenu de l'héritage des pères que l'anti-catholicisme et qui ne prennent le chemin du temple qu'à Noël et à Pâques. Éléments par conséquent très divers, où le *séparatisme* a fait sentir son action et dont le manque de cohésion s'est fatalement accusé pendant la longue maladie du précédent pasteur. C'est avec ces matériaux, ou plutôt avec ces âmes, que Fallot entend bâtir une église vivante. « J'estime toujours plus, écrit-il à Elie Gounelle, que l'église locale est la pierre angulaire et que celui qui reçoit de Dieu la grâce d'en édifier une qui tienne debout exécute un chef-d'œuvre social (1). »

II

Ses premiers efforts visent à rendre aux assemblées de culte, avec le recueillement, leur efficacité spirituelle et sociale et leur valeur éducative.

Tout d'abord la prédication. Celles de ses méditations d'Aouste qui ont été publiées dans la *Religion de la Solidarité* en montrent les caractères essentiels : la brièveté (jamais il ne prêche plus de vingt minutes), la parfaite simplicité de la forme, un langage toujours concret, de fréquentes allusions aux faits dont est tissée l'existence de ses paroiss-

(1) 12 juin 1899.

siens, une connaissance des âmes qui lui inspire des paroles si « directes » que chacun de ses auditeurs se sent personnellement touché, une intensité spirituelle, enfin, une *autorité* à laquelle les âmes droites sont bientôt persuadées de se soumettre car elles éprouvent, à son contact, l'action de l'esprit du Christ.

Plus constamment encore que par le passé Fallot, à Aouste, écrit ses prédications. Lui-même en explique les raisons à l'une de ses paroissiennes ⁽¹⁾ :

« Comme ma prédication de demain contient quelques détails qui vous intéresseront peut-être je vous l'enverrai. Si mes pattes de mouche vous font mal aux yeux ne la lisez pas. Vous me la garderez pour votre retour.

« Je me dis qu'ayant reçu tant de bien chez les salutistes, où les habitudes sont si différentes, vous serez peut-être un peu scandalisée en apprenant que j'écris mes prédications. Je tiens donc à vous expliquer pourquoi.

« Pour ne pas fatiguer mes paroissiens je suis forcé d'être très bref. Or il n'y a rien de si difficile que de parler peu en disant quelque chose. Pour y arriver il faut condenser sa pensée et cela n'est possible que si l'on écrit.

« De plus un pasteur qui, cinquante-deux dimanches par an, parle à ses paroissiens, doit autant que possible éviter de se répéter. Si un pasteur n'écrit pas il oublie les sujets qu'il a traités et il arrive à se répéter.

« Pour un évangéliste qui va de lieu en lieu, et qui a surtout pour mission d'appeler les âmes à la repentance et à la foi, il est permis de se répéter. Mais un pasteur est chargé non seulement d'éveiller mais aussi d'instruire, et pour instruire il faut un sérieux effort de la pensée. Écrire facilite cet effort...

(1) 7 juillet 1900.

« N'oubliez pas en outre que je ne puis donner à mes services du dimanche matin que des affirmations très simples. C'est pour cela que j'ai hâte d'organiser ces petites réunions dont je vous ai parlé. »

Quelques jours plus tard il écrit encore à la même paroissienne :

« Puisque mes notes de prédication n'étaient pas trop illisibles et qu'elles vous ont intéressée je vous enverrai ma prochaine prédication... Seulement je vous demanderai de me rendre le service, lorsque vous ne serez pas trop lasse, de me communiquer vos réflexions, de me faire sans gêne aucune vos objections ou de me poser des questions si quelque passage n'est pas clair. Vous savez quelle est à cet égard mon idée fixe. J'ai horreur de parler dans le vide, et je souhaite par-dessus tout d'établir une communication continuelle entre mes auditeurs et moi ⁽¹⁾. »

Sauf dans quelques rares circonstances, par exemple son installation, Fallot ne monte pas en chaire. « Depuis ma maladie, écrit-il un jour à son ami Louis Gouth, la chaire me donne des vertiges et m'ôte tous mes moyens. Donc je ne monte plus en chaire et je donne toutes mes prédications de la table de communion ⁽²⁾. »

De Fallot [prédicateur un de ses jeunes auditeurs d'alors, M. René Gillouin, a fixé la vision dans une page très belle qui a sa place ici :

« J'ai entendu quelques-uns des orateurs les plus illustres de la chaire et de la tribune; d'aucun je n'ai reçu une impression aussi profonde que de Fallot.

« Il avait la stature qui impose, le geste qui domine; un visage aux grands traits puissants; une voix puissante,

(1) 14 juillet 1900.

(2) 21 novembre 1898.

brisée, pathétique. Mais à ces prestiges de son individualité sensible c'est à peine si on prenait garde, tant la communication s'établissait immédiate et directe de l'âme de l'auditeur à la sienne. Et c'était passionnant de suivre, sous le voile transparent de la parole, les mouvements de cette grande âme. La phrase tantôt s'étalait, ample et souple, somptueuse et simple, inattendue et inévitable, et vous roulait dans ses plis comme une vague, tantôt se ramassait en traits acérés qui transperçaient; et puis c'étaient de rudes trivialités, sombre lueur sur les laideurs humaines; et tout à coup un puissant essor vers les hauteurs de la vie spirituelle, et alors toute une floraison d'images éblouissantes, qui rendaient visible l'Invisible et sensible l'immatériel. De la dialectique au lyrisme, de l'invective à la prière, il émouvait tour à tour toutes les cordes graves de l'âme... Mais ce que rien ne peut rendre, c'est l'atmosphère que Fallot créait sans effort autour de ses moindres paroles. Par la seule vertu du don complet de soi-même il atteignait ce comble de l'art : rendre aux mots la plénitude originelle de leur signification, toute leur primitive puissance émotionnelle. Partie des sources de l'être, sa parole allait aux sources de l'être; et il était vraiment cet artiste de grande race qui ne s'amuse pas aux ouvrages de couleur ou de pierre, mais qui « rêve » et réalise « des chefs-d'œuvre tout frémissants de vie et d'immortalité, des chefs-d'œuvre qui marchent, qui parlent, qui aiment et soient capables de se reproduire ⁽¹⁾ ».

Quel est le contenu essentiel de la prédication de Fallot ? Sans doute il prêche l'Évangile de la grâce, la parole de la Croix sur laquelle se fonde la religion de la solidarité, mais ce qui forme « le fond de son enseignement », « ce qu'il ne

(1) *Tommy Fallot : Notes, impressions, souvenirs.* 1 brochure extr. du *Semeur* du 15 mai 1905, pages 27-29.

se lassera pas de répéter à ses paroissiens jusqu'à son dernier souffle » c'est que la piété véritable est une émotion de l'âme qui s'exprime par une croyance juste pour aboutir à *l'action bonne*.

« L'action bonne, tout est là !... C'est l'action bonne qui communique à la piété sa véritable valeur. Jésus-Christ n'a cessé de l'enseigner. Le sermon sur la montagne en est plein. Les chrétiens auraient bien fait d'en rester là. Ils ont trouvé plus commode de discuter l'Évangile que de le pratiquer, d'ergoter que d'obéir. Leur piété est devenue affaire de raisonnement et l'on a pris l'habitude de tant insister sur la correction de la doctrine qu'on ne s'est plus préoccupé de la rectitude de la conduite. Non, ce n'est pas dans ces déplorables fondrières que conduit le sentier étroit dans lequel Jésus-Christ nous précède et nous appelle. Le sentier étroit est le sentier de l'obéissance.

« L'homme s'efforce de mieux comprendre pour mieux obéir et il est récompensé de chaque progrès dans l'obéissance par un progrès dans la connaissance.

« Par la connaissance rudimentaire à l'obéissance sincère, par l'obéissance grandissante à la connaissance croissante, telle est la devise du vrai disciple.

« Je viens donc vous supplier, mes amis, de vous organiser en vue de l'action bonne. J'ai eu l'occasion de vous dire et de vous répéter que l'action bonne est l'action solidaire, celle qui s'accomplit dans la communion de Dieu et des hommes. Impossible de l'exécuter si l'on s'entête à demeurer seul ; il faut agir de concert avec Dieu et de concert avec ses semblables. ⁽¹⁾ »

C'est ainsi que Fallot transpose à l'usage de ses paroissiens le thème autour duquel s'harmonise toute sa pensée religieuse dans les dernières années de sa vie.

(1) 4 février 1900.

La lecture de la Bible au culte du dimanche n'a pas moins d'importance, aux yeux de Fallot, que la prédication. Aussi quelle stupeur est la sienne lorsqu'il constate à quoi elle est réduite dans beaucoup d'églises de la région, et tout d'abord à Aouste où un excellent vieillard que son grand âge rend fort mauvais *lecteur* lit, tout au début du culte, un chapitre que ceux-là mêmes entendent mal qui se donnent la peine d'écouter. Si peu révolutionnaire que veuille être Fallot il n'a pas de repos qu'il n'obtienne la modification d'un état de choses sur lequel, soit devant ses collègues de l'Union du Diois, soit devant ses paroissiens, il s'exprime avec une compréhensible vivacité.

« Lorsque après avoir été pasteur luthérien et pasteur des églises libres de Paris, j'ai fréquenté les églises réformées du midi, j'ai été renversé en observant le rôle de la Bible dans le culte public. Ce lecteur, qui généralement ne sait pas lire, bredouillant un chapitre devant des bancs vides, tandis que les assistants au culte restent devant le Temple « jusqu'à ce « qu'on ait achevé de lire la Bible », la parfaite quiétude, en outre, avec laquelle les gens pieux, pasteurs et laïques, considèrent cette façon d'agir : tout m'a jeté dans la stupéfaction la plus profonde, et j'avoue humblement ne pas encore en être revenu.

« C'est la profanation systématique de la parole de Dieu, c'est la lecture de la Bible devenue un *opus operatum*, pire que cela, c'est la Bible ravalée au rang d'un fétiche.

« Je n'insiste pas de peur de scandaliser par l'excès même du scandale dont je ressens les effets. J'affirme seulement que si nous continuions encore de pareils errements nous ferions plus pour discréditer la Bible dans nos églises que toutes les attaques des adversaires.

« Supprimons la lecture de la Bible ou donnons-lui une place d'honneur. Les lecteurs étant ce qu'ils sont, il faut

nous en débarrasser, il faut que le pasteur lui-même soit le lecteur⁽¹⁾ ».

« Je sais de reste, dit Fallot dans une autre occasion, que cette malheureuse coutume nous vient directement des Assemblées du Désert. Le pasteur tardait souvent à venir et il fallait occuper l'attention des auditeurs d'une façon utile. Mais puisque nous ne sommes plus au Désert il vaut mieux renoncer une fois pour toutes à cet abus⁽²⁾. »

Suffit-il pour y remédier que le pasteur se charge lui-même de la lecture de la Bible au culte public ? Fallot estime que, seule, la lecture *expliquée* peut, dans les églises de campagne, rendre l'intelligence de la Bible aux fidèles et les amener peu à peu à en retrouver l'usage personnel.

« La lecture publique des Écritures saintes est devenue une telle cantilène même dans les églises où le pasteur la fait que, pour la rendre utile et efficace et pour faire comprendre à tous son importance, il importe que le pasteur entremêle cette lecture de courtes observations. Ces courtes observations tiennent l'auditoire en éveil, elles aident à l'intelligence du texte, elles enseignent aux fidèles la vraie méthode à suivre dans leurs lectures particulières.

« Voici bien des années que j'agis ainsi et je n'ai qu'à me louer des résultats obtenus⁽³⁾. »

Ce qu'il avait fait à Sainte-Croix, Fallot le fait à Aouste aussitôt qu'il peut se substituer au lecteur. Quelques minutes, une dizaine au plus, sont ainsi consacrées à la lecture expliquée d'un fragment de la Bible. Quelles découvertes font, en l'entendant, ses paroissiens, quelle révélation de richesses qui demeurent cachées au lecteur superficiel !

(1) *De la lecture de la Bible dans nos églises*, travail présenté à l'Union des pasteurs du Diois le 5 février 1901.

(2) *La lecture publique de la Bible*, prédication du 22 avril 1900.

(3) *De la lecture de la Bible dans nos églises*.

Nombreux sont ceux qui se souviennent encore d'un admirable commentaire de l'entretien de Jésus avec la Samaritaine. Au reste cette innovation, que Fallot maintiendra jusqu'à la fin, se rattache à un effort plus général, dont il sera bientôt question, pour rapprendre aux protestants à lire la Bible jour après jour.

Pour vivifier le culte public il compte, d'ailleurs, sur la collaboration constante des paroissiens les plus fidèles. Avec quelle cordialité il y fait appel !

« Je vous ai dit à quel point vous pouvez rendre nos assemblées plus vivantes en vous appliquant à les fréquenter régulièrement et en faisant votre possible pour y amener vos voisins et vos amis qui ont perdu l'habitude d'y venir. J'ai lieu de croire que plusieurs d'entre vous avez pris à cœur mes paroles et je vous en remercie. Continuez, je vous en prie. J'aimerais que vous fissiez soigneusement le compte des personnes qui ne viennent pas et sur lesquelles vous pouvez acquérir quelque influence pour les persuader de vous accompagner ici. Oh ! la bonne et belle œuvre que vous ferez là. Vous jouirez doublement d'une assemblée de culte lorsque vous n'y viendrez pas seul et que vous penserez : « J'ai réussi à amener un tel, Dieu « veuille qu'il comprenne ». Vous aurez du reste à achever votre tâche en lui expliquant ensuite ce qu'il n'aurait pas compris⁽¹⁾. »

Comment ne pas répondre à de semblables appels ? De nombreux protestants, des hommes surtout, reprennent peu à peu l'habitude de se rendre chaque dimanche au temple, et les plus ignorants comme les plus cultivés sont saisis d'émotion en *sentant*, derrière toutes les paroles de leur pasteur, le grand amour dont il les aime.

(1) Prédication du 22 avril 1900.

Pour réaliser son rêve d'une église vivante, Fallot s'appuie surtout sur la jeunesse. « La jeunesse de cette église et moi nous nous comprenons », dit-il un jour. Et comme c'était vrai ! C'est avec elle qu'il avait inauguré le presbytère ; c'est à elle qu'il consacre la réunion qui, chaque mercredi soir, groupe au presbytère jeunes gens et jeunes filles d'Aouste et de Blacons. Beaucoup de ces jeunes ont accompli dans la journée, à l'usine ou aux champs, un rude labeur ; il faudra se lever très tôt le lendemain ; n'importe ! ils viennent tous, accompagnés parfois de quelques *anciens* qui, ce soir-là, se rajeunissent pour aller chanter au presbytère. Car on chante tout d'abord, sous la direction de M^{me} Fallot. Et puis, l'heure venue, Fallot arrive ; il parle assis, dans une langue très familière, fixant du premier coup l'attention de ses auditeurs sur un sujet qui préoccupe particulièrement tel ou tel d'entre eux, ou qu'imposent les circonstances ; dès ses premiers mots, le contact s'établit entre celui qui parle et ceux qui écoutent, contact qui devient bien vite une communion vivante par laquelle les âmes sont unies à Dieu. Qu'il y ait quelque chose de « psychique » dans l'ascendant qu'exerce cette parole, il n'en faut pas douter. Mais ce qui tient à la nature, au tempérament, est pénétré et transfiguré par l'autorité toute morale et spirituelle d'une âme qui s'efforce de voir, d'agir, d'aimer, de souffrir en Dieu. *En Dieu* : tel est précisément le sujet de deux ou trois de ces réunions du mercredi de l'été 1901 dont les *jeunes* d'alors conservent un inoubliable souvenir.

C'est avec la jeunesse que Fallot prépare et organise des fêtes, c'est sur elle qu'il compte pour qu'à Noël ou à Pâques le temple soit orné de verdure. Ah ! cette verdure, comme elle scandalise quelques vieux huguenots ! Fallot tient à s'expliquer devant ses paroissiens sur sa manière d'agir.

« S'il n'y avait que des riches dans une église, il me serait

assez indifférent que le temple fût laid, sale et nu. Les riches ont des demeures spacieuses, confortables, bien ornées. Mais le temple est la maison de Dieu, donc la maison de tous et en particulier des moins fortunés, des hommes de labeur et de peine, des ouvriers et des ouvrières dont l'existence est rude et le foyer sombre et délabré. La maison de Dieu ne saurait être trop belle, afin que ceux qui ne sont bien nulle part soient là aussi bien que possible. Serviteur du peuple, je considère comme mon devoir de préparer au peuple qui travaille et qui souffre des fêtes pour ses yeux et des concerts pour ses oreilles. Voilà en deux mots l'explication de ma conduite et voilà mon excuse ⁽¹⁾. »

Aux réunions de jeunesse du presbytère s'ajoutent bientôt les *veillées*. C'est en hiver de préférence qu'elles ont lieu. Le soir, de temps à autre, au foyer de paroissiens qui l'ont invité, Fallot trouve réunis, dans la cuisine bien chaude, les voisins, les amis et la famille de ses hôtes. On cause tout d'abord, on échange des nouvelles, on chante ensuite des cantiques de la Mission populaire, et puis Fallot fait le culte. Et là encore, dans ce cadre rustique qu'il aime, au milieu de ses paroissiens en vêtements de travail, la puissance de sa parole et l'intensité de sa vie spirituelle manifestent leur autorité.

« Intéresser, se faire aimer, toucher, charmer, émouvoir, ce n'est qu'un commencement », a dit Fallot lui-même, « et s'il fallait en rester là on n'aurait rien fait. L'œuvre de la conversion exige une rencontre avec l'âme, avec l'âme elle-même, c'est-à-dire avec l'homme dans ce qu'il a d'essentiel ⁽²⁾. »

(1) Prédication du 22 avril 1900.

(2) *Les Armes de l'Esprit*, dans la *Religion de la Solidarité*, page 105.

Fallot exerce cette action individuelle dans ses visites, souvent lointaines, dans lesquelles il se fait accompagner parfois d'un des diacres qu'il a choisis comme auxiliaires et qui savent le patois que parlent seul, encore, bien des personnes âgées. Comment comprend-il, à cette période de sa vie, le service des âmes auquel il s'était voué, avec une impétuosité souvent dangereuse, au début de son ministère ? Des conseils qu'il adresse à des collaboratrices de ses efforts contiennent la réponse à cette question.

A l'une d'elles il écrit :

« En vous occupant si activement de votre pauvre camarade vous devenez invulnérable aux impressions pénibles du dehors. Lorsqu'on prend position dans le monde des âmes, c'est étrange comme on s'affranchit des influences du monde extérieur.

« Vous sentez l'intérêt profond avec lequel je vous suis dans cette œuvre de sauvetage que je vous ai confiée de la part de Dieu. Ne craignez jamais de me dire le détail de vos ennuis et de me faire le récit de vos difficultés. Nous sommes unis pour le service du Maître, donc nous devons tout mettre en commun. J'ai beaucoup réfléchi à votre noble entreprise, et voici un point sur lequel j'aimerais appeler votre attention. Peut-être vous aiderai-je ainsi à mieux comprendre le chemin que vous devez suivre.

« Il en est des âmes malades comme des corps souffrants. Les maladies sont de nature diverse. Il n'y a qu'un remède : Jésus-Christ, son pardon et son amour, mais le traitement auquel soumettre les âmes varie à l'infini.

« Voyez la variété des chemins qui aboutissent à la nouvelle naissance (*Actes VIII* à la fin, l'eunuque éthiopien, *Actes IX*, Saul de Tarse, *Actes X*, Corneille). Lorsque nous nous appliquons à apporter Dieu à une âme il importe que nous nous rendions compte et de l'état de cette âme et du

régime qui lui est nécessaire. Il y a des âmes, comme Saul de Tarse, qui sont énergiques pour le mal, mais qui ont conservé toute leur énergie. Il suffit que l'orgueil de ces âmes soit brisé pour que, librement, elles s'élancent sur le bon chemin. Une fois le premier choc donné et subi, ces âmes vont de progrès en progrès. L'énergie dont elles disposaient pour le mal leur sert désormais pour le bien.

« Il en va tout autrement pour les âmes molles qui ont perdu toute volonté ou qui n'en ont jamais eu. Dieu doit refaire à ces âmes un ressort intérieur. Il y a là toute une volonté à reconstituer. Or — c'est là du moins mon expérience — Dieu accomplit cette œuvre-là avec une extrême lenteur. Dieu est patient; en mainte occasion, par respect pour l'âme humaine, il va très doucement à l'œuvre. S'il brise en une minute l'orgueilleux pharisien, il accepte de dépenser des années à relever une pauvre pécheresse. Je crois donc que nous ferions erreur en attendant et en espérant des changements brusques, des progrès soudains et rapides chez *** Il me semble qu'elle a besoin d'un traitement très long et qu'il s'agit que ceux qui veulent servir à Dieu d'auxiliaires s'exercent à une grande patience (1). »

Au sujet d'un petit berger, en qui il s'efforce de préparer l'éclosion de la vie spirituelle, il donne ces conseils :

« Il serait bon que vous surveilliez les lectures de V., d'un côté pour l'exciter à lire afin que son intelligence, qui commence à s'éveiller, ne s'endorme pas, et de l'autre pour qu'il ne lise rien de mauvais. Pour un jeune garçon un bon usage de l'intelligence possède une excellente influence moralisatrice. En effet, le grand danger pour les enfants de cet âge et de cette classe est le retour pesant à la vie purement

(1) Lettre à M^{lle} *** , 7 juillet 1900.

végétative; et à l'engourdissement de l'intelligence correspond, en général, un engourdissement de la conscience. Que j'en ai vu de mes pauvres catéchumènes dont les regards, après avoir quelque temps brillé de la flamme d'en haut, redevenaient ternes, vitreux, stupides et, plus tard, vilains de la vilenie de la brute. Je ne sais rien de plus lamentable que ce recul vers l'animalité. Pour V. auquel vous avez donné tant de soins, nous éviterons cela avec l'aide de Dieu et un peu de vigilance.

« Mais il faut agir simultanément sur le cœur, sur la conscience et sur l'intelligence.

« Vous possédez son cœur par la reconnaissante affection qu'il vous a vouée et par l'admiration qu'il a pour vous. Si vous étiez une femme du monde, vous souririez de dédain à la pensée que votre petit pâtre vous admire; mais vous êtes une femme selon Dieu, c'est-à-dire une vraie femme et une vraie mère. Vous comprendrez donc quel bienfait c'est pour un orphelin de se sentir protégé, suivi et aimé par une femme dont la pensée et l'image agiront à la façon d'un ange gardien.

« Il importe donc que vous empêchiez que quoi que ce soit fasse obstacle à notre influence. Il faut que vous arriviez par un seul regard à voir s'il marche droit et, si son allure manquait de franchise, il faut que d'un mot vous le forciez à avouer ce qui cloche.

« Je ne m'excuse pas d'insister. Pour moi, une âme est une âme, qu'elle soit celle d'un littérateur ou d'un bouvier. Je risque même de m'intéresser plus à la seconde qu'à la première, parce que je préfère les natures informes aux natures déformées par le dressage à la mode. Et je sais que vous pensez à ce sujet et que vous sentez comme moi ⁽¹⁾. »

(1) Lettre à M^{me} Roche, 19 mai 1901.

A ces conseils de pédagogie spirituelle s'ajoute tout naturellement ce fragment d'une lettre de *direction* :

« ... Ma prière, ce qui lui arrive fréquemment, a été vous chercher. Au bout d'un instant j'ai entendu chanter une parole dans mon âme. Cela m'arrive de temps en temps. Je ne songe nullement à dire que ce soit une parole directe de Dieu, mais c'est à coup sûr une parole que mon véritable moi-même prononce sous l'action de Dieu.

« Voici cette parole, elle vous était adressée : « ... Dieu « qui attend de vous de très grandes choses vous y prépare « par de très petites ».

« Par ces très grandes choses il ne faut évidemment rien entendre de grand au point de vue extérieur ni même rien qui frappe l'imagination.

« La grandeur de l'Esprit est la seule qui compte dans le monde des âmes, et cette grandeur-là peut revêtir les plus humbles allures, les dehors les plus insignifiants.

« Oui, Dieu attend de vous de grandes choses. Il veut se servir de vous pour accomplir quelques-unes de ces œuvres de délivrance et de consolation auxquelles les hommes ne font pas attention, mais qui réjouissent les anges et qui ont leur contre-coup dans l'éternité.

« Ceci exige une préparation ; vous êtes dans cette préparation, toute faite de petites difficultés, de petits renoncements, de petites victoires. Et ces petites choses dans lesquelles Dieu vous demande d'être fidèle, absolument fidèle, seront le germe de très grandes.

« Votre séjour à ... m'apparaît comme l'heure solennelle d'un retour sans réserve au Maître auquel vous avez jadis consacré votre jeunesse. Il s'agit de rallumer le don, de raffermir votre vocation — momentanément ébranlée — de façon à ce qu'elle soit inébranlable. « Jusqu'à la mort nous « te serons fidèles » !

« Votre dernière lettre me prouve que c'est bien là l'œuvre puissante que Dieu accomplit en vous, et je l'en bénis (1). »

L'action que Fallot exerce alors sur les âmes est à coup sûr bien différente de celle qui caractérisait, vingt-cinq ans plus tôt, son ministère de Wildersbach. C'est toujours le même amour, la même passion de l'âme humaine, mais plus patiente et plus pénétrée de respect pour une liberté qu'il veut aider à s'affirmer, sans la violer jamais. Peut-être à force de respecter la liberté de l'âme manque-t-il parfois à donner d'un mot l'impulsion décisive qu'attendent certaines âmes défiantes ou scrupuleuses à l'excès ? Celles qui lui doivent la révélation d'elles-mêmes et de Dieu ne lui reprocheront jamais ni le respect qu'il leur a témoigné ni la foi qu'il leur a donnée dans la patience de Dieu.

Tels sont, pendant ces années 1895 à 1902, quelques-uns des aspects du ministère de Fallot. Il reste à insister sur son effort pour rendre à ses paroissiens et, il est permis de l'ajouter, à tous les protestants français, l'usage intelligent de la Bible.

III

« Lit-on encore la Bible dans nos églises ? » se demande un jour Fallot devant ses collègues de l'Union pastorale du Diois. Et il répond : « Non, on ne lit plus la Bible dans nos églises. Voici sept ans que je m'occupe de cette question ; toutes les investigations auxquelles je me suis livré ont abouti au même résultat : il y a dans chaque maison protestante une Bible, mais on ne l'ouvre pas... Lorsque vous faites une visite de malade, essayez de réclamer la

(1) 1901.

Bible de famille : neuf fois sur dix on aura grand'peine à la trouver... Je ne conteste pas les exceptions; il y a un certain nombre d'églises où le volume sacré est encore en honneur, mais ces églises sont rares ⁽¹⁾. »

Pourquoi ne lit-on plus la Bible dans les églises? A ce funeste abandon Fallot assigne quatre causes :

« a) Le réveil de 1830 et les réveils qui l'ont suivi, après avoir eu le grand honneur de ramener les églises à la lecture de la Bible, ont eu le grand tort de vouloir leur imposer la doctrine de l'inspiration littérale, c'est-à-dire une doctrine en complète opposition avec celle des Réformateurs.

« A mesure qu'on a tiré de cette doctrine les conséquences qu'elle implique, on a scandalisé les intelligences et les consciences. En prétendant transformer le Livre de Dieu en un manuel de géologie et en un abrégé d'histoire, on s'est bénévolement attiré les attaques des savants; en mettant sur le même plan tous les livres de la Bible, et en ignorant la différence radicale qui existe entre l'Ancien Testament et le Nouveau, on a compromis le caractère du Dieu vivant et saint, et la conscience humaine n'a pu faire autrement que de protester.

« La doctrine de l'inspiration littérale, en déterminant contre la Bible une coalition des consciences et des intelligences, a fourni à beaucoup d'hommes sans intelligence et sans conscience l'argument qu'ils cherchaient afin d'excuser leur banqueroute morale et religieuse.

« b) Un excès en engendre facilement un autre. Les hommes qui ont réagi contre la doctrine de l'inspiration littérale ont agi sans prudence. Depuis cinquante ans, nos églises sont envahies par l'esprit de critique, je ne dis pas

(1) *De la lecture de la Bible dans nos églises*, octobre 1900.

la science critique, je dis l'esprit de critique, ce qui est tout autre chose.

« Tandis que dans certaines églises on s'écrie : comment voulez-vous que j'écoute mon pasteur qui enseigne que Dieu a dicté chaque mot de la Bible ? il est d'autres églises où les laïques prétendent s'appuyer sur l'autorité de leur pasteur — un homme fort savant — pour ne plus ouvrir la Bible et pour ne plus croire en rien. Il est évident que, la plupart du temps, le pasteur n'a pas été compris. Il rejetait une théorie surannée de l'inspiration, on s'est persuadé qu'il niait toute espèce de révélation. Soit ignorance, soit mauvaise foi, on a grossièrement travesti sa pensée.

« D'un autre côté, il est incontestable que bon nombre de pasteurs ont de graves imprudences à se reprocher. Ils ont été sincères, soit, la sincérité est toujours respectable ; mais ils ont totalement manqué de pédagogie en introduisant dans la chaire des discussions qui n'avaient rien à y faire et en se complaisant dans des négations tumultueuses. L'âme humaine ne vit pas de négations, elle a besoin d'affirmations, et, lorsqu'on ne peut honnêtement lui en fournir, mieux vaut ne plus s'adresser à elle.

« c) Quoi d'étonnant par conséquent si l'incrédulité grossière, profitant des erreurs de droite et des erreurs de gauche, commence à gagner nos églises ! Le premier enjeu de la lutte c'est la Bible. Elle est la cible de toutes les moqueries, l'occasion de tous les blasphèmes... Si cette propagande diabolique venait à réussir, c'en serait fait pour longtemps parmi nous du respect même nominal de la Bible.

« d) La pesante indifférence dans laquelle végètent les neuf dixièmes de nos protestants est une dernière cause de la désuétude dans laquelle est tombée la lecture de la Bible. L'homme animal ne comprend pas les choses de Dieu, il ne

les aime pas et il n'aime pas qu'elles sollicitent son attention (1). »

Comment ramener le peuple protestant à la lecture intelligente et efficace de la Bible ? Sans la Bible il n'y a plus de protestantisme ; la Bible peut seule sauver le peuple protestant.

Fallot estime qu'à côté de l'amélioration de la lecture publique de la Bible, dont il a été question précédemment, deux efforts parallèles doivent être tentés.

Le premier doit être entrepris auprès de la jeunesse, dans les écoles du dimanche et du jeudi et à l'instruction religieuse. Celle-ci est, avant tout, une éducation dans laquelle le rôle essentiel appartient à l'influence personnelle de l'éducateur, « influence mystérieuse qui se dégage de ses actes et de ses paroles ». « Je fais de l'instruction religieuse, dit Fallot, une véritable incubation. Je m'attache avant tout à éveiller la conscience, ce ressort moral, sans laquelle la vie religieuse ne peut naître. Je sais que l'intelligence se développera ensuite et que le catéchumène devenu pieux arrivera bien vite à une connaissance juste et profonde de la vérité religieuse (2). »

La Bible est la grande ouvrière de cette éducation et l'amour de la Bible doit en être le but essentiel.

« La doctrine, c'est bien, mais l'amour de la Bible, c'est encore mieux. Voici plus de vingt ans que je m'applique avant tout à deux choses dans mon école du dimanche et dans mon catéchisme :

« 1° Inspirer aux enfants un véritable intérêt pour la Bible ; avant tout les intéresser aux récits du volume sacré.

(1) *De la lecture de la Bible dans nos églises*, octobre 1900.

(2) *Union des pasteurs du Diois*, décembre 1900.

« 2° Leur donner l'habitude de le lire chaque jour. De peur d'ennuyer mes catéchumènes et de leur faire prendre en grippe mon instruction, ce qui serait déplorable, je ne leur donne pour ainsi dire aucun devoir. J'exige d'eux par contre qu'ils lisent chaque jour dix versets de la Bible (surtout du Nouveau Testament). Ils marquent les passages qu'ils ne comprennent pas et je les leur explique brièvement au début de chaque instruction.

« Je me garderai bien d'affirmer que je sois satisfait des résultats obtenus, mais, après une expérience de plus de vingt ans, je crois bien que c'est là l'essentiel : ne pas nous séparer de nos enfants sans leur avoir donné l'impression que la Bible est un livre plus grand que tous les autres et sans leur avoir donné en même temps que le *désir* l'*habitude* de le lire.

« C'est peu, très peu, je le reconnais, mais, étant donné la misère du temps actuel et le peu de prise que nous avons sur nos enfants, je suis convaincu qu'il est meilleur de viser ce modeste résultat et de l'atteindre que de faire ânonner aux enfants des formules dogmatiques dont ils ne conservent rien sinon le dégoût de la religion ⁽¹⁾. »

Agir sur la jeunesse ne suffit pas. Un second effort doit être entrepris et méthodiquement poursuivi auprès des protestants adultes. La lecture individuelle de la Bible, là où elle est encore en honneur, est faite le plus souvent sans intelligence; quant au culte de famille il n'existe presque plus nulle part; pour restaurer l'une et l'autre et les rendre efficaces, il convient de guider les paroissiens dans leur lecture. Mais comment les guider autrement qu'en mettant à leur disposition un *calendrier biblique*? La nécessité de préparer un guide de ce genre apparaît inéluctable à Fallot

(1) *De la lecture de la Bible dans nos églises.*

Cependant il aperçoit à cette entreprise des difficultés que, sans empiéter sur l'étude de sa pensée, il faut signaler ici.

« De bons calendriers bibliques s'imposent. J'en compose un et je serais heureux d'être aidé dans ce travail par les conseils de mes collègues.

« Mais il ne suffit pas d'indiquer ce qu'il faut lire. Il importe surtout d'expliquer de quelle manière il faut lire. Le calendrier biblique que je compose sera précédé de courtes instructions pour faciliter une lecture intelligente et efficace.

« Impossible toutefois de rédiger ces instructions toutes pratiques sans s'être fait à soi-même une doctrine suffisante et suffisamment complète de la Révélation et de l'Inspiration. Cette doctrine est indispensable à quiconque veut sortir des vieilles ornières où les églises se sont embourbées, sans pour cela tomber dans les casse-cou d'une négation superficielle et frivole.

« Je n'ai pas à esquisser aujourd'hui cette doctrine très affirmative d'un côté, très large de l'autre, que réclame la situation actuelle. Je me borne à affirmer que la méthode empirique, dans laquelle se complaisent la majorité des pasteurs pieux a fait son temps. Rien de plus dangereux au reste que de se servir de formules auxquelles on ne croit plus.

« J'affirme que sur cent pasteurs il n'y en a pas cinq ou six qui croient encore fermement à l'inspiration plénière; j'affirme que malgré cela ils parlent et ils enseignent comme s'ils y croyaient. Ce n'est nullement par hypocrisie qu'ils agissent ainsi, mais faute d'avoir trouvé la doctrine qui satisfera leur conscience et leur intelligence.

« Il nous faut coûte que coûte sortir de ce clair-obscur. Nous ne rendrons l'usage joyeux et utile des Saintes Écritures à notre peuple que lorsque nous saurons lui dire avec une grande netteté pourquoi nous mettons ce livre si haut et

lui expliquer ce qu'il faut chercher dans les pages inspirées et ce qu'il ne faut pas y chercher.

« La doctrine dont nous avons besoin devra tenir compte de deux faits qui s'imposent à toute conscience croyante :

« 1^o Dieu parle par ce livre à tous les hommes qui le cherchent; ce livre nous apporte donc la révélation certaine de Dieu aux hommes; .

« 2^o Ce livre de Dieu, comme toutes les autres œuvres de Dieu ici-bas, est le résultat de la coopération du Dieu saint et de l'homme infirme. Il est donc marqué au coin de l'infirmité humaine.

« Affirmer la part de l'homme dans ce livre et constater la part de Dieu, pour reconnaître ensuite de quelle façon s'est combinée cette double action de Dieu et de l'homme : voilà le problème que nous sommes tenus de résoudre afin de donner à nos églises une doctrine solide de la Révélation et de l'Inspiration et de leur rendre le libre et fécond usage de la Bible (1). »

De cette doctrine Fallot indique les éléments essentiels dans une étude qu'il présente quelques mois plus tard aux pasteurs du Diois et que, modestement, il intitule : *Simplees remarques sur la nécessité de renouveler la doctrine de l'Inspiration* (2). Les résultats pratiques de sa construction doctrinale importent seuls ici. Et ce sont, se succédant de 1901 à 1904, les six cahiers portant ce titre : *Jour après jour*. L'histoire de ces cahiers et le souvenir des circonstances poignantes qui en ont entouré la préparation ont été rappelés en tête du volume destiné à faire bénéficier du grand labeur de Fallot d'autres lecteurs que ses paroissiens (3). On en

(1) *De la lecture de la Bible dans nos églises.*

(2) Cette étude a été publiée dans la *Revue du Christianisme Social* de juin 1924 et tirée à part.

(3) Voir *Comment lire la Bible jour après jour*, pages V-XIV.

retrouvera l'écho dans les dernières pages de ce livre. Pendant deux années seulement — 1901 et 1902 — la publication fut complète. Par la suite, l'épreuve et la maladie imposeront à Fallot des interruptions dont il sera le premier à ne pas se consoler.

Il sait en effet avec quelle faveur et quelle gratitude ses paroissiens ont, dès le début, accueilli le fascicule qui apporte à chacun de leurs foyers le fruit du travail que leur pasteur a accompli pour eux. La plupart ne se doutent pas, sans doute, de la peine que lui coûtent le choix des livres à étudier, la préparation des introductions et des brefs commentaires qui doivent en éclairer la lecture. Que d'heures consacrées à étudier dans le texte hébreu, en s'aidant des plus récents ouvrages d'exégèse, tel prophète dont il souhaite de rendre le message accessible et surtout la personnalité vivante pour ses paroissiens ! Et il suffit de lire dans l'avant-dernier *Jour après Jour* (1^{er} janvier-30 avril 1903), préparé aux heures de grande détresse, l'introduction à l'Évangile de Jean et *Sur le Seuil* pour entrevoir que, dans ces pages d'une si humble apparence et protégées si jalousement contre toute publicité, Fallot donne à ses lecteurs la substance même de sa vie et de sa pensée.

Une de ses grandes ambitions est de faciliter à ses paroissiens l'accès et l'intelligence de l'Ancien Testament.

« Je réfléchis beaucoup à mon futur calendrier biblique, écrit-il tandis qu'il prépare le troisième *Jour après Jour*. Je serais si heureux si je pouvais mettre en tête une introduction de huit pages intitulée : la clef de l'Ancien Testament, et si je pouvais réussir à y résumer les idées qui me travaillent et dont j'ai tant parlé avec vous⁽¹⁾. »

En fait, le nouveau cahier s'ouvre par un dialogue entre

(1) A Mme Roche, 17 août 1901.

un pasteur et son paroissien : *Comment savoir si les Evangiles disent vrai* ? C'est que Fallot s'est rendu compte que, pour exposer sa « doctrine du Dieu masqué » ⁽¹⁾, plus de huit pages sont nécessaires. De mois en mois le travail projeté prend plus d'ampleur. A mesure qu'il le rédige il s'aperçoit que les pages qui se succèdent les unes aux autres ne seraient pas comprises de la majorité des lecteurs des *Jour après Jour*. Il se décide donc à les imprimer à part, « uniquement pour quelques amis qui sont les confidents affectueux de sa pensée ». A ces entretiens d'un pasteur et d'une mère de famille, écho très développé de conversations réelles, il donne ce titre : *le Dieu masqué* ⁽²⁾.

En se décidant à publier ce travail Fallot escomptait « l'approbation des mères de famille ». Si celle-ci est lente à venir il n'en est pas de même de celle de quelques théologiens et spécialistes de l'Ancien Testament. Des lettres très chaleureuses des professeurs Lobstein, Flournoy, Lods et Westphal le font s'écrier : « Me voici en passe, moi qui ai vécu dans la peau d'un homme d'action, de devenir un penseur à la fin de ma carrière, c'est très drôle ! » ⁽³⁾.

Quelle est, dans la paroisse elle-même, l'action des *Jour après Jour* ? Il est incontestable qu'ils contribuent dans bien des foyers à la restauration du culte domestique et que, par ailleurs, ils aident des paroissiens, déjà habitués à la lecture de la Bible, à en acquérir une intelligence plus spirituelle et à la fois plus pratique. Lorsque Fallot visite ses paroissiens il a la joie de voir souvent, dans la Bible de famille, le guide biblique ouvert à la page du jour ; l'entretien s'engage sur

(1) Lettre à M^{me} Roche, 16 février 1902.

(2) *Le Dieu masqué* parut à la fin de juin 1902. Une deuxième édition était en préparation au moment de la mort de Fallot. La troisième édition en est complètement épuisée.

(3) Lettre à M^{me} Roche, 17 décembre 1902.

les lectures de la semaine, des questions lui sont posées auxquelles il répond avec une inaltérable patience; et la joie qu'il éprouve à voir la Bible aimée et comprise par quelques-uns qui, depuis longtemps peut-être, en avaient méconnu les richesses, lui apparaît comme la plus belle récompense de son labeur.

IV

Les efforts multiples que tente Fallot dans sa paroisse pour y édifier une véritable église ne le détournent pas des tâches plus générales qui, dès les premiers temps de son installation dans la vallée de la Drôme, lui étaient apparues comme une partie essentielle de son œuvre.

Il prend part régulièrement aux séances de l'Union des pasteurs du Diois et, à maintes reprises, offre à ses collègues les prémices de sa pensée. Par tous les moyens qui s'offrent à lui, tout en se tenant soigneusement à l'écart des luttes ecclésiastiques qui sont loin d'être apaisées, il poursuit son effort de conciliation en vue de la purification et du relèvement des églises. Toutefois il éprouve, de ce côté, d'assez vives déceptions et il a la douleur de voir ses intentions méconnues et travesties. De divers côtés il lui revient qu'au dire de plusieurs « la neutralité ecclésiastique dont il se vante n'est pas sérieuse et qu'en somme il a toujours fait le jeu des orthodoxes contre ses amis libéraux ». Devant cette accusation, qui risque de provoquer de graves malentendus entre lui et des collègues qui lui sont chers, il ne croit pas pouvoir garder le silence et il saisit l'occasion d'une prochaine réunion des pasteurs du Diois pour leur présenter une « simple explication de son attitude ecclésiastique » (1).

(1) 23 juillet 1901.

Il n'y a pas lieu de s'arrêter aux griefs de détail auxquels il n'a, en vérité, aucune peine à répondre. « J'ai beau examiner ma conduite, conclut-il sur ce point, je ne crois vraiment pas avoir mérité l'accusation de montrer le poing dans la poche aux orthodoxes quitte à m'empresser de faire leur jeu. » Mais des détails il s'élève à des considérations générales dont l'intérêt demeure si actuel qu'il paraît nécessaire de les reproduire ici. Au surplus elles éclairent d'un jour très vif l'attitude ecclésiastique de Fallot pendant la dernière partie de sa vie.

« Lorsque je suis arrivé dans ce pays, fort de la droiture de mes intentions, je pensais qu'il me serait aisé d'en persuader chacun. Je m'étais dit : « je déclarerai hautement que « je me désintéresse de la lutte ecclésiastique, que je n'appartiens à aucun parti, et chacun me comprendra; je ne « m'occuperai que des questions qui concernent directement le « bien spirituel de nos églises et je ne me laisserai influencer « par aucune considération accessoire ». Tout cela était aussi facile à dire que difficile à exécuter.

« J'ignorais entièrement la puissance que possède encore l'esprit de parti. J'avais remarqué que chacun était las de la politique de parti; mais je n'avais pas vu que le nombre des hommes qui ont rompu définitivement avec elle constitue une infime exception.

« Je ne me doutais pas que les luttes fratricides provoquées dans l'Église réformée par le Synode de 1872 avaient créé un état d'âme tel que les meilleurs parmi nous avaient pris l'habitude de considérer toutes les éventualités sous l'angle ecclésiastique et qu'ils ne pouvaient plus faire autrement.

« Je ne me doutais pas qu'un homme pour qui tout cela n'existe pas joue fatalement le rôle d'un naïf ou d'un malin qui cache son jeu.

« Ce qui devait arriver est arrivé. Dès que je préconisais une mesure en vue du relèvement de nos églises en ruines

on cherchait une arrière-pensée ecclésiastique que je n'avais pas. Lorsque je soutenais telle ou telle candidature pastorale parce que je la croyais favorable au bien des âmes on s'imaginait que j'étais guidé par les intérêts d'un parti auquel je n'appartiens pas.

« Et la conclusion à laquelle j'arrive est celle-ci : un homme qui veut demeurer hors des partis doit éviter autant que possible de s'occuper des affaires sur lesquelles les partis ont jeté leur dévolu. Pour prévenir tous les douloureux malentendus qui m'ont tant fait souffrir j'eusse dû me considérer, dès l'abord, comme un excommunié ecclésiastique et m'interdire de participer à aucune des affaires dont les partis réclament le monopole.

« Si j'avais compris cela plus tôt je me fusse abstenu de bien des démarches, parfaitement légitimes en elles-mêmes, mais qui, dans l'état actuel des esprits, devaient donner lieu à des méprises de toute nature.

« J'ai donc la ferme intention de me tenir désormais — autant que possible — en dehors de toutes les affaires ecclésiastiques. Je ne m'occuperai que de celles qu'il m'est impossible de laisser de côté ; mais je réserverai avec un soin jaloux mon attention, mes forces et mon cœur pour de tout autres labeurs...

« Après tout les églises n'ont d'autre raison d'être que le salut de l'âme humaine, et comme le monde est régi par la loi de la division du travail il est bon qu'à côté des hommes d'église, qui sont sans cesse tentés de mettre l'accessoire à la place de l'essentiel, il y en ait d'autres qui prennent au sérieux l'âme, ses souffrances, sa merveilleuse destinée, et qui se consacrent exclusivement à son service.

« C'est là ce que j'aimerais faire en me laissant de moins en moins distraire par le bruit des querelles dont vivent les partis et dont ils meurent. »

Les hommes qui s'étaient ainsi mépris sur l'attitude de Fallot le connaissaient vraiment bien mal ! Bien loin de songer à faire le jeu des orthodoxes il doit, à la répulsion que lui inspiraient la politique et l'inintelligente étroitesse de certains de leurs chefs, les dernières défaites que lui inflige un tempérament dont, depuis tant d'années, il s'applique à maîtriser la violence. Le pasteur Hirsch s'en aperçoit à ses dépens lors d'une visite qu'il fait à Aouste en janvier 1902. Un mot, jeté dans la conversation, provoque, chez Fallot, une explosion à laquelle son vieil ami demeure sans rien comprendre. C'est que ce mot — une lettre de Fallot le lui expliquera bientôt — a suffi à raviver quelques-unes de ses pires souffrances de jadis. Dans un éclair il a vu surgir devant lui son adversaire de toujours, celui qu'il appelle « l'orthodoxe conséquent », « qui voile la personne adorée du Christ vivant derrière des amas de textes et d'ergotages, ... la plus belle reproduction du Pharisien qu'a flagellé Jésus avant d'être crucifié par lui ».

Fallot s'excuse donc de son « malheureux éclat » et il ajoute ces lignes qui demeurent, à certains égards, son dernier mot sur les partis qui se heurtaient alors au sein des Églises réformées de France :

« Je suis entré dans la vie spirituelle sous l'influence de mon maître vénéré Christophe Dieterlen qui, passionné pour la Bible, avait horreur de la méthode orthodoxe. A Paris, les orthodoxes avec l'étroitesse de leur intelligence et la largeur de leur conscience en caoutchouc m'ont jeté dans les doutes les plus poignants, et c'est pour échapper à ces angoisses que je me suis précipité d'une façon excessive dans les luttes sociales. Grâce à Dieu, à Nice, en 1891, j'ai retrouvé toute la plénitude de ma foi. Jamais je ne m'y suis senti plus enraciné que maintenant où j'ai des raisons positives de me tenir prêt au départ, mais il suffit que la pensée

de ces gens-là surgisse à l'horizon pour que je sois ressaisi par mes anciennes souffrances.

« Vous savez de reste que je ne suis pas libéral ! Je suis affamé d'affirmations ; mes amis libéraux — je parle des meilleurs — qui m'ont rendu de grands services spirituels à l'heure où l'orthodoxie parisienne eût pu me perdre ne me suffisent en aucune façon. Leur Christ est un Christ nuageux et diminué, mais celui des orthodoxes (encore une fois vous savez que j'ai en vue les orthodoxes conséquents) est un Christ travesti, un Christ inhumain et par conséquent sans véritable divinité.

« Je suis persuadé que le protestantisme français ne se relèvera de son misérable état que le jour où le libéralisme aura enterré l'orthodoxie. Ayant fait alors son lugubre métier de fossoyeur le libéralisme, qui n'a de force que par l'orthodoxie, disparaîtra à son tour ; et l'heure de notre Christ, si divin et si humain, sonnera alors ; alors jailliront dans les âmes desséchées les sources de la piété vivante et pratique qui aura pour programme : écouter la parole et la pratiquer. Je doute que je voie ce beau jour, mais voici des années que je l'appelle de mes prières (1). »

Dans l'organisation de l'effort missionnaire Fallot rencontre également des causes de déception. D'une part, la « révolution » qu'il a provoquée en exigeant du comité auxiliaire de la Drôme la nomination d'un pasteur libéral lui a valu « beaucoup de reproches et pas mal de grossièretés » (2). D'autre part, le mouvement d'opinion, déterminé dans une large mesure par sa brochure : *Comment aider à l'organisation de l'effort missionnaire?*, aboutit à la convocation, pour le mois de juillet 1900, d'une première assem-

(1) Janvier 1902.

(2) Union pastorale du Diois, 23 juillet 1901.

blée consultative des comités auxiliaires dont le comité de la Société des Missions ne voit pas l'approche sans quelque inquiétude. Au début de 1899 Fallot s'est rendu à Paris pour lire au comité directeur une déclaration des comités auxiliaires de Lyon et de la Drôme et en discuter les différents points avec lui. Le séance a été longue et mouvementée. La correspondance qui a suivi a accusé d'assez sérieuses divergences entre Fallot et le directeur de la Société des missions, Alfred Boegner, auquel l'unit une très ancienne amitié. Malgré les pressantes instances dont il est l'objet Fallot refuse de prendre part à l'assemblée consultative et fait part de sa détermination à Alfred Boegner par cette lettre qui marque — sur un projet auquel le directeur de la Société attachait alors un intérêt capital : l'envoi d'une mission d'enquête au Soudan français — l'opposition de ces deux âmes généreuses et loyales.

« Je te renvoie ton intéressant mémoire sur le Sénégal. Hélas ! bien loin de m'ébranler il m'a fait toucher une fois de plus la divergence radicale de nos méthodes. C'est en somme sur la question fondamentale de l'illumination par le Saint-Esprit que nous nous séparons.

« Tu dis : la foi ordonne. Je dis : la conscience et la raison défendent.

« Tu dis : la foi se rit de tout le reste. Je dis : elle n'a le droit de se rire ni de la conscience ni de la raison (je ne dis pas : *le bon sens*, mot élastique et empirique ; je dis : la raison).

« Excuse ma franchise, mais je t'aime tant que je ne puis accepter d'aller te combattre. Ma santé est du reste un obstacle majeur, et si mon attitude était trop vivement critiquée j'ai confié à Peloux des armes pour me défendre, sans que ta personne entre en scène.

« Je suis fatigué cérébralement à l'excès, et les procédés incohérents qui sont la règle dans nos œuvres collectives me

jettent dans un grand trouble. J'aimerais m'en aller doucement, sans bruit, sans amertume, comme il sied à un serviteur infirme qui a beaucoup à se faire pardonner, mais qui est sincère dans son désir de pardonner ⁽¹⁾. »

Fallot n'assiste donc pas à l'assemblée consultative de 1900, pas plus qu'à aucune des suivantes. Il vivra assez, cependant, pour acquérir la certitude qu'il avait vu juste en demandant la réorganisation, sur des bases plus larges et plus démocratiques, de l'œuvre des missions évangéliques et que la direction de cette œuvre ne pouvait que retirer un immense bénéfice de la consultation régulière des représentants autorisés de tous les amis des missions. Plus encore il continuera jusqu'à la fin à puiser, dans l'étude des questions missionnaires, « un secours inappréciable » pour sa vie spirituelle.

« Je puis toujours moins vivre dans les bas-fonds étouffés de notre religion courante », écrit-il à son ami Kruger, professeur à la Maison des missions, « avec toutes les fictions et toutes les étroitures dont elle se contente et dont elle se glorifie. Mon âme risquerait de s'y perdre, mais vous m'avez enseigné les sentiers qui conduisent sur les hauts sommets du haut desquels on découvre l'œuvre de Dieu dans son ensemble et dans sa vérité. Merci mille fois. Jusqu'à la fin de ma carrière terrestre j'aurai là un précieux viatique ⁽²⁾. »

V

Les événements politiques qui troublent les dernières années du siècle ne laissent pas Fallot indifférent, bien au contraire. S'il évite dans ses prédications toute allusion à la

(1) 5 juillet 1900.

(2) 26 juin 1899.

politique, et surtout à la politique de parti, la seule pour laquelle on se passionne dans les campagnes, il croit devoir, dans des occasions précises, se départir de sa réserve et ramener ses paroissiens à la méditation des grands principes dont l'observation par chaque citoyen est la sauvegarde des vraies démocraties.

Qu'est-ce qu'un bon républicain ? telle est la question qu'il n'hésite pas à aborder alors que l'élection d'un nouveau président de la République vient de déclencher une violente tempête contre le régime que la France s'est donné un quart de siècle auparavant. Avec quelle vigueur il rappelle aux radicaux ou radicaux-socialistes qui l'écoutent qu'il n'y a pas de bon républicain qui ne soit un homme libre, ayant à cœur l'intérêt de tous, capable de lui sacrifier son intérêt particulier, et puisant dans son patriotisme des raisons toujours nouvelles d'aimer et de servir l'humanité !

A plusieurs reprises il se sent obligé de parler de l'*Affaire* et il s'efforce d'élever ses auditeurs au-dessus du tumulte des passions qui, dans la vie quotidienne, les dressent les uns contre les autres. Mettre un peu d'ordre dans la confusion extraordinaire des esprits n'est pas une entreprise aisée. Il la tente cependant, par exemple dans une prédication qu'il donne à Aouste, au début de 1899, sur le texte : « Veillez ! Prenez garde ! »

« Une affaire, dit-il, qui préoccupe les esprits depuis quatorze mois a été soumise à ceux qui doivent naturellement la résoudre, à des juges, aux juges suprêmes, à la Cour de cassation. Si vous m'aviez demandé, il y a un an, ce que je pensais de cette affaire, je me serais récusé. Isolé comme je le suis, je n'étais pas assez renseigné pour vous dire si cet homme est innocent ou coupable. Aujourd'hui encore je ne puis pas plus que vous répondre à cette question.

« Mais que fallait-il souhaiter ? la lumière. Je suis de ceux

qui, dès le commencement, ont réclamé la lumière et la vérité. Et qui est qualifié pour faire éclater cette vérité que nous demandons si ce n'est la magistrature ? Si la magistrature suprême, si la Cour de cassation dit : cet homme est coupable, nous nous inclinons devant cet arrêt ; mais si elle dit : cet homme est innocent, nous nous inclinons aussi.

« La magistrature n'a encore rien dit. Cependant elle est déjà couverte d'injures par ceux qui craignent qu'elle ne se prononce dans un sens qui leur déplaira. Et d'où viennent ces injures ? Ce n'est pas des dernières classes de la société, c'est des classes qui se disent dirigeantes parce que, depuis longtemps, elles ont renoncé à rien diriger.

« Mes amis, je dis que ceci est le signe de cataclysmes prochains. Quand un peuple jette par avance la suspicion sur des arrêts que la magistrature sera appelée à rendre il s'en va vers des abîmes.

« Protestants, mes frères, nous devons montrer l'exemple de bons citoyens. Nous n'avons qu'à attendre en silence l'arrêt de la Cour de cassation et à nous incliner devant lui. C'est la seule attitude qui sied à de bons protestants et à de bons Français (1). »

Et lorsqu'au mois de septembre suivant l'arrêt du conseil de guerre de Rennes vient déconcerter les plus modérés d'entre les partisans de la revision, Fallot, le lendemain du 9 septembre, prêche à Aouste sur : « l'Éternel règne ». Ce ne sont pas seulement ses paroissiens qu'il exhorte au calme mais aussi les membres de sa famille où se heurtent les opinions les plus contradictoires. Il écrit à sa mère :

« J'ai hâte de te donner mon impression après vingt-quatre heures de réflexion.

« Je signe des deux mains les conclusions de l'article du

(1) 22 janvier 1899.

Temps du lundi 11. Avec lui j'estime que nous avons obtenu un commencement de victoire et que le reste suivra. Un verdict aussi contradictoire se détruit lui-même.

« Avec le *Temps* j'estime que les violents (qui combattent de notre côté) ont fait un grand mal à la cause en se livrant à des représailles anticipées contre Mercier et C^{ie}. Je supplie donc la jeunesse sur laquelle j'ai un peu d'influence de ne pas s'épuiser en colères stériles et de garder des forces précieuses pour les luttes prochaines.

« L'anarchie d'un côté, le militarisme de l'autre, c'est-à-dire de part et d'autre l'apothéose de la violence : voilà les grands ennemis...

« L'essentiel maintenant est de refaire la paix du peuple protestant, car son rôle social en France est de la plus haute importance. Les divisions sont moins violentes ici que dans le nord, mais plus bruyantes peut-être.

« Devant l'assaut formidable que prépare le catholicisme nous serions des insensés, nous protestants, si nous ne mettions pas de côté tout ce qui nous divise : affaire Dreyfus et le reste.

« Il ne faut pas persister à excommunier ceux des nôtres qui ont fait fausse route mais leur rendre le retour possible. Ce retour leur est facile parce qu'ils s'imaginent être les vainqueurs, tandis qu'en réalité ils sont les vaincus.

« Évidemment, si on continuait à leur jeter à la tête le peu d'intelligence dont ils ont fait preuve, ils seraient toujours plus entraînés vers le catholicisme qui est en train de devenir le grand boulevard de toutes les réactions.

« A Nîmes comme ailleurs la haute société protestante a trouvé de bon ton de faire chœur avec les catholiques. A Avignon les réactionnaires protestants ont déjà commencé à passer au catholicisme. Il faut enrayer ce mouvement en agissant avec sagesse. L'heure des emballements est passée

car l'heure des persécutions n'est peut-être pas lointaine (1). »

Que les persécutions doivent venir de droite ou de gauche Fallot l'ignore à l'heure où il donne ces conseils dont la passion de quelques jeunes méconnaissait la sagesse. A mesure que les mois passent il devient de plus en plus clair qu'une des conséquences de l'Affaire sera une recrudescence d'anticléricalisme et que la masse des électeurs, dominée par la notion d'une laïcité mal comprise, exigera la séparation des Églises et de l'État. De cette séparation l'ancien pasteur de la chapelle du Nord ne saurait redouter le principe. Elle lui apparaît même comme le but à atteindre, et il est heureux que quelques églises libres vivantes ne cessent de maintenir ce but devant le protestantisme français et de lui prouver la possibilité de l'atteindre. Toutefois il n'est pas « fanatique de la séparation » (2) et il se refuse à voir en elle, comme quelques-uns, la panacée universelle qui guérira les églises de tous leurs maux (3).

Il repousse d'autant plus « cet *opus operatum* d'un nouveau genre » (4) qu'il ne se fait aucune illusion sur l'état spirituel des églises, en particulier des églises réformées du midi de la France. Un très grand nombre sont en ruines. Qu'advient-il de ces ruines après la rupture du lien qui unit les Églises à l'État, surtout si un vent d'irréligion agressive souffle sur le peuple français? Lorsqu'il pense à sa paroisse, où les germes de vie sont si frêles encore, il est saisi d'une grande angoisse. Voilà quatre ans qu'il ne cesse

(1) 11 septembre 1899.

(2) Lettre à M^{lle} L. Morin, 22 septembre 1899.

(3) Union des pasteurs du Diois, 15 janvier 1902.

(4) *Ibid.*

de décrire à ses paroissiens ce que doit être une église vivante ; il a expliqué ce qu'il fallait accomplir, mais l'a-t-il accompli ? S'il s'en allait maintenant le peu qu'il a fait ne serait-il pas compromis ?

« Je veux passer des paroles aux actes », note Fallot ; « j'entends enfin passer de la théorie à la pratique... ; il faut que les églises deviennent ce pourquoi Dieu les a créées, il faut que cette église le devienne. Quoi donc ? un groupe pour l'action, qui attire toutes les bonnes volontés de cette paroisse, qui les combine pour agir sur la masse » (1).

Tels sont les motifs qui, le déterminant à fonder la *Fraternité des travailleurs d'Aouste et de Mirabel*, lui inspirent, au cours de ce sombre hiver 1902-1903 auquel nous ne tarderons pas à nous arrêter, les cinq discours qu'il publiera, en octobre 1903, sous le titre : *Les Fraternités de demain*.

Une lettre de novembre 1902 le montre en pleine élaboration de son projet.

« J'ai eu la migraine cette nuit comme chaque fois que je m'anime trop à mon instruction de **** (par parenthèse vous rendriez un grand service à mon pauvre cerveau en me faisant un petit signe d'avertissement lorsque pendant ma leçon je me lance trop).

« Toutefois je ne regrette pas ma migraine puisqu'elle a été féconde. Tout m'est devenu plus clair, mes Fraternités se dessinent plus nettement à l'horizon. Vous y êtes pour beaucoup. Comme je ne veux pas que mon insomnie soit inutile, je jette vite sur le papier le résumé de mes pensées et nous en reparlerons jeudi.

« Vous m'avez été très utile par deux, par trois obser-

(1) Note du 15 janvier 1903.

vations, ou plutôt par deux observations et par une exclamation.

« 1) Ne jamais mettre l'accent sur l'*idée de séparation*, sur la négation, mais exclusivement sur l'*affirmation*. Nous fondons des groupes non pour nous *séparer* mais pour nous *unir*, et pour unir à nous tous ceux qui le voudront.

« Ceci nous différenciera nettement de toute entreprise sectaire. Il y a du reste des précédents; c'est ainsi que s'est constituée l'église morave, la moins sectaire de toutes les églises.

« 2) Avant tout commencer par la transformation des individus. Il faut que le groupe soit le résultat *naturel, instinctif*, de la transformation des individus. Celui qui vit souhaite de vivre toujours plus et pour cela il se rapproche de ceux qui vivent et dont la société décuplera sa propre vie.

« 3) Votre exclamation n'était pas du vrai vous-même mais du petit démon négateur qui surgit parfois pour me peiner et me dérouter.

« Vous avez tout à coup dit : « Jamais je ne ferai partie « de ces groupes ». C'était raide, après tout ce que nous avions dit ! Il y a un an, un pareil mot m'eût navré. Maintenant je vous connais si bien que je ne me laisse pas désarçonner; et comme jadis les Corinthiens qui expliquaient les discours en langues étrangères, je vous interprète et, derrière le paradoxe, je trouve le grain précieux de vérité...

« J'ai eu le tort de ne pas m'expliquer nettement. J'ai eu ce tort parce que, hanté moi-même par l'image des églises apostoliques et par le souvenir de quelques groupes dont j'avais été membre, je n'avais pas eu le courage de rompre définitivement avec le passé et de comprendre que nous ne pourrions aboutir dans ce domaine de l'organisation qu'en

faisant *energiquement* le contraire de ce qu'on a fait jusqu'ici... Si notre œuvre doit aboutir il faut procéder d'une façon diamétralement opposée, car elle doit avant tout répondre aux besoins auxquels les églises n'ont pas répondu.

« Et c'est ici qu'une grande clarté a jailli dans mon cerveau meurtri : l'action bonne ! l'action bonne ! Voilà le seul fil conducteur auquel il faut nous tenir cramponnés mais en le suivant *partout* où il nous mènera. Et si j'avais compris cela plus nettement hier j'eusse parlé avec une clarté qui vous eût convaincue (ne m'accusez pas de fatuité).

« Oui vraiment, Dieu soit béni qui m'a donné, à moi pauvre infirme, une clef qui ouvre tout, les mystères du présent comme ceux de l'avenir ! Ce qu'il s'agit de faire c'est de construire des groupes exclusivement en vue de l'action et de l'action bonne, et du même coup l'esprit sectaire sera conjuré.

« Exemple : je suppose les églises ligotées, bâillonnées, muselées, l'œuvre de Dieu en souffrance... Je suppose quelques croyants consumés par le souci de cette œuvre et par le désir de sauver les âmes. Tout naturellement ils se cherchent, ils se groupent, ils s'unissent... pourquoi ? pour cultiver les saines croyances ? nullement — pour s'édifier réciproquement ? nullement ; ils s'unissent pour *faire l'œuvre de Dieu* et pour hâter la rédemption de notre malheureuse humanité ; d'un seul mot *ils s'unissent pour accomplir l'action bonne*.

« Est-ce à dire qu'ils dédaigneront les croyances ? En aucune façon. Ils s'efforceront d'acquérir les croyances les plus correctes, mais uniquement pour les guider dans l'action bonne. En elles-mêmes les croyances n'auront aucune valeur pour eux. Elles n'en auront qu'autant qu'elles facilitent ou qu'elles entravent leur activité.

« Il est certain qu'ils ne mépriseront pas non plus l'édification, mais au lieu de courir après une édification égoïste et malsaine, toute faite d'étroitesse et de crispations de la sensibilité, leur seul objectif sera de se concerter et de s'entr'aider en vue de l'action bonne, et l'édification de leur âme sera le résultat *indirect* mais certain de leur piété désintéressée.

« Voici donc le principe générateur de ces groupes : on dira : « qui veut s'exercer à accomplir l'action bonne ? » dans ce cas qu'on s'unisse à nous ». Et comme l'homme charnel ne trouvera ni honneur, ni profit, ni édification au rabais là-dedans, mais travail, responsabilité, l'homme charnel, l'homme disqualifié n'aura pas besoin d'être repoussé, il s'éloignera de son propre chef jusqu'à ce qu'il ait été transformé.

« L'action bonne sera le *puissant lien* qui rattachera les uns aux autres les membres de chaque fraternité et l'action bonne sera aussi le lien qui reliera en un vaste faisceau les diverses fraternités (œuvres communes, sociales, morales, spirituelles, etc.).

« Ce sera l'association des *ouvriers* du Très-Haut. Chaque groupe n'aura d'autre raison d'être que le travail en commun : *un groupe de travailleurs* qui se jurent les uns aux autres de travailler au bien de tous ⁽¹⁾. »

Toutes ces pensées, et bien d'autres que Fallot consigne dans ses cahiers de notes, aboutissent aux discours que l'on sait et, mieux encore, à un acte : la fondation de la *Fraternité des travailleurs d'Aouste et de Mirabel* qui se réunit, pour la première fois, le 18 janvier 1903.

On a cru remarquer, et sans doute telles formes de langage prêtaient à cette remarque, que le Fallot des *Frater-*

(1) A M^{me} Roche, 25 novembre 1902.

nités contredit le Fallot de *Qu'est-ce qu'une Eglise?* et que la continuité de sa pensée est, d'un livre à l'autre, rompue. A-t-on le droit, cependant, de conclure de certaines oppositions que Fallot, à la fin de son ministère, avait passé condamnation sur la légitimité, la valeur, le caractère *nécessaire* de l'Eglise ou des églises? Les notes préparatoires de ses discours sont la preuve qu'une telle conclusion serait erronée. Qu'on en juge!

« *Jeudi soir 15 janvier 1903.* — Spectacle que présentent les églises de ce pays : beaucoup de ruines, rien que des ruines!... Deux partis à prendre : ou bien tourner le dos à ces ruines ou bien les relever. A l'école des prophètes j'ai appris que le service de restauration est un des plus utiles ici-bas. La terre ne subsiste que par des restaurations successives.

« Comment restaurer? grouper les bonnes volontés. J'ai décidé de passer de la théorie à la pratique et de jeter les fondements d'un groupe pour préparer l'édification d'une église vivante. »

Au surplus qu'on relise le deuxième discours des *Fraternités de demain*, qui n'est que le développement de ces notes, et l'on se convaincra qu'en préconisant l'organisation de fraternités, Fallot a en vue, non le remplacement des églises en ruines, mais leur relèvement.

Dès l'apparition de sa petite brochure, il a conscience, d'ailleurs, que quelques-unes de ses affirmations, notamment dans le premier discours, prêtent à de sérieux malentendus. En janvier 1904, il ébauche une « réponse à quelques objections ». Au fond, devant le triomphe — qu'il croit prochain — d'une démocratie socialiste ne tolérant aucune association religieuse puissante par son organisation et par son influence, il croit préférable, voire même nécessaire, de « disparaître

provisoirement pour sauver sa vie ». La sagesse commande de « se résigner à un provisoire », non pas certes dans l'ordre de l'action chrétienne, mais en matière d'organisation. Lorsque, après les cataclysmes dont il pressent la venue, les temps calmes régneront de nouveau, les croyants groupés en fraternités se trouveront devant des « possibilités et des probabilités de développements ultérieurs ». « Le provisoire d'aujourd'hui » aura été « la pierre d'attente de demain⁽¹⁾. »

Plus tard encore, à Pentecôte 1904, jetant un regard d'ensemble sur le passé, Fallot est amené à revenir sur ce point.

« Il y a longtemps, dit-il, que je n'ai pas relu mon petit livre. J'ai le sentiment que j'avais pressenti des choses vraies. Il n'y a pas, je le répète, contradiction entre *Qu'est-ce qu'une Église ?* et les *Fraternités*. Les *Fraternités* sont le développement conscient du germe qui était à l'état diffus dans le premier livre. Je ne crois pas qu'il y ait contradiction. Dans mon dernier petit livre, je vois simplement plus loin que dans les temps précédents. Il est évident que la forme actuelle des églises est condamnée. Mais il faut laisser Dieu diriger le nouveau développement. Trop vouloir déterminer par avance c'est vouloir enchaîner la vie⁽²⁾. »

(1) Note du 24 janvier 1904.

(2) *Entretiens de Pentecôte 1904* (voir ci-dessous, chapitre X.)

CHAPITRE IX

SOLIDARITÉ ET ACTION BONNE

Au cours de l'été 1898, Fallot avait passé plusieurs semaines à Rothau. Un jour qu'il était allé revoir son village natal, « après la scierie, en vue de Fouday », il avait écrit, dans l'un des carnets dont ses poches étaient toujours amplement garnies, les lignes suivantes :

« Trente ans depuis que je passais et repassais sur cette route où j'ai remué un monde de sentiments et de pensées. Trente ans de préparation ! Est-ce le fruit, le fruit mûr que je tiens enfin, enfin, enfin ?

« Oh ! la pure volupté des pensées de la jeunesse et de ses enthousiasmes ; chaque arbre que je revois, chaque rocher en éveille le souvenir⁽¹⁾. »

Il lui semble à ce moment qu'il touche au terme de son labeur, qu'il va pouvoir cueillir, pour le donner à d'autres, le fruit mûr de sa vie et de sa pensée. Et tout naturellement une image jaillit de ses souvenirs, celle de Christophe Dieterlen.

« Religion de la délivrance ; paroles nombreuses de M. Dieterlen... Sur cette route où j'ai tant causé avec lui, après plus de trente ans je me sens plus que jamais son débiteur.

(1) 28 septembre 1898.

« S'il ne m'a fourni la solution d'aucune question, il a gravé dans mon cœur en traits ineffaçables la formule de la vraie méthode et m'a rendu très malheureux en m'inspirant un dédain instinctif et tenace de tout ce qui n'était pas cette méthode : aller droit à l'ennemi. Quel est le seul ennemi ? le péché.

« Comment le détruire et détruire du même coup la mort ?

« Tout le reste ne compte pas.

« Soif des délivrances éternelles, dédain des solutions provisoires et fragmentaires. La religion du tout ou du rien.

« Cela m'a paralysé, troublé, inquiété dans toutes mes œuvres superficielles. Son souvenir était mon remords. Mais cela m'a sans cesse poussé en avant.

« Soif des choses éternelles, donc immense intérêt pour l'âme humaine, fragment d'éternité.

« Il était l'homme de l'Invisible, des petits, des méprisés. Il dédaignait ce qu'on voit pour se préoccuper de ce qu'on ne voit pas⁽¹⁾. »

Ainsi Fallot avait conscience de devoir à Christophe Dieterlen l'impulsion décisive qui l'a orienté vers le but auquel il espère enfin parvenir. Au cours des deux dernières années de sa vie, cette conviction s'affirme plus fortement encore.

Qu'on relise-cette page du *Dieu masqué* :

« Lorsqu'un homme, à force de labeurs et de luttes, croit avoir trouvé un mot libérateur, son devoir est de le faire entendre à ses semblables.

« Dieu me garde, au reste, d'usurper un rôle qui n'est pas le mien. Je ne suis qu'un exécuteur testamentaire. Mon maître vénéré, Christophe Dieterlen, est mort, il y aura

(1) 28 septembre 1898. Ce fragment se trouve déjà dans *La Vie et la Pensée...*, tome I, page 225.

bientôt trente ans, dans l'obscurité qui lui était chère. Il est parti sans avoir essayé de faire l'unité dans les puissantes affirmations dont Dieu lui avait accordé le secret. Il m'a fallu plus de vingt ans de méditation pour découvrir la clef de voûte que réclamait l'édifice inachevé.

« Vous trouverez légitime que je m'applique, avant de passer moi aussi de l'autre côté du voile, à établir solidement la doctrine que j'ai reçue afin de pouvoir la transmettre à quelques amis, qui sauront, à l'heure voulue, lui faire produire toutes ses conséquences bénies⁽¹⁾. »

Quelques semaines avant sa mort, enfin, il exprime une dernière fois sa gratitude. « Cela m'attriste, dit-il, les quelques personnes qui me connaissent parlent toujours de moi sans nommer M. Dieterlen. Si j'ai pensé quelque chose, si j'ai fait quelque chose, c'est M. Dieterlen qui en a été l'inspirateur ⁽²⁾. »

Le « mot libérateur » que Fallot a trouvé « à force de labeurs et de luttes, » la « clef de voûte » qu'il a découverte, c'est l'*Action bonne*. Comment la *Philosophie de la Révélation*, esquissée dans l'un des précédents chapitres, s'est-elle condensée dans la « doctrine » de l'action bonne ? C'est ce qu'il importe de montrer sans craindre de cheminer par moments sur des sentiers qui, tous, ayant leur origine dans la pensée centrale, ramènent à la voie sur laquelle celle-ci s'organise en une vivante unité.

I

Fallot sent le besoin de préciser tout d'abord la genèse et l'objet du *vouloir-vivre* qui, on s'en souvient, occupait une

(1) *Le Dieu masqué*, page 70.

(2) *Entretiens de Pentecôte 1904*.

place capitale dans la métaphysique et la psychologie de la révélation.

Tout ce qui vit veut, en quelque façon, persévérer dans la vie. Le vouloir-vivre est le fond obscur de la création vivante. Le désir conscient est l'expression et du vouloir vivre et du *comment vouloir vivre*.

L'homme ne vaut que par son désir dont l'objet est illimité en apparence. En réalité, Dieu, source de la vraie vie, est l'objet unique du désir.

J'ai soif de vie, donc de quelque chose qui est moi et qui est plus que moi. Je me veux, mais en me voulant je veux un autre que moi. Toutefois, je ne voudrais pas cet autre avec une telle intensité si, en quelque manière, il n'était pas moi. Du désir jaillit la notion de l'unité dans la pluralité. Quelqu'un qui est moi tout en étant un autre que moi : donc 'quelqu'un qui en me pénétrant me complète et devienne partie intégrante de moi tout en demeurant lui-même.

« Je dépends de l'objet de mon désir : désirer c'est tomber dans la dépendance de l'objet qu'on désire. Je ne puis vivre sans cet objet. Mais l'objet parfait du désir étant quelqu'un qui, tout en restant lui-même, fait partie intégrante de moi, en le désirant je me désire moi-même. La dépendance aboutit à la liberté. *Parere Deo libertas*, puisque nous ne pouvons saisir Dieu sans nous saisir nous-mêmes⁽¹⁾. »

Quel est le rôle de l'image dans la genèse du désir ? Le désir appelle l'image, mais l'image à son tour éveille le désir. L'image est fille de l'action, elle est l'impression produite par l'action. Elle est le geste de Dieu, sinon le geste de l'homme. Dans le désir confus et désordonné de vivre surgit soudain la voix intérieure : tu dois vivre de telle

(1) Note du 9 juin 1902.

façon. Le *tu dois vivre* entre en collision avec le vouloir vivre. Ce choc n'a pas lieu sans l'intervention de la raison, car, si le vouloir-vivre n'implique que le mouvement instinctif, le *tu dois* implique une réflexion, un raisonnement. Avec le *tu dois*, qui résulte d'une action de Dieu, naît l'action raisonnée de l'homme. La volonté s'oppose alors au désir : si celui-ci triomphe, l'homme demeure un esclave ; si la volonté raisonnée l'emporte, le désir vaincu devient la force motrice de la volonté. L'homme arrive à *désirer* ce qu'il est tenu de *vouloir* ; la volonté raisonnée a transformé la région obscure de la sensibilité et elle récolte désormais le fruit de son labeur. De puissances jadis hostiles elle a fait des puissances alliées.

Ainsi l'unique devoir de l'homme est de vivre. La vie véritable a pour caractéristique une coopération de toutes nos facultés ; sa fin est l'*action vivante*. Résultat du jeu solidaire de nos facultés l'action vivante ne peut être produite que par l'homme qui a pleine conscience de la double relation qui l'unit au Père et aux frères : elle est l'action solidaire.

L'homme solidaire — c'est-à-dire celui qui accomplit l'action solidaire — est l'homme normal. Le désir confus, qui constitue le fond de la vie, tend vers la vie parfaite. Sur la terre, la vie parfaite est la vie dans la solidarité. La vie solidaire, vers laquelle l'homme est sans cesse poussé par son désir, constitue donc la vraie nature de l'homme. Il n'est lui-même qu'en étant autrui ; son *moi* fait partie intégrante du *moi* de son semblable et du *moi* de Dieu.

Qu'on note en passant la conséquence, dans l'ordre de la pensée, de cette prémisse.

« Le semblable ne peut s'unir au dissemblable. Si je suis fait pour penser avec Dieu et pour penser avec mon frère, c'est que ma pensée n'est pas un fait solitaire. Ma pensée

ne se déploie que dans la communion de la pensée de Dieu et de la pensée de mon semblable. Or la pensée de Dieu est la vérité.

« Ma pensée tend donc vers la vérité. Entre la façon dont Dieu connaît et celle dont je connais il n'y a que des degrés. La solidarité qui m'enchaîne aux hommes et à Dieu manifeste la réalité de l'objet de ma connaissance. Si Dieu est la vérité, le Dieu dans lequel je pense me fait penser le vrai. L'objet de ma connaissance est infiniment borné, mais il est certain. »

Ainsi de la solidarité bien comprise résulte l'objectivité de la connaissance. Que, par contre, on rompe le faisceau, qu'on détruise la solidarité, qu'on ramène l'individu sur lui-même, et du même coup on détruit l'objectivité de la connaissance. L'homme devient captif d'un implacable subjectivisme.

L'action solidaire, accomplie dans une humanité asservie au péché, ne peut être que l'action dans la souffrance. Si le Christ nous arrache aux souffrances maudites que connaît l'homme séparé de Dieu et de ses semblables, c'est pour nous initier aux souffrances libératrices et bénies qui, seules, nous enracinent dans la solidarité et nous permettent de coopérer à son triomphe. La souffrance, qui est la pire destructrice de la solidarité, est en réalité sa plus utile ouvrière. S'il convient de mettre en relief la notion sociale du péché, il n'importe pas moins de faire prévaloir une notion sociale de la souffrance. La souffrance sainte est la condition de la rédemption universelle.

L'action solidaire apparaît donc comme l'action rédemptrice. C'est ici qu'éclate le paradoxe de la Croix. Elle est la négation de l'œuvre du Christ parce qu'elle implique la rupture du lien qui l'unit à Dieu et du lien qui l'unit aux hommes. Et cependant elle est la condition du triomphe du

Christ et c'est par elle qu'est inauguré le règne de la solidarité librement voulue et acceptée.

Quel chef-d'œuvre que cette Croix ! Elle résoud les contradictions les plus violentes, elle fait l'union entre tous les contraires. Elle est le berceau de l'esprit de pénitence qui donne à l'homme la vision libératrice : se voyant tel qu'il est, voyant Dieu tel qu'il est, il découvre l'horreur de l'égoïsme et la beauté de la solidarité reconquise. Elle est la source de l'esprit de soumission qui enracine dans la solidarité ; elle est la source de l'esprit de dévouement : les crucifiés collaborent seuls au triomphe du règne de la solidarité. C'est à partir du moment où l'homme entre dans la communion du Christ qu'il fait réellement la connaissance de la souffrance. « La souffrance sainte est la grande ouvrière de Dieu pour nous donner accès à la plénitude de ses grâces » (1).

Ce n'est pas seulement dans la solidarité des hommes que les souffrances bénies font croître le chrétien, c'est aussi dans la solidarité de Dieu. A mesure que les années s'écoulent, que « l'homme extérieur se détruit », avant même que les grandes douleurs viennent lui broyer le cœur, la méditation de Fallot s'arrête de plus en plus longuement devant l'œuvre qu'accomplit « la bonne souffrance ».

« La bonne souffrance, note-t-il, nous aide à rentrer en nous-mêmes et à nous ressaisir en dehors des choses dans lesquelles nous nous étions éparpillés et perdus. Elle nous aide à nous repentir, à prendre conscience de la vraie nature du péché qui nous a pénétrés de part en part et à nous opposer à lui. Elle nous aide à prendre conscience de notre haute valeur et de notre vocation éternelle. A travers nos larmes, nous détachant de tout ce qui n'est pas digne de nous, nous

(1) On peut voir dans la *Religion de la Solidarité* et dans le *Livre de l'Action bonne* de quelle manière Fallot interprétait l'œuvre accomplie par le Christ sur la Croix. Il n'a pas paru nécessaire d'y insister ici.

nous élançons de toute la force de notre détresse et de notre soif vers les seuls objets qui puissent nous satisfaire. La douleur enseigne à l'âme la véritable dialectique qui la fait monter plus haut, toujours plus haut, jusqu'au lieu des réalités éternelles... Nous ne nous détournons point du visible, mais il ne garde de valeur que comme *signe* de l'invisible, comme l'*atelier* où l'œuvre invisible s'élabore. Voilà comment s'opère la naissance de l'homme éternel, voilà ce qui favorise et règle sa croissance (1). »

« Dans le temps nous naissons à l'éternité ». Sur les décombres d'un monde périssable germe et se développe, dans la souffrance, la fleur d'immortalité.

II

Si absorbé que soit Fallot dans la méditation des réalités éternelles et des conditions qui favorisent l'éclosion de « l'homme d'éternité », le mouvement de sa pensée, bien loin de l'entraîner à l'écart de la préoccupation sociale, l'y ramène irrésistiblement. Sa lettre au congrès de l'*Association pour l'étude pratique des questions sociales* réuni à Nîmes en 1900 (2) montre dans quelle direction il cherche alors la synthèse entre le christianisme individualiste, dont il entend maintenir avec un soin jaloux les affirmations essentielles, et le christianisme social qu'il ne songe nullement à renier. Plus encore que cette lettre ses notes de cette époque ne laissent aucun doute sur ce point.

Déjà en 1898 il écrit à Louis Gouth :

« Mes lettres de 1893 sont encore, après cinq ans de

(1) Janvier 1900. — C'est à la suite de cette note que Fallot écrivit les lignes citées ci-dessus à la fin du chapitre V (page 237).

(2) Voir *Christianisme social*, pages 337 sq.

longues méditations, l'expression exacte de mes sentiments. Si j'avais à parler ce serait en prolongeant les lignes de la doctrine que j'y expose que je le ferais.

« Je persiste à croire que ce qui nous manque le plus en France c'est la *doctrine spirituelle* du christianisme social. On a tout dit au sujet des applications pratiques... C'est une transformation de la piété courante à laquelle il faut viser; cela implique une conception nouvelle de la *conversion* et de tout le reste ⁽¹⁾. »

A la même date il note :

« Le programme social d'un parti quelconque à cette fin de siècle n'est autre chose, d'une façon consciente ou inconsciente, que les voies et moyens jugés nécessaires pour organiser la *solidarité*. Entente de tous les partis sur ce but : catholiques, marxistes, etc. La différence porte sur le comment ?

« Conception protestante du *comment* ; conception protestante de la solidarité; elle unit ce qu'ailleurs on oppose : liberté et solidarité.

« Ses origines religieuses : saint Paul. Ses antécédents philosophiques : synthèse de l'unité et de la pluralité... ⁽²⁾. »

Quelques mois plus tard il entrevoit la nécessité de « révolutionner le programme social du protestantisme en y introduisant la notion du ciel que le catholicisme social semble avoir mise au rebut ». C'est aussi bien dans le ciel que sur la terre que la vie solidaire est la vie parfaite, et c'est entre le ciel et la terre que doit s'établir aussi une étroite solidarité. Qu'on en finisse avec une notion du ciel qui n'est que la caricature de la doctrine biblique, avec un ciel où la vie, négation de la vie de la terre, est une vie

(1) 13 juin 1898.

(2) 15 juin 1898.

diminuée. La Bible affirme qu'entre la terre et le ciel existe le même rapport organique qu'entre les semailles et la moisson. Le ciel est le lieu de l'humanité complète, le lieu de la solidarité réalisée dans l'unité. La vie parfaite, dans le ciel, est la vie dans la communion du Dieu solidaire et dans la communion des hommes. Et de même sur la terre, où seule la solidarité explique le péché, où la délivrance du péché ne peut être accomplie que par l'homme solidaire, la vie parfaite est la vie dans l'action solidaire qui tend toujours, on s'en souvient, à devenir l'action rédemptrice.

Mais qu'on se garde de jamais attribuer aux choses visibles la perfection.

« Ce qui passe, écrit Fallot, — parce que cela passe — ne peut être ni devenir parfait. La perfection est l'attribut exclusif de ce qui demeure.

« Ce qui passe n'a donc d'autre raison d'être que ce qui demeure. Ce qui par essence est imparfait a pour raison d'être le parfait. Le royaume éternel est le but de l'histoire; les ébauches du règne de Dieu sur la terre, de simples ébauches et de simples préparations à ce qui est éternel.

« Celui qui a l'honneur de vivre pour hâter l'avènement du royaume éternel n'a pas le droit d'absorber son attention dans les organisations terrestres. Pourvu que le terrestre n'empêche pas l'éclosion du céleste cela suffit. Et si certaines iniquités radicales barrent la route aux âmes et les séparent de Dieu et de la possibilité du salut, tout en luttant contre ces iniquités le héraut des choses éternelles sait qu'il ne doit pas emprisonner son âme dans cette lutte car le triomphe qu'il obtiendra sera sans valeur *en lui-même*. Il n'a de valeur qu'à condition de rendre possible l'*orientation* vers les horizons éternels.

« L'expression *christianisme social* est une expression dangereuse car elle risque de figer le chrétien dans les choses

de la terre. Bien compris le christianisme social proclame et organise le *droit au salut*. Son regard dépasse les horizons terrestres pour se fixer sur les biens éternels. Donc pourvu que le salut soit possible socialement parlant, le chrétien social est satisfait.

« La venue du règne de gloire dépend exclusivement de Dieu car elle est un acte de la puissance souveraine (« qui « n'a pas été fait de la main des hommes », Daniel), mais Dieu qui est amour ne demanderait pas mieux que de hâter sa venue. Il y a donc un obstacle et cet obstacle dépend de nous.

« D'une manière générale on peut le désigner comme un manque de préparation. Il faut un certain degré de réceptivité dans l'humanité pour que Dieu puisse agir. A nous de hâter cette préparation, condition de la délivrance⁽¹⁾. »

« La doctrine du milieu *nécessaire* au salut peut donner lieu à de graves abus. Il faudrait dire *favorable* et non *nécessaire*, et de plus bien définir ce milieu favorable.

« Du propre juste ou du péager lequel est le plus proche du royaume des cieux ?

« Ce qui est vrai des individus l'est aussi des sociétés. Une société fière de sa moralité pharisaïque est parfois plus éloignée du royaume qu'une société convaincue de péché et qui appelle la délivrance.

« Donc moraliser pour convertir ensuite, mauvais calcul. Mieux vaut convertir pour moraliser... ou plutôt convertir en sachant que la moralisation en résultera nécessairement. Jamais un effort civilisateur n'a rapproché les hommes de Dieu, mais tout contact de l'homme avec Dieu en le transformant tend à le moraliser⁽²⁾. »

(1) Septembre 1898.

(2) 28 septembre 1898.

Fallot a l'esprit plein de ces pensées lorsqu'il reçoit de son ami M. de Boyve une invitation pressante à prendre part au prochain congrès de l'Association pour l'étude pratique des questions sociales. La tentation est grande de rompre le silence que lui ont imposé, lors des congrès antérieurs, et sa santé et sa volonté de ne pas souligner publiquement qu'il n'est pas d'accord avec ses amis sur de très sérieuses questions de méthode. Pourquoi ne pas profiter de l'occasion pour s'expliquer à fond, puisqu'il se refuse à s'expliquer dans les journaux ou les revues, « vrais lits de Procuste »⁽¹⁾ ! Il répond donc affirmativement à l'appel de M. de Boyve et, sans plus tarder, il entreprend la préparation d'une étude sur le *bilan du christianisme social* ⁽²⁾.

Qu'il y ait deux manières de concevoir le christianisme social ressort, aux yeux de Fallot, du programme élaboré pour le congrès de Nîmes. Les uns l'entendent au sens étroit comme une application de l'Évangile à la solution de questions pratiques; les autres, le prenant au sens large, en attendent avant tout une réforme des principes constitutifs de la piété et des principes directeurs des Églises. Sans doute l'une des conceptions n'exclut pas l'autre. « Mais, note Fallot, si je fais le bilan des douze ans écoulés depuis le congrès fondateur de 1888, je constate que les adeptes du christianisme social *première manière* n'ont abouti qu'à peu de résultats tandis que ceux du christianisme social *deuxième manière* ont tout lieu de se réjouir ».

Quel est donc le bilan du christianisme social dans le protestantisme français ?

Les services qu'il a rendus sont considérables. Il a enrichi

(1) Lettre à Élie Gounelle, 23 septembre 1900.

(2) Je rappelle ici que la brochure : *Pour aider à l'organisation de l'effort missionnaire*, parue en 1899, renferme quelques pages substantielles sur le christianisme social.

l'espérance chrétienne en mettant en lumière, à l'aide des évangiles synoptiques, la notion du royaume de Dieu et en montrant comment cette espérance collective est appelée à se réaliser dans l'amour (Jean XVII). Il a déterminé une transformation de l'activité, dans sa nature et dans ses conditions, en faisant prévaloir les notions pauliniennes de l'action solidaire et de l'Église, lieu où s'accomplit cette action. La pensée chrétienne a été élargie par le développement corrélatif des doctrines de l'Église, de la sanctification, de la solidarité et de l'action. Enfin la primauté a été reconnue à l'action sur la pensée. Ainsi le christianisme social ouvre la voie à une apologétique qui sera digne d'une génération avide de progrès social parce qu'elle montrera dans l'Évangile la source et la charte du progrès social et parce qu'elle mettra les chrétiens à même de prouver l'excellence de leurs doctrines par un haut fait social : la construction d'églises... qui soient des églises.

Un danger doit toutefois être évité : la notion du royaume de Dieu risque d'être défigurée *quant à sa substance même* par la confusion que l'on est tenté d'établir entre le royaume et la civilisation chrétienne. Que la civilisation chrétienne soit parfois un témoignage rendu à la venue du royaume, qu'elle puisse, par certaines de ses manifestations, collaborer à l'œuvre du royaume, Fallot l'accorde. Mais elle ne déterminera jamais l'avènement du royaume qui résultera d'une action directe de Dieu. Si donc le christianisme social marque un effort nécessaire pour arracher l'œuvre de Jésus-Christ, d'un côté aux conventicules où on la mutilait, de l'autre à la sacristie où on la déshonorait, il ne constitue cependant qu'une transition. En faire le but serait commettre une erreur mortelle. A barrer de nouveau le ciel on ferait de la religion spirituelle un messianisme charnel. Après avoir arraché les âmes à une demeure

malsaine on les enfermerait dans une prison. Ce « danger formidable » doit être reconnu et évité⁽¹⁾.

Au surplus « le christianisme social, c'est-à-dire celui qui s'efforce d'appliquer l'Évangile aux besoins des sociétés, n'est pas une entreprise inventée à plaisir ». Seul il permet aux chrétiens de répondre, l'Évangile en main, aux questions que pose le socialisme révolutionnaire et devant lesquelles le silence serait une lâcheté⁽²⁾.

Tels sont quelques-uns des points que Fallot compte toucher dans le discours qu'il prépare. Une fois de plus l'état de sa santé le contraint de renoncer à son espoir. Il n'aura plus jamais l'occasion de se retrouver au milieu des chrétiens sociaux des Églises protestantes de langue française. Repassant dans son souvenir, peu avant sa mort, les étapes successives de sa vie il liera une dernière fois sa pensée et son action au christianisme social en disant. « J'ai l'air d'être le moins un possible; au contraire, malgré les contradictions apparentes j'ai été très un. Le christianisme social est le mot qui caractérise tous mes efforts⁽³⁾. »

III

On vient de voir quelques aspects de la doctrine de la solidarité. Il en est un autre dont Fallot n'a pas eu l'occasion de parler dans les études qu'il a publiées ou dans celles qui ont paru après sa mort, et c'est celui qu'elle revêt lorsqu'elle est appliquée à Dieu lui-même. Elle devient alors la doctrine de la Trinité.

Avant d'indiquer de quelle manière Fallot interprète le dogme trinitaire il n'est pas superflu de faire une remarque.

(1) 1^{er} janvier 1900.

(2) 5 janvier 1900.

(3) *Entretiens de Pentecôte 1904.*

Les pages qui précèdent ont suffisamment mis en lumière l'extrême répugnance que lui inspiraient la politique ecclésiastique et l'étroitesse de pensée d'un grand nombre d'orthodoxes réformés. Il n'en faut pas conclure que, sur le terrain dogmatique, il ait rejeté les doctrines de l'orthodoxie historique, je ne dis pas des Églises de la Réforme mais de l'ancienne Église chrétienne. « Je répète, écrivait-il en 1898, qu'on peut croire *toutes les doctrines* orthodoxes, comme je le fais, en y voyant la systématisation la plus juste [de la Révélation, et rejeter absolument la méthode orthodoxe qui identifie doctrine et salut⁽¹⁾. »

Fallot accepte donc la doctrine de la Trinité. Non pas qu'il la trouve formulée dans le Nouveau Testament. D'une façon générale, observe-t-il, on ne trouve dans la Bible que les ébauches, les rudiments des doctrines que l'Église a été amenée peu à peu à édifier. Pour qu'une doctrine soit légitime il suffit qu'elle soit contenue dans la Bible à l'état de germe et que, dans le plein développement acquis par elle durant le cours des siècles, elle ne contredise pas les données de la révélation.

Pour Fallot la doctrine de la Trinité est non seulement légitime, mais essentielle. En tête de notes sur ce sujet il écrit : *Hæc est fons perennis sapientiæ*. Et voici, résumées aussi brièvement que possible, les raisons pour lesquelles il accepte — dans ses grandes lignes tout au moins — le dogme trinitaire et par conséquent celui de la personnalité du Saint-Esprit.

Lorsque nous affirmons l'unité de Dieu nous n'avons pas en vue une certaine unité abstraite que nous n'observons nulle part et qui n'est qu'une création de la pensée. Affirmer l'unité du Dieu vivant c'est affirmer son *unité vivante*.

(1) Le *Credo*, xvii^e leçon.

Dieu se révèle à nous, en effet, comme le Dieu vivant. Or toute unité vivante (homme, animal, plante) implique *unité* d'origine, de plan, de but, et *pluralité* de moyens. Un tout vivant implique unité dans la pluralité des parties. Unité et pluralité sont les deux notions inhérentes à la notion de vie. L'unité dans la pluralité n'est autre chose que la solidarité. La solidarité est le signe distinctif de tout ce qui vit et tend à la perfection.

Qu'on soit forcé d'admettre dans le Dieu vivant une pluralité de *fonctions* plusieurs l'accordent, mais ils nient qu'on puisse d'une pluralité de fonctions conclure à une pluralité de *personnes*.

« J'observe la vie sous toutes ses formes, écrit Fallot, et je constate que chacun de ses progrès se manifeste par un progrès de la solidarité. Dire que la solidarité progresse dans le monde de l'Esprit qui est le monde de l'amour c'est affirmer qu'il y a d'un côté plus de dépendance entre les diverses parties mais, de l'autre, autonomie croissante de ces mêmes parties.

« La solidarité parfaite c'est la solidarité dans la liberté. La société la plus unie est celle dont les membres se possèdent le mieux et se donnent le plus librement. La société parfaite offre donc un exemple de l'*unité* (union des cœurs, des volontés, opérant une *conscience* commune) *dans la pluralité des personnes* (chacun vivant dans les autres tout en étant soi). Je ne sais meilleure image de l'unité dans la pluralité qui constitue la Trinité. Je ne connais aussi meilleur argument en faveur de la doctrine traditionnelle. En effet, si j'ouvre saint Jean XVII qui me transporte sur les plus hautes cimes de la révélation je lis au v. 21 : « Je prie... pour ceux qui croiront en moi par leur parole, afin que tous soient *un*, comme toi, Père, *tu es en moi* et comme *je suis en toi*, afin qu'eux aussi soient *un en nous*... Afin

« qu'ils soient un comme nous sommes un, — moi en eux et « toi en moi, — afin qu'ils soient perfectionnés dans l'unité ».

« Toi en Moi, — Moi en Toi, — nous en eux, eux en nous. Le Père, — le Fils, — l'Église, c'est-à-dire le Saint-Esprit manifesté par son œuvre. Plusieurs et pourtant un. L'unité dans la pluralité est merveilleusement affirmée par ce texte qui enveloppe en outre dans la Trinité l'humanité nouvelle, une fois le drame rédempteur accompli. Dieu tout en tous, dit saint Paul (1). »

Quelques notes de la même époque éclaireront plus encore la pensée de Fallot.

« Vive clarté : introduire la notion du Saint-Esprit dans l'étude de la solidarité. J'entrevois quelque chose de magnifique, la synthèse du réalisme et du nominalisme avec ses conséquences nombreuses. — Étudier le Saint-Esprit dans son œuvre parfaite : l'Église telle qu'elle doit être. Dans cette Église qui n'est autre que l'humanité parfaite le Saint-Esprit est le génie créateur, inspirateur de l'Église par l'action directe qu'il exerce sur tous ses membres. C'est lui qui agit en moi et qui agit en toi, en sorte que celui qui est en moi est celui qui est en toi... Le meilleur de ce qui est en moi est en toi. Toi c'est moi, en restant toi et sans me détruire moi. Le Saint-Esprit réalise ici-bas la solidarité en préparant l'unité.

« Il y a donc quelqu'un qui s'appelle l'Humanité et qui possède une réalité indépendamment des membres qui composent cette humanité. Chacun devient lui-même dans la mesure où il se subordonne librement aux fins de cette humanité qui vit en lui, le dirige, le fortifie...

« On aura beau faire et beau dire, la Trinité doit finir par englober l'humanité.

(1) Le Credo, xvii^e leçon.

« Le panthéisme est une prophétie : erreur monstrueuse s'il s'agit de l'humanité pécheresse, vision magnifique s'il s'agit de l'humanité sainte, Dieu tout en tous ⁽¹⁾. »

« Si l'homme créé à l'image de Dieu doit se faire lui-même il faut qu'il obtienne de Dieu que celui-ci lui révèle le secret de sa naissance éternelle.

« Dieu veut que l'homme se fasse lui-même et cette volonté donne à l'homme la force de réaliser sa destinée.

« Pour me connaître je dois connaître Dieu, pour me faire je dois savoir comment Dieu se fait, pour opérer dans le temps la naissance de mon moi spirituel et immortel je dois savoir comment s'accomplit hors du temps la naissance éternelle de Dieu.

« Ce n'est qu'en Dieu que je puis *saisir* le mystère de mon être et de ma destinée. Ce n'est qu'en Dieu que je puis le *réaliser*.

« Sur les plus hautes cimes. Vertige des hauts sommets. Qui ne risque rien ne sera jamais rien ⁽²⁾. »

« Pour étudier la Trinité en elle-même l'étudier dans sa manifestation historique, le Saint-Esprit.

« OEuvre du Saint-Esprit : il est le génie de l'humanité nouvelle, son constructeur, son unité. Il est ce que rêve la philosophie réaliste, affirmant et constituant la réalité de l'espèce (nouvelle). — Il est moi, il est toi, il est lui, il est nous.

« Il est le principe unificateur, celui qui unit, celui qui crée le un dans le plusieurs, le restaurateur de la solidarité, le prophète et l'ouvrier de l'unité finale. Il travaille inces-

(1) 2 mai 1898.

(2) 13 mai 1898.

samment sur le programme de Jean XVII pour le réaliser. Pour comprendre son œuvre ne jamais perdre de vue Jean XVII⁽¹⁾. »

Comment, après ces notes sur le Saint-Esprit, ne pas citer ces quelques lignes, d'un accent tout personnel, empruntées à une méditation faite à Rothau en septembre 1900 ?

« Il est urgent que tous ceux qui ont à cœur l'œuvre de Dieu en eux et autour d'eux recherchent le don du Saint-Esprit. Il est très bon de se dévouer à quelques-unes des nombreuses œuvres inspirées par le souci de la gloire de Dieu et du bien des hommes, mais il est plus important encore de rechercher le don du Saint-Esprit. Une piété sans Esprit reste une lampe sans huile, une machine à vapeur sans combustible. Avant tout devenir des hommes de l'Esprit. »

« J'ai devant moi beaucoup de jeunesse. « Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait. » Si je redevais jeune j'évitais l'éparpillement qui a causé tant de tort aux hommes de ma génération. J'aurais le courage de me concentrer, d'être quelqu'un avant de *faire* quelque chose, et pour cela je rechercherais par-dessus tout le don du Saint-Esprit. »

Aux réflexions sur la doctrine de la Trinité se rattachent tout naturellement des considérations sur la doctrine de la prédestination qui ne se retrouvent dans aucun des ouvrages de Fallot. Il y aurait à montrer — si la place ne faisait défaut — comment Fallot avait été conduit, par une étude incessante de l'apôtre Paul et de sa pensée, à proposer une traduction psychologique et morale des doctrines que Paul a élaborées avec les notions juridiques de son temps⁽²⁾ et com-

(1) 23 mai 1898.

(2) En particulier les doctrines de la substitution, de l'imputation et de la justification.

ment il faisait voir dans la doctrine de la solidarité la clef de voûte de tout le système paulinien. Il faut tout au moins marquer l'importance qu'il assignait à la doctrine de la grâce et à celle de la prédestination qui en est le corollaire.

« Dès que le sentiment religieux acquiert toute son intensité, écrit-il, le Dieu révélé par Jésus-Christ apparaît comme l'auteur unique du salut et sa grâce, c'est-à-dire son amour souverain, souverainement libre dans chacune de ses déterminations, comme la cause exclusive de ce même salut.

« Cette grâce agit dès l'éternité. Le croyant qui se sait l'objet de cette grâce se sait aimé dès l'éternité et pour l'éternité, en d'autres termes prédestiné. La doctrine de la prédestination comme celle de la grâce est une doctrine exclusivement religieuse : elle ne concerne que la relation du croyant avec Dieu.

« En se croyant prédestiné le chrétien se saisit en dehors du temps dans la racine éternelle de son être ; il se connaît comme le produit d'une pensée éternelle. Le croyant qui se sait prédestiné prend conscience de sa vocation éternelle.

« Le fondement de son salut n'est plus sa chétive personne, ni aucune créature, mais Dieu lui-même, le roc éternel.

« En transférant le centre de gravité de sa foi du monde visible dans le monde invisible le croyant acquiert une certitude inébranlable de son salut. C'est là l'extrême importance pratique de la doctrine de la prédestination.

« A une époque où les horizons visibles semblent barrer le regard de la foi il importe plus que jamais de donner au croyant le sens de ce qui est éternel et incorruptible.

« La pensée des choses éternelles, lorsqu'elle fait irruption dans un cœur, y bouleverse tout, y transforme tout, y purifie tout. La doctrine de la prédestination fait engrener le croyant avec ce qui est éternel. C'est dire toute sa valeur.

« Mais il est essentiel de conserver à cette doctrine son caractère strictement religieux. Lorsqu'on en déduit des conséquences pour la vie morale, lorsqu'on se fonde sur cette doctrine pour nier la responsabilité de l'homme, on la dénature et on la dégrade.

« Elle est un chant de triomphe de l'âme croyante; elle n'est pas un théorème dont il s'agisse de déduire des conséquences par voie logique⁽¹⁾. »

IV

Arrêtons-nous encore devant un nouveau corollaire de la doctrine de la solidarité : la coopération de Dieu et de l'homme dans l'œuvre de la révélation. On a vu déjà à quel point Fallot était obsédé par la nécessité de rendre aux églises l'usage intelligent et fécond de la Bible. Ses efforts pratiques reposaient sur une notion de la révélation et de l'inspiration dont la recherche et l'élaboration furent, au cours des dernières années de sa vie, un des objets essentiels de sa méditation. Ici encore quelques notes jalonnent la marche de sa pensée jusqu'au moment où elle se formule dans le chapitre consacré à la Bible dans le *Livre de l'Action bonne*.

« Le seul exercice légitime de la pensée, écrit-il, dérive de la relation qui existe entre la pensée vraie et l'action bonne. Mieux penser pour mieux agir : tout est là. Le choix de la matière sur laquelle s'exerce la pensée doit donc être déterminé par les exigences de l'action.

« Mon action pour être bonne doit être déterminée (je parle ici de la forme que revêt l'action et non de sa substance) par les circonstances dans lesquelles je vois une indi-

(1) Juillet 1900.

cation de Dieu, parce qu'il n'y a d'action bonne que celle accomplie avec Dieu, pour et en Dieu.

« Mon devoir professionnel me demande d'aboutir le plus tôt possible à une notion juste de l'inspiration et partant de la révélation. Mon sujet m'est donc fourni par mon devoir...

« Étant donné que l'intérêt des âmes qui me sont confiées et des églises en général réclame une doctrine meilleure de l'inspiration afin d'aider à un usage plus intelligent de la Bible, comment délimiter mon sujet, car il touche à tout ?

« A. — Mon sujet par sa face objective s'appelle la *révélation*. Il implique : toute une *métaphysique*, la doctrine du Dieu qui se révèle parce qu'il est le Dieu vivant ; une *histoire des religions* comme contre-épreuve et comme matière expérimentale ; puis des expériences portant sur Dieu.

« B. — Mon sujet par sa face subjective s'appelle l'*inspiration*. L'homme est le théâtre de ce fait qui a sa cause en Dieu. Donc psychologie de l'homme inspiré mais, pour procéder du simple au composé, avant tout psychologie de l'homme capable d'inspiration.

« *A quoi doit servir l'inspiration ?* Elle constitue évidemment pour l'inspiré le fait capital de l'existence. Quel caractère revêt l'existence de l'inspiré ? une extase ? une illumination de la pensée, son apothéose ? une condition de l'action bonne ? Toute une morale et une histoire de la morale sont impliquées par ces dernières questions qui aboutissent à celle-ci : sur quoi doit porter l'inspiration ? où, comme contre-épreuve historique, sur quoi a porté l'inspiration des plus grands inspirés, des inspirés les plus authentiques : Paul, Jean, les prophètes hébreux ? — Histoire de l'inspiration, fatalement bornée à quelques hommes, à quelques

pays et à quelques siècles. Nous retombons ici dans l'histoire des religions et dans le chapitre de psychologie : psychologie comparée des inspirés...

« En somme la recherche à laquelle subordonner toutes les autres : *psychologie appliquée à l'histoire des religions*, afin de dégager le facteur humain dans toute son ampleur (1). »

Autres notes de la même époque :

« Il a plu à Dieu de se révéler par un effet de sa libre grâce et de soumettre cette révélation de lui-même à des lois comme chacune des œuvres qu'il accomplit.

« Dieu se révèle par l'homme. L'homme, *imago Dei*, est la révélation parfaite. L'homme est ici-bas le révélateur de Dieu, son prophète.

« L'homme pécheur est un prophète manqué. Le Fils de l'homme, qui est l'homme restauré dans sa vocation, est le Révélateur.

« C'est en étudiant la façon dont l'homme se révèle à lui-même et à autrui que nous comprenons le mode de la révélation divine. La révélation la plus complète que l'homme donne de lui-même c'est l'action. L'action est, en effet, l'homme se manifestant tel qu'il est.

« Jésus-Christ, en accomplissant l'action bonne, a révélé parfaitement et définitivement Dieu.

« Les hommes qui ont précédé Jésus-Christ et ceux qui l'ont suivi ont été des révélateurs plus ou moins fidèles selon que leur action a été plus ou moins inspirée par l'action bonne et conforme à cette action.

« La chaîne des révélations divines est constituée par une succession de révélateurs. C'est à proprement parler par des hommes et non par un livre que Dieu se révèle.

(1) 12 août 1900.

« L'homme à qui Dieu révèle son action bonne afin de l'entraîner à accomplir celle-ci, c'est-à-dire afin qu'à son tour il devienne un révélateur, est *inspiré* par Dieu.

« La révélation qui a pour *matière* l'action bonne n'a donc d'autre *fin* que cette même action. En d'autres termes c'est afin d'entraîner l'homme à l'action bonne que Dieu la lui révèle. Cette révélation a pour moyen l'*inspiration*. L'*inspiration* est la mise en œuvre de la révélation. Sans l'*inspiration* la révélation demeurerait stérile.

« *Une révélation c'est donc ce qui m'inspire, c'est-à-dire ce qui me rend capable de devenir révélateur à mon tour.*

« Mais si la substance de la révélation est l'action bonne, une révélation est ce qui me rend capable d'accomplir l'action bonne. L'action bonne est la fin de l'*inspiration* aussi bien que de la révélation. Qu'est-ce qu'un homme inspiré ? celui qui est rendu capable d'accomplir l'action bonne.

« L'action bonne étant raisonnée et raisonnable l'homme qui l'accomplit peut en fournir l'explication. Cette explication constitue la *doctrine* que cet homme se fait de l'action bonne. Ce n'est pas sur cette doctrine que porte l'*inspiration* mais sur l'action dont la doctrine fournit une explication plus ou moins adéquate. Il n'y a à proprement parler pas plus de doctrines inspirées que de livres inspirés ; il n'y a que des hommes inspirés qui se fournissent à eux-mêmes et qui fournissent à leurs semblables une explication plus ou moins adéquate de leurs actes et des sentiments qui déterminent ces actes.

« En analysant les éléments qui dans l'œuvre de chaque homme constituent l'apport de la sensibilité, celui de la pensée et celui de la volonté, il est aisé de reconnaître que c'est dans la région profonde de la sensibilité que l'*inspiration* doit agir avec le plus de puissance, pour se manifester ensuite dans le mode de l'activité, tandis que les matériaux

sur lesquels travaille la pensée appartiennent d'une façon particulière à l'homme, à son milieu, à son époque. »

« Le phénomène de l'inspiration : une prise de possession de l'âme par un autre qui l'amène à se ressaisir elle-même en sorte qu'elle se sent à elle-même tout en étant à un autre.

« En définissant l'inspiration : un principe d'activité nouvelle qui persuade l'âme à l'action mais ne l'y contraint pas, on fait de l'amour la substance même de l'inspiration. En effet la terreur écrase, la crainte contraint, la passion asservit, l'amour seul libère et fait librement agir.

« Pour que je me sente inspiré il faut que je me sente moi-même, mais en même temps hors de moi-même, sous la puissance d'un plus grand que moi-même qui possède mieux que moi les clefs de moi-même. Un inspiré se possède et se sait possédé ; il est lui mais il est un autre. Toutefois cet autre sous la puissance duquel il se trouve, qui l'enveloppe et qui le pénètre, le respecte et veut qu'il soit lui-même (1). »

On saisit dans ce qui précède la liaison intime établie par Fallot entre la doctrine de la solidarité, celle de la révélation et celle de l'action bonne. Il est temps de le voir se hâtant de donner à la doctrine de l'action bonne son expression définitive. Peut-être est-ce très particulièrement ici le moment de lui appliquer ce qui a été dit de Pascal travaillant à son *Apologie* : « Souffrances intolérables des quatre dernières années ; — que toutes les *pensées* de cette dernière période sont autant d'héroïques victoires du « roseau pensant » sur « ce qui le tue » (2).

(1) Août 1900.

(2) Victor GIRAUD : *Pascal* (Fontemoing, 1905), page 128.

V

C'est en 1898 que la pensée de systématiser sa doctrine dans une *Philosophie de l'action bonne* se présenta pour la première fois à l'esprit de Fallot. Le plan qu'il conçut alors ne différerait pas sensiblement de celui de la *philosophie de la Révélation*. D'une étude de la vie affective, de la vie intellectuelle, de la vie active, il concluait à la supériorité de celle-ci. Puis, après avoir établi les prémisses de l'action bonne : la vie purifiée (psychologie de l'image) et la vie raisonnable (psychologie de la parole), il mettait en lumière la nature de l'action bonne qui est d'être une action solidaire. La pensée sépare, l'action réunit. Ici apparaissait le rôle de la douleur, de la prière, de l'amour. Enfin le but de l'action bonne était posé : dans l'humanité déchue elle est l'action rédemptrice par laquelle se constitue la fraternité des justes.

Une fois de plus Fallot était amené à envisager les rapports de la pensée et de l'action. Il notait :

« Relativité de la doctrine, valeur absolue de l'action. La doctrine importante parce que génératrice d'action...

« La doctrine, à mesure qu'elle s'éloigne du simple énoncé du fait, perd son caractère pratique et sa puissance génératrice d'action...

« Impossible de vivre sans doctrine parce que vivre sans doctrine serait vivre sans gouvernail ⁽¹⁾. Préconiser les

(1) Quelques lignes, datées du 1^{er} octobre 1900, sont à citer ici : « Si la foi doit devenir certitude on ne saurait trop insister sur le rôle de la pensée. En effet je ne suis certain que de ce que je puis me formuler à moi-même clairement.

« La foi peut être sincère, efficace jusqu'à un certain point, en demeurant confuse. Mais il n'y a certitude que là où il y a pleine conscience et il n'y a pleine conscience que là où il y a prise de possession par la pensée.

« Non pas que la certitude implique le raisonnement ; par l'intuition j'aboutis souvent à la certitude. Mais la certitude implique croyance explicite, affirmative, à laquelle la pensée concourt aussi bien que le cœur. »

doctrines qui se traduisent immédiatement par des faits à accomplir et non par des idées à accepter. Il faut que la profession de foi soit un programme d'action, c'est-à-dire qu'elle s'adresse directement à la conscience et à la volonté...

« Nul n'a le droit de se dispenser de l'action bonne. Petit est le nombre de ceux qui peuvent la penser systématiquement.

« Agir avec intensité et harmonie. L'action bonne a sa dialectique qui est familière aux héros et qui dérouté les penseurs ⁽¹⁾. »

Vers la même époque, craignant sans doute de ne pouvoir donner à sa pensée la forme achevée qu'il souhaitait, Fallot concevait le plan d'un ouvrage dans lequel il exposerait en sept conférences *la Religion de l'Action*. En voici le sommaire :

I^{re} conférence : La soif de la vie.

II^e conférence : L'action bonne (solidaire).

III^e conférence : La prière; — la quintessence de l'action, sa condition, sa conséquence; la prière solidaire.

IV^e conférence : L'initiation (conditions de l'action solidaire). — A. Inauguration du règne de la solidarité par l'homme solidaire. — B. La participation au règne de la solidarité.

V^e conférence : L'action rédemptrice. — Les sauvés, des sauveurs. — « Seigneur Jésus, viens bientôt ».

VI^e conférence : La fraternité des justes (l'action dans l'Église). — Programme ecclésiastique : l'Église réformée, Église de l'action, destinée à faire des hommes et des caractères.

VII^e conférence : Le témoignage des justes. — L'action dans la société sur la société. — Programme social du protestantisme français ⁽²⁾.

(1) Août 1898.

(2) Septembre 1898.

Au printemps de l'année suivante Fallot précisait certains points de sa doctrine dans des prédications qu'il donnait à ses paroissiens d'Aouste. Il insistait avec plus de force qu'auparavant sur le rôle de la prière dans la préparation de l'action bonne.

« La prière est un acte, écrivait-il dans ses notes, le plus énergique de tous, par lequel nous cherchons en Dieu la force de nous transformer et de transformer le monde. La prière est l'acte initial, l'acte condition de tous les autres. La prière : action sur Dieu, à travers Dieu action sur nous-mêmes, à travers Dieu action sur autrui. La prière, acte suprême : Gethsémané.

« La succession des actes extérieurs est déterminée par la succession des efforts intérieurs. La prière : action intérieure qui règle et produit l'action au dehors. »

D'autre part, si la forme *harmonieuse* de l'action bonne était plus nettement décrite, son caractère rédempteur était plus vigoureusement affirmé. Dans un monde de péché l'action solidaire, c'est-à-dire inspirée par le désir du bien de tous, ne peut avoir qu'un but : la destruction du péché ; elle est l'action rédemptrice. Le Christ seul en a révélé l'intensité et l'ampleur en la pratiquant. Par ses labeurs de *sympathie*, par son labeur expiatoire il a inauguré le règne de l'action bonne, de l'action rédemptrice, le règne du salut. C'est au pied de la croix, *acte des actes*, centre des voies divines, que s'apprend, dans une synthèse libératrice, l'action bonne, l'action rédemptrice qui constitue la piété selon Jésus-Christ et est la substance de la vie véritable.

Toutes les pensées, lentement mûries, à l'éclosion et au développement desquelles les pages qui précèdent ont permis d'assister, sont mises en œuvre dans une étude que Fallot présente à l'Union des pasteurs du Diois, en jan-

vier 1900, et qu'il intitule modestement : *Quelques réflexions sur le principe générateur des Églises*. Ce travail a été publié par la suite en tête du *Livre de l'Action bonne* auquel il sert d'introduction (1). L'essentiel des matériaux accumulés par Fallot en vue tout d'abord d'une *Philosophie de la révélation* puis d'une *Philosophie de l'action bonne* y est utilisé. C'est ainsi qu'on y trouve, résumée en quelques pages rapides, la théorie des trois âges de l'humanité et la loi des régressions. Puis, après avoir décrit l'action bonne ou action *intégrale*, Fallot en fait apparaître la genèse dans le désir et en analyse les relations avec la sensibilité et la pensée. Enfin il montre dans l'action bonne, réponse de l'homme à l'action de Dieu, le principe générateur des églises vivantes.

Il est probable que l'idée d'écrire *le Livre de l'Action bonne* a surgi dans l'esprit de Fallot au cours de l'année 1900. Cependant les premières notes sur ce sujet ne datent que de 1901. Le *but* de l'action bonne y est précisé d'une manière nouvelle : elle tend à établir « la grande communion, la communion de Dieu avec les hommes et des hommes entre eux, communion définitive mais qui ne se réalise dans toute sa plénitude que de l'autre côté du voile (Jean XVII) ».

« Cette communion, note Fallot, donne la clef de la doctrine du royaume, expression inadéquate, de l'Église, expression étroite, de la vie éternelle (2). »

Quelle est la condition de cette grande communion ? — Le pardon.

« L'action bonne dans toute son énergie : agir... aimer... pardonner.

« Diogène cherche un homme... Je cherche une église vivante.

(1) La 5^e partie : *Comment se constitue une église vivante ?* a été donnée seulement en appendice.

(2) 26 septembre 1901.

« Pourquoi est-il si difficile d'édifier une église vivante ? Un de nos besoins les plus impérieux, c'est de nous quereller... Nous sommes faits pour la société et nous sommes des créatures insociables : L'acte social par excellence : le pardon ⁽¹⁾. »

C'est au moment où il ébauche les premiers chapitres du livre projeté que Fallot est obligé par sa santé d'enrayer son activité dans toute la mesure possible. Devra-t-il renoncer à donner à ceux qu'il aime le fruit de ses méditations ? Il ne peut se résoudre à le penser. Il a l'ardent espoir que Dieu lui permettra de terminer l'ouvrage entrepris ⁽²⁾. Il écrit une « initiation à l'action bonne » : *l'Attente*. En annonçant l'envoi du manuscrit à la paroissienne qui lui avait suggéré ce travail il lui dit :

« Si j'arrive à achever mon livre je vous demanderai de me prêter ces pages ; sinon, si je meurs avant d'avoir rien achevé, vous les prêterez à ma femme pour qu'elle les copie... Du reste j'espère que je pourrai vivre encore et que j'aurai le temps d'achever l'œuvre commencée et par laquelle j'aimerais continuer à faire un peu de bien à quelques-uns après avoir franchi le voile ⁽³⁾. »

Quelques semaines plus tard, à la veille de reprendre dans sa paroisse un ministère douloureusement amoindri, il affirme encore sa résolution de consacrer à la rédaction de son livre « tous les loisirs qu'on lui impose ». « Je serais si triste, dit-il, de m'en aller sans avoir mis par écrit ce testament de ma pensée et ce fruit de tant de douloureuses expériences ⁽⁴⁾. »

(1) 30 septembre 1901.

(2) Lettre à M^{me} Roche, 1^{er} août 1901.

(3) Lettre à M^{me} Roche, 11 août 1901. *L'Initiation à l'action bonne* a paru dans le *Christianisme social*, numéro de février-mars 1920, pages 74 sq.

(4) A la même, 5 septembre 1901.

A l'automne, ayant accepté de faire l'instruction religieuse du jeune Ernest Siegfried qui vit à son foyer depuis deux ans, il y voit l'occasion, tout en poursuivant sans relâche la préparation de son livre, d'en condenser les éléments essentiels sous une forme simple et brève. « Je suis tout heureux, écrit-il alors, parce que j'estime que mon *Petit Livre de l'Action bonne* sera debout dans quelques mois et, en somme, il contiendra la substance de ma pensée. Si je m'en allais avant d'avoir écrit le vrai livre, celui-là suffirait aux quelques amis pour lesquels j'écris ⁽¹⁾. »

Vingt-deux chapitres, très courts, en forme de dialogue, composent le *Petit Livre de l'Action bonne* que Fallot rédige au cours de l'hiver 1901-1902. Il n'en continue pas moins à écrire l'ouvrage plus développé dans lequel il souhaite de « formuler clairement ce qu'il *sent* si puissamment » ⁽²⁾. Sans cesse il remet sur le chantier les chapitres déjà rédigés. Il faut, avant tout, prévenir des malentendus possibles et « le danger inhérent à toute expression un peu brève », telle que *l'action bonne*.

« Il est évident, note-t-il, que lorsqu'on fixe son attention exclusivement sur ce terme : *l'action bonne* on est tenté de se représenter un état d'âme exclusivement *actif* et qu'involontairement on perd un peu de vue la condition absolue de cet état d'âme actif. L'âme ne peut *agir* qu'autant qu'elle *reçoit*. L'état d'âme actif suppose donc un état d'âme *réceptif*. J'ai l'impression qu'à cet égard mes notes sont incomplètes. A force d'insister sur l'activité de l'homme j'ai négligé de montrer que l'action de l'homme pour Dieu a pour condition l'action de Dieu sur l'homme ⁽³⁾. »

Il retouche, précise, complète jour après jour l'expression

(1) Lettre à M^{me} Roche, 26 octobre 1901.

(2) A la même, novembre 1901.

(3) Décembre 1901.

de sa pensée. Il sent qu'il ne lui reste plus que peu de forces et il veut les utiliser pour la rédaction de son livre. « Je vis de plus en plus dans ce travail, écrit-il à la fin de 1901, et je m'efforce d'y mettre le meilleur de moi-même; de cette façon l'autre partie, si pauvre et si misérable, pourra s'en aller plus facilement (1). »

La lassitude dont il est souvent accablé l'oblige parfois d'interrompre son travail. Puis, soudain, les idées jaillissent « avec le bouillonnement d'une source de la grosseur du bras ».

« Pourrai-je dire ce que j'ai entrevu? là est la douloureuse question. Il y a en chacun de nous un prophète qui parfois s'éveille pour nous dire de grandes choses; puis, lorsqu'avec notre voix éraillée nous voulons les répéter, hélas! ce n'est plus cela (2). »

L'année 1902 s'écoule : on verra tout à l'heure dans quelle tourmente! Malade et meurtri, Fallot entreprend l'instruction religieuse d'une dernière catéchumène à laquelle il donne autant que possible une leçon hebdomadaire soit au presbytère soit à Boudras (3); il voit, dans ce labeur qu'il s'impose, le moyen d'atteindre le but espéré. Pendant l'hiver 1902-1903, où il est privé de tout suffragant, atteint dans sa santé par les menaces les plus redoutables, il s'acharne à écrire ou, lorsqu'il ne peut pas écrire, à dicter les chapitres du *Livre de l'Action bonne* qui n'existent encore qu'à l'état de notes plus ou moins complètes. Et de semaine en semaine, en dépit des interruptions causées par sa fatigue, il éprouve, dans les leçons qu'il donne à sa catéchumène, la forme qu'a revêtue sa pensée. Il poursuit ce labeur tout le printemps; l'été arrive avant qu'il l'ait achevé. A Yver-

(1) Lettre à Mme Roche, 23 décembre 1901.

(2) A la même, 5 juin 1902.

(3) Mlle Jeanne Marx, nièce de Mme Roche.

don, à Leysin, en Alsace où il passe, ainsi qu'on ne tardera pas à le voir, des semaines d'angoisse, il compose la dernière partie du livre. Enfin il peut écrire le 23 août 1903 : « *J'ai fini* ma rédaction cette semaine. J'y ai apporté quelque énergie, mais maintenant ça y est ! J'étais si heureux d'aboutir après dix mois d'efforts que j'ai failli écrire à Jeanne pour lui annoncer la bonne nouvelle. Elle peut se dire que son énergie à elle y est pour beaucoup. La confiance qu'elle avait en moi m'a sans cesse, même aux heures les plus découragées, ramené à l'œuvre entreprise » (1).

Résumer le *Livre de l'Action bonne* à cette place serait en vérité superflu après qu'on ait assisté à la lente maturation des pensées qui y trouvent leur expression définitive. Qu'on recueille plutôt ces paroles où Fallot a comme concentré toute la signification spirituelle et sociale de sa doctrine :

« L'action bonne fonde la société parfaite, elle la réclame, car si individuelle qu'elle soit à ses débuts elle ne se réalise que socialement.

« La racine est individuelle, le fruit social. Plus la racine est vigoureuse plus le fruit hâte sa maturité.

« Partout où quelques hommes ont accompli l'action bonne ont surgi les rudiments d'une société meilleure.

« Un homme qui accomplit l'action bonne porte en lui les destinées de la société nouvelle. Jésus. — Homme. — Société.

« La puissance révolutionnaire de l'action bonne est en raison directe de sa puissance constructive.

« Tu te fais, courage ! tu feras la société car, en te faisant, tu deviendras germe social (2). »

(1) Lettre à M^{me} Roche, 23 août 1903.

(2) 6 octobre 1902.

CHAPITRE X

SUR LE SEUIL

(1901-1904)

Il faut en venir à la vie la plus profonde d'une âme en qui de nouvelles et grandes souffrances semblent vouloir hâter l'achèvement de ce que Fallot lui-même appelait *l'homme d'éternité*. Essayons de demeurer avec lui sur ce seuil de l'Invisible dont il n'a pu parler d'une manière si émouvante que parce qu'il s'y était fermement établi aux heures d'inexprimable détresse qui ont marqué ses dernières années.

I

C'est dans le courant de 1901 que Fallot acquiert la certitude que sa santé est irrémédiablement atteinte. Cependant, dès la fin de 1899, d'étranges fatigues cérébrales lui avaient donné le pressentiment d'un départ relativement prochain. Peu après il avait écrit à son vieil ami Hermann Kruger, professeur à la Maison des Missions, que torturait un cancer de la face, une lettre qui traduit la préoccupation désormais dominante de sa vie intérieure.

« Il se peut que nous ne nous revoyions plus sur terre,

mais j'ai quelque idée que nous nous reverrons bientôt au pays de la vie. J'ai reçu quelques avertissements dont je dois tenir compte. Je m'applique à me détacher de tout ce qui me serait, sans cela, bientôt arraché; je m'efforce de m'attacher avec énergie aux biens éternels et de vivre ici-bas en plaçant ailleurs, de l'autre côté du voile, le centre de gravité de ma pensée, de mon désir et de mon activité.

« Peu à peu les brouillards fétides de la terre se dissipent et je vois, confusément encore, mais très certainement, l'étoile du matin se lever à mon horizon.

« Et dans ma grande infirmité, menant deuil sur mon existence si misérablement employée, j'ai néanmoins des frémissements de joie parce que je sais que mon Sauveur est vivant, qu'il sera là à l'heure suprême puisqu'il est déjà là maintenant, et que ce Héraut des choses éternelles m'introduira lui-même aux régions où l'on vit de la vie pleine et indestructible après s'être douloureusement essayé à vivre sur la terre. Et avec la plénitude de vie viendra la plénitude d'action. Nous ne sommes ici-bas que de maladroits apprentis, là nous deviendrons des ouvriers selon Dieu et Dieu lui-même nous mettra à la hauteur des tâches merveilleuses qu'Il nous réserve⁽¹⁾. »

Au printemps de 1901 Fallot s'aperçoit que l'effort de concentration de sa pensée, que jusqu'alors il pouvait poursuivre n'importe quand et n'importe où, est par instants comme soudainement brisé. C'est comme si tout à coup son cerveau cessait de fonctionner. Il éprouve alors d'indicibles angoisses. Recueillons-en le douloureux écho dans ces lignes qu'il écrit à la paroissienne dont la filiale affection lui apparaîtra, « à l'heure des grandes fatigues et des grandes détresses », comme « un grand don de Dieu »⁽²⁾.

(1) 6 janvier 1900.

(2) Lettre à M^{me} Roche, 7 août 1902.

« Vous aurez été étonnée que j'aie eu la libre disposition de ma pensée alors que, vendredi, je vous disais les angoisses cérébrales qui me tenaillaient. Dieu a été bien bon de me donner pour aujourd'hui les forces suffisantes. Pourvu que mon cerveau fonctionne encore après-demain mardi et le dimanche de Pentecôte ! Je vois qu'après il faudra enrayer, mais je suis bien perplexe. J'ai la conviction que le peu de bien que je fais encore c'est par ma prédication. Ne plus la travailler serait m'exposer à toutes les aventures possibles ; mais, d'un autre côté, si je continue à travailler je crains que la corde trop tendue ne finisse par sauter...

« Il se peut qu'après un certain temps d'isolement Dieu me rende tout ce que je sens avoir perdu depuis le nouvel an. J'aimerais tant pouvoir encore travailler quelques années... Enfin ce sera comme Dieu le voudra, et puis, au bout de la sombre vallée, mon âme secouera tous ses fardeaux et je me désaltérerai aux sources de l'éternelle jeunesse. Alors ce sera l'action harmonieuse que je ne cesse de rêver mais que j'ai jusqu'ici si mal réalisée...

« La souffrance aiguë n'entre pas dans les existences sans y faire une œuvre utile. Elle nous communique peu à peu un profond sentiment du néant des choses qui passent, en sorte que toute notre attention se concentre sur les choses qui demeurent. C'est à travers les larmes que notre âme prend conscience de sa destinée éternelle. Le monde des âmes acquiert alors une extraordinaire importance, et la prière, si dédaignée par les esclaves du visible, apparaît alors comme le sceptre royal. Prier n'était rien, prier devient tout. La prière, en effet, nous met si bien en contact avec l'invisible qu'elle supprime tous les obstacles que multiplie sur notre route le monde visible⁽¹⁾. »

(1) Lettre à Mme Roche, dimanche 19 mai 1901.

Pendant les vacances suivantes, alors qu'il est en séjour à Yverdon, Fallot est mis en présence du caractère sérieux qu'à revêtu le mal dont il souffre depuis si longtemps. Une néphrite encore légère, mais que la moindre imprudence peut rapidement aggraver, est nettement diagnostiquée. C'est l'obligation, pour Fallot, d'accepter un traitement rigoureux.

« Il est évident que mon devoir est tout tracé, écrit-il à ce moment. Je dois faire mon possible pour vivre le plus longtemps possible. Je sais que mon œuvre ici-bas n'est pas terminée et je n'aimerais pas m'en aller sans avoir pu donner aux âmes que Dieu m'a confiées certaines choses que je n'ai pas encore su leur apporter... »

« Il faut donc que j'accepte — pour quelque temps tout au moins — l'activité atrocement mutilée qu'on me commande. Je ne peux plus, paraît-il, me remettre un peu qu'en évitant toute cause de fatigue. Mais c'est odieux de ne plus avoir le droit de se fatiguer ! Il n'y a de bonheur à se reposer que lorsqu'on s'est fatigué. N'importe, je me soumettrai et je renoncerai à tout ce qu'on voudra... Ce qu'il y a de lugubre là-dedans c'est que, durant de longs mois, je vais jouer le rôle d'un pasteur au rabais⁽¹⁾. »

Avant de regagner la Drôme où le mariage de sa fille Blanche avec l'un de ses plus chers paroissiens, M. Charles Latune, industriel à Blacons, doit être célébré au début de novembre, Fallot passe quelque temps auprès de sa mère, à Rothau, ainsi qu'il aimait à le faire chaque année. Son état précaire ne lui permet guère que d'entrevoir l'une des filles de sa sœur M^{me} Alfred Dieterlen, Jacqueline, gravement malade elle aussi⁽²⁾. A son retour à Aouste, du presbytère

(1) Lettre à M^{me} Roche, 5 septembre 1901.

(2) Elle devait mourir le 14 août 1904, quinze jours avant Fallot.

si joyeux l'année précédente et sur lequel va bientôt fondre la tempête, il lui adresse ces encouragements :

« Depuis que j'ai eu le grand plaisir de voyager avec toi de Rothau jusqu'à Molsheim je souhaitais de t'écrire pour te dire combien j'avais été peiné de t'avoir si peu vue. Excuse-moi si j'ai tant tardé. Toi qui es un peu invalide tu as, j'en suis sûr, des trésors d'indulgence pour tous tes compagnons de peine. Je suis un de ceux-là, et puisque Dieu nous a faits camarades à cet égard il faut nous encourager l'un l'autre à accepter sa volonté, et si nous ne pouvons faire du bien par notre action il faut nous aider à en faire par notre soumission.

« Je prie tous les jours pour toi, ma chère petite nièce, et je te demande de le faire aussi pour moi.

« Plus on s'applique à pratiquer la prière, plus on s'aperçoit que c'est une très grande chose et qu'on a eu grand tort de tant la négliger. C'est par la prière que les malades collaborent à l'œuvre de Dieu ; c'est par la prière que nos morts bien-aimés interviennent dans nos difficultés.

« Je viens de terminer hier soir mon allocution pour le mariage de Blanche. Tu vois que je suis *dans mes avances*, comme on dit ici. Hélas ! avec une tête qui me joue d'aussi mauvais tours j'ai pris l'habitude d'être prêt longtemps à l'avance.

« En écrivant mon allocution ma pensée revenait obstinément du côté de Rothau et du Ban de la Roche et vers tous ceux que j'ai aimés là-bas, et vers tous ceux que j'y aime.

« C'est peut-être aussi parce que je me fais vieux que je revis sans cesse les jours d'autrefois.

« Au moment où je t'écris ces lignes j'ai une vision qui t'amusera. Je vois ta mère, ta vénérable mère, dans une petite voiture traînée par sa bonne, sur la route qui va de Fouday à Rothau. Je suis, moi, le bambin qui trotte par derrière. Quelque chose me fascine ; ce sont les yeux bleus,

profonds, de ma petite sœur, et pour exprimer mon admiration je dis à ma bonne : « Tu sais, quand je me marierai, « j'épouserai ma sœur Hélène ! »

« Cette scène, je la revois comme une tache lumineuse au milieu des brouillards du passé (1). »

Est-ce un secret pressentiment des douleurs au devant desquelles il marche ? Tandis qu'autour de lui tous sont à la joie du mariage qui s'approche, Fallot est plus obsédé que jamais par la préoccupation de l'Invisible. La fête de la Toussaint lui en donne la nostalgie.

« Les cloches d'Aouste viennent d'annoncer la Toussaint. Je regrette que nos temples soient sans cloches et que nous n'ayons pas de fête des morts... Moi qui suis peuple jusqu'à la moelle des os et qui vibre toujours avec la foule lorsqu'elle vibre spontanément et religieusement, je ne puis vous dire à quel point ces anniversaires de novembre me touchent.

« J'ai l'impression que nos morts, sollicités par tant de regrets et de prières, se rapprochent de nous, et je suis comme secoué par le frisson de l'Invisible. La terre et l'existence terrestre sont bien peu de chose dans de pareils moments ; il semble que le voile se soulève et que nous allons pouvoir contempler du regard des horizons immenses et radieux.

« Vous qui êtes jeune, vous n'avez peut-être pas encore beaucoup de monde là-haut. Ceux que j'aime sont plus nombreux là-haut qu'ici-bas. C'est la noble et généreuse compagnie des vivants qui ont cessé de mourir, car vraiment à part certaines heures de lumineuses anticipations... l'existence terrestre où tout est fragmentaire, effort dans le brouillard, est un rude labeur, une mort à petit feu plutôt qu'une vie.

« C'est Dieu qui a chevillé dans notre âme cet instinct de l'existence terrestre et qui nous a voilé les splendeurs de

(1) 26 octobre 1901.

l'au-delà; sans cela nous voudrions tous mourir et nous désertierions trop facilement notre poste de combat.

« Mais je suis certain que, lorsque nous aurons franchi l'étroit défilé et que nous aurons débouché en pleine lumière, nous nous prendrons en pitié d'avoir fait tant de manières pour échanger les froides contrées de la mort contre les radieux pays de la vie intense et harmonieuse.

« Ce pauvre *** qui s'acharne à nous répéter qu'on a trop parlé du ciel! On n'en a pas trop parlé, on en a mal parlé, comme de tant d'autres choses, et la seule idée de ce ciel terne et incolore a fait bâiller. Mais le vrai ciel, on ne saurait trop y penser, car c'est le lieu de l'action parfaite et de la vie débordante. Dire : je crois à la vie, c'est dire : je crois au ciel.

« Sans le ciel que serait l'existence terrestre? une course dans la nuit, une nuit sans aurore, des semailles sans moisson.

« Je sais fort bien que chaque préoccupation, pour être bienfaisante, doit venir à son heure, et que le souci de l'au-delà n'est légitime que pour ceux qui ont beaucoup souffert ou pour ceux qui sont fatigués d'avoir vécu. Je conçois donc que, malgré votre intelligence ouverte à tout ce qui est beau et grand, il vous soit difficile de vous passionner comme moi pour tout cela. Pour le moment il est naturel que la terre, avec tous ses reflets d'en haut et tous ses nobles germes, vous suffise, mais le jour viendra où votre âme éprouvera le besoin d'aller plus loin et plus haut que l'image fragile pour étreindre la vérité. Ce jour-là vous songerez à votre pasteur et tout ce que je vous dis aujourd'hui deviendra vivant pour vous. Soyez donc indulgente si parfois je m'attarde au delà de ce qui vous semble raisonnable dans la contemplation du grand mystère⁽¹⁾. »

(1) Lettre à M^{me} Roche, 31 octobre 1901.

Il écrit encore quelques jours plus tard :

« Sur cette pauvre terre où l'existence, à mesure qu'elle avance, prend les allures d'un train rapide, chaque période close, irréparablement close, inspire une amère tristesse parce qu'au fond chaque étape terminée nous apparaît comme une étape manquée.

« Peut-être ce sentiment de banqueroute est-il salutaire à une nature orgueilleuse comme la mienne ? Ce qu'il y a de certain c'est qu'il me tenaille l'âme aujourd'hui et qu'il m'accompagnera, je le crains, jusqu'au jour où, pauvre naufragé de l'existence terrestre, j'aborderai aux rives éternelles, au pays où l'on vit pour de bon.

« Au fond de ma souffrance c'est bien ce que je trouve : un grand découragement de n'avoir mené ici-bas qu'une apparence de vie...

« Il y a dans tout cela une impression poignante d'irréparable — et pourtant c'est un blasphème, je le prêche et je le crois, de parler d'irréparable. Mais qu'il faut par moment qu'on se cramponne solidement au Dieu vivant, au grand Réparateur de toutes les brèches, pour ne pas être secoué par le vertige de l'abîme...

« Parfois, et c'est pour cela que je parlais de banqueroute, il me semble que j'ai vécu dans le brouillard, poursuivant une réalité qui toujours m'échappait, en un mot que j'ai vécu sans vivre quoique altéré de vie...

« Il est bon, je crois, de se faire un très grand idéal de la vie et des affections qui en constituent la meilleure richesse, mais la sagesse véritable nous enseigne à ne pas demander à l'existence terrestre ce qu'elle ne peut pas nous donner. Mon immense tort, et le tort de bien d'autres, c'est de demander à cette pauvre phase de nos destinées éternelles ce quelque chose de parfait qui ne se trouve que dans l'au-delà. Nous devons nous contenter ici-bas de préparer les

moissons glorieuses et, lorsque nous avons pu jeter en terre les germes de l'avenir, nous devons en remercier Dieu...

« Vouloir la réalité sur cette terre c'est nous condamner au désespoir. Vouloir nous préparer à la conquête de cette réalité c'est agir conformément au plan divin⁽¹⁾. »

Lorsque Fallot écrit ces dernières lignes, sa fille aînée, devenue M^{me} Charles Latune, a quitté le foyer paternel où sa présence a toujours été si lumineuse. Elle ne sera pas loin d'ailleurs puisque son mari et elle s'installent à Crest. Au presbytère d'Aouste le travail a repris pour tous. Dans la paroisse l'activité d'un nouveau suffragant, le pasteur Georges Dunant, aide Fallot à se soumettre, sans de trop grandes luttes, aux prescriptions rigoureuses que lui impose, avec une si délicate persévérance, son médecin et ami le docteur Ricateau. Il ne peut renoncer toutefois à parler à ses paroissiens. Mais continuer à faire l'effort d'apprendre par cœur ses sermons c'est courir à une irréparable catastrophe. Pour « sauver son cerveau meurtri », Fallot prend « une grosse résolution ».

« Si je me trouve assez bien, je continuerai mon explication biblique⁽²⁾ à la place de la prédication de M. Dunant et, si cela réussit, je verrai que cet essai peut se répéter. Je suis décidé à arriver au temple après une forte méditation, mais sans avoir écrit un mot de ce que je dirai et, par conséquent, sans avoir pu mémoriser une ligne. Ce sont ces mémorisations qui me tuent... Si je réussis à me délivrer de cette atroce servitude, c'est mon ministère prolongé peut-être de plusieurs années⁽³⁾. »

Est-il besoin de dire que l'*essai* satisfait pleinement les paroissiens ? Fallot se sent lui-même encouragé à persévérer

(1) A la même, 6-8 novembre 1901.

(2) Voir ci-dessus, page 345.

(3) Lettre à M^{me} Roche, 6-8 novembre 1901.

dans sa nouvelle manière de faire. A maintes reprises, au cours des mois qui suivent, il remplace la prédication qui, toujours lui donne « un malaise insupportable » (1), par une explication développée de la lecture biblique, dont la forme est laissée à l'improvisation du moment. Il n'abandonne d'ailleurs ni les réunions de jeunesse du mercredi soir ni les causeries du dimanche aux hommes et aux jeunes gens. Et pourtant il souffre de maux de tête « presque journaliers ». Néanmoins il veut s'acquitter d'une promesse faite aux *Amies de la jeune fille* qui lui ont demandé de faire, à Montélimar, une conférence en faveur de leur œuvre. Les auditrices qui l'entendirent alors parler d'une *noble entreprise* ne se doutaient pas, sans doute, de tout ce que l'effort accompli devant elles lui avait valu d'angoisses.

« Cette pauvre petite causerie de Montélimar pesait sur moi lourde comme une montagne, et je ne respirais plus depuis huit jours : ceci au propre et au figuré car, depuis lundi, mes étouffements m'étaient revenus et pendant trois jours j'ai été contraint de regarder brûler mon feu sans rien pouvoir faire. Ma femme voulait envoyer une dépêche à M^{me} S... pour décommander la réunion. Cette seule pensée me mettait hors de moi. Jeudi les étouffements ont disparu et hier soir, à quatre heures et demie, j'étais en face d'un salon garni de dames. Je me suis toujours senti plus à mon aise dans une société déguenillée...

« J'ai dit ce que je m'étais proposé de dire, mais, n'ayant pas eu la force de préparer la forme, j'ai été long et l'expression laborieuse de ma pensée m'a fatigué au point de me donner une pénible migraine en pleine causerie...

« En terminant j'ai dit à ces dames : « Je crois bien que c'est aujourd'hui la dernière fois que je parle hors de ma

(1) A la même, 23 décembre 1901.

« paroisse ». Et vraiment j'ai tant souffert de la tête comme suite de ma pauvre causerie que c'est la fin, le point à la ligne de ma carrière de conférencier; elle aura été courte : vingt-quatre ans à peine ! J'espère que ne pouvant plus agir par la parole je le pourrai encore quelques années par la plume.

« J'aimerais faire de ma causerie de Montélimar, dont l'ordonnance me semblait claire et ample, une brochure pour faire connaître l'*Union* ⁽¹⁾. »

Noël approche ; une fois encore Fallot accomplit jusqu'au bout le grand effort par lequel il préparait, chaque année, la célébration de cette fête. Au presbytère, pour les êtres chers qui l'entourent, pour la jeunesse de la paroisse, Noël, une fois encore, fait resplendir sa joie. Pour l'année nouvelle Fallot prend une devise, une parole du psaume 118 : « Je ne mourrai pas, je vivrai ».

« C'est une prière que j'adresse à Dieu, écrit-il. J'estime que dès que nous demandons quelque chose à Dieu nous devons y mettre du nôtre ⁽²⁾. »

Quel mystère qu'une nouvelle année ! A propos de très petites choses, que lui-même qualifie de « niaiseries », Fallot est amené à penser aux « dangers qu'on soupçonne sans les voir et sans pouvoir les mesurer ».

« Je suis toujours plus frappé, écrit-il, par la pensée de toutes les possibilités, à nous inconnues, mais qui nous enveloppent et nous menacent, et la frayeur me saisissant, non pour moi mais pour les existences chères à mon âme, je suis une fois de plus rejeté vers Dieu et comme contraint de l'appeler.

« C'est étrange ! A dix-huit ans j'imaginais que, pour être sûr que Dieu existe, il fallait se livrer à des raisonnements très

(1) A la même, 6 décembre 1901.

(2) A la même, 26 décembre 1901.

compliqués. Aujourd'hui je vois Dieu et je le cherche instinctivement derrière tout. Je ne comprends plus l'effort en dehors de Dieu, je ne comprends plus l'affection sans Dieu. Tout ce qui se glorifie d'exister sans Dieu m'apparaît comme un pur néant (1). »

Pendant les premiers mois de 1902 Fallot met à profit les bons jours, quelquefois seulement les bonnes heures, que lui laisse son état pour écrire quelques chapitres de l'*Action bonne*, le *Dieu Masqué*, *Une noble entreprise*, et pour commencer la préparation d'un nouveau *Jour après Jour*. Dès qu'il en a la force il fait quelques visites de paroisse. De l'une d'elles il a fixé par écrit le souvenir.

« Mercredi, pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai eu l'impression d'avoir fait une bonne visite, ou plutôt d'avoir fait une visite qui a été bonne, non pas à cause de moi, mais à cause des excellentes dispositions du malade. C'était mon pauvre M., du côté du pas de l'Auzens. Il était très faible mais avait toute son intelligence. Il me remercia avec une extraordinaire bonté de ce que j'avais fait pour lui, du bien que lui procuraient mes pauvres cultes. Il me dit que ce serait si bon de nous retrouver tous ensemble là-haut...

« Pour une fois j'avais devant moi un homme qui partait, soumis et croyant, orienté vers la lumière.

« Je l'ai remercié à mon tour pour tout le bien qu'une pareille réception me faisait. Un lit de mort en pleine lumière, où chacun a le courage de voir la vérité au lieu de mentir, quelle bénédiction (2)! »

Malgré toutes les précautions que Fallot prend et les renoncements qu'il s'impose sa santé ne s'améliore pas. Il

(1) A la même, 13 janvier 1902.

(2) A la même, mars 1902.

a le sentiment que la guérison — même relative — s'éloigne de son horizon. Redoute-t-il alors, pour lui-même, un départ soudain ? On pourrait le croire par une lettre qu'il écrit au pasteur Roberty, au lendemain d'une nouvelle manifestation d'intransigeance du consistoire de Paris.

« Comme les occasions que j'ai de vous écrire sont rares et que mes forces déclinent très rapidement depuis quelque temps, je tiens à vous dire que je vous aime beaucoup et que Dieu vous a évidemment choisi pour faire beaucoup de bien. L'avenir dans notre société religieuse (j'ose à peine dire nos églises, car elles sont devenues un nom, une fiction) appartient aux pacificateurs, à ceux qui, dans la communion du Vivant des vivants, ont juré de demeurer bons malgré tout.

« Ceci est certain pour moi : Dieu appelle le protestantisme français à faire un pas décisif, sinon il périra.

« Il faut que de la notion de justice stricte, légale, judaïque et juridique nous nous élevions à la notion bien plus compréhensive de la Bonté. C'est à cette condition seulement que celui qui fut la Bonté incarnée bénira notre œuvre et daignera se servir de nous comme de ses instruments.

« Alors le consistoire de Paris et bien d'autres consistoires et bien des assemblées ecclésiastiques de droite et de gauche reconnaîtront le néant de leurs efforts et mèneront deuil sur la vanité de leurs pensées.

« Tenez-vous donc ferme dans cette bonté vivante dont Dieu vous a révélé le secret.

« Et si vous daignez quelquefois penser à moi, demandez à Dieu qu'il me donne de clore mon étape terrestre, que j'eusse souhaitée plus longue, dans un effort persévérant de bonne volonté à l'égard de tous les hommes et surtout dans une entière soumission.

« Adieu, cher ami et compagnon d'armes, nous n'avons fait que nous entrevoir ici-bas, mais au pays de la lumière les amitiés ébauchées maintenant se consommeront (1). »

« Quitter l'existence en vainqueur » (2) est, à ce moment, l'ardent désir de Fallot. Une épreuve soudaine donne, hélas ! à la victoire souhaitée une signification poignante qu'il n'avait jamais entrevue.

La fête de Pentecôte vient de clore, dans la paroisse, la période de grande activité qui précède la réception des catéchumènes. A côté des jeunes filles et des jeunes garçons dont M. Georges Dunant a fait l'instruction religieuse, Fallot a la joie de confirmer (3) le quatrième fils de son amie M^{me} Jules Siegfried, Ernest Siegfried, pour qui il a composé le *Petit Livre de l'Action bonne* (4). Pour lui, l'année de travail touche à sa fin. De paisibles vacances lui apporteront peut-être un renouveau de forces espéré.

Brusquement, sans qu'aucune préparation ait disposé les âmes à supporter le choc, un ouragan se déchaîne contre le foyer de Fallot. Chez sa plus jeune fille, Hélène, qui n'a pas encore vingt ans, apparaissent les signes de la maladie à laquelle, en dépit des soins les plus attentifs, elle succombera l'année suivante. A peine Fallot et sa femme ont-ils eu le temps de regarder en face la menace inattendue qu'ils découvrent dans l'avenir qu'un mal subit met en peu de semaines leur fille aînée, Blanche, dans un danger mortel. Pour qu'elle puisse bénéficier des soins de M^{me} Fallot, que retient à Aouste la santé d'Hélène, M^{me} Charles Latune a été ramenée, par son mari, au presbytère. Pendant quelques

(1) 29 mai 1902.

(2) Lettre à M^{me} Roche, 2 juin 1902.

(3) Fidèle à la tradition de l'Eglise luthérienne Fallot, avant d'admettre ses catéchumènes à la sainte Cène, les confirmait individuellement dans l'alliance de leur baptême.

(4) Voir ci-dessus chap. IX, page 409.

jours la lutte se poursuit entre la vie et la mort. Peu à peu l'espoir diminue. Devant « cet effondrement de tant de chères espérances » (1) Fallot, épuisé d'angoisse et de fatigue, s'efforce de garder son âme maîtresse d'elle-même et d'aider les siens à envelopper d'un grand recueillement la fille de sa prière qu'heure après heure il accompagne jusqu'au seuil de l'Invisible. Et lorsque, le 21 juillet, le silence de la mort s'est fait dans la chambre où s'est livré un si grand combat, avec quel calme surnaturel — ceux-là seuls le savent qui furent les témoins de ces choses — le père domine la plainte de son cœur déchiré pour annoncer à sa dernière enfant, malade dans la pièce voisine, le départ de sa sœur aînée!

Dans cet arrachement de celle qui n'était pas seulement la fille bien-aimée de sa jeunesse mais qui se révélait, par des qualités si rares, la fille de sa foi et de sa pensée et dont l'incomparable collaboration, à Sainte-Croix puis à Blacons, avait été l'une de ses plus grandes joies, Fallot s'efforce de déchiffrer, pour lui et pour les siens, les leçons de la douleur.

« Lorsque la chair gémit, note-t-il, et que le cœur se contracte de douleur le devoir unique est de faire silence afin d'écouter ce que Dieu entend nous faire comprendre.

« Je sens dans ma grande souffrance une part de jugement et de châtiment... mais tout cela en vue d'un progrès décisif.

« La mort a touché les racines de mon âme afin que la vie — une vie plus ample — soit manifestée...

« Dans mon accablement quelle grâce! Je viens de faire l'expérience dans les larmes, l'expérience décisive de la valeur et de la vertu pacificatrice des doctrines que j'en-

(1) Lettre à M^{me} Roche, 14 juillet 1902.

seigne sur l'au-delà après les avoir reçues de M. Dieterlen et les avoir développées... Et dire qu'elles ne sont pas connues d'un chrétien sur mille ! Il faut que cela change pour la consolation de ceux qui mènent deuil et la gloire de Jésus-Christ, vainqueur de la mort, de ses terreurs, de ses apparences ⁽¹⁾. »

Ainsi, dans sa détresse, Fallot vit de la certitude que « la possession sereine, entière, calmante et vivifiante » de ceux que, dans notre langage superficiel, nous appelons les vivants et qui sans cesse nous échappent, « ne commence que lorsqu'ils ont franchi le voile » ⁽²⁾. « Remerciez Dieu avec nous, écrit-il, la transfiguration se fait. Ce n'est plus la mourante que nous voyons, mais la fille de lumière, et sa présence commence à devenir un secours très efficace ⁽³⁾. »

La douleur qui broie Fallot ne peut lui faire oublier ses paroissiens dont l'attachement et la sympathie se montrent à lui et aux siens, pendant ces jours d'épreuve, avec une si émouvante délicatesse. Avant de s'éloigner d'eux pour quelques semaines, le dimanche 10 août, il a la force de présider le culte et de dire à ceux qui l'écoutent, avec sa gratitude, les certitudes qui le soutiennent et sa volonté de leur donner l'exemple de la soumission sans réserve. « Secoué par son désespoir » quelques heures avant le service, ne sachant au moment même s'il pourra maîtriser son émotion, souffrant, en raison même de son effort pour se dominer, d'un commencement d'étouffement alors qu'il lit la confession des péchés, il peut cependant se ressaisir et « parler avec une entière liberté ».

« C'est ainsi, écrit-il le lendemain, que je terminai ma campagne 1901-1902... Elle a été rude, cette campagne,

(1) 25 juillet 1902.

(2) Lettre à J.-Émile Roberty, 29 mai 1902.

(3) Lettre à Mme Roche, 24 juillet 1902.

non par ce que j'y ai fait, car j'ai rarement aussi peu travaillé, mais par ce que j'y ai souffert et vécu ⁽¹⁾. »

Allons plus au fond, encore, de cette souffrance. FalLOT est « comme anéanti par le sentiment de son indignité ». Déjà, à Nice, pendant l'hiver 1890-1891, il lui avait semblé découvrir tout à coup l'envers de son activité des années passées et cette vision *sub specie æternitatis* de son ministère de Paris l'avait — on s'en souvient — poussé à une recherche plus passionnée de Dieu. Maintenant c'est toute sa vie qu'il repasse et qu'il juge « gâchée ».

« Au début de la vie je m'étais figuré que l'idéal était de beaucoup faire, et j'ai agi avec passion et comme pasteur et comme tribun populaire, et puis soudain j'ai compris que la grande chose n'est pas de *beaucoup faire* mais de *se faire* soi-même dans la force de Dieu. Or, dès que je me considère, je me donne l'impression d'un ouvrage manqué et c'est là, de toutes mes souffrances, sans contredit la plus aiguë...

« Je crois que je ne connaîtrai à fond cette paix de Dieu que je saisis parfois, mais que je perds si souvent, je crois, dis-je, que je ne la connaîtrai pleinement qu'après avoir réussi à m'emparer si bien de Dieu et de sa grâce que ce monceau de ruines de mon existence n'absorbe plus mon attention.

« Et lorsque je songe aux bontés de Dieu pour moi, aux marques persistantes de son amour... je me dis que malgré tout il ne m'a pas abandonné et qu'il parviendra malgré tout, malgré moi, à faire quelque chose de moi.

« Devenir moi-même une œuvre de Dieu avant mon départ, c'est là ma constante ambition...

« Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'aux jours où je

(1) Lettre à M^{me} Roche, 11 août 1902.

m'étais décidément écarté du chemin de Dieu je me croyais parfaitement en règle et je regardais mon existence comme utile; tandis que je souffre le martyre d'avoir vécu ainsi, maintenant que je suis rentré dans le chemin de l'obéissance.

« Je sens qu'il me faut une soumission sans réserve et aussi une certitude du pardon de Dieu beaucoup plus complète. Dans ma lutte contre le piétisme j'ai, par contradiction, trop laissé de côté cette habitude de vivre du pardon. Il faut pourtant que j'y arrive afin d'accomplir en toute sécurité le peu de choses qu'il me reste à faire (1). »

Et, dans le même temps, il écrit ces quelques mots :

« Il me semble qu'après avoir souffert en bloc je dois apprendre à souffrir en détail. Et pourtant, ô mon Dieu, je veux, je veux, je veux me soumettre! »

II

A Yverdon, où Fallot va suivre un traitement annuel, tandis que sa femme est à Caux auprès de leur fille malade, il travaille au *Jour après Jour* qu'il désire donner à ses paroissiens pour le premier semestre de 1903. C'est alors qu'il écrit *Sur le seuil* et *L'Evangile de la gloire*, introduction à la lecture de l'évangile selon saint Jean. Il se sent le devoir de se détendre et en même temps de se ressaisir. N'a-t-il pas vécu tout un monde en quelques semaines ? Toutes ces impressions, si vives, si poignantes, qui sont entrées de vive force dans son cœur ne peuvent être assimilées que lentement de façon à devenir partie intégrante de lui-même. Peu à peu, lui semble-t-il, il « se refait ».

« Il m'a fallu bien des semaines pour redevenir moi-même,

(1) A la même, août 1902.

écrit-il vers la fin de son séjour⁽¹⁾, et pour pouvoir regarder doucement en face les événements qui ont traversé ma vie à la façon d'un ouragan. Et encore cet équilibre lentement reconquis est bien instable. Il suffit d'une association d'idées pour que je sente un ébranlement général.

« Je ne connais que deux manières de se ressaisir, ou plutôt qu'une manière : la *prière* qui ramène Dieu en nous et son grand calme et l'*action* persévérante, l'action humble et terre à terre. »

Vers la fin de septembre Fallot regagne la vallée de la Drôme. Des arrangements avaient été pris, vers la fin de juillet, pour qu'il pût être déchargé d'une grande partie de son ministère par un collaborateur connaissant sa pensée et sa méthode de travail. M. Georges Dunant ne pouvant lui continuer son concours j'avais offert à Fallot — qu'on pardonne à l'auteur de ne pas paraître ignorer qu'il parle de lui — de me rendre à Aouste dès la fin de mon service militaire et de passer auprès de lui six mois avant de reprendre mes études de théologie. Ainsi, comme il me l'écrivait lui-même, il aurait le temps nécessaire pour chercher le suffragant qui pût rester à Aouste jusqu'à mon arrivée définitive⁽²⁾. Au surplus il comptait se faire aider, pour la prédication, par le missionnaire Frédéric Vernier, alors en congé, pour qui il éprouvait une tendre affection.

Lorsqu'il revient à Aouste accompagné des siens, en particulier de sa fille Hélène dont on espère qu'elle pourra passer l'hiver dans la Drôme, une épidémie de fièvre typhoïde inquiète la région. Plusieurs paroissiens sont atteints. Malgré toutes les précautions que nous font prendre M. et M^{me} Fallot, leurs filles Aimée et Jeanne sont victimes de la

(1) A la même, 21 septembre 1902.

(2) Lettre du 2 août 1902.

contagion et, quelques jours après, je tombe malade à mon tour. Le presbytère est, pour de longues semaines, transformé en hôpital. La fièvre typhoïde et ses suites privent Fallot de son suffragant. Quelques pasteurs du voisinage peuvent, de temps à autre, lui apporter leur concours. Mais l'hiver, « qu'il avait entrevu si sombre et qui ne lui faisait plus peur » quelques mois auparavant, lui apparaît de nouveau redoutable.

Il reprend sa tâche quotidienne, néanmoins, avec un grand courage. C'est alors qu'il donne cinq prédications destinées à préparer, dans la paroisse, la fondation d'une *fraternité*. On a vu plus haut à quelles nécessités devaient répondre, dans sa pensée, les *Fraternités de demain*. Ce qu'il faut dire ici c'est que ces discours ont été préparés par Fallot, alors que son cœur de père, déjà si cruellement meurtri, est labouré par de continuelles angoisses et que ses douleurs de tête, si fréquentes maintenant, s'exaspèrent dès qu'il écrit.

Ce qui le réconforte le plus, au cours de ce mélancolique hiver, ce sont les visites de paroisse qu'il multiplie, hélas! au détriment de ses faibles forces... Notons, au passage, quelques-unes des impressions qu'il en rapporte.

« J'ai été voir ce matin dans la montagne... une pauvre vieille femme dont la famille est catholique. Je crois que cela la tourmente d'avoir fait tout son monde catholique, et elle répète : « Je ne suis pas de Dieu, je ne suis pas de Dieu ». Faure, mon fidèle diacre, lui a parlé en patois, ce qui a dû lui faire plus de bien que mon français.

« Je ne saurais vous dire le bien que m'a fait cette semaine le contact avec plusieurs âmes misérables. Je donne toute ma théologie, puisqu'on prétend que j'en ai, pour ce contact de Dieu dans la misère humaine.

« Voici une étrange expérience qui remonte à mardi. Mon interlocutrice m'avait toujours semblé une brute... Après avoir liquidé la question pour laquelle j'étais venu, nous

parlâmes de choses et d'autres. Tout à coup une de mes questions provoque une explosion de désespoir. Elle me raconte l'épouvantable danger moral (le mot épouvantable est faible pour exprimer l'ignoble réalité) qu'a couru, encore enfant, sa fille; puis elle me dit comment une voix intérieure — elle appelait cela un *bouillonnement* — l'a avertie elle, la mère, de se précipiter pour sauver son enfant. Qu'était-ce, je vous prie, que ce bouillonnement sinon un avertissement de Dieu ?

« Je suis resté profondément ému. Eh quoi ! Dieu ne renonce pas à communiquer avec une brute ? Et nous qui faisons tant de manières et qui disons : « Inutile ! à quoi bon ? c'est une imbécile ».

« Et j'ai adoré le Dieu des plus petits et des imbéciles et je l'ai prié d'être mon Dieu⁽¹⁾ ».

Un nouveau Noël approche, combien différent de celui de l'année précédente. « Chez nous, écrit Fallot, il semble qu'une éclaircie se fasse et que notre Noël doive être plus calme que nous n'osions le souhaiter⁽²⁾. » La présence de sa fille Marguerite, alors diaconesse à Strasbourg, lui assure pour quelques mois, à défaut d'un suffragant introuvable, une collaboration efficace. L'année nouvelle lui apportera-t-elle, avec un peu de répit dans la souffrance, l'arrêt qu'il souhaite dans le déclin de ses forces ?

« Peut-être, se demande-t-il dans une lettre à sa mère, Dieu permettra-t-il que l'année 1903 soit une halte dans le grand voyage et qu'après la douloureuse étape de 1902 nous reprenions haleine ? Quoi qu'il en soit nous voulons le remercier pour ses nombreuses délivrances.

« Ici nous sommes tous un peu las, mais bien heureux de

(1) Lettre à Mme Roche, 19 décembre 1902.

(2) A la même, 22 décembre 1902.

nous retrouver à peu près debout après tant de rudes secousses⁽¹⁾. »

« Je finis mon année avec plus de courage, dit-il dans une autre lettre ; j'aimerais de plus en plus apprendre à pratiquer la religion du courage⁽²⁾. »

Il va lui falloir du courage, en effet, pour livrer de nouveaux et durs combats. Pendant les premières semaines de l'année, et bien que ses forces menacent sans cesse de le trahir, il remplit vaillamment son ministère de prédication et de visites. Vers la fin de février des douleurs de tête, de plus en plus fortes, lui font comprendre qu'il court à un accident. « Il faut maintenant, dit-il, que je pratique ce que j'ai si longtemps prêché aux autres. L'heure de la soumission semble avoir sonné⁽³⁾. »

Le 7 mars, vers le soir, il sort pour faire une visite à un paroissien. D'effroyables douleurs de tête le surprennent dans la rue ; sa vue se trouble. Reconduit par des passants au presbytère, il demeure quelques jours comme frappé de cécité, la main droite presque paralysée. Sa grande préoccupation, au milieu de ses souffrances, est la semaine sainte dont il espérait présider les services. Au bout de trois semaines il peut écrire à sa mère une « première ébauche de lettre ».

« J'ai encore un voile devant les yeux, lui dit-il, mais le docteur affirme qu'avec du repos je recouvrerai l'usage de mes yeux et de ma main. Mes cruelles douleurs de tête ont disparu... Sois sans crainte à mon égard. Je suis absolument décidé à me reposer à fond⁽⁴⁾. »

(1) 30 décembre 1902.

(2) A M^{me} Roche, 22 décembre 1902.

(3) A la même, 22 février 1903.

(4) 30 mars 1902.

La lecture lui demeure longtemps très difficile. Il ne peut poursuivre les réflexions dans lesquelles il se plonge « sans que le fil ne se rompe continuellement » (1). Pendant la semaine sainte qui, depuis trente ans, a été pour lui « un moment de grand effort », son inaction lui « pèse lourdement ». Il désire vivre, cependant, ou plutôt « revivre pour pouvoir graver dans quelques âmes ses dernières volontés » (2). Et dans son cœur qui sans cesse évoque le lointain passé, il caresse le rêve d'être suffisamment rétabli pour pouvoir, au cours de l'été, se rendre auprès de sa mère à Rothau (3).

A la fin du printemps, peu après la fête de Pentecôte que Fallot a pu célébrer au milieu de ses paroissiens en assistant au culte de Mirabel, l'état de sa fille Hélène exige qu'elle parte avec sa mère pour Leysin. Fallot y passe quelques jours auprès d'elles. « J'ai bon espoir, écrit-il de Leysin, mais ce sera long; nous repartirons d'ici après avoir été à une longue école de patience (4). » Au début de juillet, accompagné de sa fille Jeanne qui, tout l'été, lui servira de secrétaire, il se rend à Yverdon d'où il compte reprendre, à plusieurs reprises, le chemin de Leysin. Pour tromper la sourde inquiétude qui le ronge, et de crainte d'être surpris par un nouvel accident, il se remet au travail. « Avec entrain » il prépare un *Jour après Jour* pour les premiers mois de 1904; en même temps il dicte les derniers chapitres de l'*Action bonne*. Quelques fragments de lettres montreront l'intensité de l'effort qu'il consacre à l'achèvement de son guide biblique (5).

(1) Lettre à M^{me} Roche, 8 avril 1903.

(2) A la même, 10 avril 1903.

(3) Lettre à M^{me} Fallot-Le Grand, 10 mai 1903.

(4) Lettre à M^{me} Roche, 30 juin 1903.

(5) On a vu, dans le précédent chapitre, avec quelle énergie Fallot termine, au même moment, la rédaction de l'*Action bonne*.

« Quoique j'aie souvent le besoin de parler avec vous du passé je m'efforce de me l'interdire le plus possible. Le passé exerce sur moi une poignante fascination. C'est contre cela que je lutte parce que cela m'affaiblit et que j'ai besoin de toutes mes forces.

« Toute ma pensée est désormais concentrée et sur l'avenir qui sera radieux et sur le présent qui doit être utilement employé en vue de cet avenir...

« Ma cure m'éprouve un peu et mon *Jour après Jour* n'avance qu'avec lenteur ⁽¹⁾. »

De Leysin, où il monte quelques jours plus tard, il envoie ces nouvelles :

« J'ai eu beaucoup de misères; j'ai souffert de cruels étouffements... Il se peut que décidément l'altitude ne me convienne pas... Il faut que je finisse coûte que coûte ma cure. Mes vieilles douleurs se sont réveillées avec une grande vivacité, preuve que ma cure doit être prolongée...

« Merci mille fois... d'avoir été de ma part à Blacons ⁽²⁾. Il me tarde singulièrement de la revoir et j'espère que je serai assez fort pour pouvoir y aller désormais plus souvent.

« C'est une étrange transfiguration que celle qu'opère la mort, transformant en souvenirs très doux les plus douloureux.

« Cette question me préoccupe plus que jamais ces jours-ci où je suis en train de terminer mon cours par le chapitre suivant : quelles sont les clartés que projette sur l'avenir la doctrine de l'action bonne? — Avec ce chapitre mon cours sera terminé.

« Tout en travaillant pour *** je n'ai pas négligé mon *Jour après Jour*. J'ai achevé janvier, février, mars, quatre-

(1) A M^{me} Roche, 17 juillet 1903.

(2) Sur la tombe de sa fille Blanche.

vingt-dix jours, ce qui fait quatre-vingt-dix petites méditations. Je vais continuer par les psaumes, trente méditations; puis je ferai, à Rothau, les chapitres les plus faciles des Proverbes. J'irai, en revenant à Blacons, donner ces trois premiers mois à l'imprimerie à Valence, et en septembre je terminerai par Ésaïe, et je choisirai de si beaux passages que vous serez bien forcé d'admirer; et ce sera une des meilleures récompenses de mon travail ⁽¹⁾. »

Ce qui le soutient dans la préparation du *Jour après Jour* ce sont les nouvelles qu'il reçoit de sa paroisse. La *fraternité des travailleurs* d'Aouste et de Mirabel est sortie du domaine des rêves. Son gendre Charles Latune lui a fait la grande joie d'accepter de la présider en son absence, et les premières réunions ont laissé à tous ceux qui y ont pris part la plus bienfaisante impression. « Les bouches se sont ouvertes, écrit Fallot au reçu d'une lettre d'Aouste, et la communion des âmes a commencé à s'établir ⁽²⁾. »

A Rothau, qu'il gagne en quittant Yverdon, il a la joie de revoir sa mère qui vient d'avoir quatre-vingts ans et à qui semble promise encore une longue vieillesse. Et pourtant, « la vie dispersée et errante » qu'il mène depuis deux mois « est parfois un peu dure ». Avec quelle impatience il attend l'heure du retour dans sa paroisse!

« Il est toujours entendu, mande-t-il à sa fidèle correspondante de Boudras, que Marc et moi arriverons à Blacons le vendredi soir 4 septembre. Oh! que ce sera bon de retrouver un *home* à la placée de tous ces gîtes de passage!

« Ici ma mère et mes filles me donnent autant que possible l'impression du foyer. Elles s'ingénient à me gâter. Sœur Marguerite m'aide beaucoup dans mon *Jour après*

(1) A la même, 28 juillet 1903.

(2) *Id.*, 17 juillet 1903.

Jour. Je me hâte, je me hâte. Je ne puis me faire à l'idée que je ne le finirais pas pour Noël.

« Avec des hauts et des bas je ne vais pas mal. Je recommence à marcher. Yverdon m'avait un peu fatigué et essoufflé, mais cela va mieux...

« Vite je me sauve pour aller préparer les dix fragments du *Jour après Jour* que je me suis donnés pour tâche aujourd'hui. La petite diaconesse vient chaque matin pour écrire sous ma dictée... (1). »

Dans les derniers jours d'août Fallot quitte l'Alsace, qu'il ne doit plus revoir, et se rend à Leysin où il désire passer quelques jours auprès de sa femme et de sa fille avant de regagner la Drôme. C'est là que nous avons rendez-vous. Pris d'étouffements peu après son arrivée il se rend compte qu'il y aurait une grave imprudence à rester à cette altitude. A peine peut-il voir son enfant dont l'héroïque courage, hélas ! n'enraye pas les progrès du mal. Il la laisse, pour de longs mois pense-t-il, dans la chambre inondée de lumière, en face des Alpes incomparables dont la splendeur contraste, d'une façon poignante, avec toutes les détresses accumulées dans ce coin de terre. Ensemble nous allons à Genève d'où, le lendemain, nous nous dirigeons vers la Drôme. Le 4 septembre au soir, nous arrivons à Blacons.

Blacons, ce n'est pas seulement la paroisse, c'est surtout, à ce moment, un foyer reconstitué. Pauvre foyer où, son gendre, installé depuis peu dans cette nouvelle demeure, et moi-même pensions devoir être seuls, pendant bien des semaines, à l'entourer ! N'importe ; il ne pouvait être question, pour l'instant, de vivre au presbytère d'Aouste. Dans les jours sombres que Fallot traverse Blacons est, pour lui,

(1) 23 août 1903.

le havre de grâce, un asile de paix. Et c'est aussi, au fond du parc, dans un sanctuaire de verdure, la tombe auprès de laquelle le recueillement lui est si doux.

Si éprouvé qu'il soit par les fatigues des derniers jours, il tient à se rendre, le mardi qui suit son retour, à la réunion de l'Union des pasteurs du Diois à laquelle il a promis de présenter un travail sur *le bilan de son église*. C'est à Luc-en-Diois, à cinquante kilomètres en amont de Blacons, qu'on est convoqué. Émile Gautier reçoit ses collègues, Émile Gautier que sa vigoureuse intelligence et surtout sa piété profonde, jointes à une incontestable puissance de parole, imposent comme l'un des chefs de demain. Fallot a pour lui l'affection la plus vive. Qui aurait pu penser à voir, ce jour-là, le jeune pasteur de Luc à côté de Fallot se raidissant contre la lassitude que quinze mois à peine sépareraient la mort du plus jeune du départ de son aîné ! Les pasteurs qui assistaient, dans le temple de Luc, à cette séance n'ont jamais oublié le spectacle de Gautier écoutant de toute son attention les dernières paroles de Fallot qu'il semble vouloir pénétrer de son beau regard profond. Qu'on recueille le souvenir de cette suprême rencontre de Fallot avec les membres de sa chère Union du Diois, tel qu'Émile Gautier le raconta lui-même un an plus tard :

« Au moment de terminer son rapport, qu'il avait improvisé avec beaucoup de peine, il s'adossa à la table sainte et, fermant à demi les yeux comme pour mieux se recueillir, il nous dit ces paroles que je n'oublierai jamais :
« Après avoir beaucoup vécu, je vois que ce qui restera de
« mon ministère ce n'est ni ce que j'ai pu dire ni ce que j'ai
« pu écrire, mais un tel, un tel, un tel, que par la grâce de
« Dieu j'ai amenés à l'Évangile. L'important, voyez-vous,
« c'est de créer dans chacune de nos paroisses des caractères
« et des personnalités ». Puis, se redressant dans un dernier

effort pour mettre dans sa parole tout ce qui lui restait d'énergie, Fallot, l'apôtre du christianisme social, murmura, en vrai pasteur des âmes qu'il avait toujours été : « Puissé-je, avant de mourir, être encore un homme de Dieu capable « d'amener d'autres hommes à Dieu ! »

L'effort avait-il été trop grand ? Le lendemain un changement inquiétant se remarque dans son état. Il est saisi d'une torpeur à laquelle il est par moments impossible de l'arracher. Cependant, à force d'énergie, il fait au culte du dimanche suivant une courte explication biblique, comme il l'avait fait déjà le 6 septembre. Mais aussitôt la prostration revient, compliquée de pénibles étouffements. C'est à peine s'il peut souhaiter la bienvenue à M. Gabriel Bouttier qui vient s'installer dans la paroisse pour une suffragance d'un an.

De Leysin arrivent, au même moment, de mauvaises nouvelles. Les médecins y jugent superflue une prolongation de séjour. Le retour immédiat d'Hélène Fallot est décidé. Le temps manque, dans de telles conjonctures, pour organiser l'installation de deux malades au presbytère d'Aouste. C'est donc à Blacons qu'Hélène est ramenée par sa mère et ses sœurs. Que de souvenirs elle a dans ce coin de Blacons auquel, depuis cinq ans, elle s'est si profondément attachée ! Tout près de la demeure qu'elle ne connaît pas et où elle pénètre si malade vivent des familles de la paroisse qu'elle a souvent visitées. C'est là qu'avec sa sœur Blanche elle avait de la joie à s'occuper des enfants, le jeudi. C'est là qu'elle est devenue l'amie de tous, mais surtout des vieux et des tout petits.

L'été finissant cède peu à peu la place à l'automne, toujours si beau dans la vallée. Les arbres du parc se dorent et, déjà, le vent fait tomber des feuilles mortes. Fallot, que hante le *Jour après Jour* inachevé, arrache chaque jour à sa

torpeur quelques instants pendant lesquels il dicte lentement à l'une de ses filles les réflexions que lui inspirent les pages d'Ésaïe dont il veut que, l'année suivante, ses paroissiens fassent la lecture. Il ignore à quel point l'inquiétude possède ceux qui l'entourent. Pour « aligner ses pensées », pour les exprimer, il doit livrer bataille à des organes « qui ne lui obéissent plus » (1).

C'est alors que survient, pendant une nuit d'orage, « le départ subit, subit comme un coup de foudre » (2), d'Hélène Fallot (3). Cette nouvelle épreuve ne réussit pas à rendre Fallot à lui-même. Il traverse des heures d'inexprimable angoisse. « Je me sentais glisser par la nuit vers la nuit, confiera-t-il quelques semaines plus tard à son vénéré ami, Ernest Naville. Enfin Dieu a eu pitié de moi : je me suis peu à peu retrouvé... C'est ma femme, ma pauvre femme qui m'a soutenu et qui n'a eu de repos jusqu'à ce qu'elle me rende le courage de vivre » (4). Émouvant hommage rendu à la mère qui, le cœur déchiré, surmonte sa douleur pour ne penser qu'à celui en qui elle s'efforce, avec une admirable énergie, d'insuffler une nouvelle volonté de vivre ! Une fois de plus, comme aux heures de grande détresse qu'ils avaient déjà traversées ensemble, M^{me} Fallot apparaît comme la « femme forte » sur laquelle peut s'appuyer avec une entière confiance le mari que font chanceler les assauts répétés de la maladie, de l'angoisse et de la douleur.

Lentement Fallot apprend à écrire, recommence à lire, reprend goût à la pensée (5). Vers la fin de l'année des

(1) Lettre à Ernest Naville, 13 décembre 1903.

(2) *Ibid.*

(3) Le 9 octobre.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

forces suffisantes lui reviennent pour qu'il puisse présider à Blacons une *veillée*. « J'y ai parlé, raconte-t-il à sa mère, avec une force et une clarté que je craignais bien d'avoir perdues » (1). Il peut assister à une réunion de la Fraternité. « Nous avons eu dimanche ici, dit-il encore, sous la présidence de Charles, une réunion de notre Fraternité. Nous en avons eu le cœur tout réchauffé. Dans ma détresse, il me faut Dieu comme jamais encore il ne me l'a fallu (2). » Il peut même participer à une séance du comité des missions de la Drôme. Quelques visites, de parents et d'amis, lui causent une vraie joie. « Rien ne m'aide autant à me ressaisir, écrit-il à sa mère. Pour arriver à vaincre le reste de torpeur qui parfois revient paralyser mon cerveau il me faut de ces bienfaisantes surprises (3). »

« Je recommence donc à vivre, écrit-il à Ernest Naville, et j'espère que Dieu me rendra de plus en plus les forces dont j'ai besoin pour travailler encore un peu. J'ai soif de travail.

« Je m'en vais en avant l'âme meurtrie mais sans renoncer à la ferme espérance que Celui qui sèche toutes larmes de nos yeux fera servir ma souffrance au bien de plusieurs (4). »

Il a soif de travail ! Le directeur de la *Revue des Revues* ouvre une enquête sur *l'union des catholiques et des protestants est-elle possible ?* et lui demande son avis sur cette question. Aussitôt il se met à l'œuvre et d'une main encore tremblante écrit quelques pages pleines de bon sens où s'affirme, toujours aussi vigoureux, son irénisme des années antérieures (5).

(1) Lettre à M^{me} Fallot-Le Grand, 12 décembre 1903.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) 13 décembre 1903.

(5) Le numéro de la *Revue des Revues* contenant la lettre de Fallot (numéro du 1^{er} septembre 1904) arriva à Blacons quelques heures après sa mort.

Le dernier jour de cette année si cruelle il adresse à sa mère ces quelques lignes :

« Ma bien-aimée mère, que Dieu te bénisse dans l'année qui commence demain ! Qu'il te conserve vaillante pour toutes les bonnes causes, qu'il te conserve ta vigueur du corps et de l'âme ! Mon vœu est que, tout infirme que je sois, Dieu me maintienne pour que je puisse te revoir.

« Quelle joie aurait ton enfant de t'embrasser ! (1) »

III

Une amélioration, que l'on n'osait plus guère espérer, se produit pendant les premières semaines de 1904. « Je reprends mon travail doucement mais sur toute la ligne », écrit Fallot à sa mère (2). A Blacons et aux alentours il fait de nouveau quelques visites. Il assiste, chez ses chers paroissiens Matras, à deux ou trois réunions de la Fraternité. Souvent il se fait conduire à Boudras où il se sent plus libre de laisser voir les plaies de son cœur et d'où toujours il revient réconforté.

Dès qu'il se sent en état d'agir un peu il s'attache à réorganiser, dans la région, l'effort missionnaire qui a beaucoup souffert de sa longue inaction. Plus que jamais il voit dans cet effort un moyen de relever « des églises en ruines » (3). Il se préoccupe plus spécialement encore de développer une coopération féconde entre sa paroisse et les paroisses voisines. Ses collègues de Crest, de Beaufort, de Saillans

(1) 31 décembre 1903.

(2) 1^{er} février 1904.

(3) *Ibid.*

accueillent avec faveur les ouvertures qu'il leur fait à ce sujet. Aussitôt il se met à l'œuvre.

Une causerie qu'il donne aux jeunes filles de Saillans montre à quel point il se nourrit alors des souvenirs de sa jeunesse. Il leur raconte ses années d'apprentissage à Chemnitz où il était tombé gravement malade ⁽¹⁾, à Elberfeld à Fouday. Le lendemain il écrit à sa mère :

« J'étais plus ému que mes auditrices en passant en revue tous ces souvenirs. Je te voyais entrant dans ma chambre d'hôpital et je m'entends te dire : « Maman, si je meurs, ne « m'enterre pas dans cet affreux pays ⁽²⁾. »

Du côté de Beaufort une réunion mensuelle doit bientôt consacrer la collaboration fraternelle des deux paroisses et de leurs pasteurs. Sur la route de Beaufort, à quelques kilomètres de ce village et de Blacons, l'usine du Dérot compte un certain nombre d'ouvrières protestantes. Dans le voisinage quelques familles seraient heureuses d'avoir, en plus du culte trop rare de l'annexe la plus proche, une réunion régulière. Une chrétienne dévouée de la région, M^{lle} Josseau, offre sa maison. Avec quelle hâte Fallot s'entend avec le pasteur André Vernier, de Beaufort, en vue de l'inauguration de la réunion du Dérot!

Il goûte encore d'autres joies pendant ces semaines de répit. Ses vieux amis Wagner et Hirsch viennent le voir. Charles Wagner a raconté quelque part la promenade qu'avec Fallot il fit sur le chemin de Mirabel ⁽³⁾. Le pasteur Hirsch donne une conférence à Aouste et son ami a la satisfaction de l'entendre.

Un livre, que sa mère lui envoie, lui donne à ce moment une bienfaisante émotion : la vie de son oncle, le pasteur

(1) Voir *La Vie et la Pensée de T. Fallot*, t. I, pp. 117 sq., 194 sq., 276.

(2) 1^{er} février 1904.

(3) *Le Libéral évangélique*, 1^{er} juin 1904, pp. 45-47.

Édouard Monnier, que vient d'écrire le fils cadet de celui-ci, le pasteur Henri Monnier (1).

« Il y a longtemps que pareille lecture ne m'avait autant ému, Henri a fait là un chef-d'œuvre. Il a élevé à son père un monument dont celui-ci était digne. Quelle belle vie ! quelle noble vie ! Cette lecture que nous terminerons ce soir m'a profondément humilié. Qu'ai-je fait ? comparé à cet homme ! (2) »

Une fidèle amie s'annonce au début de mars, M^{me} Jules Siegfried qu'unit très particulièrement à Fallot leur commune vénération pour la mémoire de Christophe Dieterlen. M^{me} Fallot profitera de son passage pour réunir les *Amies de la jeune fille* de la vallée. La veille du jour choisi, le 13 mars, doit avoir lieu la première réunion du Dérot. M^{me} Siegfried accepte avec joie d'y accompagner Fallot.

Peut-être commet-il une imprudence en écoutant son très vif désir de participer à un effort dont il est l'initiateur ? La veille, au cours d'une visite de paroisse, il s'est senti souffrant. Il part néanmoins avec M^{me} Siegfried, accompagné de sa fille Jeanne et de M. Charles Latune. La voiture peut le conduire jusqu'à la petite maison où les familles invitées l'attendent. On chante des cantiques populaires qu'il aime tant entendre, puis le pasteur de Beaufort ouvre la réunion. Fallot parle ensuite sans que la lassitude, peinte sur ses traits, voile la clarté de sa pensée. Mais, après une allocution de M^{me} Siegfried, il veut prier et doit s'arrêter vaincu. Une fois encore la corde, trop vite retendue, vient de se rompre.

Plusieurs jours d'inquiétude mortelle se passent, puis le danger immédiat s'éloigne. Fallot recommence à vivre mais,

(1) *Édouard Monnier*, par H. MONNIER, 1 vol. in-16, Paris, 1904.

(2) 1^{er} février 1904.

semble-t-il, pour être plus sensible à une nouvelle blessure. Sa mère meurt, le 21 mars, après une courte maladie qui avait paru, au premier abord, sans gravité. Avec quelle tendresse filiale n'avait-il pas pensé à elle ces derniers mois ! Sans doute elle ne l'avait jamais compris entièrement, surtout pendant les années de son ministère à Paris. Mais elle n'en avait pas moins eu sur lui, comme il le dira quelque temps après, « une immense influence par rayonnement ».

« Je puis dire, affirmera-t-il ce jour-là, que ma vie a été faite de respect pour ma mère... C'était une noble créature, une femme de grande race ! Elle avait un souci de son devoir et un souci d'autrui vraiment merveilleux ; rien de petit dans son caractère ! (1) »

Dès lors le mal progresse presque sans arrêt ; de nouveau Fallot est accablé par une prostration qui semble le réduire à une existence végétative. Mais ce n'est là qu'une apparence. Il peut encore, au prix d'un immense effort, faire une dernière visite, le 2 mai, à l'un de ses vieux paroissiens qui veut le revoir avant de mourir. Il suffit d'ailleurs d'un choc léger pour que la pensée retrouve sa vigueur et que la vie de l'âme s'exprime, une dernière fois, en formules d'une inoubliable beauté.

Quelques jours avant la Pentecôte j'arrive à Blacons où j'ai hâte de le revoir. Je le trouve ne quittant plus la chambre, passant la plus grande partie de ses journées dans un fauteuil, souffrant par moments d'étouffements cruels. On m'a prévenu que, sans doute, j'aurais la déception de ne pouvoir m'entretenir longuement avec lui. Est-ce ma venue qui la fait vaincre sa torpeur ? Lui inspire-t-elle le désir de me confier quelques-unes des pensées qu'il remue, sans pouvoir toujours les traduire, le long de ses douloureuses

(1) *Entretiens de Pentecôte 1904* (Voir *infra*).

journées ? Pressent-il qu'une dernière occasion s'offre à lui de préciser certains points de sa pensée et d'expliquer certaines démarches de sa vie ? Quoi qu'il en soit, dès le lendemain de mon arrivée il dévide devant moi l'écheveau de ses souvenirs, me répétant à diverses reprises qu'il est heureux de me confier des pensées très intimes. Quatre jours de suite nous causons ainsi, ou plus exactement il répond, non pas sans effort mais toujours avec précision, aux questions que je lui pose. On a pu voir, dans l'introduction et dans le premier volume de cet ouvrage, combien d'indications précieuses il me donna alors sur son enfance, sur les influences auxquelles s'ouvrit son adolescence, sur les heures importantes de sa vie. De ces *Entretiens de Pentecôte* une partie a été utilisée dont il n'y a plus lieu de faire état ici. Qu'on me permette simplement de transcrire, des notes que je pris au moment même, ce qui révèle les visions qui éclairent cette grande âme à l'heure où la maladie semble en fermer l'accès à ceux dont la tendresse l'enveloppe plus fortement que jamais.

« Pourquoi Dieu permet-il que nous devenions l'ombre de nous-mêmes ? C'est une chose mystérieuse qu'un homme comme moi, dans la force de l'âge, devienne tout à coup la caricature de lui-même ! Peut-être le lendemain de la mort verrons-nous de grandes choses ? Mais à la volonté de Dieu...

« C'est dur de mourir avant d'avoir fait ce que je rêvais. Mais il faut partir ; je veux m'efforcer de partir en acceptant avec soumission... Dieu ferait une bien belle chose s'il me rendait un peu de santé, un tout petit peu. Je finirais ce que j'ai commencé ici...

« Je suis un homme qui s'en va et je puis donner mon impression. J'ai l'impression très nette que mes jeunes amis,

les Monod, les Gounelle, ont raison de marcher de l'avant. Mais qu'ils fassent attention, la route est très glissante, on oublie bien vite l'essentiel.

« C'est la vie spirituelle qui m'a fait défaut, sans cela j'aurais pu faire plus. Mon rôle ici-bas a été d'entrevoir dans le brouillard...

« Le grand passage est celui de la mort. Il faut donc envisager l'existence sous une certaine forme. Nous avons par notre mort à rendre service à Dieu en entrant dans la voie douloureuse par le grand côté. Je suis convaincu que chaque souffrance endurée avec soumission porte ses fruits de l'autre côté. C'est cette conviction qui m'a le plus soutenu. Je m'en vais vers la destruction, mais quelque chose en moi demeurera, et je maintiens l'importance essentielle de ce quelque chose. Cette réalité suprême que nous entrevoyons est en rapport avec une autre grande réalité, celle de l'amour.

« Il y a des hommes qui sur cette terre ont déjà reçu des assurances. Il faut qu'ils s'en servent. Il ne suffit pas de vivre dans l'Invisible, il faut le posséder. C'est par la souffrance, la lutte, la prière, qu'on arrive à cette possession...

« Après la mort de Blanche j'ai entrevu de très grandes choses. Les victoires les plus dures sont celles que l'on doit remporter sur sa propre chair, sur soi-même. Mais il faut être bien reconnaissant de pouvoir envisager toutes choses en face et s'écrier : « O mort, où est ton aigillon ? « ô sépulcre, où est ta victoire ? »

« Je me donnais encore cinq ou six ans de vie. Eh bien ! tout cela est rayé net. Pour combien en [ai-je encore ? quelques mois, un an au plus. Il faut se jeter de l'autre côté, c'est là la foi. »

Le lundi 23 mai nous avons un dernier entretien. Il me parle, une fois encore, de l'orientation de sa vie.

« Il est difficile de voir le chemin par où il faut aller. Je serais resté simple pasteur de campagne, homme de la vie spirituelle, j'aurais pu être une puissance aux yeux de Dieu. Mais j'avais l'ambition de faire quelque chose, oh ! non pas une ambition charnelle. Je suis venu à Paris et, dans l'engrenage de Paris, je me suis fait du mal en travaillant d'une manière superficielle. Le pasteur de grande ville est presque fatalement condamné à travailler en surface.

« Il faut tâcher d'être fidèle là où Dieu nous a mis et de réparer peu à peu les infidélités que nous avons faites. »

Je lui demande si, en regardant en arrière, il a le sentiment que Dieu l'a conduit à travers les différentes étapes de sa vie.

« Je crois, me répond-il, que j'ai commis une masse d'erreurs de détails mais que, dans les grandes lignes, Dieu m'a conduit. Oui, je le crois fermement.

Et comme se parlant à lui-même, il ajoute :

« La grande réalité est la réalité du pardon. Ce n'est rien au début de la carrière : Dieu pardonne ! je pardonne ! Cela va tout seul. Mais lorsque nous sommes entrés dans le grand drame intérieur nous comprenons que le pardon est la chose colossale, ce par quoi nous subsistons.

« Nous nous dupons si facilement, reprend-il après un silence. Nos talents nous entraînent vers une certaine situation, nous croyons que c'est la volonté de Dieu. Eh bien ! non.

« Je me souviens nettement des moments décisifs de ma carrière et je puis dire que j'ai été dirigé par Dieu. Quand j'ai été appelé à Paris par Théodore Monod, je commençais ma lutte avec le consistoire, j'étais très indécis. J'ai longtemps prié ; il m'a semblé certain que je devais marcher, aller en avant, que c'était un appel de Dieu. C'était pourtant fou en apparence ! Mais alors j'étais pris dans l'engre-

nage et tout le reste se suit. Celui qui dans les plus petits détails de la vie, chaque jour, se décide devant Dieu sera sûr d'échapper aux grosses erreurs. Cependant il faut toujours tenir compte de l'équation humaine. »

Sa pensée se tourne alors vers sa paroisse.

« Comment une petite paroisse qui veut être vivante doit-elle devenir un centre de vie et rayonner? Voilà la grosse question que tu auras à résoudre. L'idée de la paroisse stagnante est maudite.

« J'ai mis les questions ecclésiastiques à l'arrière-plan dans ce pays, en parfaite connaissance de cause. Là je sais être dans le vrai chemin. Je tiens tant à l'idée qu'une église est le grand chef-d'œuvre de Dieu ici-bas. »

Malgré ses efforts il n'arrivait pas à vaincre la torpeur. « Oh! cette torpeur, s'écrie-t-il, s'il faut que je m'en aille dans cette torpeur je m'en irai ainsi! »

Après qu'il m'a chargé de divers messages je lui parle de ses dernières brochures et de son livre sur le chantier : « Si je m'en vais, dit-il, ma femme, toi, quelques amis, vous aurez en main quelques manuscrits et vous pourrez peut-être en faire quelque chose de bon. Il n'y a pas grand'chose à faire avec mes brochures qui sont des écrits de circonstance, mais il y a mon *Action bonne*. »

Il me confie ensuite son rêve de retourner une fois encore à Rothau. Sans doute ce nom le fait-il penser aux cimetières de Rothau et de Fouday, où reposent des êtres qu'il a beaucoup aimés, car il me dit subitement : « Il n'y a pas grande différence entre le cimetière de Blacons et d'autres cimetières, sinon que j'y trouverais la grande douceur de dormir à côté de ma fille Blanche. Qu'elles sont belles, ces tombes de Blanche et d'Hélène!

« Que ce sera intéressant de voir le monde à la clarté de la vie éternelle! Qu'est-ce que Dieu fera de ces restes, de cette

guenille ? Je ne sais, mais quelque chose restera. Et la grande affaire sera ce qui restera définitivement. Spinoza dit qu'il ne faut pas avoir la religion de la mort mais la religion de la vie. C'est vrai ; mais cependant la mort nous arrive d'une façon très réelle. Il ne faut pas croire à la mort, il faut croire à la vie. »

Telles sont, avec d'autres paroles qu'on a retrouvées éparées dans ce livre, les *ultima verba* de Fallot. Les semaines qui suivent la Pentecôte sont des semaines de souffrances, souffrances physiques que la grande chaleur rend plus pénibles encore, souffrances morales d'une pensée et d'une conscience qui veulent échapper à l'étreinte d'un brouillard que le mal rend de plus en plus opaque. Quelques dernières joies terrestres éclairent par instants cette obscurité : les visites de ses sœurs et de son frère et, surtout, les fiançailles de sa fille Jeanne avec son ancien suffragant, le pasteur Georges Dunant. La lecture de l'Évangile ou de ses psaumes préférés, les cantiques que lui chantent sa femme et ses filles — surtout les vieux cantiques du Ban-de-la-Roche — lui apportent un apaisement dont il témoigne une touchante gratitude. Souvent il se répète à haute voix à lui-même tel cantique de son enfance : « Écoutez tous mon histoire et l'amour de Jésus-Christ... » ou tel psaume, en particulier le 130^e dont il écrivait un jour : « Il est la corde à laquelle je me cramponne lorsque j'enfonce ; répétez-le, et la certitude reviendra dans votre âme ⁽¹⁾. » Parfois aussi, tandis que du regard il semble percer le voile, il redit la splendeur des réalités invisibles dont bientôt il aura la possession. A deux reprises, à une semaine de distance, il s'écrie, dans un pressentiment qui fut reconnu juste : « Dans trois semaines, dans quinze jours, comme ce sera beau ! »

(1) Lettre à M^{me} Roche, 6 septembre 1902.

Et puis, le 3 septembre, de grand matin, après qu'il se fut endormi peu d'heures avant au chant d'un cantique, alors que le soleil, qui vient de se lever derrière les montagnes du Diois, balaie les dernières ombres de la vallée, Fallot franchit le seuil de l'Invisible.

Le lundi 5 septembre, par une admirable journée d'été, sa dépouille fatiguée est déposée, près de celles de ses filles Blanche et Hélène, dans le petit cimetière de Blacons. Sur sa tombe s'élève une croix qui porte cette parole choisie par lui : « Mon âme a soif du Dieu vivant ! »

Et tandis que les paroissiens de Fallot, auxquels se sont joints un grand nombre de ses proches et de ses amis, regagnent leurs demeures, plusieurs repassent en leur cœur les paroles que lui-même leur adressait le jour de Pâques 1901 et que son fidèle ami le pasteur Léopold Monod vient de leur relire devant son cercueil :

« Lorsqu'on vous dira : votre pasteur est mort, ne me plaignez pas et ne dites pas : Il a terminé trop tôt sa journée. Dites plutôt : Enfin, il a abordé au pays de la vie, au lieu de l'action complète; enfin, délivré de toutes les misères qui l'entravaient, il va pouvoir travailler de toute son âme, de tout son cœur, de toute sa pensée.

« De quelle nature sera-t-elle, l'œuvre que le Maître voudra me confier ? Je l'ignore, mais voici ce que parfois je m'enhardis à lui demander. J'aimerais qu'il me permît alors de travailler invisible dans les divers champs d'activité où je l'ai servi d'une façon si insuffisante. Quel bonheur s'il me permettrait d'agir sur cette église que j'aime tant et où je puis faire si peu ! Alors, je la parcourrais dans tous les sens à la façon du rayon de soleil qui va partout en se jouant, et j'irais du Pas-de-l'Auzens jusqu'à Cobonne, de Piégros jusqu'à Mirabel, des Berthalais jusqu'à Sauzet, de Mi-voie jusqu'à Boudras,

et j'agirais dans la force et dans la clairvoyance du Christ, mon Maître — et je murmurerais dans les profondeurs de vos âmes les avertissements de Dieu, les consolations de Dieu et les espérances de Dieu.

« J'ignore si Dieu exaucera ma prière ou s'il lui plaira de m'envoyer ailleurs. Mais peu importe; je sais de source certaine qu'après avoir dépouillé la condition de la vie infirme je vivrai plus fort que je n'ai jamais vécu ici-bas et j'agirai en conséquence. La vie éternelle c'est l'action avec le Christ, en pleine gloire! »

Vu, le Doyen, Président de la soutenance,

Raoul ALLIER.

BIBLIOGRAPHIE

On trouvera ci-dessous la liste des ouvrages, brochures
et principaux articles de T. Fallot

I. — ÉTUDES RELIGIEUSES ET THÉOLOGIQUES

- Les Pauvres et l'Évangile.* Thèse pour le baccalauréat en théologie. 1 brochure in-8° de 51 pages. Strasbourg, Fischbach. 1872.
- Le Don du Saint-Esprit et ses effets pratiques.* 1 brochure in-8° de 15 pages. Nîmes, Clavel et Chastanier. 1886.
- Paroles à mes Catéchumènes.* 1 brochure in-18 de 26 pages. Paris, Fischbacher. 1889.
- Simple Explication. Trois lettres à un ami.* 1 brochure in-8° de 103 pages. Valence, Jules Céas. 1893.
- Qu'est-ce qu'une Église ?* 1 volume in-16 de 218 pages. Paris, Fischbacher. 1^{re} édition : 1896. 2^e édition : 1897.
- Jour après Jour.* 6 fascicules in-8° (1^{er} janvier-30 juin 1901, 1^{er} juillet-31 décembre 1901, 1^{er} janvier-30 juin 1902, 1^{er} juillet-31 décembre 1902, 1^{er} janvier-30 avril 1903, 1^{er} janvier-31 mai 1904). Valence, Ducros.
- Sur le Seuil.* 1 brochure in-24 de 38 pages (extrait du *Jour après Jour*, 1^{er} janvier-30 avril 1903). Valence, Ducros. 1902.
- Le Dieu Masqué.* 1 brochure in-16 de 72 pages. Valence, Ducros. 1902. 3^e édition : 1905.
- Les Fraternités de demain.* 1 brochure in-16 de 68 pages. Valence, Ducros. 1903. 3^e édition : 1905.

II. — OUVRAGES POSTHUMES

- Le Livre de l'Action bonne.* 1 volume in-12 de viii + 431 pages. Paris, Fischbacher. 1905. 4^e édition : 1925.
- La Religion de la Solidarité.* 1 volume in-12 de vii + 360 pages. Paris, Fischbacher. 1908.
- Comment lire la Bible jour après jour.* 1 volume in-12 de xiv + 500 pages. Paris, Fischbacher. 1909.
- Christianisme Social.* 1 volume in-12 de 345 pages. Paris, Fischbacher. 1911.

III. — QUESTIONS MORALES

- Discours de clôture* prononcé le 21 septembre 1882 à la conférence internationale de Neuchâtel (*Fédération britannique et continentale*). 1 brochure in-32 de 20 pages. Neuchâtel, Attinger. 1882.
- Compte rendu des travaux de la LIGUE FRANÇAISE POUR LE RELÈVEMENT DE LA MORALITÉ PUBLIQUE* (juillet 1883-juillet 1884). 1 brochure in-8° de 163 pages. Paris, Fischbacher. 1884.
- Cette brochure renferme les études suivantes : *la Femme esclave ; Ce que nous avons fait, ce que nous comptons faire.*
- La Femme esclave*. 1 brochure in-8° de 78 pages. Paris, Fischbacher. 1884.
- Déclaration de principes*. 1 brochure in-12 de 11 pages. Paris, Fischbacher. 1887 (2^e édition : 1892).
- Notre nouveau Programme*. 1 brochure in-8° de 73 pages. Paris, Fischbacher. 1887.
- Notre nouvelle Campagne*. 1 brochure in-8° de 55 pages. Paris, Fischbacher. 1891.
- Communication sur l'organisation de la lutte contre la pornographie*, faite au congrès de l'Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales (Marseille, 29 et 30 octobre 1891). 1 brochure in-8° de 52 pages. Nice, Gauthier. 1891.
- Notre Programme*. 1 brochure in-8° de 47 pages. Paris, Fischbacher. 1892.
- Ligue française de la Moralité publique*. Rapport par T. Fallot, secrétaire général démissionnaire. 1 brochure in-8° de 7 pages. Valence, Céas. 1894.
- Une noble entreprise. L'Union internationale des amies de la jeune fille*. 1 brochure in-12 de 117 pages. Valence, Ducros. 1902. 2^e édition : 1911.

IV. — ÉTUDES PUBLIÉES DANS LES ACTES DES CONGRÈS
DE L'ASSOCIATION PROTESTANTE
POUR L'ÉTUDE PRATIQUE DES QUESTIONS SOCIALES

- Protestantisme et Socialisme*. Congrès de Nîmes (1888).
- Fragment du journal d'un jeune pasteur*. Congrès de Lyon (1889).
- Ces études ont été reproduites, ainsi que les lettres au Congrès du Havre (1893) et au deuxième Congrès de Nîmes (1900), dans *Christianisme Social*.

V. — ÉTUDE MISSIONNAIRE

- Pour aider à l'organisation de l'effort missionnaire*. 1 brochure in-8° de 40 pages. Valence, Ducros. 1899.

VI. — ARTICLES ET ÉTUDES

A) *Revue Chrétienne*.

- La Religion laïque, religion du Père*. Tome 30, pages 641 sq. (1883).
- La Piété qui proteste*. Tome 31, pages 321 sq. (1884).

La jeune fille. Tome 32, pages 241 sq. (1885).

Protestantisme et Socialisme (fragment). Tome 35, pages 896 sq. (1888).

M^{me} Caroline de Barrau de Muratel. Tome 36, pages 105 sq. (1889).

Edmond de Pressensé. Tome 38, pages 366 sq. (1891).

B) *Revue du Christianisme pratique*.

Pourquoi je m'occupe des questions sociales. Tome III, pages 61 sq.

A propos des Assemblées de Lyon. Tome III, pages 173 sq.

C) *Le Chrétien évangélique*.

La Fédération britannique et la femme, 1886.

D) *Bulletin de la LIGUE FRANÇAISE POUR LE
RELÈVEMENT DE LA MORALITÉ PUBLIQUE*

Ce bulletin a paru, comme supplément de *L'Émancipation*, du 15 janvier au 15 décembre 1892. Il renferme, dans ses quelques numéros, de nombreux articles signés ou non signés de T. Fallot. Il faut signaler en particulier l'article *Pour prendre congé* (15 décembre 1892) auquel Fallot fait allusion dans une lettre à Paul Minault, reproduite ci-dessus page 233.

E) *L'Émancipation*.

Foyer et Coopération. 15 novembre 1889, 15 février et 15 juin 1890.

Corruption et Révolution. 15 août 1891.

Au Directeur de l'Émancipation. 15 décembre 1891.

Ne pas confondre utopie et chimère. 15 janvier 1892.

Pornographie et Dynamite. 15 avril 1892.

Autour d'un berceau. 15 mai 1892.

La réforme morale doit-elle précéder ou suivre la réforme sociale ? 15 janvier 1893.

F) *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*.

Oberlin, dans la 1^{re} partie, II, pages 2127 à 2132. Paris 1887.

G) *Revue des Revues*.

Réponse à l'enquête : *L'Union des catholiques et des protestants est-elle possible ?* — 1^{er} septembre 1904.

VII. — ETUDES ET PAGES POSTHUMES

Lettres de T. Fallot à ses anciens paroissiens de Wildersbach, dans l'*Ami chrétien des familles*, 1906.

Lettres de T. Fallot à Paul Doumergue, dans *Foi et Vie*, 16 juin, 1^{er} et 16 juillet 1914.

L'Attente : une initiation à l'Action bonne, dans le *Christianisme social*, février-mars 1920.

L'Art dans le culte, dans le *Christianisme social*, août 1920.

L'Adoration de Jésus-Christ, dans le *Christianisme social*, janvier 1921.

Simple remarques sur la nécessité de renouveler la doctrine de l'inspiration, dans le *Christianisme social*, juin 1924.

INDEX

Les noms d'auteurs sont en italique

- ALLIER (Raoul), 130, 148, 149, 150,
159, 186, 223, 225, 230.
ANDRÉ (M. M^{me} Alfred), 30.
ARNAUD (Eugène), 333.
- BABUT (Charles), 162, 224, 252,
305.
BABUT (Henry), 242.
BARBIER, 144.
BARRAU (M^{me} Caroline DE), 111.
BEBEL, 137, 141.
BÉRANGER (sénateur), 128, 215, 227.
BERGNER, 150.
BERSIER (Eugène), 250, 289.
Blondel, 323.
BLUMHARDT (Christophe), 202.
BOEHME (Jacob), 278.
BOEGNER (Alfred), 32, 88, 282 sq.,
367.
BOIS (Charles), 162, 166.
BOST (Elisée), 164.
BOUTTIER (Gabriel), 439.
BOYVE (de), 167, 171, 193, 194, 390.
BUISSON (Ferdinand), 156, 211, 212.
BUSSIÈRES (Baron DE), 77.
BUSSY (Léon), 245, 285.
BUTLER (M^{me} Joséphine), 100 sq.,
108, 125.
- CALVIN, 46, 310.
CASALIS (Eugène), 76, 114.
CHAPMAN (Docteur), 106.
CHASTAND (Gédéon), 165, 306.
CLAUDE (Philippe), 13, 53, 55.
COMTE (Louis), 223, 230, 235.
- Cordey (Henri)*, 57, 127.
COUVE (Benjamin), 61, 165.
- DAUTHEVILLE (Pasteur), 285.
DESJARDINS (Paul), 224, 227, 230,
231 sq.
DIETERLEN (M^{me} Alfred), 415, 416.
DIETERLEN (Christophe), 4, 15, 34,
38, 42 sq., 59, 202 sq., 225, 365,
379 sq., 427.
DIETERLEN (M^{me} Christophe), 61.
DIETERLEN (Hermann), 43.
DIETERLEN (Jacqueline), 415.
DIETZ (Pasteur), 5, 32, 39.
DOUMERGUE (Émile), 162, 166.
DOUMERGUE (Paul), 182, 242.
DUNANT (Georges), 420, 425, 430, 450.
- ESCANDE (Benjamin), 281.
- FALLOT (Louis), 41, 61.
FALLOT-LE GRAND (M^{me}), 215, 370,
415, 434, 436, 441, 443, 445.
FALLOT (M^{me}, née STEINHEIL), 8, 16,
34, 38, 40, 61, 73, 74.
FALLOT (M^{me}, née BOURÉLY), IX, 115,
155, 188, 238, 241, 267, 331, 335,
338, 347, 421, 429, 430, 434, 437,
439 sq., 449.
FALLOT (Aimée), 40, 430, 436, 450.
FALLOT (Blanche), 8, 77, 267, 271
sq., 331 sq., 415, 416, 421, 425 sq.,
439, 447, 449, 451.
FALLOT (Hélène), 115, 425, 429, 430,
434, 437, 439 sq., 449, 451.

- FALLOT (Jeanne), 73, 267, 430, 434, 444, 450.
 FALLOT (Marguerite), 15, 436, 450.
 FAURE (Élie), 431.
 FLOURNOY, 361.
 FOËX (Docteur), 111.
 FROMMEL (Émile), 189.
 FROMMEL (Gaston), 307.
- GALLIENI (Général), 282.
 GASPARIN (Agénor DE), 57.
 GAUTIER (Émile), 242, 285, 438.
 GIDE (Charles), 164, 171, 193.
 GILLOUIN (Émile), 330 sq.
 GILLOUIN (René), 341.
 GIRAUD (Victor), 403.
 GOUNELLE (Élie), 237, 240, 447.
 GOUTH (Louis), 157, 162 sq., 170, 193, 341.
 GRATRY (le Père), 107.
 GRUNER (Édouard), 173.
 GUESDE (Jules), 137, 140.
 GUIRAUD (Léon), 130.
 GUYOT (Yves), 101, 106, 107.
- HILPPIPRE (Adolphe), 35 sq.
 HIRSCH (Maurice), 126, 365, 443.
 HOLLARD (Roger), 184, 187, 289, 305.
 HUMBERT (Aimé), 102.
- JALABERT (Doyen), 211.
 JOSSEAUME (M^{lle}), 443.
- KRUGER (Hermann), 32, 368, 412.
- LATUNE (Charles), 337, 415, 436, 437, 444.
 LATUNE (M^{me} Charles) : voir *Fallot* (Blanche).
 LEDERLIN (Armand), 43.
 Leenhardt (Camille), 3.
 Lettres (Extraits de) :
 de Ferdinand Buisson à T. FALLOT, 211.
 d'Eugène CASALIS à T. FALLOT, 114.
 de Paul DESJARDINS à T. FALLOT, 224.
 de T. FALLOT à l'abbé ***, 257 sq., 294 sq., 297.
 — au pasteur AESCHIMANN, 109 sq.
 — à Alfred BOEGNER, 88 sq., 282, 367.
- Lettres (Extraits de) [suite] :
 — à G. CHASTAND, 306.
 — au *Christianisme au XIX^e siècle*, 86.
 — à Philippe CLAUDE, 10, 55, 61, 62, 70.
 — à M^{lle} Jacqueline DIETERLEN, 416.
 — à M^{me} FALLOT-LE GRAND, 119 sq., 125, 137, 138 sq., 370, 433, 441, 442, 444.
 — à Élie GOUNELLE, 237, 240, 245, 247 sq., 254, 339.
 — à Louis GOUTH, 157, 161, 163, 164, 166, 168, 193, 386.
 de T. FALLOT à Maurice HIRSCH, 365.
 — à Gustave HAERTER, 26.
 — à Aimé HUMBERT, 118.
 — à Hermann KRUGER, 412.
 — à F. LICHTENBERGER, 4.
 — à M^{lle} L^r M., 33.
 — à Paul MINAULT, 48, 89 sq., 95, 188, 193, 194, 195 sq., 198, 200 sq., 208, 209, 212, 214, 215, 216 sq., 217, 218, 221, 222, 226 sq., 230, 231, 232, 233, 236, 239, 241, 251, 274, 275.
 — au Dr Gustave MONOD, 60 sq.
 — à Léopold MONOD, 104 sq., 110, 122, 135, 189, 263.
 — à M^{lle} Lucile MORIN, 252.
 — à Ernest NAVILLE, 255, 260 sq., 281, 305, 332, 440 sq.
 — à E. NYEGAARD, 244, 279.
 — à une paroissienne, 335, 340, 341, 349 sq., 352.
 — à M^{lle} Marthe PELTZER, 185, 252, 270.
 — à Edmond DE PRESSENSÉ, 169, 171, 184, 250.
 — à M^{me} DE PRESSENSÉ, 209.
 — au président d'Alsace, 16.
 — au président du Directoire, 50 sq.
 — à A. QUIÉVREUX, 151, 183, 202.
 — à J.-E. ROBERTY, 424.
 — à M^{me} Alphonse ROCHE, 350, 373 sq., 408, 409, 410, 411, 414, 415, 417, 419, 421, 423, 427, 429 sq., 431, 433, 435, 436, 450.
 — à M^{lle} Maria STEINHEIL, 14, 16, 84.

Lettres (Extraits de) [suite] :

— à M^{me} DE WATTEVILLE, 115 sq., 177.

— à M^{lle} *** , 91, 92, 142, 154.

de M^{me} FALLOT-STEINHEIL à Christophe DIETERLEN, 34 sq.

de Gaston FROMMEL à T. FALLOT, 307.

de Louis GOUTH à T. FALLOT, 162, 165.

du doyen JALABERT à T. FALLOT, 212.

d'Eugène MÉNÉGOZ à T. FALLOT, 307.

du D^r G. MONOD à T. FALLOT, 59 sq.

de Théodore MONOD à l'auteur, 43.

de M. PLATON à T. FALLOT, 144.

LIEBKNECHT, 137.

LOBSTEIN (Professeur), 307, 361.

LODS (Adolphe), 361.

MAC-ALL (Rév.), 30, 64 sq., 71 sq., 150.

MALAISÉ (Théophile), 37.

MALON (Benoît), 137.

MARILLIER (Léon), 150 sq.

MARX (M^{lle} Jeanne), 410.

MATRAS (M. M^{me}), 442.

MÉNÉGOZ (Eugène), 307, 313.

MEYER (André), 32.

MEYER (Jean), 61.

MINAULT (Paul), 165, 174, 188, 193, 195, 200, 208, 212, 214, 215 sq., 223, 225, 230 sq., 233, 235, 238 sq., 242, 251, 274, 281 sq.

MINOD, 102.

MONNIER (Édouard), ix, 444.

MONNIER (Henri), 444.

MONOD (Adolphe), 57.

MONOD (Édouard), 111.

MONOD (Frédéric), 57, 58.

MONOD (M^{me} Frédéric), 58.

MONOD (Jean), 165.

MONOD (D^r Gustave), 59, 65, 73, 158, 161.

MONOD (Léopold), 104, 187, 189, 309, 451.

MONOD (Théodore), 43, 44, 54, 59, 62, 157, 448.

MONOD (Wilfred), 447.

MOODY, 31 sq.

MORIZE (Paul), 165.

MORSIER (Gustave DE), 111.

MUN (Albert DE), 144.

MUNKEL (M^{me}, née DIETZ), 225.

NAVILLE (Ernest), 255, 256, 260, 281, 291, 295, 305, 332, 440.

Neel (Elie), 169.

NICK (Henri), 240.

OBERLIN, 3, 4, 121, 157, 255, 297.

PASCAL, 313, 403.

PASSY (Frédéric), 128.

PEARSALL-SMITH, 30.

PELOUX (Élisée), 367.

PÉDÉZERT, 57, 165.

PILATTE (Léon), 171.

PRESSENSÉ (Edmond DE), 61, 71, 127 sq., 156, 159, 169, 171, 184, 210, 215.

PRESSENSÉ (M^{me} DE), 61, 156, 210.

PRESSENSÉ (Francis DE), 159, 170, 171 sq.

PRESSENSÉ (Victor DE), 57.

QUIÉVREUX (Aquilas), 170.

RANC (Louis), 274.

Réveillaud (Eugène), 64.

RICATEAU (D^r), 420.

RIVIÈRE (pasteur), 263.

RENOUVIER (Charles), 209.

ROBERT (Charles), 193, 194.

ROBERT-TISSOT (Édouard), 331 sq.

ROBERTY (J.-Émile), 424.

ROCHE (M^{me} Alphonse), 360, 373 sq., 408, 410, 413.

ROGER (Jacques), 274.

ROSER (Pasteur), 20, 51.

ROSTAND (Alexis), 224, 227.

SABATIER (Auguste), 87, 88, 170, 200, 213, 313.

SCHLOESING (Émile), 111.

SCHMIDT (Charles), 62, 65.

SCHROEDER (Alfred), 103.

SECRÉTAN (Charles), 175, 194.

SERRATRICE (M^{lle} Hélène), 267, 332.

SIEGFRIED (Jules), 171.

SIEGFRIED (M^{me} Jules), 425, 444.

- SIEGFRIED (Ernest), 409, 425.
SINGER, 137, 140.
SOUBEYRAN (Jules), 285.
SPINOZA, 209, 450.
STAËL (M^{me} DE), 289.
STEINHEIL (Gustave), 32, 73, 107.
STOECKER, 174.
STOCKMEYER, 34, 39 sq.
SULZE (Émile), 307.
VERNIER (André), 443, 444.
VERNIER (Frédéric), 242, 283, 430.
VINET, 141.
WAGNER (Charles), 149, 150 sq., 159,
225, 443.
WATTEVILLE (M^{me} DE), 181, 289.
WESLEY, 254.
WESTPHAL (Alexandre), 305 sq., 361.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.	V
TABLE DES CHAPITRES.	X

CHAPITRE I

LES PREMIÈRES ANNÉES DE MINISTÈRE

(1872-1876)

I. — Wildersbach. — Installation de Fallot comme vicaire de Wildersbach. — Son idéal du ministère. — Sa prédication. — Premières difficultés	1
II. — Vie spirituelle de Fallot à Wildersbach. — Études de théologie. — Le catéchisme à Wildersbach. — Humanité et divinité du Christ. — Le Royaume de Dieu	17
III. — Séjour à Paris. — Moody et Pearsall-Smith. — Mouvement de <i>réveil</i> à Rothau et à Wildersbach. — Réunions de Stockmeyer. — Mort de M. Dieterlén	29
IV. — La question des sacrements. — Église de multitude ou Église de professants. — Création de la paroisse de Wildersbach. — Difficultés avec le Directoire. — Démission de Fallot. — Départ du Ban-de-la-Roche	45

CHAPITRE II

ANNÉES DE LUTTES ET D'ÉPREUVES

(1876-1882)

I. — La chapelle du Nord. — Nomination de Fallot. — Son arrivée à Paris. — Premiers efforts et premières impressions.	57
---	----

	Pages
II. — La mission Mac-All. — La <i>station</i> de la rue d'Allemagne. — <i>Chiffonville</i> . — Les méthodes de l'œuvre Mac-All et ses dangers	63
III. — Séjour à Rothau. — Maladie et mort de M ^{lle} Fallot.	73
IV. — Reprise du travail à la chapelle du Nord. — La <i>Mission terrestre de l'Eglise</i> , ...	77
V. — Nouvelle crise. — Eglise nationale et églises indépendantes. — Le cours d'Auguste Sabatier. — Le <i>piétisme</i> parisien. — Période de grand trouble. — La <i>foi nouvelle</i>	85

CHAPITRE III

LA GRANDE CROISADE POUR LA FEMME

(1882-1889)

I. — Joséphine Butler et la <i>Fédération britannique</i> . — Collaboration de Fallot.	100
II. — Fondation de la <i>Ligue française pour le relèvement de la moralité publique</i> . — Premières campagnes de conférences. — La <i>Femme esclave</i>	103
III. — Élargissement du programme de la <i>Ligue</i> . — Fallot se sépare de la <i>Fédération</i> . — La lutte contre la pornographie. — Appel aux électeurs.	115

CHAPITRE IV

LA PRÉDICATION DU CHRISTIANISME SOCIAL

(1881-1889)

I. — Fallot était-il socialiste? — Ses relations avec les socialistes français et allemands. — Jugements sur le socialisme révolutionnaire.	132
II. — Le <i>Cercle socialiste de la libre pensée chrétienne</i> . — La <i>Société d'aide fraternelle et d'études sociales</i> . — Charles Wagner	141

- III. — Le protestantisme et la démocratie. — *La Religion laïque, religion du Père*. — Le christianisme social à la chapelle du Nord. — *La Société fraternelle* 151
- IV. — Louis Gouth et *l'Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales*. — Le congrès de Nîmes. — *Protestantisme et Socialisme*. — Les assemblées de Lyon. — *Fragment du journal d'un pasteur*. — Projet de fondation d'un parti socialiste protestant. — *L'Avènement de l'homme social* 162

CHAPITRE V

LE RETOUR AU DÉSERT

(1889-1893)

- I. — La maladie de Fallot. — Il est obligé de quitter Paris et de donner sa démission de pasteur de la chapelle du Nord. — Vals. — Installation à Cimiez 182
- II. — Une lettre à Léopold Monod. — Fallot renonce à la présidence de *l'Association pour l'étude pratique des questions sociales*. — *L'embourgeoisement* de celle-ci. — Paul Minault. — Heures d'humiliation. — *Accomplir au lieu d'abolir*. — Souvenirs personnels. — Oppositions à surmonter 189
- III. — *Notre nouvelle Campagne*. — Accord avec le sénateur Béranger. — Minault, collaborateur de la *Ligue*. — Une leçon d'éloquence populaire. — *Notre Programme* 209
- IV. — Une « belle façade ». — A un carrefour. — Fallot abandonne le secrétariat général de la *Ligue pour le relèvement de la moralité publique*. — *Simple explication* 225

CHAPITRE VI

ÉVANGÉLISTE ET PASTEUR DE CAMPAGNE

(1893-1898)

- I. — Arrivée à Crest. — *Les Auberts*. — Conférences dans le Diois. — Suffragant de l'église réformée de Sainte-Croix . . . 238

	Pages
II. — Fallot et l'Église réformée de France. — Son horreur de la polémique ecclésiastique. — Orthodoxes et libéraux. — Que reste-t-il du Réveil? — Sacerdoce et prophétisme, catholicisme et protestantisme. — Une vision intellectuelle. — Fallot se décide à devenir pasteur de l'Église réformée	249
III. — Discours d'installation à Sainte-Croix. — La paroisse. — Le culte et l'instruction religieuse. — Blanche Fallot. — Comment rendre aux paroissiens l'usage intelligent de la Bible? — Une méthode <i>biblique</i>	263
IV. — Le Comité auxiliaire des missions. — Assassinat de Paul Minault. — Campagne en faveur de Madagascar. — L'Union des pasteurs du Diois	278

CHAPITRE VII

QU'EST-CE QU'UNE ÉGLISE?

UNE PHILOSOPHIE DE LA RÉVÉLATION

I. — Le problème de l'unité de l'Église. — Le congrès de Bâle. — L'irénisme de Fallot. — <i>Catholique évangélique</i>	288
II. — <i>Qu'est-ce qu'une Église?</i> — Jugements de Lobstein, Ménégoz, Frommel.	298
III. — Une philosophie de la Révélation. — <i>Le chemin du salut</i> . — Doctrine des <i>complémentaires</i> . — Métaphysique de la Révélation. — Psychologie de la Révélation. — Histoire des Symboles. — Histoire de la Révélation. — Le Manuel de la vie parfaite	309

CHAPITRE VIII

LA DERNIÈRE PAROISSE

(1898-1904)

I. — Appel de l'église d'Aouste. — Raisons de quitter Sainte-Croix. — Installation à Aouste. — Le presbytère. — La paroisse d'Aouste.	330
---	-----

II. — Fallot prédicateur. — La lecture publique de la Bible. — Réunions de jeunesse et veillées. — Au service des âmes. . .	339
III. — Pourquoi les protestants ne lisent plus la Bible. — <i>Les Jour après Jour</i> . — <i>Le Dieu masqué</i>	353
IV. — Fallot et les questions ecclésiastiques. — L'avenir des partis dans l'Église réformée. — L'organisation de l'effort missionnaire.	362
V. — <i>L'Affaire</i> . — Vers la Séparation des Églises et de l'État. — <i>La Fraternité des travailleurs d'Aouste et de Mirabel</i> . — <i>Les Fraternités de demain</i>	368

CHAPITRE IX

SOLIDARITÉ ET ACTION BONNE

<i>Le fruit mûr et le mot libérateur</i>	379
I. — L'unique devoir de l'homme. — Action solidaire et pensée solidaire. — La souffrance solidaire.	381
II. — Nécessité d'une doctrine spirituelle du christianisme social. — <i>Le bilan du christianisme social</i> . — Un danger à éviter . . .	386
III. — La Trinité. — Saint-Esprit et solidarité. — La prédestination	392
IV. — Révélation et inspiration	399
V. — Pensée et action. — <i>La Religion de l'action</i> . — <i>Le Petit livre de l'Action bonne</i> . — Achèvement du <i>Livre de l'Action bonne</i> .	404

CHAPITRE X

SUR LE SEUIL

(1901-1904)

I. — Aggravation de la maladie de Fallot. — Une veille de Tous-saint. — <i>Une noble entreprise</i> . — Visites de paroisse. — A l'école de la douleur. — Les certitudes consolatrices. — Devenir une œuvre de Dieu	412
---	-----

	Pages
II. — Séjour à Yverdon. — <i>Sur le Seuil</i> . — <i>L'Évangile de la gloire</i> . — Retour dans la Drôme. — Un hiver difficile. — Nouvelles épreuves de santé. — Dernier séjour au Ban-de-la-Roche. — Leysin. — Installation à Blacons. — <i>A l'Union des pasteurs du</i> <i>Diois</i> . — Les inexprimables détresses.	429
III. — Les premiers mois de 1904. — Derniers efforts dans la paroisse et au service des églises. — La réunion du Dérot. — Les en- tretiens de Pentecôte. — Dernières luttes et dernières souf- frances. — <i>Mon âme a soif du Dieu vivant!</i>	442
BIBLIOGRAPHIE	453
INDEX.	457
TABLE DES MATIÈRES	461

